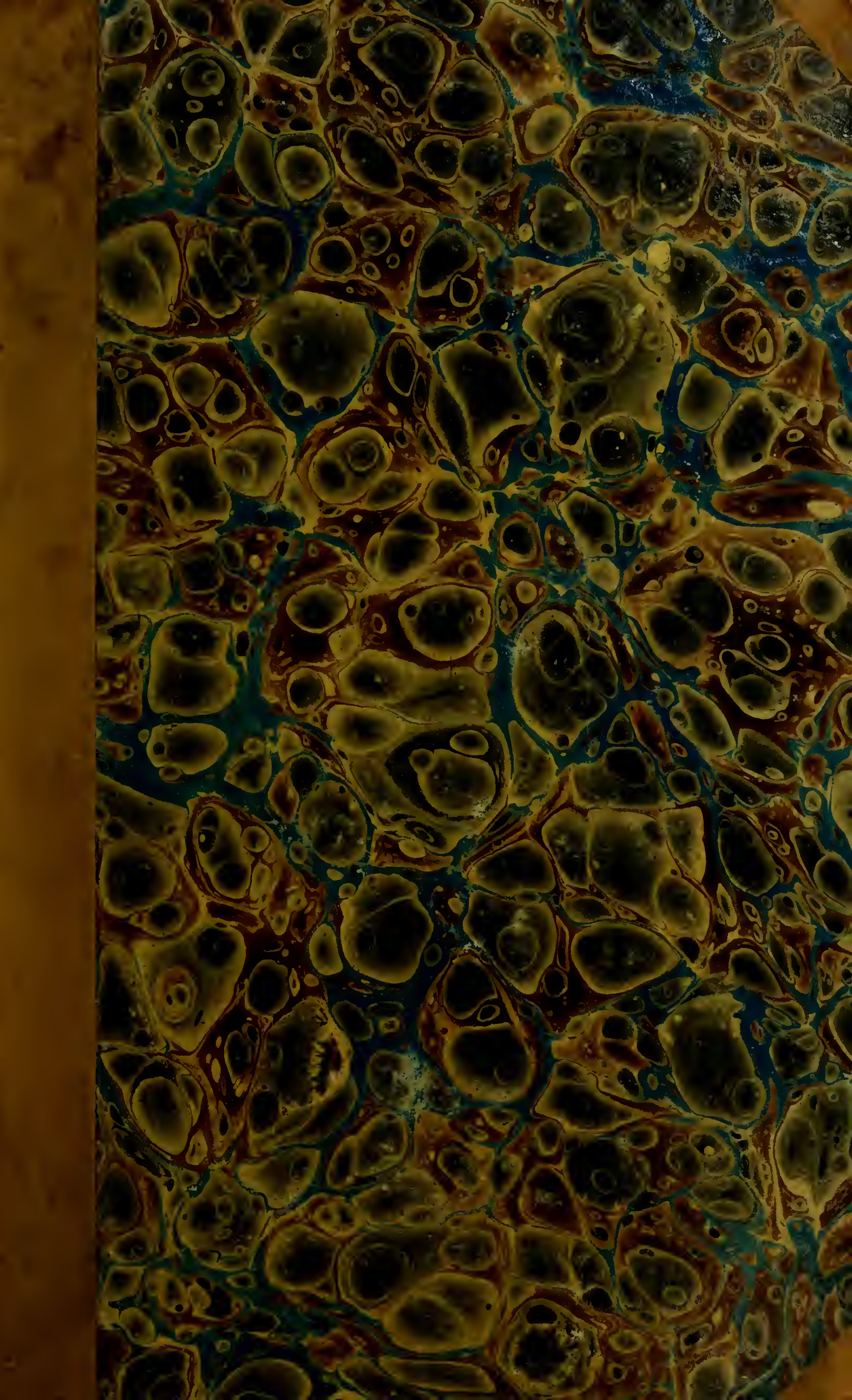
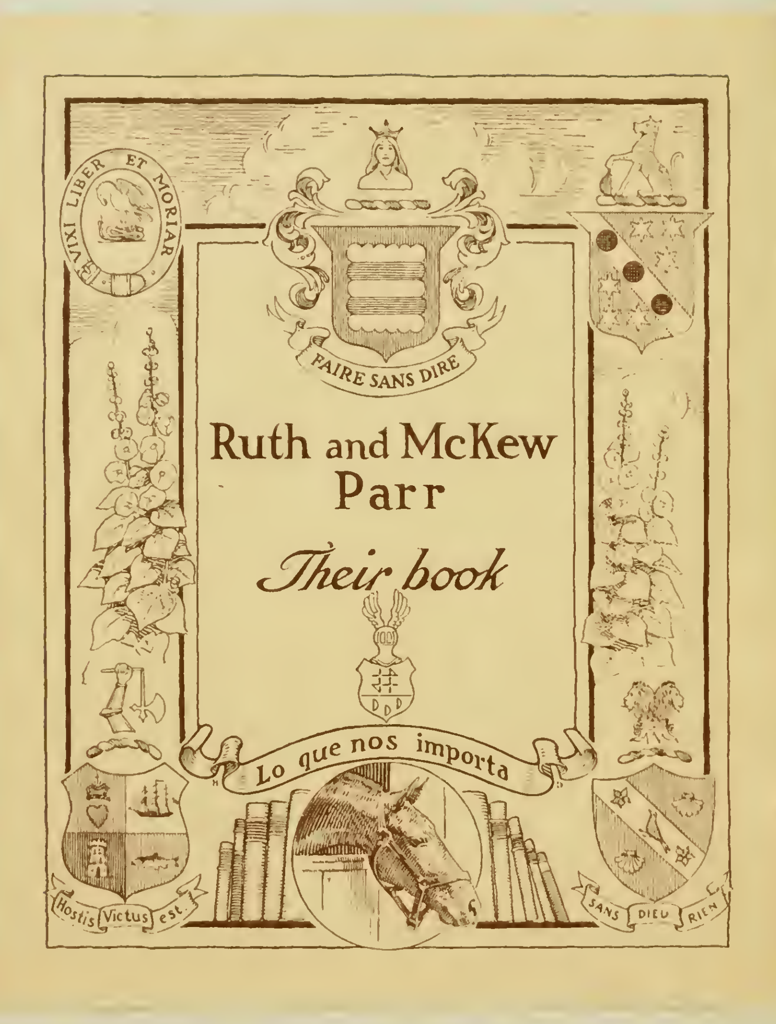
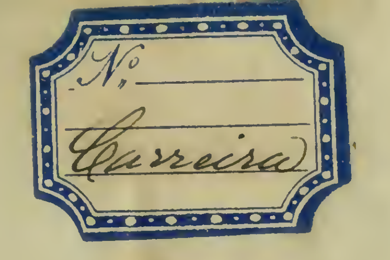



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN



N.º
Carreira



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Neuvième année.

(JANVIER, FÉVRIER, MARS 1827.)

TOME 33 DE LA COLLECTION.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE.—TOME III.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1827.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

NAUFRAGE
DU NAVIRE *LA ROYALE CHARLOTTE*.

Le navire la *Royale-Charlotte*, de Londres, commandé par le capitaine Joseph Corbyn, et chargé de condamnés pour Botany-Bay, effectua son voyage assez heureusement. Ce bâtiment, ayant été mis en état de reprendre la mer, fut frété par le gouvernement de la colonie pour transporter dans l'Inde plusieurs détachemens de régimens de ligne.

Ces troupes, commandées par M. Henri Clinton, lieutenant, furent embarquées le 7 juin 1825; le 12, le navire descendit la rivière avec vent favorable; il sortoit du port Jackson au moment du coucher du soleil. Au large, l'apparence du ciel

étoit sombre; les vapeurs légères qui se dirigeoient rapidement vers l'est, ainsi que le murmure rauque du ressac contre les rochers, sembloient présager l'approche d'une tempête. Les voiles légères furent amenées ; et, le vent augmentant, on prit un riz dans les huniers, au moment où le navire s'éloignoit de la terre en filant sept à huit nœuds à l'heure. A sept heures du soir, la lumière du fanal sur le promontoire, qui par intervalles s'apercevoit au-dessus des lames dont la force augmentoit, étoit tout ce que nous apercevions du continent. Bientôt l'éloignement nous la fit également perdre de vue, et nous ne distinguâmes plus que l'écume blanche des grosses lames qui nous entouroient, et les nuages sombres qui passoient au-dessus de nos têtes.

A huit heures, on prit deux riz dans les grand et petit huniers. Le perroquet de fougue et la voile d'artimon furent serrés ; enfin on prit toutes les précautions nécessaires pour la nuit, car tout annonçoit que le temps seroit très-mauvais. Le navire courut vent arrière, avec ses voiles diminuées jusque vers dix heures et demie ; alors, dans une rafale, il eut le malheur de faire chapelle (1) ; dans un instant, toutes les voiles dehors

(1) C'est-à-dire que le vent qui frappoit dans ses voiles dirigea subitement son impression sur la surface antérieure.

furent déchirées. Le vent acquit bientôt la violence d'un ouragan, et enleva la toile des ralingues, tandis que les lambeaux qui restoient pendans aux vergues produisoient un bruit terrible qui rappeloit celui du feu d'un corps de tirailleurs. Le bâtiment filoit dix nœuds à l'heure, et rouloit d'une manière effroyable. Les deux canots furent arrachés de leur place, et beaucoup d'autres objets furent enlevés de dessus le pont par la lame, sans qu'il fût possible de l'empêcher. Par intervalles, des torrens de pluie accompagnés de rafales ajoutoient à l'horreur de la nuit qui étoit extraordinairement noire et froide.

Vers midi et demi, nous fûmes témoins d'un phénomène qui a souvent attiré l'attention des marins, quand le temps est très-mauvais et pluvieux : un corps lumineux, qui avoit à peu près la grosseur d'un boulet de quarante-deux, s'attacha à la tête du grand mât et y resta près d'une demi-heure ; alors il perdit sa forme globuleuse, et sembla se résoudre en un torrent de feu qui descendit graduellement le long du mât, courut le long de la grande vergue, et en quelques minutes disparut totalement. Ce météore, quoique commun sous les latitudes méridionales dans les gros temps, est regardé par les matelots superstitieux comme une indication sûre d'un malheur prochain. Le sort de la *Royale-Charlotte* fut prédit de cet air positif et sérieux qui n'admet pas de

contradiction, et qui prouve avec quelle promptitude les ignorans attachent de l'importance à tout ce qui est étrange ou extraordinaire.

Le vent souffla avec la même violence jusqu'au 14 dans la matinée, qu'il s'appaisa peu à peu. Dans le courant de la journée, on envergua d'autres voiles. La mer étoit encore très-grosse, le vent continuant à être favorable ; de sorte que, le dimanche 19, immédiatement après le service divin, nous aperçûmes le récif du Caton (1). Le lendemain, au point du jour, le vent augmenta, on serra les perroquets ; on prit un riz dans les huniers ; l'après-midi on en prit deux. Le navire filoit, avec ces voiles, neuf nœuds à l'heure, lorsque, vers neuf heures, il toucha avec une grande violence contre un rocher. A l'instant les voiles furent brassées à culer, mais inutilement. Le bâtiment ne bougea pas : enfin il s'abattit du côté de babord, en continuant à frapper violemment contre l'écueil ; cependant l'eau pénétroit rapidement dans la cale.

Aussitôt tout le monde mit la main aux pompes;

(1) Le récif du *Caton* est situé par 22° 11' de latitude sud et 155° 8' de longitude à l'est de Greenwich. Il porte le nom d'un navire qui y fut jeté en 1803. Ce navire marchoit de concert avec le *Porpoise*, commandé par Flinders, qui achevoit sa reconnoissance des Terres australes. (*Voy.* ABRÉGÉ DES VOYAGES MODERNES, par J.-B. Eyryès, Tom. IV, p. 204-223.)

mais, malgré tous les efforts, l'eau augmentoit dans la cale. On coupa le mât d'artimon, afin d'alléger le navire, parce qu'on espéroit qu'il pourroit se relever; bientôt le grand mât et le mât de misaine éprouvèrent le même sort, sans produire l'effet qu'on désiroit.

Des éclairs très-vifs, qui se succédoient par intervalles, furent suivis de coups de tonnerre très-forts ; le mugissement des vagues, le craquement du navire contre les rochers, les cris lamentables des femmes et des enfans qui se pressoient sur le pont, pendant que la pluie tomboit à torrens, enfin l'incertitude du sort qui nous attendoit, tout cela ne peut être conçu que par les personnes qui se sont trouvées dans une position aussi malheureuse que la nôtre.

Les officiers du vaisseau, les officiers d'infanterie, le chirurgien, parcouroient le pont, encourageant les matelots et les soldats à pomper de toutes leurs forces, puisque c'étoit le seul moyen de salut. Le capitaine Corbyn, avec ce calme qui annonce un esprit supérieur au danger et à la crainte, restoit sur le gaillard d'arrière, guettant chaque circonstance possible de relever le navire, et donnant tous les ordres nécessaires pour sa conservation.

Les lames battoient d'une manière épouvantable sur les flancs du navire, et fréquemment abattoient les hommes qui travailloient aux

pompes. On ne cessa pas une minute de les tenir en mouvement, tant qu'il resta le moindre espoir de vider le vaisseau ; mais quand on reconnut que, malgré tous les efforts, l'eau augmentoit, et qu'il étoit impossible d'empêcher le bâtiment de frapper contre les rochers, ou de s'en dégager, les hommes qui étoient presque épuisés de fatigue reçurent ordre de cesser leur travail. Chacun chercha un lieu où il pût se reposer ; et, de même que les marins de l'équipage du navire de Saint-Paul, quand ils jetèrent les ancres de la poupe, ils attendoient avec impatience que le jour vînt.

Enfin le jour parut; et, à mesure que la lumière augmentoit, elle nous montroit les horreurs de notre situation. Pendant la nuit, on avoit fait diverses conjectures sur la position du navire : aucune n'approchoit de la vérité. Il étoit couché sur son flanc de babord, l'avant tourné au nord-nord-est, à une distance d'à peu près la moitié de sa longueur, du bord du récif, qui, vu du bâtiment, paroissoit presque perpendiculaire et large. Les lames, en roulant sans discontinuer au-dessus du précipice, venoient se briser tout près de l'avant, et couvroient le pont du navire jusqu'au milieu de sa longueur; on s'attendoit à chaque instant à voir le bordage de l'avant enfoncé, et toute la membrure se briser en pièces.

Le récif, autant que nous pouvions en juger par la violence épouvantable du ressac, formoit

une sorte de croissant, ou plutôt de fer à cheval, et se prolongeoit en ligne circulaire à quinze ou vingt milles de chaque côté du navire. A mesure que la mer baissoit, nous apercevions un grand nombre de bas-fonds et de rochers au milieu du ressac, et à un mille à l'est un banc de sable qui paroissoit plus élevé que les autres, et placé au-dessus de la ligne de la mer haute. Vers onze heures, pendant qu'on étoit occupé à débarrasser le pont, on jeta par-dessus bord un casoar qui appartenoit au capitaine Corbyn. Le pauvre oiseau, en cherchant à éviter les lames, se dirigea vers le banc de sable, marchant tantôt sur des pointes de rochers isolés, tantôt, quand l'eau étoit profonde, s'aidant du courant qui le poussoit vers l'écueil. On observoit ses mouvemens avec beaucoup d'attention; ils confirmèrent les naufragés dans l'idée que, de mer basse, on pourroit gagner à pied le grand banc de sable.

Hugues Mornane, soldat du vingtième régiment, et Jacques Murphy, du quatorzième, offrirent d'y aller; en ayant obtenu la permission, ils descendirent sur le grand mât abattu, qni étoit encore le long du bord; et, guettant le moment où la lame s'avançoit, ils se livrèrent à sa fureur, accompagnés des vœux de tous les naufragés pour leur succès et leur heureux retour. Ils furent jetés à une distance considérable du navire, vers le banc; mais la vague, en revenant, les ramena

en arrière avec la même rapidité. Il n'y avoit pas de force humaine qui pût se mesurer avec sa violence, ou arrêter le mouvement rétrograde qui menaçoit de les pousser vers la mer; mais ils avoient à peine dépassé le bâtiment, qu'une autre vague immense les rencontra et les lança si loin du côté du banc, qu'ils purent gagner pied et se maintenir sur les rochers avant le retour d'une autre lame. Ayant repris haleine pendant quelques minutes, ils partirent de nouveau, et, tantôt en nageant, tantôt en marchant, ils finirent, au bout d'une demi-heure, par arriver au banc.

Sur ces entrefaites, comme tout le monde à bord pensoit que le navire n'alloit pas tarder à se briser, les charpentiers avoient construit une sorte de petit radeau, afin de transporter au banc une certaine quantité de vivres et d'autres objets les plus indispensables dans le cas où on seroit obligé d'abandonner le navire, mais ce moyen ne servit à rien; car, aussitôt que le radeau fut lancé à l'eau, il chavira, et tout ce qu'on y avoit déposé fut perdu. Le maître d'équipage, qui s'étoit placé le long du bord pour surveiller l'arrangement du radeau, fut enlevé par le ressac : impatient de savoir si le banc nous fourniroit un abri temporaire, il se hâta d'y arriver, et nous en montra l'étendue en le parcourant dans toute sa longueur et dans sa largeur, et tenant à la main un bâton auquel il avoit attaché un mouchoir blanc;

ensuite il revint à bord avec les deux soldats. Il nous apprit que le banc n'étoit pas couvert par la mer haute, puisqu'il avoit rencontré à sa surface un gros tronçon de bois, reste du mât d'un navire, qui, par son état de sécheresse et de dépérissement, paroissoit y avoir été jeté depuis très-long-temps.

En conséquence de ce rapport, il fut décidé qu'on permettroit, cet après-midi, à un certain nombre de soldats, de quitter le navire, en y en laissant assez pour aider aux matelots à retirer des vivres et d'autres objets de la cale. Une vingtaine d'hommes, quelques femmes et des enfans allèrent prendre possession du banc, où ils firent les préparatifs nécessaires pour y passer la nuit. Ils réussirent à allumer du feu et à faire cuire la petite quantité de provisions que les femmes avoient eu la précaution d'emporter avec elles.

On étoit alors en hiver dans ces latitudes australes; les nuits étoient longues: quoique, dans le jour, la température fût à peu près la même que dans les mois de juillet et d'août en Angleterre, l'air devint extrêmement froid après le coucher du soleil; et quand le feu s'éteignit sur le banc, faute de matière combustible, les gens qui s'y trouvoient, n'ayant d'autre abri que la voûte sombre du ciel, furent dans une position très-pénible. Une longue nuit sans clair de lune approchoit; la marée montoit avec vitesse; les

malheureux ne savoient pas si le banc ne seroit pas inondé, et s'ils ne seroient pas tous emportés. Afin de mettre en sûreté les femmes et les enfans, les hommes creusèrent des trous dans le sol et entassèrent du sable et des pierres du côté du vent, espérant les protéger par là contre l'inclémence de l'air de la nuit, qui commençoit à être humide et froide.

La marée étoit montée à moitié quand il tomba une pluie abondante ; elle dura près d'une demi-heure. A la mer haute, l'eau étoit presque de niveau avec le sommet du banc ; la lame déferloit sur toute son étendue ; les malheureux furent, pendant près de quatre heures, presque toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture ; ils se tenoient les uns les autres par la main ; les pauvres femmes s'accrochoient à leurs maris ; les enfans les serroient jusqu'au moment où la marée baissa.

Quatre jours avant le naufrage, la femme d'un sergent étoit accouchée. Durant cette nuit affreuse, elle fut réduite à la dernière extrémité par le froid et les angoisses. Sa jeunesse et la force de sa constitution la mirent en état de supporter, avec un courage rare chez une femme, la complication des maux qui fondoient sur elle ; mais l'enfant périt victime de la rigueur de la nuit, laissant sa mère inconsolable et presque sans protection, sur ce rocher aride et perdu au milieu de l'immensité des mers.

Le lendemain matin, d'autres soldats arrivèrent sur le banc ; il racontèrent que le navire étoit dans un si mauvais état, que ses parties ne pourroient pas tenir long-temps ensemble ; cette nouvelle décida les naufragés qui se trouvoient sur l'écueil à y rester. La marée du jour ne s'étoit élevée qu'à la moitié de la hauteur précédente ; ils préférèrent de courir leur chance sur le banc, plutôt que d'être écrasés quand le navire se briseroit entièrement. Dans le courant de la journée, le nombre des hommes sur le banc s'augmenta. Ils s'occupèrent à dresser une tente pour les femmes et les enfans, en fichant debout dans le sable des morceaux de bois provenant des débris du radeau, et en les couvrant d'une portion de voile qu'ils avoient apportée. Mais ce frêle édifice, en abritant du vent, ne pouvoit empêcher l'eau d'arriver; ils furent obligés de l'abandonner quand la mer fut haute, de crainte que la lame ne l'enlevât. La mer, de même que la nuit précédente, passa par-dessus le banc, détruisit les fondemens de la tente, et emporta presque toutes les provisions et les autres choses qu'on avoit placées sur l'écueil.

Il restoit encore quelques soldats à bord ; on les employoit à tirer de la cave des vivres et de l'eau; ceux qui étoient sur le banc travailloient par détachement, et se relevoient à tour de rôle, pour aller chercher et faire parvenir à terre les

différens objets; ce n'étoit pas une tâche facile, car il y avoit un danger extrême à les retirer de l'action du ressac le long du bord, et il étoit très-difficile de les rouler sur les rochers jusqu'au banc. Une seule barrique à eau exigeoit quelquefois les efforts réunis de huit ou dix hommes; mais, après avoir fait quelques voyages à bord, les hommes se familiarisèrent avec la rudesse du chemin : les barriques furent descendues le long du bord, quand la mer étoit baissée à moitié, et tirées hors du ressac avec des cordes. En plusieurs endroits, il y avoit assez d'eau pour qu'on les fît flotter, ou au moins pour faciliter l'opération de les rouler.

Il étoit devenu évident que notre seul espoir d'être tiré de notre position déplorable dépendoit de la possibilité de faire connoître notre malheur; le capitaine se décida donc à équiper la chaloupe pour tâcher d'arriver à un port de la côte de la Nouvelle-Hollande, où il seroit possible de trouver du secours, s'il ne rencontroit aucun navire en mer.

La chaloupe ayant été mise en état de naviguer, on choisit huit matelots et quatre soldats pour s'y embarquer, sous le commandement de M. Park, principal officier du vaisseau; le docteur Nisbett offrit ses services pour cette périlleuse entreprise; dans toutes les occasions critiques, il s'étoit montré fort obligeant et très-actif.

Le mardi 23, l'embarcation fut mise à la mer.

Le capitaine avoit recommandé, dans les instructions par écrit qu'il remit à M. Park, d'attérer à la baie Moreton, et de fréter un navire pour venir sauver l'équipage et les passagers de la *Charlotte*, et, dans le cas où il ne pourroit y réussir dans ce port, d'essayer tous les moyens possibles pour effectuer ce dessein.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que nos compagnons parvinrent à faire passer la chaloupe à travers le ressac ; leurs efforts ne furent couronnés de succès qu'au bout de près de deux heures. Enfin nous eûmes la satisfaction de les voir hors des brisans, voguer avec un vent favorable et toutes les voiles dehors.

Beaucoup de planches et d'autres morceaux de bois avoient eté portés sur le banc ; on en enfonça quelques-uns perpendiculairement dans le sable, et l'on construisit une plate-forme qui s'élevoit à cinq pieds au-dessus du sommet du banc. On y dressa une tente pour les gens mariés ; et, à l'extrémité septentrionale, on arrangea un petit espace séparé pour le lieutenant Clinton et sa famille, qui avoient annoncé l'intention de s'établir sur le banc. Cet officier vint prendre possession de sa fragile demeure avec sa femme, son enfant et miss Tyghe sa sœur.

On retira du navire toutes les barriques vides ; et en les enfonçant dans le sable et les remplissant de gravier qui fut apporté de la partie infé-

rieure du banc, on forma une espèce de brise-mer du côté de la tente le plus exposé à la lame. On avoit fait une sorte de civière en clouant deux barres de bois à une vieille caisse.

Les barriques furent ensuite renforcées avec un double rang de longues bûches, que l'on ficha profondément dans le sable, et on éleva en dehors un revêtement en gravier, afin de briser la violence des lames avant qu'elles atteignissent nos fortifications intérieures.

Ces précautions étoient regardées comme devant beaucoup contribuer à nous protéger au retour de l'équinoxe du printemps; nous cessâmes donc de considérer son approche avec ce degré de terreur que nous éprouvions encore quelques jours auparavant. Le charpentier et ses gens avoient dressé un chantier sur lequel ils construisoient un bateau à fond plat qui devoit être notre dernière ressource, dans le cas où aucun navire ne viendroit nous secourir. Quoique notre situation fût extrêmement précaire, nous n'étions pas entièrement dénués d'espérance.

Jusqu'à ce moment personne n'avoit perdu la vie; mais, le 27, après midi, un caporal et un soldat étant occupés à faire aller une barrique à terre, se tinrent trop à l'est; le courant qui porte avec rapidité au nord du banc, les entraîna au large. Aussitôt que le soldat s'aperçut du danger, il quitta la barrique et atteignit le rivage avec

une peine infinie : le pauvre caporal, après s'être débattu pendant près d'une heure, disparut pour toujours.

Après ce triste événement, il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 1er juillet après midi. Vers sept heures, les sentinelles crièrent : « Une lumière, une lumière ! » Chacun courut aussitôt, et regarda du côté indiqué; c'étoit à peu près à l'ouest; on distingua très-bien la lumière; elle paroissoit appartenir à un navire en dedans du récif; aussitôt chacun poussa de grands cris de joie, et on alluma un morceau de vieux câble pour guider nos sauveurs présumés vers le banc. Mais, hélas! nous étions condamnés à éprouver de la manière la plus douloureuse l'impression si affligeante qui naît d'une espérance prolongée et déçue. La lumière aperçue n'étoit que celle de l'étoile du soir qui se couchoit. La nuit étant brumeuse, l'astre paroissoit plus grand à mesure qu'il approchoit de l'horizon, et présentoit l'image d'une lumière de signal à bord d'un navire.

L'eau et la plus grande partie des vivres, ainsi que des planches et des pièces de bois, avoient été transportées sur le banc. Le 10 juillet, il ne restoit plus guère à bord du bâtiment que ce qui étoit suffisant pour la subsistance du capitaine Corbyn, de M. Dick, capitaine au service de la compagnie des Indes, de sa femme et de son petit enfant, de M. Scott, second officier de la

Charlotte, et de quelques mousses ; le maître d'équipage ayant été envoyé à terre avec des matelots, afin d'arranger les voiles pour le bateau que l'on espéroit pouvoir bientôt lancer à l'eau.

Le 25, dans la matinée, on retira et on ouvrit une barrique de biscuit que l'on avoit enterrée dans le gravier ; mais l'eau de mer l'avoit gâtée entièrement. L'après-midi, le ressac atteignit très-haut, et frappa si rudement contre le corps du navire qu'il rouloit souvent de manière à faire croire qu'il alloit chavirer. Nous ressentions les plus vives inquiétudes pour les personnes restées à bord, quoique nous fussions nous-mêmes dans une situation désespérée, les lames menaçant de détruire nos brise-mers et nos échafaudages. Malgré nos efforts pour sauver nos provisions, un tierçon de bœuf, un tierçon de petit salé et une barrique d'eau furent emportés. Il en fut de même de plusieurs objets appartenant à divers particuliers ; leur perte, en elle-même de peu d'importance, n'en fut pas moins sentie vivement par leurs possesseurs.

Nous restâmes dans cet état jusqu'au 28 juillet après midi. A deux heures nous fûmes assaillis d'un grain violent. Lorsque le temps se fut éclairci, nous vîmes nos compagnons restés à bord, qui s'étoient réunis du côté du vent, agiter leurs chapeaux et faire d'autres signes connus pour annoncer que quelque chose d'inattendu alloit se

passer, ou avoit eu lieu ; quelques-uns des nôtres qui étoient grimpés sur l'échafaudage s'écrièrent : « une voile, une voile! » Nous avions été si souvent déçus par des apparences trompeuses, que nous étions devenus lents à croire. Ce ne fut que lorsque le pavillon eut été renversé à bord de la *Charlotte* que nous pûmes nous persuader qu'une voile étoit en vue. Au bout d'une demi-heure en effet, nous en découvrîmes qui faisoit route vers le récif; c'étoit un brig. Il est impossible de décrire la joie dont tout le monde fut saisi. Le navire s'approcha tellement du bord du récif, que nos compagnons restés sur la *Charlotte* purent distinguer un canot baleinier sur le pont, et l'équipage dans les haubans. Le brig parcourut quelques milles vers l'ouest; nous pûmes, aussi long-temps que le jour dura, le voir pousser alternativement au large et vers nous. Pendant toute la nuit nous entretînmes un feu éclatant. Au point du jour nous revîmes le brig mettre en travers à une grande distance dans l'est. Bientôt il fit voile vers nous; mais le ressac étoit si fort qu'il ne put envoyer un canot à terre. Nous étions certains qu'il étoit venu pour nous secourir; quelle affliction cependant et quel accablement nous éprouvions de ne pouvoir communiquer avec nos sauveurs!

Nous avions aperçu fréquemment des baleines et de gros poissons jouer dans l'enceinte du récif,

au nord du banc ; et, comme nous ne découvrions pas de brisans de ce côté, nous pensions qu'il s'y trouvoit un passage pour un navire, mais nous n'avions aucun moyen de faire connoître ce fait au brig. Nous guettâmes ses mouvemens pendant toute la journée ; le soir, nous allumâmes encore du feu pour le guider; mais à neuf heures, la marée monta si haut qu'elle l'éteignit, et emporta le bois et tout ce qui n'étoit pas enterré dans le sable ou mis en sûreté d'une autre manière. Le coffre à outils du charpentier fut enlevé à dix heures, nous eûmes bien de la peine à sauver nos personnes. Quelle affreuse situation que celle des femmes qui étoient dans la tente ! la lame ébranloit la frêle charpente de leur demeure avec une violence qui la menaçoit d'une destruction instante; et les vagues, en même temps qu'elles se brisoient sous leurs pieds, pénétroient à travers la tente, et les mouilloient jusqu'à la peau. Combien elles furent lentes à s'écouler les quatre heures que dura l'incertitude de leur sort ! Enfin, la mer baissa graduellement ; la nuit devint moins obscure, l'aurore nous surprit cherchant tous le brig avec des regards inquiets : nous ne l'aperçûmes pas du côté où il étoit la veille, mais en jetant les yeux au nord, nous le vîmes en dedans du récif, à la distance d'environ quatre milles du banc, il se dirigeoit vers nous ; bientôt il aborda, il mit un canot à la mer, nous

reconnûmes M. Park et le docteur Nisbett; en un instant ils furent auprès de nous ; trois saluts de nos voix les accueillirent, ils nous les rendirent en sautant à terre.

Après les félicitations et les questions mutuelles, ils rendirent une visite aux dames, dans la tente, puis gagnèrent le navire. Quand ils retournèrent au brig, ils emmenèrent les femmes et les hommes malades ; le reste de nos compagnons aida les charpentiers à faire un chemin pour lancer le canot à l'eau. Cette opération fut effectuée dès que la mer fut montée à une hauteur suffisante, et l'embarcation fut amarrée à une roche éloignée d'une vingtaine de brasses du banc ; M. Clinton, les charpentiers, et plusieurs hommes, restèrent à bord.

Vers sept heures du soir, les lames commencèrent à briser par-dessus le banc ; à neuf heures, toutes les barriques de provisions furent dérangées de leur place : nous nous partageâmes entre les intervalles qui les séparoient ; quand le bruit horrible des brisans, au milieu de nos brise-mers, nous annonçoit le moment du danger, nous nous serrions fortement contre les barriques, jusqu'à ce que la lame, en se retirant, les laissât de nouveau sur le banc. Quand la mer fut haute, chaque gonflement des vagues nous accabloit d'un déluge d'eau; et, quand elles se retiroient, nous avions à peine le temps de reprendre ha-

leine avant qu'elles fondissent de nouveau sur nous.

La tente que les femmes avoient abandonnée dans la matinée fut emportée : les lames enlevèrent de même tous les échafaudages, et presque tous les havresacs, les armes, les objets d'équipemens, et plusieurs autres choses qui de temps en temps avoient été apportées sur le banc.

A onze heures, il ne restoit plus que quelques barriques d'eau qui s'entre-choquèrent avec une violence extrême. Guillaume Banks, jeune marin, eut son genou droit si horriblement mutilé par la rencontre de deux de ces corps, qu'il mourut peu de jours après son arrivée à Sydney.

La lune brilloit de tout son éclat. M. Clinton, qui du bateau avoit observé avec une anxiété extrême tous nos mouvemens, ordonna qu'il fût avancé de notre côté, afin de nous y recevoir; le courant empêcha d'effectuer cette manœuvre : nous aurions tous péri sans le dévouement de Lance Macdonnel, sergent du 20e; il sauta hors du bateau, et vint vers nous à la nage, en tenant à la main le bout d'une corde ; nous nous en servîmes pour haler l'embarcation à nous; mais lorsqu'elle fut arrivée en travers du courant, tous nos efforts furent inutiles. Dans ce moment critique, Baker, caporal du 46e, nous envoya, au moyen de la corde, le bout d'une haussière qui nous servit à nous soutenir quand la lame, par

sa violence, nous empêchoit de nous tenir sur nos pieds.

Quand le mouvement de la marée descendante se fit sentir, l'amarrage du bateau céda; il auroit infailliblement été jeté au milieu des brisans, si nous ne l'eussions pas retenu par la haussière qui nous avoit si heureusement été envoyée; enfin, il échoua sur le banc.

Le 1[er] août, dans la matinée, on expédia à bord du brig tout ce qui put être retiré du navire naufragé. Tous les hommes qui restoient furent embarqués dans le courant de la journée. A quatre heures après-midi, le brig mit à la voile; le 10, il arriva heureusement à Sydney, au grand étonnement de toutes les personnes qui avoient été instruites de notre infortune.

(*Calcutta government Gazette*, 23 fév. 1826.)

REMARQUES SUR LA COCHINCHINE,

PAR M. PUREFOY,

(Traduit de l'anglois.)

(SUITE.)

(*Voyez* Tome I, page 338.)

LES classes inférieures du peuple se montrent abjectes envers leurs supérieurs. Quand un pauvre passe devant un gouverneur de province, il se baisse tant que son nez touche presque à terre; un mandarin même, en passant devant le gouverneur, ou devant sa maison, est obligé, en signe de respect, de baisser et de plier son parasol, ou plutôt d'ordonner à ceux qui le portent de le faire.

Un Européen qui a affaire au conseil y va, suivi d'un interprète qui parle portugais; on lui permet ordinairement de s'asseoir; mais quand le gouverneur lui adresse la parole, il faut qu'il se lève, et il ne peut se rasseoir que lorsque la réponse a été faite, du moins les Cochinchinois sont très-flattés de cette marque de politesse. Si on a une entrevue avec le roi, un des résidens étrangers, les plus habiles dans la langue du pays,

remplit les fonctions d'interprète. En entrant dans la salle d'audience, on n'est tenu qu'à faire un salut profond ; si l'étranger remplit une fonction diplomatique, on lui donne une chaise, faveur peu commune dans les cours asiatiques.

La polygamie est en usage, mais moins qu'à la Chine, ce qui est dû à la pauvreté du pays. Toutefois, la population commence à s'accroître considérablement; et sans doute, avec le temps, le commerce se ranimera. Dans mon dernier voyage à la Cochinchine, je vis des villages et de la culture dans des cantons où, auparavant, je n'en avois pas aperçu, mais les habitans ne paroissent ni contens ni satisfaits de leur gouvernement.

La guerre civile, qui a si long-temps désolé cette contrée, a épuisé sa population, et retardé pour beaucoup d'années les progrès de l'agriculture. Le dernier roi de la Cochinchine fut, dans un temps, obligé de s'enfuir de sa patrie, et de chercher protection à la cour de Siam, quand les rebelles eurent détruit sa capitale. A cette époque il étoit très-jeune, et avec sa mère, la seule personne de la famille royale qui eût échappé au massacre arrivé au commencement de la rebellion. L'évêque d'Adran continua pendant plusieurs années à diriger les opérations de l'armée et de la marine du jeune roi, ce qu'il fit avec beaucoup d'habileté et de succès, le roi n'entreprenant

jamais rien, et n'adoptant aucune mesure, sans avoir préalablement pris les avis et les conseils de son prudent mentor.

On dit qu'avant cette rebellion on chargeoit tous les ans, dans le port de Saïgon, environ 300 jonques de la Chine, du Tonking, de Cambodge et de Siam, indépendamment de plusieurs gros navires de Macao. Les importations consistent principalement en marchandises de manufactures chinoises; durant la guerre, les munitions navales et militaires de bonne qualité se vendoient très-bien.

En 1802, pendant que M. Purefoy étoit dans le pays, le roi de la Cochinchine réussit, par le moyen des officiers françois qui étoient à son service, à détruire par le feu, dans le port intérieur de Guinhoné, toute la flotte des rebelles, consistant en bâtimens de guerre chargés de troupes; ceux-ci devoient partir le lendemain, au point du jour, à la faveur de la brise de terre, pour aller attaquer Dongnai qui, quelque temps auparavant, avoit été repris par les royalistes, avec le secours du roi de Siam. L'amiral et le général des rebelles donnoient, à bord de la flotte, une grande fête; les François mirent prudemment cette circonstance à profit. Il y avoit dans cette escadre trois jonques entièrement chargées de poudre, dont le poids étoit de 5000 pikles, ou 3000 tonneaux; elles sautèrent en l'air, en

causant un dommage si affreux aux autres bâtimens, que bien peu échappèrent. Ces fatales conséquences furent produites par ce qu'on appelle une chemise soufrée ; elle fut clouée à l'arrière du vaisseau le plus proche, sans que ceux qui étoient à nord s'en aperçussent, tant ils étoient occupés à se divertir, à jouer, chanter, faire de la musique, etc. Les royalistes avoient eu l'adresse de se procurer d'avance le mot d'ordre, à la faveur duquel ils arrivèrent dans un petit canot, et les soldats de garde à l'entrée du port les laissèrent passer. Les débris de tous les navires encombrent aujourd'hui le port à tel point, qu'il est impossible d'y laisser tomber l'ancre.

Peu de temps après ce désastre, l'armée des rebelles fit sa retraite dans le Tonking ; le roi les y poursuivit et les défit, et conquit cette contrée fertile et peuplée, qui maintenant fait partie de l'empire de la Cochinchine ; il fut proclamé dans la capitale de ce royaume, sous le titre de roi de Tsiampa, de Cochinchine et de Tonking. On dit qu'enflé de ses succès, il étoit sur le point d'envahir la Chine, lorsque le souverain de cet empire lui paya une forte somme d'argent pour qu'il retirât ses troupes et abandonnât ses projets.

Pendant long-temps le gouvernement françois cultiva l'amitié de ce monarque ; il avoit conclu avec lui un traité d'alliance offensif et défensif ; il avoit envoyé dans le pays plusieurs François ins-

truits pour enseigner aux Cochinchinois la construction des navires, l'art des fortifications, etc. Il continua à y faire transporter, de Pondichéry, des munitions navales et militaires, jusqu'à l'époque où les troubles survenus en Europe, et la perte subséquente de ses possessions dans les Indes-Orientales, lui ôtèrent la possibilité de l'assister davantage.

Alors le roi de la Cochinchine, de l'avis des officiers françois, s'adressa au gouvernement anglois à Madras pour en obtenir des approvisionnemens semblables, et lui députa en même temps une personne revêtue de pleins pouvoirs de sa part pour stipuler et régler le prix de chaque chose d'après sa qualité. Mais l'administration angloise laissa passer cette occasion favorable de supplanter les François, circonstance qui est, en quelque sorte, à regretter; car il est possible qu'elle ne se présente pas de nouveau. La fourniture de ces munitions n'auroit pas été profitable par elle-même; mais il y a tout sujet de croire qu'elle nous auroit assuré pour toujours l'amitié de la cour de la Cochinchine.

Dans une de ses traversées de l'Inde dans ce pays, M. Purefoy ayant essuyé un violent coup de vent près de la rivière de Saïgon, où le navire devoit entrer, on alla hiverner à Nha-Trang. Voici ce que ce voyageur en dit :

« Ce port est situé par 12° 8′ de latitude nord

et 107° 30′ de longitude à l'est de Greenwich ; il est très-sûr, parfaitement à l'abri de tous les vents, et si bien fermé que lorsqu'on y est mouillé, il est bon de savoir de quel côté se trouve l'entrée, en ce que l'on n'aperçoit nulle part d'ouverture; les terres qui l'entourent sont hautes et presque partout escarpées ; le fond est en général une argile bleue compacte, mêlée çà et là de beau sable ; partout il est de bonne tenue, les navires peuvent y faire de l'eau aisément et promptement ; l'île du Pélican, ainsi nommée par les Anglois, ayant plusieurs sources, quoique sa circonférence soit au plus de trois milles ; de plus, deux rivières d'eau douce se jettent dans le port, l'une au nord-ouest, l'autre au nord-est de notre mouillage. Indépendamment de Nha-Trang, nous avons trouvé plusieurs autres bons ports formés par le continent et des Iles, ayant tous diverses entrées et tous exempts de danger.

« Durant notre séjour dans ce lieu, du 18 juillet au 6 octobre 1802, les habitans se montrèrent extrêmement bons et hospitaliers envers nous, bien qu'ils n'aient que peu ou pas de communication avec les Européens ; cependant, lorsque nous débarquâmes pour la première fois, ils sortirent de leurs villages, vinrent au-devant de nous et nous invitèrent, de la manière la plus pressante et la plus amicale, à entrer dans leurs maisons, où ils avoient préparé pour nous les

meilleurs vivres que le pays offrît. Partout où nous allâmes ensuite, les habitans se conduisirent de même envers nous; quelquefois nous faisions des excursions de vingt-cinq et de trente milles dans l'intérieur du pays, et il nous est arrivé de rester dehors pendant toute la nuit, lorsque nous chassions avec des chiens. La manière dont ce peuple s'est comporté envers nous, durant tout le temps de notre séjour en ce lieu, nous fait juger qu'il est bienveillant, honnête et franc; il offre un contraste frappant avec les Malais, ses voisins. On ne lui voit jamais d'armes d'aucune espèce, pas même une canne; jamais nous n'avons trouvé, pendant que nous étions sur le rivage, qu'il manquât la moindre chose au navire.

Ce peuple paroît heureux et content; et, quoiqu'il ne soit pas riche, il a les choses nécessaires à la vie, et même, jusqu'à un certain point, celles qui la rendent agréable; il n'est pas accablé par l'oppression, résultat général du gouvernement arbitraire. Les baies et les rivières lui fournissent en abondance du poisson de diverses espèces, notamment celui que l'on appelle *tchouk;* on le sale et on en remplit des jarres du poids de cinquante catty chacune; on le vend aux navires qui vont de ce port à ceux du sud, et on reçoit du riz en échange.

La capitale de cette province est située à peu

près à trente milles au nord-nord-est du port; elle a le même nom. Elle est grande et ceinte de fortifications garnies de pièces de grosse artillerie ; les ouvrages sont de M. Olivier, ingénieur françois au service du roi du pays.

En allant à cette ville, on traverse un pays très-pittoresque, on voyage dans une belle vallée bien cultivée, large de deux milles, bordée de chaque côté de montagnes hautes et escarpées qui, dans une distance de quinze à vingt milles, se prolongent sur deux lignes parallèles. A leur extrémité, on trouve le fort et la ville de Nha-Trang, où réside le gouverneur de la province. Cet officier nous reçut de la manière la plus amicale, et nous traita avec beaucoup de bienveillance. Il nous parut un homme d'esprit, et nous fit plusieurs questions sur l'Europe, sur les forces navales respectives de la France et de l'Angleterre, sur leurs colonies dans les Indes orientales et dans les Antilles, etc.

Le pays près de la mer est haut et stérile ; mais on n'y voit pas de djengles. Les sommets des montagnes sont couverts d'une sorte de broussailles qui servent de combustible aux indigènes. Les vallées sont fertiles et produisent du riz, diverses espèces de plantes potagères, des mangues, et la plupart des fruits particuliers aux régions équinoxiales. Le long du rivage croît abondam-

ment une herbe aussi bonne au moins que l'épinard; nous en mangeâmes en salade; chacun la trouva excellente. Je ne crois pas qu'elle soit connue dans l'Inde. Elle fut d'abord découverte par quelques-uns de nos lascars javanais qui remplissoient les barriques à eau dans l'île du Pélican. Mais je pense qu'elle pousse dans les autres îles qui forment ce port.

« La contrée voisine, de même que toute la Cochinchine, abonde en gibier de diverses espèces, tel que cailles, perdrix, bécassines, courlis, pluviers, poules d'eau, canards sauvages, pigeons, tourterelles, lapins, chevreuils, sangliers, etc.; ces trois derniers animaux sont très-communs et si peu farouches, qu'ils viennent quelquefois jusqu'aux portes des habitans qui, je le présume, ne les troublent ni ne les inquiètent jamais; néanmoins, ils étoient enchantés de nous voir les chasser. Cependant les Mandarins aiment beaucoup la chasse au tir quand ils en ont les moyens; le présent le plus agréable que l'on puisse leur faire, est un fusil de chasse avec tout son attirail. Durant notre séjour à Nha-Trang, nous vécûmes presque entièrement de gibier que l'on se procuroit toujours sans peine.

« J'ai constamment regardé la Cochinchine comme un pays très-intéressant sous le rapport politique et commercial; je pense qu'il peut ouvrir

un vaste débouché aux marchandises de l'Angleterre et de l'Inde; ses ports sont nombreux, et peut-être les plus sûrs du monde connu. L'entrée en est facile, pendant presque toute l'année, de jour ou de nuit, pourvu que l'on connoisse bien leur latitude; la rivière de Saïgon ou de Dongnaï est la plus belle que j'aie vue.

NOTICE

SUR LES ILES PHILIPPINES,

Extraite d'un rapport publié à Manille, par ordre du gouvernement, en 1820.

Les îles Philippines sont divisées en trente-six provinces, dont seize sont situées dans les îles de Luçon, et quinze dans des îles plus petites, comprenant les Marianes. Leur population totale se monte à 2,249,852 habitans. La grande île de Luçon en contient seule 1,376,220, ce qui en donne à peu près 45 par mille carré, proportion prouvant qu'elle est bien moins peuplée que Java, qui a une fois autant d'habitans. Le contraste avec les provinces britanniques de l'Hindoustan est encore plus fort, quelques-unes étant cinq, six, et même sept fois plus peuplées que Luçon. Après cette île viennent successivement Panay, qui a 227,760 habitans; puis Zebu, 108,426; Samar ou Samal, 57,922; Leyte, 40,623, et 35,445 nègres. La colonie espagnole, dans la grande île de Mindanao, en a 50,823; quant à l'archipel des Marianes, on n'y compte que 5,349 habitans.

Voici les élémens dont se compose cette population : Espagnols européens, Espagnols créoles, Espagnols métis, Indiens métis, Mahométans de l'Inde occidentale ; nègres des Philippines convertis au christianisme ; Chinois chrétiens et non chrétiens, enfin naturels de toutes tribus. Les Européens de toutes classes ne se montent pas à plus de 2,837 individus, ce qui fait la 793e partie de toute la population. Les hommes de couleur sont au nombre de 6,170; il y a 6,201 Chinois : 1,569 sont chrétiens. Les naturels sont partagés en un grand nombre de tribus différentes ; les plus considérables sont celles de Luçon, connues sous les noms de Tagala, Parapanga, Pangasinan, Ylocos et Cagayan.

Un grand nombre des naturels a été converti à la religion chrétienne ; elle est le lien commun entre eux et les Espagnols, et le moyen efficace par lequel ces derniers, si inférieurs aux autres par la force physique, ont pu se maintenir dans la possession du pays depuis trois siècles. En général, les habitans des Philippines sont les plus braves et les plus résolus de tous ceux du grand archipel de l'Asie orientale. La masse appartient à cette race d'hommes bruns, si répandue dans ces îles ; mais les Philippines ont aussi une portion considérable de race nègre.

La population de l'Archipel, soumis à la domination espagnole, paroît augmenter beaucoup et

rapidement. En 1805, le nombre des naturels, en le calculant d'après l'impôt de la capitation, devoit se monter à 1,739,205 ; en 1815, il n'étoit que de 1,739,275; mais, en 1818, il s'élevoit à 1,927,840. D'après cette proportion, il devroit doubler en soixante-dix ans. Suivant les tables dressées en 1818, le rapport des mariages à la totalité de la population est de 1 à 93, celui des naissances de 1 à 27, et celui de la mortalité de 1 à 27. Ce dernier résultat est l'argument le plus fort que l'on puisse citer en faveur du climat, ainsi que de la manière de vivre et de la condition du peuple. Cependant, à Manille, la proportion des décès est de 1 à 27; mais elle est balancée par celle de plusieurs provinces, où on la trouve de 1 à 54, ce qui indique un degré de salubrité peu inférieur à celui de quelques-unes des plus belles contrées d'Europe.

Le climat des Philippines, qui s'étendent du 9e au 18e degré de latitude nord, offre plus de variété que celui des autres archipels qui sont situés à peu de distance de l'équateur. Il est en général assez tempéré ; le seul inconvénient, résultant de leur position, est que la partie la plus considérable du groupe se trouve dans les latitudes où les typhons déploient leur violence.

Le terrain ne présente pas moins de variétés que le climat; dans quelques endroits, il est de formation primitive, et abonde en métaux ; dans

d'autres, il est volcanique et d'une fertilité remarquable.

L'heureuse position géographique de l'archipel des Philippines ne peut que frapper l'observateur, car il est voisin de la Chine, peu éloigné du Japon, et lié, par une chaîne continue d'îles, avec tous les groupes qui sont situés à l'ouest ou au sud ; enfin il se trouve placé sur la route directe entre l'ancien monde et le nouveau.

Grâce à leur climat et à leur sol, les Philippines donnent une plus grande quantité de productions qu'aucun autre archipel. On y recueille de l'or, du soufre, du bois de sapan et d'ébène, du sucre, du coton, du riz, du café, de l'indigo, de la nacre de perle, de l'écaille de tortue, des plantes propres à faire des cordages, enfin tout ce que donnent les autres îles de l'archipel malais, et qu'il seroit trop long d'énumérer.

Mais le commerce ne répond nullement à la richesse naturelle du pays. En 1818, l'exportation du sucre ne s'est montée qu'à 4,405 pikles ; celle du bois de sapan à 18,825 ; celle du soufre à 3,410 ; celle de l'indigo à 3,400 quintaux. Ces quantités sont données d'après l'état assez mal fait d'un bureau de douanes ; et les personnes qui ont des connoissances dans cette matière pensent que tout cela est beaucoup au-dessous de la réalité.

On a calculé que le produit du sucre, année

moyenne, étoit de 153,000 pikles, et celui de l'indigo de 5,000 quintaux.

En 1818, le port de Manille, suivant les états imprimés, commerçoit avec Acapulco, le Kamtchatka, Londres, Gibraltar, trois ports de France, les trois présidences britanniques dans l'Hindoustan, quatre ports des États-Unis, Batavia, l'île de France, Bornéo, les îles Soulou, la Cochinchine, Macao, Nanking, Chan-Cheou, et Emouy en Chine.

Dans cette année, il partit du port de Manille, pour les pays étrangers,

9 navires espagnols,
4 . . . . . . portugais,
5 . . . . . . françois,
17 . . . . . . anglois,
10 . . . . . . américains.

45

Quant aux navires asiatiques, le même port vit sortir

3 jonques du Bornéo propre,
13 . . . . . . de la Chine.

La somme totale des importations fut de 3,054,511 piastres fortes; celle des exportations de 1,205,649. Sans doute, la balance fut payée en lingots.

Les exportations sont classées de la manière suivante:

Produits bruts du pays.........	668,826 piastr.
——— manufacturés, ditto..	54,707
Marchandises de l'Hindoustan et de la Chine..................	482,145
Nous observons que les exportations par navires espagnols sont estimées à......................	551,464
Et les importations par les jonques chinoises à.................	295,197

Parmi ces dernières, il en vint onze des provinces de Kiang-Nan et de Chou-Kiang. Cette sorte de navire ne fréquente jamais les ports de cet archipel ni ceux qui sont plus à l'occident. Le commerce de cabotage des Philippines se fait par de petits brigs et par de petits navires nommés galères, golatas, pontines, etc.

Manille fait un commerce de cabotage très-actif avec les provinces d'Ylocos et de Patigasinan, dans Luçon, et avec les îles de Panay et de Zebu. En 1818, il sortit de Manille 637 de ces petits navires. Il est digne de remarque que tout le commerce de cet archipel fertile, peuplé, et où des colonies sont établies depuis si long-temps, ne monte, d'après les états qui viennent d'être cités, qu'à un peu plus de la moitié de celui du port de Sincapour en 1824.

Le revenu des Philippines est de 1,466,610 piastres; cette somme est fournie par les objets suivans :

Capitation imposée, sous le nom de *contribucion*, sur les naturels 70,107 piastr.
Monopole du tabac.......... 357,288

Capitation des Chinois montant au taux énorme de 6 piastres par tête, etc.

Droits de douane, parmi lesquels sont compris ceux que l'on paie pour l'exportation des lingots.

Il est inutile de s'attacher à démontrer combien un tel système d'impôt est impolitique et peu productif. Il n'y a point d'impôt sur les terres; la capitation, qui en tient lieu, est d'un produit insignifiant, et cependant est vue d'un aussi mauvais œil dans les Philippines, qu'elle l'a été de tout temps et dans tous les pays où elle a existé. Le nombre des sujets du gouvernement européen à Java est à peu près égal à celui des habitans des Philippines espagnoles. On ne peut pas dire que Java l'emporte sur Luçon par l'avantage de sa position ni par sa fertilité; cependant le revenu de cette île, dans la période correspondante à celle dont il a été question pour les Philippines, a été dix fois plus considérable; ce fait prouve que le système d'imposition établi dans cette île est beaucoup plus raisonnable, car on ne peut pas objecter qu'il soit plus accablant ni plus odieux que celui qui existe dans les Philippines. (*Calcutta Magazine*, 1825).

NOTICE

SUR LA FONTAINE DE VAUCLUSE,

PAR M. MARCEL DE SERRES.

La fontaine de Vaucluse, fameuse dans toute l'Europe par la beauté des sites qu'elle présente, autant que par les souvenirs qu'un nom célèbre y a attachés, a été l'objet d'un grand nombre d'écrits. Ces écrits ont eu plutôt pour but de peindre cette fontaine sous ses rapports pittoresques que de la faire connoître aux naturalistes. En effet, à l'exception de Saussure et de M. Beudant, la plupart des écrivains qui ont parlé de Vaucluse, en ont parlé plutôt en poètes qu'en naturalistes, cherchant à augmenter, s'il est possible, l'impression profonde que produisent des lieux aussi enchanteurs, et s'éloignant ainsi de la vérité, qui ne peut être le partage de l'exagération (1). Quant à nous, voués à l'étude

(1) On pense bien que nous sommes loin de regarder comme exagérées les charmantes idylles de madame Verdier sur la fontaine de Vaucluse.

de la nature, et peu accoutumés à ces descriptions brillantes qui rarement sont d'accord avec la vérité, nous n'avons d'autre but que de suppléer aux observations des géologues que nous venons de citer.

On peut se rendre à Vaucluse, soit de Carpentras, soit d'Avignon. Dans l'une et l'autre ville, l'on trouve des voitures qui font le trajet en un jour, quoiqu'il y ait dix grandes lieues d'Avignon à Vaucluse. La distance est moindre en partant de Carpentras; la journée n'est plus alors que de six lieues au lieu de dix. L'on doit donc préférer passer par Carpentras, non seulement pour visiter le *mont Ventoux* et avoir plus de temps à donner à Vaucluse, mais encore parce que l'on y trouve de meilleures voitures et des guides plus complaisans. Néanmoins, dans tous nos voyages, et notamment en septembre 1826, nons y avons été d'Avignon. Ce qui paroîtra étonnant, c'est que l'on trouve peu de curiosités naturelles de Vaucluse dans les cabinets d'Avignon, tant il est vrai qu'on néglige presque toujours les objets qui sont le plus à notre portée.

D'Avignon, pour se rendre à Vaucluse, on se dirige vers le nord-est, en suivant une route bordée d'arbres et de belles prairies fertilisées par les eaux de la Sorgue et de la Durance. On traverse successivement les villages de Morières

et de Châteauneuf, tous deux bien bâtis, et dans une situation aussi agréable que riante. Les alluvions quartzeuses composent généralement la surface du sol; les galets, pour la plupart siliceux, sont arrondis, annonçant par leur forme qu'ils ont été roulés et transportés sur le sol qu'ils recouvrent. Leurs dimensions n'excèdent pas celles du poing. Ces terrains caillouteux sont favorables à la vigne : aussi sont-ils couverts de beaux et de riches vignobles. Le vin qui en provient a un feu et un bouquet particulier que les gourmets savent fort bien apprécier. Ces alluvions quartzeuses recouvrent le calcaire grossier jusqu'au-delà de l'Isle. Après cette ville paroît la formation du calcaire jurassique, dont le niveau s'élève de plus en plus à mesure que l'on approche de Vaucluse.

L'Isle doit son nom aux eaux de la Sorgue qui l'entourent, et qui, en fertilisant ses campagnes, alimentent aussi ses belles fabriques. L'industrie y est active et bien dirigée. Cette ville est si riante, que la plupart des voyageurs qui vont visiter Vaucluse sont tentés de s'y arrêter. On résiste rarement à cette tentation; car comment se défaire des pressantes instances de l'aubergiste de l'hôtel de Laure et de Pétrarque, qui promet plus qu'il ne tient? Cependant on a plus de temps à donner à des lieux si intéressans, en ne s'arrêtant pas à l'Isle et allant déjeû-

ner à Vaucluse. Si l'auberge est moins belle, on en est dédommagé par la bonté du poisson que l'on retire à l'instant même de la fontaine. Nulle part on ne mange des truites et des anguilles comparables à celles des eaux vives de la fontaine : le rocher de Cancale pourroit y trouver des mets propres à exciter les appétits blasés des gourmets de la capitale.

On doit donc poursuivre sa route jusqu'à Vaucluse, quand on n'y trouveroit d'autre avantage que de voir quelques instans plus tôt sa magnifique fontaine. Le chemin de l'Isle à Vaucluse est moins riant que celui d'Avignon à l'Isle. En effet, à partir de cette ville, les montagnes se rapprochent de plus en plus du chemin ; et, à mesure que l'on avance, l'on distingue le cirque calcaire qui barre la vallée de Vaucluse. A une petite lieue de l'Isle, vers le nord-est, les montagnes calcaires sont déjà tellement avancées, qu'elles s'élèvent au-dessus du chemin à la gauche du voyageur, formant au-dessus de lui de vastes murailles plus ou moins abruptes. Ces montagnes sont formées par un calcaire analogue à celui qui compose les monts Jura, ainsi que la plus grande partie des terrains calcaires des Cévennes et du Bas-Languedoc, position qui lui a valu le nom de *cvlcaire du Jura* ou de *calcaire jurassique*. Ce calcaire présente à Vaucluse une disposition assez particulière. Ses couches les plus infé-

rieures, assez généralement horizontales, conservent entre elles une sorte de parallélisme; ce n'est que dans les parties les plus élevées au-dessus de la vallée qu'on les voit plus ou moins inclinées, et quelquefois même s'approcher de la verticalité; elles ont encore cela de particulier d'être d'autant plus nombreuses et d'autant plus distinctes, qu'elles sont plus rapprochées du niveau des eaux de la Sorgue. Les couches les plus inférieures alternent avec des lits plus ou moins continus de silex pyromaque disposés sur des lignes parallèles entre elles et aux couches du calcaire. Il y a de très-grands noyaux de ces silex; certains ont de 34 à 35 centimètres de diamètre sur 17 à 18 d'épaisseur. Leur forme est généralement comprimée, à bords arrondis, et leur écorce grisâtre a un aspect terreux. Quelques-uns de ces silex sont composés de couches concentriques de diverses nuances dont l'effet est des plus agréables.

Enfin, après une heure de marche, on arrive au village de Vaucluse, situé à un quart de lieue de la source, et bâti d'une manière pittoresque sur les deux rives de la Sorgue. Une manufacture de papier est une des principales ressources de ses habitans, qui en trouvent encore une dans les voyageurs, que le renom de sa fontaine y attire en foule dans la belle saison, désireux de visiter

des lieux chantés par Pétrarque et embellis par le souvenir de la belle Laure.

Un sentier étroit qui suit la rive droite de la Sorgue conduit à la source. On est étonné, en le suivant, de l'abondance et de l'impétuosité des eaux qui s'écoulent, et que l'on ne croiroit pas pouvoir provenir d'un seul point. Il s'échappe bien quelques petits jets d'eau de dessous les rochers calcaires qui bordent la rive droite, mais peu considérables; ils n'augmentent guère le volume des eaux qui s'écoulent avec fracas sur d'énormes rochers de plus en plus nombreux à mesure que l'on approche de la source. Sur la rive gauche, on aperçoit le château de Pétrarque, qui, miné par le temps, se confond en quelque sorte avec les rochers au milieu desquels il s'élève. Sa position est des plus sauvages et des plus tristes. Entouré de rochers nus et sans verdure, il ne peut guère inspirer des idées riantes. Aussi abandonné, il ne doit qu'au nom qu'il rappelle d'être visité par quelques curieux.

Les mêmes rochers calcaires que l'on a suivis en arrivant à Vaucluse, se continuent également après ce village. Leurs pentes deviennent seulement de plus en plus rapides, comme leur élévation de plus en plus considérable. Au pied de ces calcaires jurassiques, de formation marine, sont adossées des formations d'eau douce peu élevées

au-dessus du niveau des eaux actuelles. Cette différence de hauteur dans les deux formations est d'autant plus remarquable, que, tandis que l'une ne s'élève que de quelques mètres au-dessus des eaux de la Sorgue, l'autre, au contraire, forme des murailles perpendiculaires d'une grande élévation. En effet, d'après M. Guérin, le rocher vertical d'où sort la fontaine est élevé de 170 toises 4 pieds (332m·637) au-dessus de la mer; la source l'est de 50 toises 4 pieds (98m·751), ce qui donne 120 toises (233m·886) pour la hauteur du sommet au-dessus de la source; mais l'élévation des montagnes qui ferment vers l'est la vallée de Vaucluse est encore plus considérable, puisqu'elle est de 336 toises (654m·881) au-dessus du niveau de la mer. Quant au rocher de Pétrarque, il n'est qu'à 68 toises (132m·535) au-dessus de ce même niveau, et de 35 toises (68m·217 au-dessus du pont de Vaucluse. Cette grande différence de niveau qui existe entre les formations marines et d'eau douce de Vaucluse annonce que les derniers de ces dépôts, dont l'étendue est, du reste, aussi peu considérable que leur épaisseur, ont été produits par des causes beaucoup moins générales, et que l'on ne peut guère considérer que comme locales et partielles.

Les rochers calcaires d'où s'échappe la source de Vaucluse forment une enceinte en demi-

cercle, cause du nom donné à la vallée, qui en est tout-à-fait barrée à son extrémité, ce qu'exprime assez bien le nom de *Vaucluse*. On sait que cette tendance des calcaires secondaires à former des cirques qui barrent les vallées, n'est point un phénomène de pure localité ; il est, au contraire, remarquable par sa généralité. Cette tendance est en particulier frappante à Vaucluse ; c'est à l'extrémité d'un pareil cirque que sortent, à Vaucluse, les eaux qui produisent une des plus grandes et des plus belles sources de l'Europe. Cette source forme d'abord une nappe tranquille dont le calme contraste fortement avec l'impétuosité des eaux qui s'en échappent. Mais, dès que celles-ci quittent ce premier bassin, elles se précipitent avec un fracas épouvantable sur d'énormes rochers noircis par les mousses qui les tapissent (1). Leurs flots tumultueux s'élèvent en poussière azurée, roulent en écume, ou tombent en cascades mutipliées d'une éclatante blancheur. Telle paroît la fontaine, lorsque les eaux sont hautes ou qu'elles se trouvent au niveau d'un figuier qui, comme le gardien de la source, s'est établi dans le rocher d'où elle s'échappe. Mais son aspect est bien différent, lorsque les eaux sont basses; au lieu de cette nappe tranquille qui

(1) Ces mousses sont principalement les *gymnostomum aquaticum* et *trichostomum fontinaloïdes* de la Flore françoise, T. II, p. 445 et 469.

couvre les rochers du bassin, et qui, par une sorte de prodige, semble, dans son immobilité, produire toutes les eaux qui s'écoulent avec tant d'impétuosité, l'on découvre une sorte de caverne chambrée et tortueuse, où l'on peut pénétrer à l'aide d'une pente rapide, et reconnoître le point d'où les eaux surgissent par de nombreuses ouvertures. Alors seulement, et en voyant la grande quantité d'eau qui sort du rocher inférieur, on se rend raison de celle qui, à quelques pas, forme l'un des plus beaux courans qui s'échappent d'un seul point sur la terre. Alors seulement on s'en fait quelque idée; car, lorsque les eaux sont hautes, et qu'elles recouvrent le point d'où elles surgissent, la masse énorme qui s'en échappe de dessous un rocher dont l'œil ne peut mesurer la hauteur, tient en quelque sorte du prodige.

Sans doute la source de Vaucluse formeroit un des plus grands fleuves de l'Europe, si, dès son origine, elle ne se divisoit en plusieurs branches, et si, comme les autres grands cours d'eau, elle recevoit quelques affluens. Mais les pays calcaires, où les sources sont à la fois les plus rares et les plus considérables, à raison des vastes amas d'argile qu'ils offrent en quantité, fournissent généralement moins d'affluens que les pays granitiques, où les sources très-multipliées ne donnent aussi qu'une petite quantité d'eau. Ainsi, quoique

la fontaine de Vaucluse soit peut-être la source la plus considérable de l'Europe, la Sorgue est loin d'avoir un grand renom, parce qu'elle ne reçoit pas d'affluens, qu'elle se divise presque à sa source, et enfin parce que ses eaux se confondent en partie avec celles de l'Ouvèze, et enfin aux eaux rapides et tumultueuses du Rhône.

Nous pourrions également citer la source du Lez, située près de Montpellier, pour prouver que les sources qui sortent des calcaires secondaires sont en général très-considérables, quoique les rivières qu'elles produisent le soient peu, ne recevant presque pas d'affluens. D'ailleurs, leur cours est généralement moins étendu, les terrains secondaires étant, le plus ordinairement, plus rapprochés du bassin des mers que les terrains granitiques, où les sources, moins considérables, sont cependant beaucoup plus multipliées. Du reste, la source du Lez, que nous venons de citer, sort, comme celle de Vaucluse, de dessous un rocher calcaire à peu près vertical, et forme, à sa source même, un bassin aussi profond qu'étendu.

Le calcaire de Vaucluse, que l'on peut rapporter à la formation du calcaire du Jura, est disposé, assez généralement vers les points les plus bas de la vallée, en couches parallèles et peu inclinées. L'inclinaison des couches augmente vers les assises supérieures, là où les strates de-

viennent de plus en plus épaisses. Ces couches supérieures, souvent rompues, approchant parfois de la verticalité, imitent fréquemment des édifices en ruines, des tours ou des obélisques comme minées par le temps. Ce calcaire de Vaucluse, percé par des cavernes assez nombreuses, offre une tendance générale à former des cirques plus ou moins étendus, qui, lorsqu'ils sont très-rétrécis, ressemblent assez bien aux arceaux des amphithéâtres antiques. Jamais le calcaire jurassique ne mérita mieux qu'à Vaucluse l'épithète de calcaire caverneux; de toutes parts, il présente de petites cavernes, ou des loges plus ou moins spacieuses.

Ce calcaire, d'un blanc jaunâtre à grain fin, à cassure légèrement esquilleuse, offre peu de corps organisés. On n'y voit que quelques ammonites; à l'exception des silex pyromaques intercallés entre les assises inférieures, il est uniforme et assez pur. Ce n'est que dans les points les plus bas de la vallée que les formations d'eau douce se montrent adossées au calcaire jurassique. Elles se composent de calcaire et de silex, comme les formations marines; mais l'on y distingue deux sortes de calcaires.

Le plus inférieur, compacte, à grain fin, d'un blanc jaunâtre ou légèrement grisâtre, contient peu de débris de coquilles. Celles que l'on y observe se bornent à des espèces turriculées du genre

des *mélanies* et des paludines. Ces espèces, généralement de petite taille, réduites à de simples moules, sont à peu près indéterminables. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elles ne sont point les mêmes que celles du calcaire supérieur. Le calcaire inférieur, quelquefois presque aussi compacte que le calcaire lithographique, pourroit être utilisé s'il étoit plus dur et en plus grande masse.

Le silex pyromaque, en lits plus ou moins étendus, alterne avec ce calcaire; de petits *planorbes*, des *limnées* et des *paludines* à tête blanchâtre, sont noyés dans sa pâte.

Quant au calcaire supérieur, beaucoup plus marneux que l'inférieur, surtout lorsqu'il est chargé de débris de végétaux, il s'en distingue par ses nuances plus foncées et le grand nombre de corps organisés qu'il renferme. Ces corps organisés sont des végétaux ou des coquilles qui appartiennent aux genres des *héritines*, des *mélanies*, des *paludines* et des *limnées*, mais d'espèces différentes de celles du calcaire inférieur. La différence est surtout frappante entre les *mélanies* des deux calcaires; celles du supérieur ont jusqu'à 60 millimètres de longueur, tandis que les plus grandes du calcaire inférieur n'ont guère plus de 18 à 20 millimètres (1).

(1) Il n'est pas inutile de faire observer que, tandis

On distingue quatre espèces de *mélanies* dans le calcaire d'eau douce supérieur ; l'une très-grande, à tours inégaux, les derniers hors de proportion avec les premiers ; une seconde à peu près aussi grande, à tours arrondis et sillonnés transversalement par des côtes étroites et saillantes ; une troisième fort alongée, dont les premiers tours sont étroits et aigus ; une quatrième enfin, courte, ramassée, à tours assez égaux, et sillonnée transversalement comme la seconde, dont elle diffère par sa taille et sa forme plus raccourcie. Ces espèces fossiles ne sont pas, du reste, assez bien conservées pour qu'on puisse les déterminer avec quelque exactitude.

Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit les formations d'eau douce, les plus rapprochées de celles de Vaucluse, avoir également les *mélanies* pour caractéristiques, à la vérité d'espèces différentes ; telles sont celles des environs de Beaulieu, près d'Aix (Bouches-du-Rhône), que Saussure paroît avoir voulu indiquer sous le nom de *vis* ou *strombites tuberculés*, les prenant pour des coquilles marines. Ces *mélanies* se trouvent cependant dans le même calcaire, où il existe des *hélix* et de nombreuses *paludines*, que le célèbre auteur du Voyage dans les Alpes avoit probable-

que les coquilles du calcaire d'eau douce inférieur ne présentent jamais leur têt, celles du calcaire inférieur le présentent au contraire constamment.

ment observés, puisqu'il a indiqué, sous le nom d'*hélicites*, les *héritines* de Vaucluse (1).

Du reste, les formations d'eau douce coquillières sont en général tellement restreintes, qu'il est probable que leurs dépôts n'ont pas eu lieu à des époques fort éloignées du dépôt de la plupart des terrains marins coquilliers qu'elles recouvrent, ou auxquels elles sont adossées. En effet, à l'exception des formations houillères, que l'on peut considérer comme les formations végétales par excellence, ses terrains d'eau douce paroissent des dépôts purement locaux et généralement peu élevés au-dessus du niveau des mers actuelles, et par conséquent ils sont loin d'annoncer des retours successifs des eaux des mers sur nos continens, d'autant moins admissibles qu'il faudroit les rendre aussi multipliés que les alternances des couches qu'ils auroient produites.

Les silex, qui alternent avec les calcaires d'eau douce de Vaucluse, offrent également des *mélanies*; elles y sont cependant assez rares, et paroissent différer de celles du calcaire. Quant aux *héritines*, on n'en observe que dans le calcaire supérieur; elles se rapprochent beaucoup plus du *heritina viridis*, qui vit aujourd'hui dans les rivières des Antilles, que du *heritina fluviatilis*, que

(1) *Voyage dans les Alpes;* Tom. III, 319, n° 1524, et p. 359, n° 1547.

l'on observe dans les eaux de la Sorgue, comme dans la plupart des rivières de l'Europe. Il paroît qu'il existe au moins deux ou trois espèces de *paludines* et de *limnées* dans ce calcaire ; mais, comme elles sont réduites à de simples moules, il est fort difficile d'en reconnoître les espèces.

En résumé, la fameuse source de Vaucluse sort des formations du calcaire du Jura, et probablement la grande quantité d'eau qu'elle fournit tient aux lits d'argile ou de marnes argileuses, qui forment la base du massif calcaire d'où s'échappe la Sorgue, fait d'autant plus probable, que le calcaire du Jura présente assez généralement de pareilles couches subordonnées. Au pied de ce calcaire, remarquable par ses formes abruptes et pyramidales, sont adossés des calcaires d'eau douce qui s'élèvent peu au-dessus du niveau des eaux actuelles, et que l'on ne peut considérer que comme des dépôts partiels, produits cependant par des eaux qui nourrissoient des êtres bien différens de ceux que l'on y observe aujourd'hui. Les *mélanies*, les *héritines*, les *paludines* et les *limnées* des calcaires de Vaucluse n'ont rien de commun avec les mollusques des eaux de la Sorgue ; et en vain chercheroit-on, dans les fleuves de l'Europe, des espèces analogues aux grandes *mélanies* fossiles de Vaucluse.

VOYAGE A SIAM.

(Traduit de l'anglois.)

Le gouverneur général de l'Inde ayant résolu, en 1825, d'envoyer une ambassade à la cour de Siam, nomma le capitaine Burney chef de la légation; elle partit sur le brig *le Guardian*. Ce navire, en entrant dans le golfe de Siam, fut extrêmement contrarié par la mousson du nord-est. Enfin, le 17 novembre, il atteignit l'embouchure du Meï-nam. Un pilote, envoyé de la capitale, vint à bord le 21. On fut obligé d'attendre les grandes marées pour passer la barre du fleuve. Le brig la franchit le 26, l'eau ayant alors onze pieds et demi de profondeur. Entre ce point et l'embouchure du fleuve, dans une étendue de huit ou neuf milles, le navire ne s'avança qu'à la faveur des marées de nuit à travers la vase : la profondeur n'étoit que d'une brasse trois quarts. Au fort Paknam, les Siamois demandèrent que le brig débarquât ses canons; mais il refusa, et ils n'insistèrent pas.

Ce fort a été beaucoup augmenté depuis l'ambassade de M. Crawfurd en 1822; un autre a été

bâti vis-à-vis. Entre eux, à trois cents pieds de la rive droite, une batterie de quarante canons a été construite dans le fleuve sur un fondement en pierres perdues : cet ouvrage ne paroît pas très-solide.

En remontant le fleuve, souvent le brig s'approchoit tant de ses rives, que les branches des arbres touchoient les fenêtres de la chambre ; cependant la sonde indiquoit une profondeur de cinq à sept brasses. Le Meï-nam passé pour une des plus belles rivières du monde. On dit que la carte de ce fleuve, qui se trouve dans l'*Histoire du Japon*, par Kæmpfer, est très-exacte.

Le 4 décembre, *le Guardian* laissa tomber l'ancre devant Mooung-mai (ville neuve), grand village sur la rive droite, habité par des émigrans du Pégou. D'autres ouvrages de défense ont été élevés dans ce lieu. Une députation, composée de plusieurs chefs siamois de distinction, vint là pour prendre la lettre du gouverneur général. Ils arrivèrent sur une flottille de bateaux de parade. Une de ces embarcations devoit porter la lettre, placée dans une coupe de bois rouge, avec des losanges en nacre de perles. Cette coupe sert à recevoir les lettres du roi de la Cochinchine et de l'empereur de la Chine. L'envoyé, accompagné du capitaine Macfarquhar et de José Pediado, capitaine de port, s'embarqua dans un autre bateau. Ils arrivèrent à Bankok à huit heures du

soir : l'envoyé alla loger chez M. Hunter, négociant anglois, qui demeuroit depuis quinze mois dans la capitale du royaume de Siam.

Aussitôt que la nouvelle de l'envoi d'une légation étoit arrivée, le prah-klang, ou premier ministre, avoit fait commencer une maison pour la recevoir; mais cette construction n'étoit pas achevée. On nous dit que bâtir une maison exprès pour la légation étoit lui témoigner un plus grand honneur que de la loger dans un édifice d'or. Le 10, la légation entra dans cette maison; quoique construite à la hâte et maladroitement, elle n'étoit pas incommode; elle offroit aussi l'avantage d'être éloignée de la surveillance immédiate du ministre, étant près de la partie de la ville habitée par les chrétiens indigènes.

Après diverses conférences avec les ministres, dans lesquelles, bien que les dispositions les plus amicales fussent exprimées, cependant les Siamois montroient évidemment des doutes que nous eussions obtenu sur les Birmans des avantages sérieux ou permanens; le 16 décembre, le capitaine Burney obtint une audience du roi.

Le matin, de bonne heure, la légation s'embarqua dans quatre bateaux : le premier portoit les cipayes; le second, le capitaine Macfarquhar, l'interprète et l'envoyé avec la lettre; le troisième, les chaises à porteurs de cérémonie; le quatrième, le capitaine Sutherland, M. Hunter

et une troupe de musiciens siamois ; ensuite venoient environ trois cents petits bateaux remplis d'officiers siamois et de gens attirés par la curiosité.

En arrivant au bord opposé de la rivière, le capitaine Macfarquhar et l'envoyé entrèrent dans leurs chaises à porteurs; les autres personnes montèrent de petits chevaux qui les attendoient, et qui étoient passablement harnachés. Le cortége marcha ainsi jusqu'à la porte de la seconde cour, où les chrétiens indigènes ôtèrent leurs souliers et leurs bas; l'envoyé et ses compagnons furent invités à mettre pied à terre, à laisser là les cipayes, et à entrer dans une salle peu éloignée; ils y trouvèrent plusieurs officiers siamois : les éléphans de parade étoient en dehors. Au bout d'une heure, on vint annoncer que le roi s'étoit assis snr son trône : la légation se mit en marche entre deux haies de soldats siamois accroupis à terre; de chaque côté régnoit une balustrade bordée de trois cents tambours et d'autres joueurs d'instrumens qui faisoient un tapage épouvantable.

A la porte de la salle d'audience, tous les Siamois tombèrent sur leurs genoux et sur leurs coudes, et s'avancèrent dans cette posture. Le roi étoit assis sur un trône élevé d'une douzaine de pieds à l'extrémité de la salle, qui sembloit avoir été à dessein rendue sombre. Au moment

où les Anglois entrèrent dans la salle et aperçurent le monarque, ce qui n'eut pas lieu à l'instant, par la raison qui vient d'être expliquée, ils firent trois saluts profonds; les Siamois frappèrent autant de fois la terre de leurs fronts : on fit ensuite dix pas en avant; nouveaux saluts, nouveaux battemens de tête des Siamois; ensuite on s'assit sur le tapis qui couvroit le plancher.

A un signal donné par le chef, qui a le titre de phya phi phet, l'envoyé se leva, tenant au-dessus de sa tête la lettre du gouverneur général, et s'avança à une dizaine de pas au-delà du chef; un vase d'or y avoit été placé; il y déposa la lettre; ensuite, prenant en main le discours anglois qu'il avoit préparé, il le lut à haute voix, puis le posa à côté de la lettre du gouverneur général, et revint à sa place, en tenant toujours son visage tourné vers le roi. Alors tous les Anglois, ainsi qu'on en étoit convenu d'avance, joignirent les mains et les appliquèrent trois fois contre leur front. Le roi les pria de s'approcher davantage; ils s'avancèrent d'une dizaine de pas. Un officier siamois lut la liste des présens, et prononça un discours de compliment que probablement il avoit rédigé d'avance.

Le roi adressa diverses questions à l'envoyé; quelques-unes étoient frivoles : d'autres, au contraire, annonçoient que ce monarque étoit assez bien au fait de l'état des affaires dans les pays

voisins de son royaume. Il vit avec beaucoup de plaisir le fils de M. Burney, enfant de six ans, qui avoit été amené à l'audience d'après la demande expresse du ministre, et pour lequel le roi avoit fait préparer plusieurs jouets; ils lui furent présentés à la fin de l'audience.

Pendant tout le temps, le roi ne cessa pas de mâcher du betel. Quand il eut cessé de parler, un officier siamois, qui portoit un instrument ressemblant à un sceptre, et étoit assis sur le tapis un peu en avant de la légation, se dressa sur ses genoux, et fit trois saluts au roi : ce prince prit son kris, et l'on entendit un bruit comme celui d'un coup de baguette; à l'instant un rideau de drap d'or fut tiré devant le trône du roi. Tous les Siamois tournés vers ce rideau saluèrent suivant leur usage.

La salle d'audience a environ cent vingt pieds de long sur soixante de large et quarante de haut. Elle est soutenue par des colonnes, à chacune desquelles est suspendu un tableau représentant un officier anglois ou une dame de la même nation. Le trône a la forme d'un bateau : il est placé sur une plate-forme, sous un dais; le tout étoit revêtu d'or. Le roi avoit un justaucorps de drap d'or, et par-dessus une robe de mousseline; il ne portait pas de couronne. Les princes du sang étoient assis immédiatement au-dessous du trône, les ministres de chaque côté, suivant leurs rangs

respectifs ; les courtisans étoient en général vêtus de même que le roi, c'est-à-dire qu'ils avoient des robes de mousseline par-dessus un justaucorps de kinkhab de Surate. Des Chinois et des Cochinchinois étoient présens à l'audience, ainsi que des officiers du Laos qui ressembloient aux Gorkhas, mais étoient richement habillés.

Quand l'envoyé et les personnes qui l'accompagnoient furent sortis de la salle d'audience, on les mena voir les éléphans blancs et quelques temples.

Le 19, l'envoyé fut présenté au wang-na, avec le même apparat et les mêmes cérémonies qu'au roi, excepté que l'on ne fit qu'un salut au lieu de trois. Le wang-na répéta les mêmes questions que le roi. Ce chef, que les chrétiens indigènes ont coutume d'appeler le second roi, est un frère du dernier monarque ; il exerce une surintendance spéciale sur les états du sud ou malais. On en parle comme d'un homme bienveillant, de bonne humeur, et favorable aux Européens. Il a une bonne grosse figure ; pendant l'audience, il fumoit un cigare.

Le 20, dans la soirée, l'envoyé fut présenté au prince Krom-Min-Seurin, oncle du roi, et surintendant des affaires étrangères et commerciales. C'est un homme doux, d'une physionomie agréable, âgé d'environ trente-huit ans. Il y eut moins de cérémonie qu'aux deux précédentes au-

diences; mais elle se passa de même, et les mêmes questions furent adressées à l'envoyé.

La manière dont il a été reçu marque évidemment un profond sentiment de respect : au moins rien n'a manqué pour les démonstrations de civilité. Nous apprenons qu'une provision abondante de riz a été envoyée par ordre du roi, pour l'usage de notre escorte. Il ne paroît pas que la demeure de la légation soit gardée ; tous les Anglois peuvent aller librement dans la plus grande partie de la ville. Les principaux ministres fournissent alternativement des provisions de fruits et de plantes potagères. L'intendant du roi a envoyé, par ordre exprès du roi, dit-on, plusieurs mets préparés à la siamoise : on prétend que cette cuisine n'est pas très-agréable au palais d'un Européen. Le wang-na montre à la légation des attentions semblables ; un bateau à dix rames est toujours à sa disposition.

Ce que les membres de la légation ont vu du militaire siamois ne paroît pas leur en avoir donné une grande idée. La cavalerie étoit mal dressée et mal équipée ; elle monte des bidets pégouans, qui, bien que dociles et forts, étoient aussi rudes et aussi neufs que dans l'état de nature. L'infanterie, même la garde du roi, est composée d'hommes chétifs, maigres, mal faits, armés de vieux fusils rouillés. Le corps le plus formidable étoit une troupe d'hommes grands et

robustes, armés chacun d'un gros bâton. Quand le soldat siamois marche contre les frontières des Birmans pour y faire des prisonniers, ou, suivant leur expression, pour prendre des Birmans, on lui donne un fusil, un bambou rempli de riz et une houe. Cet outil lui sert à se creuser un trou dans lequel il se couche et se tient caché, jusqu'à ce qu'un ennemi s'en approche assez pour être surpris.

Ces incursions, dont le but est de faire des prisonniers, et qui sont accompagnées de ravages et de tous les actes de cruauté imaginables, paroît avoir été la manière principale par laquelle la haine qui, depuis plusieurs années, subsiste entre les gouvernemens birmans et siamois, s'est manifestée. Aucun genre d'hostilités ne pouvoit être plus ruineux pour la population des cantons voisins des frontières. Ceux qui, par événement, tomberont sous la domination angloise, acquerront un avantage inappréciable, en se trouvant à l'abri de ces invasions fatigantes et désastreuses.

BANKOK.

Bankok est la capitale du royaume de Siam, depuis que le monarque fut chassé de Yothia par les Birmans, en 1767. Cette ville est à peu près à

27 milles de l'embouchure du Meï-nam. Sa latitude, déterminée par plusieurs observations des étoiles, est 13° 58′ 30″ nord; sa longitude, calculée d'après l'observation d'une éclipse du premier satellite de Jupiter, d'accord avec un excellent chronomètre, est 100° 34′ à l'est de Greenwich.

La ville est bâtie des deux côtés du fleuve, mais la plus grande partie se trouve sur la gauche; c'est sur ce bord aussi, et à fleur d'eau, que sont les murs fortifiés qui renferment le palais et d'autres bâtimens publics. Ils occupent l'emplacement du fort élevé par les François, vers la fin du dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIV. Cette fortification est un parallélogramme d'une grande étendue; le côté le plus long est baigné par le Meï-nam. Elle est composée d'un mur bas, en brique et en mortier, et flanquée de quelques bastions sur lesquels il n'y a pas de canons, quoiqu'il s'en trouve plusieurs dans l'enceinte. Un canal navigable pour les bateaux, excepté de marée basse, l'entoure de tous les côtés. Comme place forte, cette enceinte n'est de nulle importance, puisque des troupes européennes l'escaladeroient en quelques minutes, ou la détruiroient par le feu des batteries de leurs vaisseaux.

A l'exception du palais et des principaux bâtimens qui l'environnent, les maisons ne consistent qu'en cabanes de roseaux; plusieurs

sont élevées sur des poteaux dans la rivière; elles sont entremêlées d'un grand nombre de temples, remarquables par leurs hautes flêches dorées. Indépendamment de ces maisons, il y a beaucoup d'habitations flottantes, qui sont généralement des boutiques chinoises fort propres, amarrées le long du fleuve, et une partie considérable de la population vit constamment dans des bateaux où elle a ses boutiques et tout ce qu'elle possède.

Nous avons entendu évaluer le nombre des habitans à 150,000, mais nous pensons qu'il y a une grande exagération dans ce calcul. Toutefois, la ville offre beaucoup de mouvement et d'activité, et doit renfermer une population nombreuse; on dit que la moitié est composée de Chinois.

Bankok et ses environs sont coupés, dans toutes les directions, par une quantité de rivières, de criques et de canaux; tout le pays est planté d'arbres fruitiers tellement rapprochés les uns des autres, qu'il présente l'aspect d'une forêt continue. Les communications ont lieu ordinairement par eau, mais des sentiers traversent également la ville; il y a aussi une rue ou route en bon état, mais c'est la seule.

A son embouchure, le Meï-nam a près d'un mille de largeur; à deux milles au-dessus, elle est de 4,800 pieds; devant la capitale, elle n'excède pas 300 pieds. Là, rien de plus commode ni de

plus sûr que la navigation de ce fleuve, qui n'est pas embarrassé de bancs de sable, et qui a rarement moins de sept brasses ou 35 pieds de profondeur entre ses deux rives, de sorte que de grands navires peuvent se mouvoir le long de ses bords avec leurs vergues pendantes au-dessus du rivage.

Bankok est une des villes les plus commerçantes de l'Asie; de mars en juin, le fleuve est couvert de jonques. Plus d'une centaine de toutes les dimensions, et quelques-unes fort grandes, vont trafiquer dans les différens ports de la Chine; une soixantaine fréquente les ports de l'archipel malais. Le commerce intérieur est également très-actif par le fleuve et ses bras, et par les canaux nombreux qui coupent la vallée du Mei-nam et communiquent avec la capitale. Tous ces courans d'eau sont remplis de bateaux transportant du sel, du coton, du poivre, du sucre et d'autres marchandises. On y voit aussi de grands radeaux de tek, de sapan et d'autres bois.

Le climat de Bankok est sain, quoique, en été et en automne, le thermomètre s'y élève à 96° (28°42). L'hiver y est doux et agréable; le thermomètre s'y soutient alors à 72° (17°76). Tout ce qui, pour les Asiatiques, compose les nécessités et les agrémens de la vie, se trouve à Bankok aussi aisément qu'ailleurs. Le riz, qui leur tient lieu de pain, y est à très-bas prix; le poisson, la vo-

laille et le porc y sont abondans : les deux derniers objets y sont de qualité excellente. Les fruits y sont plus variés, plus communs et plus savoureux que dans tout autre pays de l'est, car on y trouve réunis ceux de la Chine, de l'Asie occidentale, des îles de l'Inde et de l'Amérique équinoxiale, tels que le litchi, l'orange, la mangue, le mangoustan, le durion et l'ananas. Un Européen même pourroit s'accommoder de ce pays, qui, à la vérité, présente quelques désagrémens essentiels, tels que le manque de routes et de voitures, des nuées innombrables de moustiques, et le spectacle hideux d'un gouvernement despotique avec sa longue suite de maux et d'inconvéniens.

Au mois de mai 1326, *le Guardian* embarquoit les présens du roi de Siam. Le capitaine Burney comptoit partir vers la fin de juin. On dit que sa négociation a complétement échoué, la cour de Siam ayant refusé péremptoirement de rétablir le roi de Kédah. Il paroît aussi, d'après les avis reçus d'ailleurs, que le roi de Siam ne veut pas renoncer au droit d'intervenir dans les affaires de la presqu'île malaie.

Quant au commerce, objet bien plus intéressant pour les intérêts de la Grande-Bretagne, on pense que l'envoyé aura trouvé ce peuple, jaloux et présomptueux, moins intraitable que sur les autres points.

VOYAGE

DANS LES MONTAGNES D'ARRACAN.

Les hoslilités ayant cessé dans le royaume d'Ava, un détachement, composé du premier régiment d'infanterie de Madras, et de cinquante pionniers avec les éléphans de l'armée, et commandé par le capitaine Ross, reçut l'ordre d'aller à Pakang-yeh, d'y passer l'Irraouaddy, et de gagner Sembeg-heoun, puis de traverser les montagnes d'Arracan, et d'arriver à Aeng. En même temps les autorités birmanes chargèrent Mounzah ou Maunzah, chef d'un certain rang qui avoit été thandock-woun, ou commandant de la province de Thandock, d'accompagner le détachement jusqu'à Aeng, et de lui procurer l'aide et l'assistance qui seroient en son pouvoir.

Parti d'Yandabou, le détachement arriva, le 13 mars, à Pakang-yeh, et campa sur les bords de l'Irraouaddy, qui a là 4,500 pieds de large, mais n'est pas très-rapide; le 14, on le traversa. Durant la saison des pluies, le pays de l'autre côté du fleuve est inondé entièrement. Le terrain est gras et fertile ; on y récolte du tabac excellent,

du maïs et d'autres productions. Sembeg-heoun est à quatre milles du fleuve sur les bords duquel s'étend un long village dont les maisons éparpillées étoient principalement peuplées de gens qui avoient fui de leurs habitations à l'approche de l'armée angloise.

Sembeg-heoun étoit autrefois une ville grande et florissante, renfermant 3,000 habitans : actuellement il n'y restoit pas une seule maison. L'armée birmane, en se retirant de Tchalain-miou après la prise de Melloun, avoit tout brûlé. Les habitans n'avoient pas encore recommencé à bâtir leurs cabanes ; on en apercevoit quelques-uns furetant au milieu des cendres de leurs maisons, ou se tenant le long de la route, pour voir passer la troupe : on lui vola trois charges de riz ; le fusil d'un cipaye lui fut enlevé, mais il n'y eut pas de sang de répandu. Les habitans des environs de Sembeg-heoun ont toujours passé pour des larrons déterminés.

Tout le pays d'alentour est une vaste plaine ouverte, fertile et très-bien cultivée, principalement en riz. Le voisinage de la ville est rempli de beaux jardins et de bosquets de bananiers, de manguiers et d'autres arbres fruitiers. La rivière de Tchalain qui, pendant la saison des pluies, est considérable, traverse la ville.

Le détachement entra le 16 dans Tchalain-miou. La route étoit excellente, ayant été faite

à grands frais par les ordres de Manderaghé-prah ; elle étoit bordée, de chaque côté, d'un mur épais en parapet, haut d'environ trois pieds, qui la met à l'abri des inondations des champs de riz, dont la campagne étoit couverte à perte de vue ; ils sont arrosés par les eaux de la rivière de Tchalain. Chaque ravine étoit traversée par un pont. Le pays étoit superbe, et rempli de nombreux villages habités. Les puits étoient fréquens : on voyoit tout le long de la route des bosquets sacrés, des kioum ou demeures de ponghies ou prêtres, et des pagodes.

Les faubourgs et la ville avoient été la proie des flammes. Les seuls bâtimens échappés à l'incendie étoient les kioum et autres édifices religieux. On disoit que cet acte de destruction avoit été commis sans que les chefs de l'armée birmane en eussent connoissance, par des troupes débandées. On voit autour de Tchalain-miou les ruines d'un haut mur en briques. Dans les endroits où il étoit tombé, des palissades très-fortes, en bois de tek, avoient été élevées au commencement de la guerre. La position de cette place est très-forte ; elle est entièrement à couvert de deux côtés par de grands étangs, doù, en coupant un petit espace de terre, on pourroit se procurer assez d'eau pour former un fossé autour des fortifications. La partie de ces ouvrages qui est en briques mérite de fixer l'attention, parce qu'elle offre un exemple des an-

ciennes fortifications du pays plus parfait qu'aucune des places fortes que l'on avait aperçues jusque-là. Une partie du mur qui sembloit avoir moins souffert des ravages du temps étoit surtout digne de remarque. Son élévation extérieure étoit de cinquante pieds; en dedans, elle étoit de trente pieds au-dessus du niveau de la ville : autrefois elle doit avoir eu six pieds de plus; les tourelles qui couronnoient les sommets étant tombées, cette partie haute du mur en brique n'avoit que trois à quatre pieds d'épaisseur, elle étoit soutenue par de minces arcs-boutans placés à 120 pieds de distance les uns des autres : il sembloit vraiment extraordinaire qu'il en restât encore une si grande portion chancelante sur sa base en plusieurs endroits. Près du sommet des murs, il y avoit de petites ouvertures destinées à recevoir les poutres qui supportoient la plate-forme d'où la garnison fait feu. Les renseignemens que l'on reçut apprirent que ces remparts avoient précédé de beaucoup l'usage des armes à feu. Le tandock-woun nous dit que suivant la tradition du pays, la fondation de Tchalain-miou remontoit à plus de 1,500 ans à l'époque où Pagan-miou étoit le siége du gouvernement, et que ce lieu n'étoit pas moins honoré que celui de la résidence du souverain.

Tchalain-miou renfermoit 10,000 habitans; cette ville est le chef-lieu de la province de

Tchalain dont l'étendue est d'environ 600 milles carrés, et la population de 200,000 âmes. Soixante-quatre villages sont épars sur ce pays fertile, qui, durant la guerre, fournit un contingent de 10,000 hommes à l'armée; il n'en revint que la moitié. La province de Tchalain est gouvernée par un mesghi.

A Tchalain-miou, la route se partage : on avoit d'abord eu l'intention de faire marcher une partie du détachement par celle qui mène à Talak; mais les rapports que l'on en reçut étoient si peu satisfaisans, que l'on abandonna entièrement l'idée d'y passer.

On dit qu'il a existé un sentier qui, traversant les montagnes, menoit à Talak; des marchands le prenoient quelquefois : les chevaux et les bœufs étoient les seules bêtes de somme qui pouvoient y marcher. Pendant quatre journées, on y éprouve une si grande disette d'eau que les voyageurs qui choisissoient cette route, emportoient toujours leur provision dans des bambous. La chance de rencontrer de l'eau dans des crevasses ou de petits étangs étant très-incertaine, et si l'on en trouvoit, il n'y avoit pas de quoi abreuver plus d'une trentaine d'hommes.

Les montagnes sont très-escarpées; quoique le chemin fût naturellement si mauvais, les Birmans, à l'époque où ils s'attendoient que nous les attaquerions de ce côté, se déterminèrent à détruire

tous les moyens de communication ; en conséquence, ils travaillèrent à rendre certains passages plus roides ; dans d'autres, ils abattirent des arbres en travers, et fermèrent si complétement toute issue que, depuis plus de deux ans, personne n'avoit porté ses pas par là.

La route de Talak ne fut suivie par aucune des armées birmanes : le maha-bandouah ayant marché par Aeng, tant en allant qu'en revenant, et l'armée d'Arracan, après sa défaite, fut tellement en déroute, que la plupart des soldats qui la composoient s'enfoncèrent dans les montagnes sans prendre une route régulière, et se hasarderent à franchir les montagnes en ligne directe.

Le 17, le détachement partit de Tchalain-miou, et, s'éloignant de la grande route à droite, se dirigea vers le sud, afin de camper dans le voisinage de l'eau, parce que, dans cette saison, on ne pouvoit s'en procurer, le long du grand chemin, qu'en faisant de très-longues marches. On vit, de chaque côté de la route qu'on suivoit, plusieurs villages très-peuplés: on traversa celui de Pouanglahang qui étoit considérable et situé au pied d'une petite chaîne de collines couvertes de djengles et sur les bords d'un vaste lac formé par les débordemens de l'Irraouaddy. On campa le long de ce lac, à peu près à deux milles du village. On ne put qu'être flatté de la confiance extrême montrée par les villageois ; elle étoit bien opposée à la conduite tenue jusqu'a-

lors depuis l'arrivée des troupes britanniques dans l'Ava. Ils n'abandonnoient plus leurs maisons, et ne s'enfuoient plus avec leurs familles et leurs effets dans les djengles : au contraire, ils continuoient leurs travaux; ils ne signaloient l'approche des troupes qu'en courant le long de la route pour les voir passer, et regardoient avec étonnement les premiers visages blancs qu'ils eussent aperçus.

La différence de terrain entre les rives orientales de l'Irraouaddy, dans cette partie du pays, est très-surprenante : à l'est, il est nu, stérile et brûlé, notamment dans le voisinage des puits de pétrole; on n'y voit pas le moindre végétal, à peine on y rencontre une feuille d'herbe : à l'ouest, au contraire, il est fertile, bien arrosé, abonde en pâturages nourrissant de beaux troupeaux, et produit toutes sortes de denrées. On tire une grande quantité de sucre des palmiers; on y fait aussi du salpêtre.

Le lendemain on voyagea, pendant quelques milles, dans une vaste plaine cultivée en riz : des traces indiquent qu'elle est complétement inondée durant la mousson; alors tout le pays, jusqu'à l'Irraouaddy, n'offre qu'une immense nappe d'eau, sans aucune interruption. La route longeoit les bords sinueux du lac, on la traversa dans un endroit où il avoit 850 pieds de large.

Après avoir parcouru 8 milles, et passé la pagode de Maïnachatouab, ainsi que le village de

Knezi, on parvint aux bords du Moh, belle rivière guéable ; on eut de l'eau jusqu'aux genoux, elle forme la limite entre les provinces de Tchalain et de Lehdiné. Elle surgit dans les montagnes d'Arracan : dans la saison présente, elle avoit encore assez d'eau pour porter de petites pirogues ; en ce moment on en voyoit plusieurs qui la montoient et la descendoient, occupées pour la plupart à diriger le cours de radeaux de bambous : on coupe ces roseaux dans les montagnes, puis on les fait flotter sur la rivière, pour approvisionner les habitans de la plaine de matériaux pour la construction de leurs maisons. Sur la rive du Moh s'élevoit Bounzong, grand village bien peuplé ; plus bas, on en apercevoit plusieurs autres.

Comme il étoit à propos d'arriver le plus tôt possible au pied des montagnes, il devint nécessaire de faire de longues marches. Aujourd'hui 18, on parcourut quinze milles et demi. On dressa le camp près d'un lac et de Lehdiné ou Zehdiné, capitale d'une petite province de même nom qui renferme vingt-quatre villages, et dont la population est à peu près de 10,000 lieues. Cette ville a été brûlée par quelques-unes de ces bandes de pillards qui ont ravagé cette partie du royaume.

Le 19, on parcourut quatorze milles et demi, à travers un pays très-bien cultivé, embelli de bosquets de palmiers et d'autres arbres, et rempli de villages bien peuplés ; ils reçoivent leur eau

d'un petit ruisseau dérivé par le moyen de digues du Maïné ; ce courant d'eau sert également à arroser les champs et à fournir aux autres besoins des habitans.

Au village de Choeghioun, nous vîmes plusieurs Châms, race d'hommes belliqueuse qui a les traits plus saillans que les Birmans ; ils étoient venus pour nous offrir du toddy, mélange de liqueur spiritueuse et d'eau ; nous y rencontrâmes pour la première fois des Karians. Les distances étoient marquées sur la route, à chaque *daïné*, par de petits poteaux entourés d'un grillage : quelques-uns avoient entre eux deux milles, cinq furlongs, car la mesure itinéraire varie beaucoup : souvent dans les cantons montagneux, un coss ou un daïné n'équivaloit pas à deux milles, tandis que dans la plaine il excédoit trois milles. Il paroît probable que les Birmans calculent les distances plutôt par le temps qu'ils mettent à les parcourir, que d'après des règles fixes.

Le détachement fit halte à Kivensah : près du Maïné, rivière considérable, qui borne au sud la province de Lehdiné, ce fut là que l'on vit pour la dernière fois les plaines d'Ava. On avoit devant soi des djengles et des forêts sauvages ; et, dans l'éloignement, les sommets bleus des hautes montagnes d'Arracan s'apercevoient confusément.

A deux milles au-delà de Kivensah, le détachement, après avoir passé plusieurs fois le Maïné, arriva, le 20, à la chaîne la plus basse des coteaux qui se joignent à la chaîne de Kouna-Pokoung, et l'on commença à monter. Dans une petite vallée à leur pied, un poteau étoit planté en terre pour indiquer aux pélerins et aux marchands, qui jadis fréquentoient cette route, qu'il y avoit là un tchokey ou corps de garde, où ils trouveroient protection contre les déprédations des voleurs qui infestoient les montagnes. Là, on reprit la route d'Aeng; on distingua différens endroits où elle avoit eté coupée et unie sans grande peine; elle étoit très-bien réparée; à de certaines distances étoient des maisons pour la réception des pélerins allant faire leurs dévotions à la fameuse pagode de Choetchatoh. Plusieurs de ces maisons avoient été réduites en cendre, parce que le feu y avoit pris par accident, lorsque les grandes herbes avoient été brûlées : les arbres étoient grillés et dépouillés de leur feuillage; l'aspect général de ces coteaux étoit aussi sec et aussi aride qu'il est possible de l'imaginer. Les djengles n'étoient pas touffus; ils consistoient principalement en bambous mâles et quelques autres arbres rabougris; plusieurs petits étangs, dont un ou deux contenoient un peu d'eau bourbeuse, et les autres étoient taris, s'étendoient le long de la route; les

Birmans avoient précédemment élevé des retranchemens près d'une de ces pièces d'eau ; les traces en étoient presque effacées.

En sortant du djengle, au sommet d'un défilé escarpé, on aperçut à un mille de distance le Choetchatoh s'élevant sur la cime d'une colline très-haute et tres-roide. L'aspect de la pagode et de son kioum doré étoit réellement magnifique ; ce lieu paroissoit délicieux, comparé aux objets imposans, mais arides, qui l'entouroient. Au sud et à l'ouest, on découvroit une autre chaîne de coteaux. Au pied des collines, près du camp, le Maïné décrivoit son cours extrêmement sinueux, et fertilisoit un petit territoire verdoyant où il y avoit eu autrefois un village ; c'étoit le seul endroit où l'on discernât quelque chose qui ressemblât à la végétation ; en conséquence, on y dressa les tentes.

Les Bouddhistes ont la plus grande vénération pour le Choetchatoh, parce qu'il renferme deux empreintes des pieds de Gaudma ; l'une sur le sommet, l'autre à la base de la colline. Elles sont entourées d'une balustrade et couvertes chacune d'un temple orné de riches sculptures et de dorures, et desservi par des Pounghis qui demeurent dans le kioum, bâti sur le flanc de la colline. Des pélerins de toutes les parties du royaume viennent en foule dans ce lieu pour y offrir leurs prières ; lorsque le détachement entra dans la

vallée, le tintement répété des cloches annonça qu'un suppliant étoit sur le point de présenter sa requête à la divinité.

Le gouvernement birman tire du profit du Choetchatoh en exigeant un impôt des dévots riches : il est de 20 à 50 roupies, suivant leur rang ; ils jouissent de la prérogative de prier en dedans de la balustrade qui entoure l'empreinte du pied. Nulle taxe n'est imposée aux supplians qui se contentent de prier en dehors de la balustrade ; mais personne n'a la permission d'entrer dans l'enceinte sacrée sans payer une amende. L'état du désordre du pays, depuis quelques années, a empêché que la pagode ne fût aussi fréquentée qu'auparavant : on n'y voit plus qu'un petit nombre de dévots. On monte au temple par un escalier de 970 marches, qui est abrité des injures de l'air par un toit en bois également sculpté et soutenu par de nombreuses colonnes en bois de tek.

Le 21, on suivit le cours du Maïné pendant plusieurs milles, et on monta insensiblement pendant tout le temps ; après avoir franchi une chaîne de collines basses, on entra dans une vallée délicieuse, large d'un mille et arrosée par le Maïné. Ses bords étoient couverts de maisons habitées en partie par des Karians qui cultivent le riz. Après avoir passé par les villages de Siraoh et de Tchitalaing, on entra dans Napeh-miou, grand village entouré d'une palissade, qui est le chef-lieu du

canton, et le dernier qui appartienne aux Birmans du côté des montagnes. Il est très-joli et très-propre, quoique peu étendu, et situé sur un terrain en pente. Le canton contient vingt-quatre villages et 4,000 habitans. On rencontre au-delà quelques hameaux; mais aucun n'est peuplé de Karians; ceux-ci se sont placés sous l'autorité du gouvernement birman.

Les habitans de Doh, lieu où l'on campa, avoient commencé par s'enfuir; mais ayant été rassurés, ils revinrent; ce qui fournit une excellente occasion de remarquer la différence qui existe entre les Karians et les Birmans. Les premiers ont les traits plus agréables que les derniers; nous n'avions pas encore vu des gens vêtus aussi proprement.

Les Kyoungs appartiennent à une nation différente; ils habitent les montagnes, ils reconnoissent l'autorité de l'empereur des Birmans, mais ils ont un chef particulier de leur tribu: ce n'est pas un peuple belliqueux; nul d'entre eux n'a été employé dans la guerre. Il ne parut pas qu'ils aient une forme particulière de religion; ils adorent le soleil, parce qu'il leur dispense la lumière; leurs bestiaux et leurs volailles, parce qu'ils leur fournissent leur subsistance. Leurs femmes, arrivées à l'âge de quarante ans, se font tatouer le visage, ce qui leur donne un aspect hideux; elles sont ordinairement vêtues de toile

noire, tandis que l'habillement des hommes est blanc. Leur principale occupation est la pêche dans les torrens des montagnes. Ils placent le produit de leur travail sur des châssis de bambous, posés au-dessus d'un grand feu, jusqu'à ce que les poissons soient complétement secs. Ensuite ils les portent dans les vallées où ils les échangent contre du riz, etc.

Le 22, on partit du village de Doh, et on suivit le cours du Maïné, puis on entra dans un défilé profond formé par de hautes montagnes entre lesquelles cette rivière coule. S'élevant presque perpendiculairement à une hauteur considérable, elles bouchent absolument le chemin; leurs sommets et leurs flancs, revêtus d'arbres alors verdoyans, abritoient le ravin des rayons du soleil, et rendoient la marche agréable. On rencontra plusieurs Karians chargés de poisson sec. A l'exception de ces voyageurs, on ne vit pas une âme, ni les traces récentes d'un humain pendant que l'on suivit cette vallée dont la longueur étoit de dix milles.

On dressa les tentes au premier endroit qui offrit assez de largeur pour les y placer : on fut assez heureux pour s'y procurer du fourrage en abondance, quoique l'on eût été prévenu que l'on ne trouveroit que des feuilles de bambou pour nourrir les animaux. Bien au contraire, la végétion, à mesure que l'on avança, devint de plus en

plus vigoureuse ; des arbres, dont le feuillage brillant montroit une variété charmante, étoient suspendus au-dessus du chemin ; des ruisseaux d'eau pure murmuroient de tous les côtés ; de grandes masses de rochers arrachés de leur emplacement originaire par les torrens gisoient çà et là dans le lit de la rivière, et quelquefois barrant son cours, le forçoient à se précipiter en cascades ; ce qui donnoit à ce paysage l'aspect le plus sauvage et le plus romantique imaginable.

La route que l'on parcourut dans cette journée n'étoit pas bonne, puisqu'il falloit passer par-dessus les rochers et les pierres qui encombroient le lit de la rivière; mais on parviendroit en peu de temps et sans beaucoup de peine à la rendre praticable pour les voitures à roues : néanmoins, durant la saison des plues, l'impétuosité et la profondeur des torrens empêcheroient de les traverser.

Le 23, après avoir tourné pendant quatre milles dans le lit du Maïné, le détachement arriva au poste de Kaong où il restoit encore trois maisons en bon état; elles avoient été occupées par un piquet de Birmans. Dans ce lieu, deux torrens se réunissent pour former le Maïné : on commence à gravir sur la montagne pendant un mille; le chemin est très-roide, parce qu'il se prolonge sur une langue de rocher saillante qui se détache de la masse principale, et dont les flancs sont si escarpés, que l'on grimpe presque perpendiculairement. Après

avoir monté pendant un couple de milles, on voyagea sur le sommet des monts; c'étoit une crête qui n'avoit pas plus de quinze à vingt pieds de large, et de chaque côté de laquelle la pente étoit extrêmement abrupte. Une petite redoute avoit été élevée dans cette partie de la route, et l'enfiloit à une distance considérable. Cet ouvrage portoit le nom de Keonkrias; il étoit approvisionné d'eau par une rivière qui couloit au fond de la vallée : il a pu contenir une centaine d'hommes.

Le détachement ayant monté continuellement pendant quatre milles, atteignit le pied des plus hautes montagnes. Alors la route, qui, dans un intervalle assez long, avoit été passablement bonne, devint très-roide et très-rompue, les pluies en ayant emporté une grande partie. Les hommes allèrent à pied pendant toute la journée; et, si ce n'avoit été l'ombre rafraîchissante que leur procuroient les arbres élevés au-dessous desquels ils marchoient, ils auroient souffert extrêmement de la chaleur et du manque d'eau. Ils arrivèrent, épuisés de fatigue, au sommet des montagnes, et se reposèrent dans la petite redoute de Naïriengain. La route étoit graveleuse et mêlée de sable et de cailloux.

Les voyageurs furent bien dédommagés de la fatigue qu'ils avoient éprouvée par le spectacle magnifique qui se déploya tout à coup à leurs

regards. Au-dessous d'eux, de tous les côtés, s'élevoient des montagnes immenses, revêtues de bois depuis leur sommet jusqu'à leur pied; de leurs flancs sortoient le Maïné à l'est, et la rivière d'Aeng à l'ouest. On pouvoit suivre distinctement, dans les ravines qui sillonnoient les flancs des monts, les nombreux ruisseaux qui formoient ces rivières. On étoit là sur la véritable ligne des frontières : d'un côté, le territoire britannique; de l'autre, les états du roi d'Ava. On assura même aux voyageurs que, si le temps n'avoit pas été brumeux, ils auroient aperçu à la fois la mer et les plaines baignées par l'Irraouaddy.

L'eau de Naïriengain étoit d'un accès si difficile, que les animaux ne purent s'en approcher; mais elle étoit de bonne qualité, et assez abondante pour la consommation de la troupe. C'est une idée très-erronée que de supposer qu'il n'y a pas d'eau dans ces montagnes, puisque les sources sont très-communes dans les collines; mais celles-ci n'atteignant qu'à la moitié de la hauteur du sommet où passe la route, il est très-pénible d'y parvenir. On pourroit obvier à cet inconvénient en pratiquant des sentiers pour y arriver, et en creusant des réservoirs assez grands pour contenir l'eau nécessaire au bétail; on seroit sûr de n'en jamais manquer, parce que le printemps ne tarderoit pas à les remplir.

La grande chaîne porte le nom de Romah-Po-

6*

koung-Toung; elle se dirige vers le sud 80° ouest; elle se termine, à l'est, par une suite de rangées parallèles; à l'ouest, elle finit brusquement au bord de la mer. La montagne où est situé Naïriengain se nomme Marang-Mateng-Toung. Autrefois les Karians furetoient dans les environs de cette route, cherchant à piller; ils attaquoient et assassinoient les voyageurs que le hasard leur faisoit rencontrer; mais, comme ils n'étoient jamais en grand nombre, les marchands qui passoient par ce chemin se réunissoient, et, formant de petites caravanes de trente à trois cents hommes, se plaçoient hors de l'atteinte de ces maraudeurs sauvages.

Avant la guerre, il se faisoit un grand commerce entre l'Arracan et l'Ava; on dit que près de 40,000 individus y étoient employés tous les ans. Le premier de ces pays exportoit des marchandises manufacturées de l'Inde ou d'Europe, tels que velours, draps, toiles, soieries et mousselines, ainsi que des noix de betel, du sel et des autres objets qui étoient des productions de son sol; il recevoit en retour de l'ivoire, de l'argent, du cuivre, du sucre de palmier, du tabac, de l'huile et des boîtes de laque.

Ce fut surtout pour faciliter ce commerce, que Minderagh-Prahé, dernier roi d'Ava, fit construire cette superbe route, ouvrage qui fait le plus grand honneur, non seulement au prince dont l'esprit

libéral conçut ce projet, mais aussi aux personnes qui l'exécutèrent. Ce fut un travail immense ; car, pendant près de 20 milles, la route est coupée dans le flanc des montagnes, sur une largeur de 20 à 30 pieds ; partout on a eu la plus grande attention aux différentes pentes de terrain : on voit, dans plusieurs endroits, les restes d'un parapet fait de troncs d'arbres. Il seroit bien utile qu'il existât quelque chose de ce genre, les précipices de cette route étant vraiment affreux et si profonds que, si un animal perd son aplomb et tombe, sa perte est inévitable.

La route d'Aeng fut commencée en 1816, sous la surintendance du thandock-woun et d'autres chefs dont elle traversoit le territoire; les ingénieurs du roi en avoient d'abord dressé le plan. Durant les deux premières années, 500 ouvriers seulement y travaillèrent ; alors la route ayant été achevée presque jusqu'au sommet de la montagne, on en ajouta 200 de plus, qui la finirent jusqu'à Choetchatoh ; chaque homme recevoit pour salaire sept roupies par mois ; mais, ce qui contribua le plus à l'achèvement de la route, fut une mesure très-sage du gouvernement birman, qui, au lieu de frapper les marchandises d'un impôt, obligea tous les voyageurs qui passoient par ce canton de porter avec eux des outils, et de réparer les parties de la route qui pourroient en avoir besoin, ou de faciliter l'accès de l'eau. Par conséquent, la fréquentation de la route, au lieu de la gâter, l'améliora;

c'est uniquement à la stagnation du commerce depuis 1824, et aux dégâts causés par la mousson, que l'on doit attribuer le mauvais état de quelques parties de ce chemin, parce que la communication étant fermée entre mai et janvier, les ravages commis pendant ce temps doivent être réparés tous les ans.

L'on ne put partir de Naïriengain que le 24 à dix heures, la route pour descendre la montagne ayant été complétement obstruée par de grands arbres abattus en travers à très peu de distance les uns des autres. La descente, pendant six furlongs, fut extrêmement rapide; on atteignit un petit espace ouvert, où les voyageurs ont coutume de s'arrêter, et que l'on nomme Koucoukaïré. Un beau torrent y surgissoit de la montagne, il étoit contenu par une digue, et procura un grand soulagement au bétail harassé.

Un peu plus loin on rencontra encore une petite redoute dans une position importante; elle étoit défendue par un abattis qui s'etendoit à une certaine distance de la route; pendant plus de 2 milles encore, le chemin étoit très-embarrassé par des arbres couchés en travers; sans les efforts des pioniers, la marche des voyageurs auroit été extrêmement retardée. Ils n'arrivèrent qu'au coucher du soleil à Djouadah ou Woddah, quoique ce lieu ne soit éloigné que de six milles de Naïriengain. La dernière partie de la route traversoit un djengle de bambous : on entendit les cris de troupes innom-

brables de singes, et l'on aperçut les traces de beaucoup d'éléphans sauvages.

Le 25, la troupe continua à descendre la même langue de terre en franchissant des collines et des rochers; après avoir parcouru 11 milles, on entra dans Sarowrah sur les bords de la rivière d'Aeng. Le 26, on partit pour Aeng, éloigné de 15 milles : on traversa la rivière d'Aeng et huit autres peu considérables, sur des ponts en bois très-solide, et assez larges pour que toute espèce de voiture à roue y pût passer. Mais le temps avoit tellement détérioré la charpente, qu'une grande partie s'était défaite, et ce qui avoit été épargné avoit été détruit par les Birmans. Six milles avant d'entrer dans Aeng, la route quitte les montagnes, et au-delà est superbe; car elle est absolument unie, et a environ vingt pieds de large.

Les voyageurs, étant à Aeng, s'informèrent des moyens qui avoient été employés pour transporter au-delà des montagnes le fameuse figure colossale de Gaudma qui avoit été enlevée aux Arracanis. On leur dit qu'en 1786, Inghi-Kodo ayant ordonné de l'expédier à Ava, on partagea la statue en plusieurs morceaux; puis on construisit trois radeaux; l'un portoit la tête, l'autre le tronc jusqu'au nombril; le troisième, la partie inférieure; on les fit flotter par la Sanderbeund jusqu'à Tchandaway; et de la même manière ils furent transportés à Tongo-Cyoung. Au pied de la montagne, on coupa dans le roc une route jusqu'à

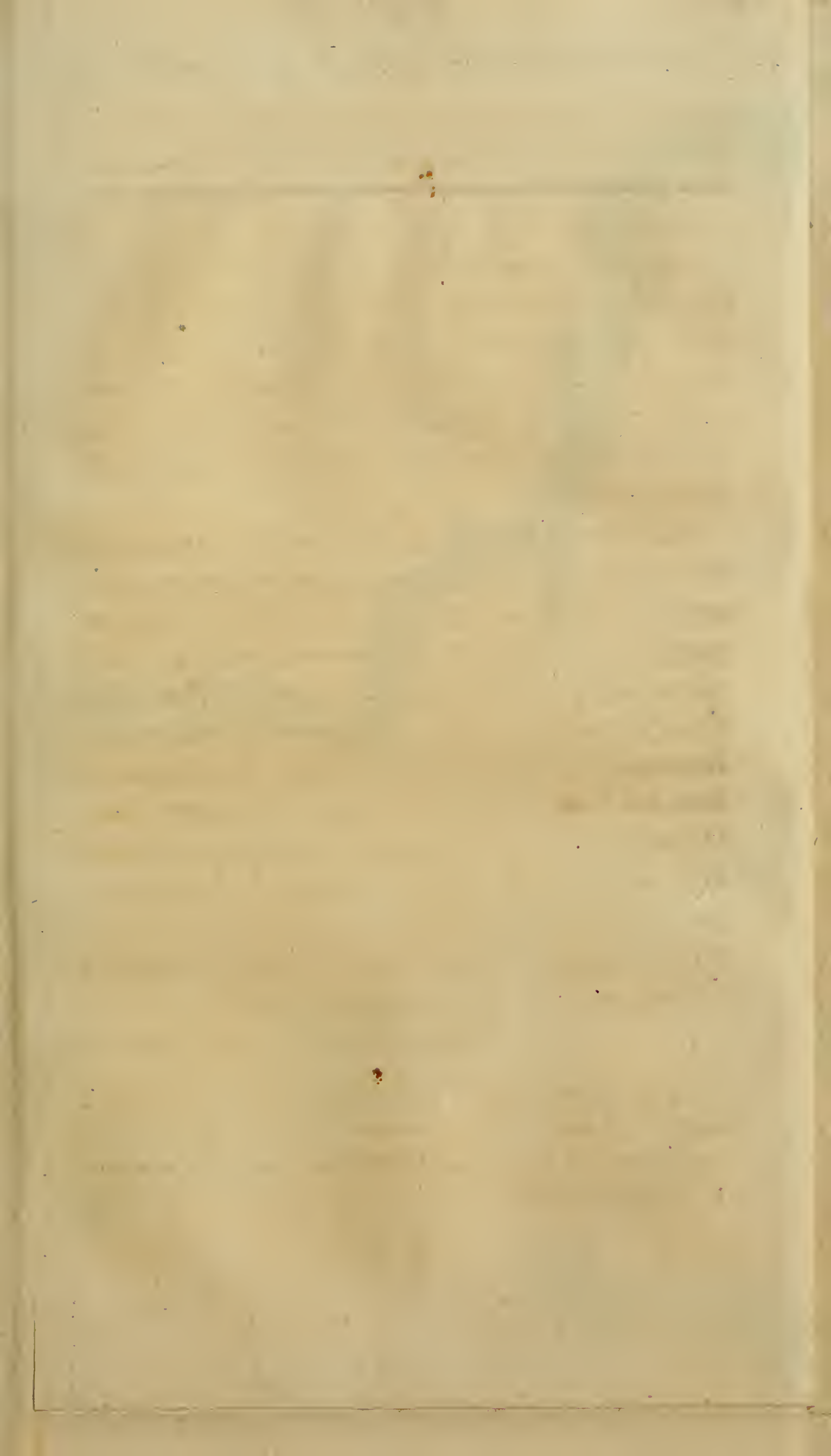
Padoun ; au-dessous de Promé, chaque partie fut placée sur un traîneau ; et, à l'aide de bras, on leur fit franchir le montagnes jusqu'aux bords de l'Irraouoaddy.

Aeng n'a aujourd'hui qu'un petit nombre d'habitans ; autrefois c'étoit une ville considérable, et l'entrepôt du commerce entre les deux royaumes. La marée remonte au-dessus du village ; mais dans cette saison, il n'y a assez d'eau pour les bateaux de dimension quelconque, qu'à six milles du quai.

La distance de Pakang-yeh à Sembeg-heoun est de 155 milles et demi. Quoique, pendant ce voyage, on eût parcouru, en terme moyen, plus de 10 milles par jour, et qu'on eût été très-exposé au soleil, on ne perdit qu'un homme qui mourut. Quand on entra dans Aeng, il n'y avoit que trois hommes si incommodés qu'on étoit obligé de les porter dans des doulis qui sont des espèces de palanquins. Quant au bétail, il ne mourut que quelques bœufs, déjà harassés de fatigue, quand ils partirent, par la longue manche de Prome à Yandabou. On perdit aussi quatre éléphans : et il y en eut un qui s'égara par la faute de son mahout (1).

Asiatick journal (janvier 1827.)

(1) Pour l'intelligence des mesures citées dans cette relation, il est peut-être à propos d'observer que le mille anglois est de 1,000 pas, équivalant à 5,200 pieds, et qu'il se divise en 8 *furlongs*.




CARTE
DES
Colonies établies
dans la partie sud-ouest
de la Russie
Explication des couleurs plates
Colonies Mennonites.
Colonies Allemandes.
Colonies Bulgaro-grecques.
Colonies Serviennes.
GOUVERNEMENT DE KHERSON
GOUVERNEMENT DE IEKATERINOSLAV
GOUVERNEMENT DE TAURIDE
BESSARABIE
MER D'AZOV
MER NOIRE
Gouvernement de Poltava et de la Petite Russie
Gouvernement de Podolie
Gouvernement de la Moldavie
Odessa
Nikolaiev
Kherson
Perekop
Simpheropol
Baktchisaraï
Sevastopol
Balaklava
Feodosia
Kertch
Pays des Cosaques de la Mer Noire
Echelle de 120 Verst.

TABLEAU

DU NOMBRE DES FAMILLES ET DES HABITANS DANS LES COLONIES DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE (1).

Toutes les colonies, dans le gouvernement de Iekaterinoslav et de Tauride, et celles du gouvernement de Kherson, situées entre le *Dniepr* et l'*Ingul,* sont sous l'inspection du comptoir des colonies étrangères de Iekaterinoslav.

Dans le gouvernement d'Odessa, celles qui se trouvent entre l'Ingul et le Dniestr dépendent de celui d'Odessa.

Celles de la Bessarabie relèvent du comptoir de cette province.

En Bessarabie, le territoire, colorié en *vert*, est occupé par les colons venus de l'antre côté du Danube, et divisé en cinq cantons qui ont leur juridiction particulière: ce sont ceux de

I. Kogoul; II. Pruth (2); III. Boudjak supérieur; IV. Boudjak inférieur; V. Ismaïl.

(1) Nous devons l'explication de ce tableau, dépendant de la carte ci-jointe, à la complaisance de M. Klaproth. Ce savant, à qui la connoissance de la littérature et de la géographie de l'Asie a de si grandes obligations, a bien voulu s'adjoindre à nous pour la rédaction des *Nouvelles Annales des Voyages.* Nous nous faisons un plaisir d'en prévenir les personnes qui prennent intérêt à notre recueil; elles ne pourront que nous féliciter de l'acquisition d'un tel collaborateur.

(2) *Voyez* les chiffres romains en Bessarabie, dans la carte.

Le terrain marqué nos 15 et 16, dans le cercle de Melistopol, du gouvernement de Tauride, est destiné à des colons allemands; mais cet établissement n'est que projeté.

Le territoire situé dans le cercle de Marioupol et au nord-ouest de cette ville, colorié en *rouge*, a été réuni en 1824, et destiné à l'établissement des nouveaux colons venus du pays de Bade.

Etablissemens de Iekaterinoslav, en 1824.	Nombre des colonies.	Familles.	Habitans.		
			Hommes.	Femmes.	Total.
1. Canton de *Iosefsthal* dans les cercles de Novomoskovsk et Iekaterioslav, gouvernement de Iekaterinoslav........................	3	172	553	575	1,128
2. Canton des Menonites de *Chortiz*, dans les cercles d'Alexandrovsk et de Iekaterinoslav, gouvernement de Iekaterinoslav.	14	771	2,012	1,945	3,957
3. Canton des colons de *Marioupol*, cercle d'Alexandrov du même gouvernement......................	17	404	1,088	1,033	2,121
4. Canton des Menonites, sur la *Molochnaïa*, cercle de Melistopol, gouvernement de Tauride............	36	1,112	2,981	2,848	5,829
5. Autres colons établis sur la même rivière et dans le même cercle.....	22	804	2,892	2,646	5,538
6. Canton des colons de *Berdiansk*, cercle de Melistopol, gouvernement de Tauride......................	3	100	254	239	493
7. Canton de *Krym*, dans les cercles de Simphéropol et de Féodosia, gouvernement de Tauride.					
Catholiques.........	8	312	888	742	1,630
Greco-Bulgares......	3	158	536	483	1,019
8. Canton des Suédois, dans le cercle et le gouvernement de Kherson. ..	4	117	317	281	598
9. *Dantsicois d'Elisavetgrad*, canton d'Elisavetgrad, gouvernement de Kherson.	1	56	159	156	315
10. *Juifs* colonisés dans les cercles d'Elisavetgrad et Kherson, du même gouvernement..............	8	1,157	3,610	2,936	6,546
11. Menonites de *Ruditchev*, gouvernement de Tchernigov...........	2	50	142	141	283
Total de l'établiss. de Iekaterinoslav.	122	5,270	15,504	14,084	29,588
Sur ce nombre on compte de tout sexe.					
Allemands.......... 22,023					
Greco-Bulgares..... 1,019					
Juifs.............. 6,546					

Etablissemens d'Odessa en 1825.	Nombre des colonies.	Familles.	Habitans. Hommes.	Femmes.	Total.
1. Canton de *Libenthal*, cercle de Tiraspol, gouvernement de Kherson..	11	778	2,578	2,439	5,017
2. Canton de *Koutchourgan*, même cercle et même gouvernement....	6	483	1,365	1,338	2,703
3. Canton de *Glucklhal*, même cercle et même gouvernement..........	4	436	1,275	1,179	2;454
4. Canton sur le *Berezan*, cercle d'Olviopol, gouvernement de Kherson.	13	1,006	2,459	2,366	4,825
5. Canton sur le *Bougalik*, même cercle et même gouvernement.	4	483	1,629	1,531	3,160
6. Canton de *Parkhany*, cercle de Tiraspol, gouvernement de Kherson.	2	292	834	855	1,689
7. *Ternovka*, colonie du cercle de Kherson.	1	100	321	342	663
En tout dans l'établiss. d'Odessa.	41	3,578	10,461	10,050	20,511
Allemands......... 14,999					
Greco-Bulgares.. .. 5,512					
Etablissemens de Bessarabie, en 1823.					
1. Premier canton du *tsinout d'Akerman* de la province de Bessarabie..	7	904	2,020	1,918	3,938
2. Second canton du même *tsinout*, et même province................	7	952	2,096	1,930	4,026
En tout dans l'établissement de Bessarabie (outre les nouveaux colons de Bessarabie et de Suisse)..........	14	1,856	4,116	3,848	7,964
Il faut y ajouter les colons *Bulgares*, venus de l'autre côté du Danube, et établis dans quatre cantons de la Bessarabie, sous une direction particulière........................	....	6,000	.....	.....	30,000
Total général.....	177	16,704	30,081	27,982	88,063
Ainsi il y a, dans les trois établissemens coloniaux, en tout, et des deux sexes.					
Allemands......... 44,986					
Greco-Bulgares..... 6,531					
Juifs.............. 6,546					
58,063					
Colons Bulgares venus de l'autre côté du Danube 30,000 et désignés pour se fixer en Bessarabie.	....	1,756	5,145	3,365	8,410
Ce qui fera en tout........	177	18,460	35,226	31,347	96,473

COMMERCE

DE L'EMPIRE BIRMAN.

Les productions naturelles de l'empire birman qui sont des objets d'exportation, ou qui peuvent le devenir, sont les suivantes : le riz, les graines légumineuses qui servent de nourriture aux chevaux, le coton, l'indigo, le cardamome, le poivre noir, l'aloès, le sucre, le salpêtre, le sel, le bois de tek, le kolh ou *terra japonica*, les noix d'arec, la gomme laque, la résine, le fustet, le bois de sapan, le pétrole, le miel, la cire, l'ivoire, les rubis et les saphirs. Les productions minérales sont le fer, le cuivre, le plomb, l'or, l'argent, l'antimoine, le marbre statuaire blanc, la chaux, la houille.

Les personnes qui ont visité les forêts de bois de tek, disent qu'elles sont extrêmement vastes et en état de fournir à toutes les demandes possibles pour un temps dont on ne peut calculer la durée. Le sucre est fabriqué par les Chinois ; il est blanc et de bonne qualité : l'exportation en

étoit prohibée; si elle étoit permise, et si cette branche d'industrie étoit encouragée, elle pourroit donner lieu à un commerce considérable. A Ava, le prix du sucre terré étoit de 36 roupies le quintal, ou 365 livres (avoir du poids).

La partie inférieure du territoire birman, notamment les provinces de Sarwah et de Sarawaddy, est regardée comme très-propre à la culture de l'indigo. Cette plante y croît spontanément. Les indigènes la cultivent aussi pour leur usage domestique. Les Européens étoient sur le point d'établir plusieurs comptoirs, lorsque la guerre éclata en 1824.

Les principales marchandises que l'on importe deus l'empire birman sont les toiles de Bengale, de Madras et d'Angleterre, des laineries angloises, du fer brut et façonné, du cuivre à doublage, du plomb, du mercure, du borax, du soufre, du salpêtre, de la poudre à canon, des armes à feu, du sucre, de l'arak, du rum, un peu d'opium, de la faïence, de la verrerie chinoise et angloise, des cocos et des noix de bétel. Le commerce en toiles angloises a beaucoup augmenté depuis quelque temps, tandis que celui des toiles de Madras a en proportion diminué.

Les provinces septentrionales de l'empire birman font un commerce actif avec la Chine et

les autres états situés à l'est ; le principal entrepôt est à Banmo, sur la frontière de la Chine, et à Midaï, à quatre ou cinq milles au nord d'Amerapoura. Des marchands mahométans et birmans d'Ava vont à Banmo au-devant des Chinois, dont une partie, souvent au nombre de quatre à cinq mille, viennent à Midaï. Ces Chinois apportent du cuivre, de l'orpiment, du mercure, du vermillon, des casseroles de fer, de l'argent, de bonne rhubarbe, du thé, de beau miel, de la soie écrue, des liqueurs spiritueuses, des jambons, du musc, du vert-de-gris, des fruits secs, et une petite quantité de frais, de chiens et de faisans. Ces marchands voyagent sur de petits chevaux et des mulets ; on dit qu'ils sont deux mois en route.

Le thé qu'ils apportent est noir, et arrangé en gâteaux ou ballots ronds. Il y en a dont le goût est très-délicat ; il diffère beaucoup de celui qui se vend à Canton. Les bonnes qualités sont très-convenables pour l'Europe. Le prix n'est que d'un tical ou un peu plus d'une roupie par vis, ou près de quatre livres. Quiconque en a les moyens, fait usage de ce thé ; mais il y en a une sorte à meilleur marché qui vient, dit-on, dans un canton de l'empire birman, et dont la consommation est très-considérable et presque générale. On le mange, après le repas, avec de l'ail

et de l'huile de sésame : on a coutume d'en offrir à ses hôtes et aux étrangers, pour leur témoigner qu'ils sont les bienvenus.

Les Chinois emportent en retour du coton, de l'ivoire et de la cire, une petite quantité de lainages anglois, surtout du drap et des tapis. On estime que le nombre des balles de coton qui s'exportent par cette voie est au moins de 70,000 par an; chacune pèse trois cents livres; la plus grande partie du coton est nettoyée. Le coton des provinces inférieures de l'Ava est à courte soie; celui des provinces supérieures est, au contraire, à plus longue soie et fin. On dit que le coton du Pégou s'expédie à Tchittagong et à Dacca, et qu'on l'emploie pour les mousselines fines de Dacca.

Une autre branche de commerce est celui qui se fait avec le pays de Siam, ou, comme disent les Européens, avec le royaume de Lao. Les marchands siamois viennent annuellement, pendant la saison sèche, dans le pays des Birmans, où ils apportent de la gomme laque, de la cire, un bois de teinture jaune, diverses drogues et résines, de la soie écrue, des objets en laque, des vêtemens tout faits et ouatés en coton, de l'oignon, de l'ail, de la turmeric et du gros sucre en gâteaux. Ils emportent du poisson sec, du *nappi* et du sel. Le principal entrepôt, pour les

Siamois, est Plek, à six ou huit milles au sud d'Ava; sur une petite rivière qui se jette dans l'Irraouaddy, sous les murs de la capitale. Tous les ans, il se tient plusieurs foires le long de l'Irraouaddy, la plus considérable est celle de la pagode de Dagon, près de Rangoun.

C. G. G.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Account of a Voyage to Madeira, etc.—*Relation d'un Voyage à Madère, au Brésil, à Juan Fernandez, aux îles Gallapagos et aux côtes nord-ouest d'Amérique, entrepris en* 1824 *et* 1825, *par* M. SCOULER, *pour étudier l'histoire naturelle de ces contrées.*

(PREMIER ARTICLE.)

LA narration du voyage de M. Scouler n'a pas encore paru; elle promet d'intéressantes observations sur des contrées qui, bien que visitées plusieurs fois, laissoient encore d'abondantes moissons à recueillir sous le rapport de l'histoire naturelle. L'auteur a bien voulu satisfaire la curiosité des amis de la science en faisant lui-même l'analyse ou l'abrégé de la publication qu'il prépare. En l'offrant à nos lecteurs, nous lui conserverons la forme narrative que M. Scouler lui a donnée.

Le voyage du capitaine Vancouver, ceux de M. A. M'Kensie et des capitaines Lewis et Clarke, ont jeté un grand jour sur la géographie des côtes nord-ouest de l'Amérique, et ajouté à ce que nous connoissions déjà de leurs productions naturelles. Les recherches sur la

botanique, faites sur une partie de la même côte par M. Menzies, sont aussi complètes et aussi étendues que les travaux géographiques du capitaine Vancouver sur les mêmes lieux. On peut regretter seulement qu'un zoologiste doué de la même activité n'ait pas fait partie de l'expédition. Le voyage dans l'intérieur des terres des capitaines Lewis et Clarke ont enrichi la flore américaine de plusieurs plantes nouvelles et rares, dont la description constitue la partie la plus intéressante de l'ouvrage de Pursh sur la botanique du Nord-Amérique. Il paroît inutile de parler des richesses zoologiques d'un pays où l'on trouve une infinité de genres de la classe *Rodentia*, des rongeurs, depuis le castor jusqu'à la marmotte et à l'écureuil, et qui possède le vautour (*vultur californianus*), ainsi que plusieurs autres espèces d'aigles qui n'ont point encore été décrites.

La compagnie de la baie d'Hudson, dans le désir d'ajouter aux connoissances acquises sur les contrées lointaines placées dans le cercle de ses relations commerciales, voulut avoir, sur le bâtiment qu'elle y envoyoit, un chirurgien naturaliste. J'eus l'avantage d'être accepté pour remplir cette mission. C'est aux encouragemens que m'a donnés la compagnie et à l'assistance que j'ai reçue de ses employés, que sont dus le succès de mes excursions et les collections que je suis parvenu à former.

Après avoir rendu cette justice à la compagnie, je dois ajouter que les objets que j'ai rapportés auroient été de bien peu d'utilité pour le public sans les secours que j'ai reçus du docteur Hooker, qui a bien voulu mettre sa belle bibliothèque à ma disposition. La relation qu'on va lire sera continuée dans un des prochains numéros, où

l'on donnera aussi quelques documens ayant un rapport plus direct à la science (1).

Nous partîmes de Gravesend le 25 juillet 1824, munis de tout ce qui peut être nécessaire pour la conservation des objets d'histoire naturelle. Nous étions également bien approvisionnés sous le rapport médical. Tout ce qui pouvoit, soit comme alimens, soit comme remèdes, contribuer à notre bien-être et à la préservation du scorbut, nous fut abondamment fourni. Au reste, le meilleur éloge qu'on puisse faire de ces moyens, c'est d'en offrir le résultat. Pendant un voyage de vingt-deux mois, aucun individu de l'équipage ne présenta le plus léger symptôme de scorbut. En commençant une traversée aussi longue, je ne pus que me féliciter d'avoir pour compagnon de voyage M. Douglas, zélé botaniste, que la société d'agriculture de Londres avoit choisi pour explorer les richesses végétales de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Notre traversée de Londres à Madère ne nous offrit rien qui pût attirer l'attention d'un naturaliste, et nous profitâmes de la beauté du temps pour faire les petits arrangemens que nécessitoit notre nouvelle manière de vivre. Le seul animal que nous vîmes fut le pétrel (*procellaria pelagica*), et il se montra en plus grand nombre

(1) Je reçus, avant mon départ de Londres, des renseignemens précieux de la part du docteur Richardson et de M. Menzies sur les lieux que j'allois parcourir. M. Menzies, qui les avoit explorés lui-même, me permit d'examiner les plantes qu'il avoit recueillies sur la côte nord-ouest, et me désigna celles qu'on pouvoit espérer d'acclimater dans nos contrées. Il m'engagea à donner une attention particulière à la *Gualtheria Shallon*, dont les semences ont déjà produit de jeunes plantes au jardin botanique de Glasgow. Le docteur Richardson me remit des instructions très-détaillées sur les procédés relatifs à la conservation des échantillons d'animaux.

à mesure que nous approchions de la terre. Le 9 août, nous découvrîmes l'île de Porto Santo, et bientôt après celle de Madère, qui, selon l'expression de Spix et Martius, sembloit un riche jardin flottant sur l'Océan. Mais, retenus par le calme, ce ne fut que le 10 que nous mouillâmes devant Funchal. Le lendemain matin, désirant mettre à profit le peu de temps dont nous pouvions disposer, nous pénétrâmes dans l'intérieur de l'île. Aussitôt après avoir quitté la côte, nous nous trouvâmes au milieu des vallées de ce terrain fertile qui semble ne former qu'un vignoble continu, parsemé de champs d'*arum* et de bosquets de cannes à sucre. A une certaine élévation, ces végétaux disparoissent et font place au châtaignier et au myrte. Les flancs escarpés du pic de Cruz ne sont couverts que de bruyères et de fougères propres aux régions alpines. Malgré notre abondante récolte de plantes et d'insectes, les résultats de cette course furent bien loin de répondre à notre ardeur et à nos désirs. Les plantes phénagames nous étoient déjà suffisamment connues, et les régions alpines ne nous fournirent qu'un petit nombre d'espèces de mousses et de lichens.

Il seroit superflu de décrire une île aussi connue que celle de Madère, et il est impossible d'en connoître les productions pendant un séjour aussi court que celui que nous y fîmes. L'île entière est formée de hautes montagnes coupées par de nombreuses et profondes vallées. Celles-ci sont en général arrosées par des ruisseaux entretenus par la fonte des neiges des points les plus élevés. Les rochers sont d'une couleur blanchâtre, tirant sur le bleu. Le terrain, formé par la décomposition des basaltes, ne peut être que très-favorable à la culture de la vigne.

L'heureuse position de Madère, sur les limites de la zone torride et de la zone tempérée, donne aux habitans la facilité de cultiver les végétaux des deux climats. La patate commune croît auprès de l'arum ; on voit ensemble le dattier de l'orient, la banane, le *fuschia coccinea*, la pervenche et le chèvrefeuille. Pendant notre promenade, nous visitâmes le couvent de Nossa Senhora del Monte, entouré de bosquets de châtaigniers. La culture du jardin paroît être le délassement favori des pères, qui se plaisent à orner leur asile solitaire des plus belles plantes que possèdent l'Europe et l'Amérique. Au coucher du soleil, le son de la cloche nous rappela qu'il étoit temps de regagner notre vaisseau. Les singulières recherches auxquelles nous nous livrions, en attirant l'attention des habitans, paroissoient être l'objet de leur dédain. Le lendemain matin, nous quittâmes Madère; et, dès le 15 août, l'approche du tropique nous fut annoncée par la quantité de poissons volans que nous aperçûmes. Pendant la triste monotonie d'un long voyage, nous trouvions encore du plaisir à disséquer et à conserver ces poissons déjà si bien connus.

En entrant sous la région tropicale, nous eûmes occasion d'observer un phénomène qui n'est pas encore parfaitement expliqué, l'aspect lumineux de l'Océan. Nous réussîmes à nous procurer un des habitans les plus phosphorescens de l'Atlantique. Depuis que nous avions quitté la zone tempérée, nous jouissions de l'aspect du soleil brillant des tropiques et d'un ciel pur et serein, sous lequel un léger nuage et une ondée sont regardés comme une chose agréable par sa rareté. Le soir, l'azur des flots est remplacé par une vive lumière ; mais, à mesure que nous approchions de l'équateur, le temps devint nuageux, et nous essuyâmes quelques rafales ac-

compagnées de tonnerre. Dans la soirée du 3 septembre, pendant une de ces rafales, la mer fut tellement lumineuse, qu'elle attira même l'attention de nos matelots. En faisant prendre un baquet plein d'eau, nous reconnûmes qu'elle contenoit plusieurs superbes individus du *Pyrosoma atlanticum* de Peron. C'étoit probablement à leur phosphorescence que l'eau devoit l'éclat extraordinaire de sa lumière. Cet animal singulier, ou plutôt cette aggrégation d'animaux, a deux pouces de longueur, il est cylindrique et diaphane, et est à peu près de la grosseur du doigt. A une des extrémités est un orifice circulaire terminé par une cavité centrale; l'extrémité opposée est arrondie et ne présente aucune ouverture. La cavité centrale se prolonge tout le long du corps. A ses parois sont des papilles jaunâtres qui paroissent communiquer avec les tubercules extérieurs. Au premier coup d'œil, on peut prendre le pyrosoma pour un individu isolé; mais les recherches de M. Cuvier prouvent que c'est un assemblage de petits animaux joints par une réunion organique. Nous ne l'avons jamais trouvé dans aucune autre partie de l'Océan; ce qui confirme l'observation de Peron, que ces mollusques et zoophites, loin d'être répandus indistinctement sur les mers, ne se trouvent que dans certaines limites qu'on peut fixer géographiquement.

Le 11 septembre.—Nous passâmes l'équateur, mais notre navigation fut contrariée pendant quelque temps par des grains et des vents variables. Les oiseaux de mer de la zone torride, l'oiseau du tropique (*phaeton æthereus*), la frégate (*tachipetes aquilus*), se montroient fréquemment, et faisoient, avec la bonite (*scomber pelamis*), une guerre continuelle aux poissons volans. A mesure que nous avancions vers le sud, le *procel-*

laria capensis, superbe espèce de pétrel, devenoit plus commun. Mais tous nos efforts pour nous en procurer furent infructueux, bien qu'ils dévorassent avec avidité toutes les substances graisseuses que nous jetions à la mer.

Le 25 septembre.—La grande quantité d'oiseaux de rivages qui nous entouroient et les papillons qui voltigeoient le long de nos manœuvres nous annonçoient l'approche de la terre. En effet, dans l'après-midi, nous découvrîmes le cap Frio, premier point du Nouveau-Monde qui s'offroit à nos regards.

Le 27 septembre.—Tandis que le vaisseau cingloit dans la rade de Rio Janeiro, nous faisions nos préparatifs pour enrichir nos collections de tout ce que les trois règnes pourroient nous offrir. Les montagnes du Brésil, couvertes jusqu'au sommet d'une brillante verdure, se déployant à nos regards, sembloient nous promettre une moisson capable de satisfaire le botaniste le plus exigeant.

Le 28 septembre.—Nous débarquâmes en face du palais qui nous parut assez mesquin pour une résidence royale; nous trouvâmes, en pénétrant dans la ville, quelques rues d'assez belle apparence, mais aucun édifice digne d'attirer l'attention. Les rues sont étroites et pavées en granit; la même pierre est employée à la construction des maisons. Parmi les nombreuses églises de la ville, aucune ne peut être citée pour son architecture; et l'on ne trouve, dans l'intérieur, qu'une profusion de dorures sans goût. Les fontaines reçoivent leurs eaux des montagnes voisines par un aquéduc qui, bien certainement, est l'édifice le plus beau et le plus utile de l'Amérique méridionale. Rio Janeiro pos-

sède aussi quelques institutions dont l'utilité publique est l'objet, mais dont les progrès ne sont pas bien rapides. Il y a un muséum d'histoire naturelle que nous ne pûmes voir, attendu qu'on y faisoit quelques réparations. Il y a aussi une espèce de jardin public où se trouvent quelques plantes curieuses; mais, à Botafago, est un établissement de ce genre beaucoup plus étendu et possédant plusieurs végétaux de l'Orient. On y cultive, entre autres, le thé, l'arbre à pain et le muscadier.

Après avoir vu la ville, nous partîmes pour étudier l'histoire naturelle des environs. Les côtes, où j'espérois trouver des animaux marins, attirèrent surtout mon attention, et mon attente ne fut point trompée. Le nombre de crustacées qui habitent ces rivages est vraiment étonnant. Tous les rochers sont couverts de belles espèces d'*holoturia*, d'étoiles de mer (*asteriæ*), d'anémones (*actineæ*), etc. Dans l'après-midi, je revins au vaisseau avec autant d'échantillons que j'étois en état d'en porter.

Le 30 septembre.—J'employai le peu de jours que j'avois encore à passer à Rio Janeiro, à visiter les bois, les collines des environs. Mais quoiqu'il me fût facile de me procurer un grand nombre de plantes, elles étoient tellement mouillées, que je n'en opérai la dissection qu'avec la plus grande peine. Dans de pareilles excursions, le naturaliste qui arrive d'Europe parcourt ces contrées et ces bois du tropique avec le plus vif sentiment d'intérêt et de curiosité; on voit, pour la première fois, dans les sites qui leur sont propres et dans leur état de nature, les végétaux dont la culture exige, dans nos contrées, tant de soins et de frais. Ici,

les *Melastomæ*, les *Bauhiniæ* n'attirent les regards que de l'étranger seul, et les fougères du tropique égalent en hauteur les arbres de l'Europe.

Les roches de nature granitique sont les plus abondantes aux environs de Rio Janeiro. Celles du voisinage de la mer sont remarquables par la grosseur des cristaux de feldspath et de mica qui entrent dans leur composition. Quelques-uns des premiers ont jusqu'à trois pouces de longueur. Auprès des côtes, ces roches sont préservées de l'influence de l'atmosphère par l'épaisse végétation qui couvre le sol. Sur une des collines du voisinage, je trouvai le rocher absolument nu. Il étoit blanchâtre et d'un granit tellement décomposé, qu'il étoit difficile d'en distinguer les élémens. Le sommet de la même colline est aussi formé de granit, mais qui n'est ni dans un état de décomposition, comme celui de la base, ni aussi compacte que celui des côtes. Les cristaux de mica et de feldspath sont plus petits, et les premiers ont une couleur plus foncée que sur la côte.

Sur cette colline (Corcovado), le gouvernement brésilien a établi un télégraphe, et il eût été difficile de trouver un lieu plus propre à cet objet. On y jouit d'une vue magnifique et très-étendue de la côte. Au nord, on aperçoit distinctement le cap Frio, tandis que la ville de Rio Janeiro et la baie de Batafoga se déploient aux pieds du spectateur comme une immense carte. La beauté de ce coup d'œil dédommage amplement le voyageur des fatigues de la montée, qui, d'ailleurs, offre un des aspects les plus intéressans dont puisse jouir un naturaliste. L'innombrable variété d'insectes dont le soleil des tropiques fait briller les diverses couleurs, les

serpens, les lézards, poursuivant leur proie, animent ces lieux d'un mouvement de vie admirable.

Il n'est pas de promenade aux environs de Rio Janeiro aussi agréable que celle du Corcovado, auprès de l'aquéduc. En même temps que le voyageur y jouit de la fraîcheur que répandent les eaux, il trouve toutes les espèces d'animaux qui se plaisent dans de pareils sites. Il peut recueillir une foule d'insectes et de papillons, tels que les *Torquatus*, *Pandrosus*, *Evander*, *Colias*, *Statira*, *Galathea*, et des reptiles extrêmement curieux.

A une certaine hauteur de la colline, les eaux, qui vont ensuite se rendre à l'aquéduc, tombent en nappe sur un plateau de granit, et forment les belles cascades de Caryoca. La montée devient ensuite plus rapide; mais l'attention est continuellement appelée par des objets nouveaux. C'est à ce point que se trouve abondamment la *Bignonia chambelaini*. Pendant cette promenade, je fus souvent accosté par de malheureux esclaves qui sembloient connoître la nature de mes occupations, et m'apportoient des insectes pour lesquels je leur donnois quelques pièces de monnoie. Un d'eux m'apporta vivant un superbe serpent, le *coluber venustissimus*.

Le 13 octobre. —Nous partîmes de Rio Janeiro et continuâmes notre voyage vers le cap Horn. Le changement de température que nous éprouvions sembloit être la mesure de nos progrès dans le sud. L'oiseau du tropique, la frégate et les autres habitans de la zone torride avoient disparu. A leur place se montroient les pétrels et les albatros de l'hémisphère antarctique. Nous réussîmes à prendre plusieurs pétrels du cap (*Procellaria capensis*), au moyen d'un hameçon amorcé avec un peu de suif. Devant la côte des Patagons, nous en

prîmes environ deux cents que nos marins trouvèrent assez bons, malgré qu'ils sentissent le poisson. Aussitôt que le pétrel se voit pris, il ne manque pas de vomir, sur son ennemi, en grande abondance, une certaine matière huileuse et jaunâtre, dont nous trouvâmes aisément le réservoir, en opérant la dissection. Le premier estomac, ample et membraneux, est tapissé d'une infinité de glandes qu'on peut regarder comme les organes qui renferment cette espèce d'huile, seule arme que la nature ait donnée à cet oiseau. Le pétrel se nourrit exclusivement de petits crustacées, et nous ne trouvâmes pas autre chose dans l'estomac de tous ceux que nous disséquâmes.

Le 29 octobre.—Depuis quelques jours, une grande quantité d'herbes marines flottoient le long du bord. Nous reconnûmes que c'étoit le *fucus pyriferus*. Les racines en étoient presque couvertes de crustacées et de zoophites. Nous nous procurâmes de cette manière cinq espèces de sertularia, deux espèces de mollusques à coquille, deux étoiles de mer, un *echînus* et un *hirudo*.

Le 4 novembre.—Nous avions doublé le cap Horn, sans essuyer aucun de ces ouragans terribles dont on voit de si fréquentes relations dans les récits des voyageurs. Le principal obstacle que l'on rencontre dans ces parages provient de la direction des vents qui soufflent constamment de l'ouest. Mais il paroît que, pendant l'été, il y a peu de danger à courir.

Le 8 novembre.—Dans la matinée, nous nous trouvâmes presque en calme, et nous vîmes, auprès du vaisseau, une grande quantité d'albatros. Dans l'espace d'une heure, nous en prîmes quarante, tous de la variété de couleur foncée (*Diomedea fuliginosa*). Quelques-uns avoient jusqu'à 7 pieds d'envergure. Leur poids,

qui étoit d'environ cinq livres, ne répondoit pas à cette dimension, différence qui provenoit de l'épaisseur de leur plumage. L'aspect de l'albatros est fort remarquable. Une tête aplatie et un bec crochu le font assez ressembler à un chat-huant, similitude qui est encore augmentée par de grands yeux et une cornée convexe. Il est probable que cette conformation ne permet à l'oiseau de pourvoir à sa subsistance que pendant l'obscurité. Son œsophage est muni, dans sa partie supérieure, d'un appareil semblable à celui que nous voyons dans les tortues de mer, et probablement destiné au même usage, puisque l'albatros se nourrit principalement de mollusques du genre *Sepia*.

A mesure que nous avancions au nord, le *D. fuliginosa* devenoit plus rare, et le *D. exulans* se montroit plus abondamment. Nous avons cru reconnoître que l'espèce de couleur foncée étoit plus nombreuse sous une latitude éloignée, et que l'autre se tenoit plus rapprochée du tropique. Le *D. exulans* est bien certainement le plus gros des oiseaux aquatiques. Nous en prîmes un qui avoit 12 pieds d'envergure, et pesoit dix-huit livres. Nous trouvâmes, sur son plumage, une grosse espèce du *Ricinus*, et, dans ses entrailles, deux vers intestinaux. L'un, à l'œsophage, étoit un *ascaris*, et l'autre, dans les intestins, un *tœnia*.

Le 14 décembre.—Dans l'après-midi, nous aperçûmes l'île de Massafuero qui nous restoit au nord-nord-est. La vue de la terre, pendant un long voyage, est toujours agréable, quand même on ne doit pas y aborder. Cette île est bordée de rochers escarpés et presque perpendiculaires, qui en rendent l'accès extrêmement difficile. Elle n'est habitée que par des chèvres et des veaux marins, et quelques bâtimens y vont à la recherche de ces

derniers animaux dont ils portent les peaux en Chine. Un capitaine de navire forma le project inhumain d'enlever quelques habitans à une île voisine, et de les transporter sur ce lieu sauvage pour les contraindre à lui tuer des veaux marins. A cet effet, après s'être emparé de quelques individus de l'île en question, qui étoient venus visiter son bâtiment, il les fit enfermer à fond de cale, et reprit son voyage. Après trois jours, il leur permit de monter sur le pont, pensant que l'éloignement de la terre les rendroit traitables, et qu'ils auroient renoncé à tout espoir de revoir leur pays. Cependant il fut trompé dans son attente; ces malheureux se jetèrent à la mer, espérant gagner leur île à la nage. On envoya un canot pour les ramasser, mais ils préférèrent la mort à l'esclavage, et firent des détours avec tant d'adresse, qu'ils échappèrent à toutes les tentatives des marins. On les vit long-temps nager vers différens points, croyant sans doute prendre la direction de leur île qu'ils ne devoient plus revoir.

Vue d'une certaine distance, l'île de Juan Fernandez rappelle, par son aspect, celle de Madère. Mais la fraîcheur et la beauté de sa verdure s'augmentent encore par la longue traversée qu'on vient de faire avant d'arriver à ses fertiles vallées. Nous en approchions tous avec le plus grand plaisir, mais avec un sentiment différent; les marins la considéroient comme une terre classique, à cause des aventures romanesques qui se lient à son histoire, et les naturalistes espéroient augmenter leurs collections sur un sol où l'on n'a point encore herborisé.

Le 15 décembre.—Nous prîmes terre à une petite baie à l'extrémité nord de Juan Fernandez, et nous nous hâtâmes d'explorer les collines dont la verdure

nous promettoit une ample récolte de plantes. Les plaines qui avoisinent la côte ressemblent plutôt à des champs de blé de l'Europe qu'à des vallées désertes de l'Océan-Pacifique. Elles sont couvertes d'avoine entremêlée de carottes sauvages. En nous avançant dans l'intérieur, nous découvrîmes une petite caverne dans les rochers, offrant des traces récentes du séjour des hommes. Une espèce de lampe étoit suspendue au plancher, et les os, dispersés sur le sol, indiquoient assez que l'île ne manque pas de provisions. Un peu à l'est de cette singulière habitation, un site des plus romantiques vint s'offrir à nos regards ; une arcade naturelle, d'environ 7 pieds de hauteur, nous conduisit à une petite baie entourée de tous côtés de rochers perpendiculaires continuellement baignés par les vagues, et dont la cime inaccessible offroit une sûre retraite aux oiseaux de mer qui venoient y déposer leurs œufs. Ces rochers, qui ont un aspect plus volcanique que ceux de Madère, contiennent de petits cristaux d'un minéral de couleur verte. La baie est couverte d'éponges que la mer y a jetées, et dont plusieurs sont en fort bon état. Nous parvînmes, quoique avec peine, à détacher quelques échantillons de *cerastium* qui croît sur les parois des rochers.

Après avoir visité le rivage, nous nous enfonçâmes dans la vallée. Nous trouvâmes un ruisseau d'une eau excellente, et que nous ne reconnûmes d'abord qu'à son murmure ; car il étoit entièrement couvert par une immense quantité de menthes (*Mentha piperita*) et de mélisses (*Melissa officinalis*) qui croissent sur ses bords. Dans l'après-midi, nous retournâmes au vaisseau, très-satisfaits de notre course. Mais l'équipage du canot ne

s'étoit procuré que fort peu d'eau, attendu que le ruisseau se perdoit dans le sable à environ un mille du rivage.

Le 17.—Dans la matinée, nous débarquâmes à la baie de Cumberland, et nous reconnûmes que ce lieu étoit bien plus avantageux pour nous procurer de l'eau et des végétaux que celui que nous avions visité la veille. En approchant de terre, nous avions été surpris de voir de la fumée s'élever du milieu des arbres, et des chèvres paître près du rivage. Nous eûmes le plaisir, en abordant, de trouver un Anglois qui nous accueillit et nous offrit tout ce qu'il possédoit. Il nous dit qu'en apercevant notre canot, il avoit craint d'abord que ce ne fussent des corsaires espagnols qui déjà avoient détruit une fois son établissement, et qu'il s'étoit caché dans les bois. Il s'appeloit William Clarke, étoit parti de Liverpool depuis plusieurs années, et avoit visité différens endroits de l'Océan-Pacifique. Il fait partie maintenant d'une société d'Anglois et de Chiliens qui s'occupent à chasser les chèvres et les bœufs qui abondent à Juan Fernandez, et dont ils portent la chair et les peaux sur différens points de la côte du Chili. Ses associés s'étoient rendus au côté opposé de l'île, et ne devoient revenir que dans une semaine. Nous fûmes enchantés de la beauté du site où ils avoient établi leur habitation. Un joli ruisseau couloit à quelques toises du lieu de débarquement, et la maison étoit placée au milieu d'un bosquet de *fuschia* mêlés de pêchers et de pommiers. La mer est extrêmement poissonneuse, et la côte produit en abondance les fruits d'Europe. Dans les environs de la baie de Cumberland, nous trouvâmes les végétaux suivans qui, presque tous, appartiennent à l'Europe : l'avoine, le

poirier, le pommier, le pêcher, la vigne, la menthe, le baume, le raifort, le cresson et le figuier.

La bibliothèque de notre guide se composoit de plus de vingt volumes sur différens sujets. L'objet le plus curieux parmi ses ustensiles étoit un pot de fer dont le fond manquoit. Mais c'étoit une chose trop précieuse pour pouvoir s'en passer. Il y avoit adapté un fond en bois; et, quand il vouloit y faire bouillir quelque chose, il le plongeoit à moitié dans la terre, et faisoit du feu tout autour.

Pendant nos courtes excursions, nous n'eûmes pas à nous plaindre de la pauvreté du terrain. Nous trouvâmes de beaux végétaux et en grand nombre. Le sol étoit couvert d'arbustes et de liserons, et chaque rocher portoit une espèce différente de fougère. Nous nous arrêtâmes un instant auprès d'une vieille forteresse, sur une colline, où nous vîmes beaucoup de petites fraises mûres, de couleur pâle, mais de fort bon goût. Nous remarquâmes en cet endroit la couleur rouge du sol, que lord Anson cependant a beaucoup exagérée en la comparant à la teinte du vermillon. Cette couleur étoit si faible qu'elle n'eût point attiré nos regards, si nous n'eussions songé à l'observation de ce célèbre navigateur (1).

La baie de Cumberland a souvent été le rendez-vous des corsaires anglois et des baleiniers. Les avantages de cette position éveillèrent bientôt la jalousie des Espagnols. En 1765, ils construisirent une batterie armée

(1) On peut se rendre raison de cette différence, en supposant que lord Anson vit ce terrain au coucher du soleil. Nous avons remarqué plus d'une fois que le même sol, vu dans des circonstances différentes, ne présentoit pas les mêmes couleurs.

de cinquante canons pour protéger la rade, et formèrent un établissement dans l'île, qui fut bientôt abandonné. Elle fut choisie, en 1811, pour le lieu de déportation des condamnés du Chili. Cette disposition dura peu. Aujourd'hui, l'île est rarement visitée par les navigateurs, mais elle reste le séjour des aventuriers qui s'occupent de la pêche et de la chasse des bœufs. La batterie, qui est encore en bon état, est placée sur une éminence à environ 1500 pieds au-dessus du rivage, et commande le lieu de débarquement. La plupart des canons y étoient encore il y a peu d'années; les Chiliens les ont élevés depuis, de crainte qu'ils ne tombassent au pouvoir des Espagnols royalistes. Cette forteresse est bâtie sur un terrain rougeâtre, formé par la décomposition des roches basaltiques, et couvert, au moment où nous le visitâmes, de fraisiers dont les fruits étoient mûrs et délicieux. A l'ouest de la batterie on aperçoit une église et un four. L'église, construite en forme de croix latine, porte l'inscription suivante : *La Caza de dios overto del cielo y sacco la caesta 24 de septiembre* 1811. Les portes et les fenêtres de ce batiment ont été enlevées, mais on y voit encore les fonts baptismaux, et les murs ont conservé leur blancheur. Au nord-est de l'église, on aperçoit une belle vallée presque entièrement couverte de champs de blé, et l'on y distingue encore les démarcations qui séparoient chaque propriété. En se rapprochant des montagnes, on remarque que les nombreuses fougères qui parent les bords du ruisseau, deviennent plus fortes et plus brillantes. C'est, selon moi, le plus beau végétal de Juan Fernandez.

Tel est l'état actuel de cette île qui offrit tant de ressources à lord Anson, lorsqu'après avoir doublé le cap Horn, il se trouva dans l'Océan-Pacifique. Elle mérite en

tièrement tout ce que ce grand navigateur en a dit d'avantageux. Avec un climat semblable à celui de Madère, et la même disposition géologique, il est à croire que Juan Fernandez offriroit les mêmes avantages pour la culture de la vigne. Celles que nous y vîmes étoient extrêmement vigoureuses et chargées de nombreux raisins qui n'étoient point encore mûrs.

La zoologie n'y est pas riche, et Juan Fernandez ne possède pas d'autres mammifères indigènes que le veau marin. Le bœuf, la chèvre et le rat, seuls animaux de ces classes qu'on y trouve, y ont été introduits. Les bœufs deviennent plus rares au nord de l'île, depuis que les chasseurs s'y sont établis, mais ils abondent encore dans la partie du sud qui est beaucoup moins accessible. Les chasseurs, pour tuer ces bœufs, les poussent en les poursuivant jusque sur une petite plaine entourée de collines escarpées, où ils les tirent au fusil. La chasse aux chèvres se fait d'une autre manière. Ceux qui s'en occupent se couchent au milieu des rochers fréquentés par ces animaux, qu'ils attendent patiemment, et auxquels ils coupent les jarrets quand ils passent devant eux.

On ne trouve ni serpens ni lézards à Juan Fernandez; du moins, nous n'en avons pas vus.

Le rivage, couvert de rochers, présente une retraite assurée au pétrel du Cap et aux autres oiseaux de mer qui fréquentent l'île par grandes troupes. Nous essayâmes vainement d'arriver jusqu'aux endroits où ils déposent leurs nids. Nous ne vîmes d'autres oiseaux de terre que des pigeons et des hiboux. Les premiers sont extrêmement nombreux, surtout auprès des champs de blé, dont ils tirent probablement leur nourriture. Les hiboux, de petite taille, sont assez rares, et paroissent fréquenter exclusivement quelques lieux solitaires éloignés du rivage.

La baie est extrêmement poissonneuse, mais le peu de temps que nous y passâmes ne nous permit pas d'examiner avec assez de soin les différentes espèces de poissons que nous prîmes. Le plus commun et le meilleur étoit la morue (*GadusMorhua*). Le *Cyclopterus lumpus* est aussi très-abondant. On en trouve attachés presque à chaque pierre. C'est une proie sans défense pour les veaux marins et les oiseaux de mer.

Les animaux articulés sont communs dans l'île; et, quoique nous y ayons rencontré peu d'insectes, je suis persuadé qu'il doit y en avoir un grand nombre lorsque la saison est plus avancée, car je remarquai que chaque espèce de plante nourrissoit une chenille différente. Près du rivage, nous vîmes différentes espèces de crabes, et dans l'eau une belle espèce de homard que je décrirai dans un autre article. Il a les antennes aussi longues que le corps. Sa couleur est d'un beau rouge, et il est couvert d'épines fortes et pointues. Il nage avec une extrême vitesse. La difficulté de le saisir et de se défendre de ses épines augmenta le prix que nous mettions à en posséder quelques échantillons.

Dans des bas-fonds, nous trouvâmes plusieurs espèces de polypiers et d'éponges, et une étoile qui avoit de vingt-cinq à trente rayons.

19 décembre. Dans la matinée, nous partîmes de Juan Fernandez pour faire voile vers les Gallapagos. L'île que nous quittions est bien certainement, pour la beauté de sa verdure et le charme de ses sites, le lieu le plus remarquable où nous nous soyons arrêtés pendant notre voyage. Indépendamment de ses beautés naturelles, les maisons abandonnées, les jardins demeurés incultes, contribuent à donner au paysage un caractère particulier, et à y répandre un intérêt que ne peuvent avoir les lieux où l'on

8*

n'aperçoit nulle trace d'habitation. Avant de nous rendre au vaisseau, nous reçûmes de notre compatriote, dont nous avions remonté la garde-robe qui en avoit le plus grand besoin, une chèvre qu'il nourrissoit depuis long-temps. Il eût désiré être à même de nous donner de plus amples provisions.

(*La suite au prochain cahier.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

État ecclésiastique du Mexique.

Une junte ecclésiastique ou synode a été établie dans la capitale du Mexique ; elle est composée de tous les diocésains de l'Union, et agit d'accord avec le gouvernement pour régler les affaires religieuses conformément au nouvel ordre politique.

On trouve, sur le territoire de l'Union neuf évêchés, un archevêché, 1,194 paroisses ; le nombre total du clergé mexicain s'élève à 3,473 ecclésiastiques. On se plaint du manque de prêtres. En 1825, les ordinations ne sont élevées qu'au quart de celles faites en 1808. La conduite privée du clergé est modérée et exemplaire, et sa piété sincère et tolérante. Dépositaire de l'argent du peuple et de ses épargnes, il a eu entre les mains p us de vingt millions de dollars, qu'il a remis avec la plus scrupuleuse fidélité. La république ne renferme que cinq ordres religieux regardés comme fort utiles ; ils sont répartis dans 151 couvens, et se composent de 1,979 individus. Le capital réuni de tous ces établissemens est estimé

à 6,747,460 dollars. L'inquisition a été abolie en 1813, et on y a substitué des tribunaux ecclésiastiques avec une juridiction limitée.

Établissement de New-Harmony.

On trouve, à New-Harmony, dans l'état d'Indiana aux États-Unis, un nouvel établissement fondé par un philanthrope anglois, M. Owen, à l'instar des institutions des Hernutes en Allemagne. Ici, les charges sont également partagées, et le produit du travail mis en commun. Tout le territoire autour d'Harmony est partagé en petites communautés. Deux sociétés ont d'abord été formées, l'une avec 1,200 acres de bonnes terres, et l'autre avec 1,100. Les terres sont vendues, à la première, au prix de 3 dollars 60 centimes l'acre avec un crédit de sept ans. L'autre paye 5 dollars par acre, et acquitte annuellement un cinquième du prix de la vente. Il est expressément stipulé que les terres seront toujours cultivées en commun et ne subiront aucun partage. On a déjà établi des écoles expérimentales de fermiers; déjà une partie des petits garçons de l'école font leurs souliers : d'autres deviendront tailleurs, tisserands. L'exercice de ces métiers est compté pour une récréation. Il succède à l'étude du calcul, des mathématiques et de l'histoire naturelle. Ces écoles comptent 400 enfans. Les filles apprennent, comme amusement, le blanchissage, la cuisine et l'art d'employer la laine et le coton. Il n'y a point de domestiques, chacun travaille pour soi et pour tous; personne n'est attaché plus d'une demi-journée à la même occupation.

Tout le territoire de New-Harmony sera bientôt habité et cultivé, aux mêmes conditions que les deux communautés déjà établies. Le sol de cette nouvelle colonie qui

promet une civilisation sur de nouvelles bases, n'offre point de variétés aux études du géologue. Des grès de formation récente, quelque peu de charbon de terre y sont couverts par une couche de terre végétale riche et fertile déposée par les eaux. On n'a point encore eu le temps d'examiner la botanique de cette contrée, mais on a déjà trouvé dans le Wabash vingt-cinq ou trente espèces de coquillages d'eau douce.

Géologie de Poulonias.

Le docteur Jack, qui avoit accompagné sir Stamford Raffles à Sumatra et dans les îles voisines, a rédigé sur celle de Poulonias un mémoire géologique auquel nous empruntons les faits suivans :

Sur toutes les hauteurs de cette île, dit l'observateur, des masses madréporiques reposent immédiatement sur des roches d'une autre nature, et tout démontre qu'elles y ont été formées, et non transportées. En général, elles ont éprouvé si peu d'altération, que le naturaliste y distingue aisément les différentes espèces de coraux et de madrépores dont elles sont composées. Elles appartiennent toutes aux mers adjacentes. Quelquefois, pour passer du corail récent à celui que l'on peut nommer fossile, quoiqu'il soit à découvert, il suffit de partir du rivage et de s'avancer dans l'intérieur de l'île. On trouve aussi, sur les collines, de grandes coquilles (espèce de chama) que les indigènes détachent, et dans lesquelles ils découpent les anneaux dont ils ornent leurs bras et leurs poignets. On ne peut douter que cette île tout entière n'ait fait autrefois partie du fond de la mer.

Le sol de l'île est composé de couches très-inclinées, rompues, et qui, dans quelque lieux, paroissent avoir

été déplacées. Les côtes de Sumatra ne présentent nulle part des roches madréporiques, comparables à celles de Poulonias : le mode de formation de ces deux îles n'a donc pas été le même. Le docteur Jack, toujours plus convaincu que la terre qu'il décrit est sortie du sein de l'Océan, ajoute cette observation. C'est un phénomène bien remarquable, qu'une île aussi grande, couverte de montagnes, dont quelques-unes n'ont pas moins de 3,000 pieds de hauteur, ait éprouvé si peu de commotions intérieures par l'action de la puissance qui l'a transportée à la place qu'elle occupe, que des productions marines extrêmement fragiles soient restées intactes. L'état de conservation parfaite dans lequel nous les voyons, témoigne que l'époque où cette île apparut au-dessus des flots n'est pas d'une antiquité très-reculée.

Usages des insulaires de Bornéo.

Quand un enfant vient au monde, les habitans de la côte de Bornéo enterrent le placenta, puis ils plantent sur la place un arbre fruitier dont la récolte appartient exclusivement à l'enfant. Dans ces occasions, on a aussi l'habitude de faire une blessure à un animal domestique, et de verser sur la tête de l'enfant le sang qui en coule.

Quand une jeune femme est fiancée, on la tient à l'écart pendant quarante jours. Le jeune homme, afin de prouver son courage, doit apporter une tête ou un crâne d'homme. La coutume des femmes de l'Hindoustan, de se brûler avec le corps de leurs maris, règne aussi à Bornéo : mais si l'homme a plusieurs femmes, celle qu'il aime le plus ou préfère est la victime. Elle n'est pas forcée de se brûler; mais si elle n'y veut pas consentir, ses enfans

perdent leur droit d'hérédité; il passe à ceux dont la mère offre de se sacrifier.

Ordinairement l'esclave, attaché au service personnel du maître de la maison, se tue lorsqu'il meurt. Si le défunt n'a pas d'esclave, on en achète un, ou bien on enlève une personne quelconque pour la sacrifier.

(*Magazin voor Wetenschapen*).

Offrandes aux singes.

Un officier hollandois raconte qu'ayant fait une excursion à Cheribon, dans l'île de Java, il fut conduit par les chefs dans un bosquet renfermant une tombe sacrée et quelques centaines de singes. Les chefs avoient apporté des assiettes de riz cuit, d'œufs et de fruits. A un signal qu'ils firent, les singes accoururent à eux. Deux, que les chefs nommoient le roi et la reine des singes, s'avancèrent et goûtèrent les mets; puis cédèrent la place à la foule qui en quelques minutes eût tout dévoré.

(*Magazin voor Wetenschapen.*)

Nouveau journal dans l'Hindoustan.

Un nouveau journal paroît à Calcutta depuis 1826. Il est intitulé *Oudanta martanda* (le soleil de l'intelligence): c'est le premier qni ait été publié à l'usage des Hindous. Il est écrit dans un dialecte courant de l'hindi, et imprimé en caractères devanagari. Il est principalement destiné aux commerçans du haut pays, qui sont établis à Calcutta, et qui ont acquis, pour la connoissance des choses relatives à l'Asie, un peu de cette curiosité qui distingue les Européens. Mais on pense qu'il se passera

encore long-temps avant que les habitans des provinces occidentales prennent du goût à la lecture des journaux.

(*Calcutta Government Gazette.*)

Pont en chaînes de fer sur la Save.

Les propriétaires des mines et forges de la Haute-Carniole ont fait construire sur la Save un pont en chaînes de fer qui a été terminé en 1825. Sa longueur est de 103 pieds de Vienne; sa longueur, de 10 pieds; la voie est à 25 pieds au-dessus des eaux moyennes de la rivière. La plus grande déviation des chaînes depuis leur point d'appui est de 5 pieds 6 pouces. Il consistoit d'abord en deux forts piliers de bois de chêne de douze pieds joints l'un à l'autre par le haut; mais on y a substitué des piliers de pierre. Pour plus de sûreté, et pour obtenir une pression perpendiculaire sur les piliers, chacune des quatre chaînes est fixée, sur les deux rives, à une autre chaîne longue, soit de 30, soit de 42 pieds, et toutes sont composées de chaînons de 36 pouces. Le poids total de ce pont en fer, sans y comprendre le plancher en bois, est de 41 quintaux. Cependant on peut y passer sans le moindre danger avec des fardeaux de 30 à 50 quintaux.

Aureng-Abad.

Aureng-Abad est situé par 19° 45′ de latitude nord et 76° 2′ 15″ de longitude à l'est de Greenwich. Cette ville couvre une surface de sept milles de circonférence; on estime que sa population a 60,000 habitans. Le Kôlah, torrent rapide, la sépare de Begompoura, son faubourg; on le passe sur deux ponts solides. Au nord, Aureng-Abad est entourée de terrains marécageux assez grands; au-delà s'élèvent des coteaux très-hauts et qui forment

un demi-cercle, cernant la ville à l'est et à l'ouest. Près de la porte de Delhi, il y a un vaste réservoir; chaque maison a un bassin et une fontaine. L'eau y est donc très-abondante, et la base de la ville peut être regardée comme une réunion d'aquéducs qui ne sont plus ni réparés ni nettoyés, et qui, dans plusieurs endroits, sont obstrués par les débris des édifices somptueux qui tombent en ruines. Le milieu de la ville est bas. Le poste militaire est à peu près à un mille au sud-ouest, dans une plaine rocailleuse; sa situation est très-saine, et il offre ainsi un contraste frappant avec la ville où règnent les fièvres intermittentes, les rhumatismes, et d'autres maladies que l'on doit s'attendre à rencontrer dans un lieu bas et humide, voisin de marais, et placé au milieu d'étangs d'eau stagnante; d'ailleurs les habitans n'y sont pas assez vêtus, ils ne se nourrissent pas d'alimens sains; enfin on y remarque ce manque de propreté publique et particulière si commun dans les villes d'Asie.

A une quinzaine de milles d'Aureng-Abad est un lieu remarquable par sa salubrité, où les infirmes qui peuvent en profiter vont en tout temps respirer un air plus pur. C'est le Rosah, village où l'on voit le tombeau d'Aureng-Zeb; Rosah est sur un plateau à 450 pieds audessus de Douletabad. Le thermomètre ne marque pas une grande différence entre la température de ce lieu et celle d'Aureng-Abad, mais il y a dans l'air une sécheresse et dans le vent une fraîcheur qui exercent une influence évidemment salutaire sur les fonctions vitales. Les alentours sont très-pittoresques, et présentent un grand nombre d'objets intéressans, tels que les cavernes d'Ellora, dont le spectacle est bien propre à divertir l'esprit, et ne peut que fortifier l'effet avantageux de la position salubre du village.

Rhubarbe dans l'Himalaya.

On a cueilli de la rhubarbe sur le mont Tchour, un des pics de l'Himalaya; on a planté ce végétal dans le jardin botanique de Scharanpour; mais on ne suppose pas qu'il puisse réussir dans la plaine; on a pensé que, pour cette plante et d'autres qui sont indigènes des montagnes, une position élevée seroit préférable, et que par conséquent il seroit avantageux de placer un jardin supplémentaire dans le pays montagneux. On a indiqué comme convenable Meussoriê-Tibba, lieu situé sur le sommet de la seconde chaîne des montagnes sous 30° 30′ de latit. nord, et 78° de longitude à l'est de Greenwich, et dont l'élévation au-dessus de la mer est de 6,600 pieds. Il y pleut beaucoup durant la saison chaude; il y a dans le voisinage plusieurs sources; le sol y est bon, et le terreau composé de débris de feuilles y est abondant et facile à se procurer. En convertissant l'élévation de ce lieu en degrés de latitude, on peut le considérer comme situé sous le 41e parallèle; par conséquent, il convient admirablement pour la culture des plantes de l'Europe tempérée; probablement il fourniroit une grande partie des drogues médicinales que l'on est obligé de tirer de l'ouest; et, comme on les auroit plus fraîches, elles seroient plus efficaces.

La diète de Hongrie.

Il est impossible d'assister à une séance de la diète de Hongrie, sans être frappé de l'appareil qu'elle presente. La salle n'a cependant rien de remarquable; c'est une haute et longue pièce, entourée d'une table couverte de drap vert pourvue de tout ce qui est nécessaire pour écrire. A l'extrémité supérieure se trouve le fauteuil du

président, élevé sur une marche. Près de lui, et à sa droite, sont assis les évêques et les dignitaires ecclésiastiques qui font partie de cette assemblée.

Les autres membres, au nombre d'environ 300, portoient tous l'habit national. C'est ce même habit que les gouvernemens européens ont donné à la plus grande partie de leur cavalerie légère. Il consiste en une veste et des pantalons de couleur brune, et des bottes à la hussarde. Les garnitures de soie noire sont simples, militaires et de bon goût. Quelques membres avoient des galons d'or; on me dit que c'étoient ceux qui étoient au service. Chaque pied étoit armé d'un éperon, et un sabre pendoit au coté de tous les nonces. Lorsque l'un d'eux s'agitoit, un bruit de fer retentissoit dans la salle. Sur la table étoient leurs calpaks couverts d'une belle fourrure brune, et dont l'extrémité de drap rouge, en volant derrière le cavalier hongrois, donnoit à ses mouvemens, lorsqu'il galopoit sur les champs de bataille, quelque chose de plus animé et de plus menaçant. Cet appareil militaire, dans un lieu pacifique, rappelle fortement le souvenir des temps qui ne sont plus. On voit que cette assemblée a commencé sous la tente, et que jadis tout citoyen hongrois étoit soldat.

Je regardois, avec un vif intérêt, les descendans de cette population guerrière, qui formoit autrefois l'avant-garde de la chrétienté contre les Turcs; car je hais cordialement les Turcs, non parce qu'ils sont musulmans, mais parce que, chez eux, tout ce qui n'est pas esclave est tyran. Il y a bien aussi, chez le noble Hongrois, quelque chose qui tient du tyran : il a conservé cette hauteur qu'il a prise, il y a des siècles, en combattant à cheval, et que l'usage de vivre au milieu de ses vassaux a maintenue; mais rien dans son air ne rappelle l'esclavage. On

conçoit, en voyant sa simple et fière attitude, qu'il ait osé jadis soutenir des luttes courageuses contre la maison d'Autriche. Le temps de ces luttes est passé; mais, à mesure que la noblesse hongroise s'est rapprochée davantage du peuple, elle a mieux sympathisé avec lui, et elle a paru plus disposée à défendre ses intérêts. Elle forme près du vingtième de la population totale du royaume, qui lui est en général fort attachée.

Les débats avoient lieu en latin, et cette langue des maîtres du monde ajoutoit encore à leur solennité. Un grand nombre de membres prenoient part à la discussion. Leur action étoit animée, et ils parloient avec facilité et abondance. Ce n'étoit pas ce latin, maigre, sec, sans prosodie, que j'avois quelquefois entendu au collége; la plupart des périodes des nonces résonnoit majestueusement à mon oreille.

Leurs harangues ne duroient guère plus de dix minutes. J'entendis un abbé qui parloit facilement et très-bien avec un accent ironique et amer. Un vieux député, dont les cheveux étoient tout gris, lui répliqua avec un feu et une liberté qui me surprirent. Il s'agissoit, autant que je pus comprendre, d'une taxe sur le sel très-oppressive pour le peuple, qui avoit été imposée sous le dernier vice-roi. Ce beau vieillard, dont le cours de sa harangue pesa beaucoup sur les anciens priviléges de son pays, et il se plaignit de ce que ces priviléges avoient été méconnus et violés pendant la précédente administration. Son attachement pour la personne et la famille de l'empereur paroissoit vif et sincère; mais cela n'empêchoit pas qu'il n'attaquât, avec la plus grande violence, le ministre qu'il vouloit faire poursuivre. Dans un moment, en parlant du mécontentement et des plaintes du peuple, il s'écria : *Vox populi, vox Dei.* Ces paroles électrisèrent

tout l'auditoire, et l'on y répondit par des *vivat* presque unanimes partis du sein de l'assemblée et même des tribunes.

Je fus un instant tenté de me croire au milieu d'une assemblée libre; mais l'air calme, le regard rusé et le demi-sourire du président qui représente la couronne, me rappellèrent qu'on avoit donné un frein au coursier hongrois. On le laisse bien quelquefois caracoler avec fierté, et se lancer de côté et d'autre; mais un bras de fer retient la bride, sitôt que ses écarts commencent à inquiéter son maître.

L'illusion cesse encore plus complétement à la sortie de la salle, et l'on n'y retrouve plus rien de la pompe chevaleresque déployée dans l'intérieur. Vous n'y verrez pas de chevaux de selle qui hennissent en attendant impatiemment leurs maîtres. On n'y aperçoit qu'une longue file de carioles découvertes, basses et en mauvais état. A l'issue de la séance, tous ces nonces éperonnés, vêtus en hussards et couverts de fer, montent dans ces carioles, s'y étendent avec nonchalance et retournent tranquillement chez eux. Vous sentez alors que tout ce que vous avez vu dans la salle n'est qu'une vaine représentation du passé, et que la diète elle-même n'est que le reste d'une institution imposante, mais en ruines.

Un autre souvenir du passé, que l'on retrouve à Presbourg, mais d'un passé bien plus ancien, ce sont les paysans esclavons. Lorsqu'ils ont reçu quelques sous pour des travaux exécutés dans votre auberge, vous les voyez se réunir à la porte d'entrée pour y danser ensemble. Ils frappent leurs mains épaisses, l'une contre l'autre; ils lèvent en cadence leurs gros pieds; ils montrent leurs dents blanches, et entonnent un chant trop sauvage pour qu'on puisse l'appelér un air. Quand les

Romains faisoient la guerre en Illyrie, les paysans slaves ne pouvoient pas avoir un costume et un aspect plus barbares que ceux qu'ils not aujourd'hui ; et il est douteux que les chariots d'un camp scythe fussent plus grossiers et plus informes que les voitures que ces malheureux conduisent dans les marchés de Presbourg, avec de petits chevaux qui paroissent encore plus sauvages que leurs guides.

(*Notes and Ref. during a ramble in Germany.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie, appelée Afrikia *par les Arabes, et recherches sur les Berbères atlantiques, par le comte Ch.-Oct. Castiglioni.* — Milan, impr. royale, 1826, in-8°.

Les progrès de la numismatique mulsulmane appliquée à la géographie ont déjà contribué à éclaircir plusieurs questions topographico-historiques, et à fixer dans l'orient des positions ignorées ou mal placées. Moins heureuse dans d'autres parties, cette branche de la science n'a pu parvenir encore à débrouiller le chaos géographique de l'Afrikia des Arabes. Les monnoies mahométanes des villes de cette contrée, qui nous sont parvenues, n'ont point dissipé les incertitudes qui règnent sur la position, l'origine et les vicissitudes de ces cités : bien plus, ces monnoies n'offrent que des indications vagues ou même n'en offrent pas du tout. Elles portent seulement un nom de lieu, et reste toujours la difficulté de l'application. C'est ce dernier travail que M. le comte de Cas-

tiglioni s'est imposé. Le mémoire que nous avons sous les yeux, résultat de ses recherches laborieuses, dépose à la fois de son zèle pour la science et d'une profonde érudition. Sous le nom d'*Afrikia*, les géographes orientaux comprennent l'*Africa propria* des Romains, les provinces de Tripolis et de Numidia, une partie de la Mauretania Cæsariensis, et même de la Pentapolis ou Cyrénaïque. Ils en étendent encore les limites dans l'intérieur jusqu'à l'oasis d'Ammon et le pays des Phazanii. Leur *Afrikia* répond donc aux états de Tripoli et de Tunis, à la partie orientale d'Alger, à l'oasis de Syouah, etc., et à la partie nord du Fezzan.

Les villes de cette vaste région dont, jusqu'à présent, on a pu lire les noms sur les monnoies arabes, sont Afrikia, Mahdia, Abbasia, Cairoan, Mansoura, Tunis, Tripoli et Alger.

Nous n'avons ni le loisir ni l'envie de prendre part à la discussion savante que M. le comte Castiglioni établit sur la position de chacune de ces villes à l'époque où furent frappées les monnoies qui en rappellent le nom. Nous nous bornerons à présenter ici sommairement le résultat de quelques-unes de ces recherches. Celles qui concernent la position de l'*Afrikia* des Arabes est la première et la plus intéressante.

Les savans Frachn et Marsden avoient cru que l'ancienne Afrikia répondoit à Cairoan, capitale de la province (731 à 808° de l'E. V.). M. Castiglioni cherche à établir son identité avec une Zouveila, ville maritime de la Barbarie dont il est parlé dans les Annales d'Abulfeda comme un des lieux de résidence des gouverneurs arabes lors de la première invasion et dont ensuite il n'est plus fait mention dans cette partie, lorsque le nom d'Afrikia fut connu. La position de cette ville, l'Africa des Ita-

liens du moyen âge, qui joue un rôle assez important dans l'histoire de cette époque, nous semble, en admettant son identité avec Zouveila, devoir correspondre à la Zella de Strabon située à très-peu de distance à l'est de Thapsus. Un fait assez remarquable, c'est que la Zouveila, que les géographes orientaux placent dans le Fezzan, s'écrit et se prononce en arabe comme la Zouveila de Barbarie; les habitans la nomment Zellah. M. Lyon, qui l'a visité et qui y a observé des ruines assez considérables, la regarde comme le Cillaba de Cornelius Balbus.

Abasia, dont on avoit fait, on ne sait trop pourquoi, ou l'un des quartiers de Bagdad, ou une ville d'Egypte, ou une place située près du Naharmalca entre le Tigre et l'Euphrate, nous paroît, comme à M. Castiglioni, devoir être inscrite dans la province d'Afrikia, aux environs de Cairoan. C'est probablement Raccada, la Rica de Cardonne, qui ne paroît pas avoir survécu long-temps à la dynastie à laquelle elle devoit son agrandissement. On retrouve fréquemment le nom d'Abasia sur les monnoies des Khalifes abasides.

Vient ensuite la position de Cairoan bâtie, selon les Arabes, vers 670 de l'E. V. Quelques modernes l'ont confondue fort mal à propos avec Cyrène. Cairoan étoit dans la Byzacène des anciens. Shaw lui assigne l'emplacement de *Vicus Augusti*, et croit qu'elle existoit du temps de la domination romaine. Elle fut long-temps considérée, sous les Arabes, comme la métropole de l'Afrikia. Son université étoit célèbre et le centre du savoir des musulmans dans ces contrées. Sa mosquée étoit l'une des plus belles et des plus anciennes de l'occident. Ces circonstances expliquent le titre de *gloire de l'Islam* dont elle est qualifiée sur les monnaies.

Le temps nous manque pour exprimer nos doutes sur

l'identité de Garapha (le Graphara de Scylax) et de Tripoli que nous croyons toujours avec Samson et d'Anville avoir remplacé l'ancienne Ocea (l'Eoa de Ptolemée).

L. R.

Philologisch historisch geographische Untersuchungen über die Insel Helgoland und ihre Bewohner, c'est-à-dire *Recherches philologiques, historiques et géographiques sur l'île de Helgoland et sur ses habitans, par Fr. van der Decken.* — Hanovre, 1826, 250 pages in-8°.

Le rocher de Helgoland, reste d'une île autrefois considérable engloutie peu à peu par les vagues de la mer du nord, mériteroit à peine un regard du géographe, si sa position ne faisoit son importance. Ce point élevé, dont le Danemark auroit dû faire un Gibraltar insulaire, commande la navigation de l'entrée de l'Elbe, de l'Eyder, du Weser, de la rivière d'Husum et de l'Iade. Son phare, visible à plus de 6 milles d'Allemagne, guide les bâtimens dans ces parages où les tempêtes fréquentes multiplient les dangers. La cour de Copenhague avoit négligé de fortifier cette partie contestée de ces domaines. Les Anglois s'en emparèrent en 1807, et le traité de Kiel leur en a conservé la possession.

Helgoland a trouvé plus d'un historien. Sax, Lass, Edlesfen, Hasselmann, Heinemeyer en ont fait l'objet d'intéressantes recherches historico-géographiques. On en trouve la substance dans un mémoire rédigé par M. Malte-Brun, et inséré dans le troisième volume des anciennes Annales, mémoire accompagné d'une petite carte qui n'est que la réduction de celle de Lang. Le travail de M. von Decken est infiniment plus général, et surtout plus

historique, que les descriptions de ses prédécesseurs. A tout ce qui avoit été publié avant lui, il a joint les propres recherches, il a eu l'art de rattacher à son sujet les questions les plus importantes de l'ancienne histoire, des antiquités et de la mythologie du nord.

Sur la plage et sur la hauteur qui composent aujourd'hui l'île d'Helgoland, et qui, réunies, n'ont qu'une circonférence de 4,600 pas, vit, dans des huttes, une petite population de 2,400 habitans; population robuste, à chevelure blonde, à physionomie agréable, cultivant un sol moins stérile qu'on ne le supposeroit, recueillant, sur un rocher de grès, taillé à pic et élevé de 166 pieds au-dessus de la vague, de l'orge, de l'avoine et quelques légumes. Cette tribu descend des Frisons, elle conserve les traits caractéristiques et les mœurs de ses ancêtres; elle parle sa langue primitive dure à l'oreille, difficile à apprendre et mêlée de quelques mots étrangers. Un fait très-remarquable, c'est que les femmes n'y comprennent pas l'allemand, bien que l'île soit souvent visitée par des bâtimens sortis des ports germaniques. Peut-être la jalousie des Helgolandois les force-t-elle à n'avoir aucune communication avec les étrangers. En général, leurs traits moraux et physiques sont en parfaite identité avec ceux des habitans des îles Frisonnes, de l'Oldenbourg et de l'Ostfrise. Les mœurs païennes y ont laissé des traces prononcées, et le nom même de Helgoland, *Helgo*, *Haloga* ou *Heilige Land* (terre sainte) dépose de l'existence, sur ce rocher, d'un culte ancien (celui de Forsété) qui en faisoit jadis un lieu vénéré, probablement un lieu de pèlerinage, avant que Willebrord y prêchât la religion de la Nouvelle-Europe. Amis de la liberté, mettant l'indépendance au premier rang du bonheur de l'homme, le Helgolandais prétend n'être soumis à personne. Il aime sa

patrie comme une contrée favorisée du ciel. La vague orageuse qui frappe son rocher, charme ses yeux, et le bruit de l'Océan du nord captive son oreille. Il chérit encore le sol qu'il habite, parce qu'il y jouit d'une constitution libre. Il choisit lui-même ses magistrats, dont les actes sont soumis à l'examen d'une assemblée générale, dans laquelle tout propriétaire a droit de faire ses observations. Les Anglois ont eu le bon esprit de lui laisser toutes ses libertés et ses anciennes lois. Ce n'est que dans des cas particuliers, et très-rares, que les habitans ont recours au jugement du commandant. Peu de procès, point de crimes, point de prisons sur cette terre hospitalière, dont les citoyens pacifiques se livrent avec ardeur au pilotage, au cabotage et à la pêche. Ils vendent par an 40 à 50,000 homards et plus de 20,000 quintaux d'une espèce de morue.

Les hommes, occupés à la mer, laissent aux femmes tous les travaux du ménage et de la terre; celles-ci sont actives et industrieuses. A Helgoland, l'amour précède presque toujours le mariage qui ne se conclut que lorsque l'état de la fiancée l'exige. Un homme seroit voué au mépris public, et traité en criminel, s'il n'épousoit pas celle qu'il a rendue enceinte. Pendant la grossesse de sa fiancée, il vit auprès d'elle et n'ose se hasarder sur les flots, de peur d'y trouver la mort et de laisser son amante dans le deuil et dans le malheur.

L'ouvrage de M. Decken est divisé en 41 chapitres, dont les 24 premiers traitent de l'histoire de l'île; 4 appendices archéologiques le terminent et ajoutent à son intérêt. L. R.

Allgemeines historisch statistisch geographisches Handelungs-Post und Zeitungslexicon, etc., etc., c'est-à-dire *Dictionnaire géographique*, *historique et sta-*

tistique, par Ehrmann, continué par Schorch et Richter, etc.—Erfurt et Gotha, 1827.

Parmi les grands dictionnaires géographiques qui ont paru en Allemagne depuis 30 ans, celui de Winkopp est le seul qui embrasse toutes les parties de la géographie; il n'est pas achevé. Le travail d'Ehrmann, commencé dans des circonstances défavorables, a trouvé des continuateurs, et doit être terminé sous peu de temps. Le plan suivi par Ehrmann est préférable à celui de Winkopp, sans cependant être rigoureusement bon. Les proportions entre les articles ne sont pas toujours heureuses, et la prolixité s'y montre à coté de la sécheresse. Quant aux inexactitudes, elles sont nombreuses comme dans tous les ouvrages de ce genre. Il paroît que les auteurs ont été souvent dans l'impossibilité de recourir aux sources originales: ce qui le prouve, c'est que les chiffres statistiques sont souvent exprimés en nombre ronds.

Carte de la Perse et des contrées limitrophes, accompagnée d'un Essai historique et statistique sur ce royaume, par MM. Brué et Balbi.—Paris, 1826.

Les travaux géographiques de M. Brué sont trop connus et trop estimés pour que nous fassions précéder des formules ordinaires l'annonce de cette nouvelle carte, qui nous semble moins une production purement scientifique, qu'un guide utile pour suivre les opérations militaires des armées russes et persannes. Envisagée sous ce point de vue, elle acquiert un autre intérêt par l'Essai qui l'accompagne. Ce travail, d'un savant étranger, nous a paru fait avec soin et avec beaucoup de méthode. Il réunit une multitude de faits bien classés, et trace

avec exactitude les grandes généralités du pays et ses divisions politiques. Mais pourquoi M. Balbi donne-t-il le titre de statistique à un tableau qui ne présente que des nombres ronds et des données approximatives ? Peut-on faire la statistique d'un pays dont la population est si peu connue, que des voyageurs l'ont portée à 60 millions d'habitans et d'autres à 3 millions ; d'un pays dont les produits agricoles et industriels ne sont pas rigoureusement calculés, dont les ressources et les revenus sont éventuels, et un des secrets de l'arbitraire et du pouvoir absolu. Nous ne le pensons pas. L'Essai de M. Balbi n'en est pas moins, au reste, un travail consciencieux, et qui sera consulté avec fruit. Il est difficile de dire plus de choses en moins de mots et de les imprimer en caractères plus fins.

IV.

NOUVELLES.

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs de l'expédition du cap. Franklin. La lettre suivante en contient la relation la plus complète. Ce sont les nouvelles les plus récentes que l'on en ait.

Fort Franklin, au lac du Grand-Ours, 6 février 1826.

A New-York, nous fûmes accueillis avec bienveillance, et même avec intérêt, par la classe élevée des habitans de cette ville. Nous y passâmes huit jours fort agréablement, après lesquels nous partîmes pour Albanie, en remontant le fleuve Hudson, dans un bateau à vapeur. Nous nous arrêtâmes, chemin faisant, à West-Point, pour voir la grande école militaire qu'on y établit depuis peu.

Ce lieu rappelle des souvenirs pénibles à un Anglois, car c'est celui qu'occupoit l'armée américaine, au moment où le brave et infortuné major André fut surpris pendant qu'il négocioit avec le traître Arnold. Le fleuve Hudson est magnifique, et il arrose un pays rempli de beautés d'un caractère à la fois imposant et romantique. Albanie, siége du gouvernement de l'état de New-York, est une ville tranquille, bien bâtie et ancienne pour ce pays; mais on n'y remarque pas ce mouvement que le commerce entretient dans la ville de New-York. Nous acceptâmes l'hospitalité, qui nous fut offerte ici par le gouverneur de l'état, le général Witt-Clinton, homme aimable, poli et très-versé dans les sciences, et par M. Van-Ranseleer, propriétaire du comté qui porte ce nom, et sorte de grand-seigneur, désigné dans ce pays, sous le nom de patron. Nous fîmes connoissance chez lui, avec M. Celden, l'un des chefs du parti fédéral. Le dimanche, nous accompagnâmes le gouverneur à l'église, où l'officiant, ministre presbytérien, adressa à l'Éternel une prière particulière pour le succès et le salut des personnes de l'expédition.

A Albanie, nous louâmes trois voitures à quatre chevaux chacune, pour nous transporter à Lewistown, ville qui en est éloignée d'environ 420 milles. Notre société se composoit alors de cinq officiers, quatre soldats de marine, et du consul britannique (M. Buchanan,) qui nous avoit suivis, de New-York, et qui resta avec nous pendant tout le temps que nous mîmes à traverser les États-Unis et le Haut-Canada. M. Buchanan nous fut très-utile, par sa connoissance particulière des routes, des manières de voyager et des mœurs des habitans. Cependant, après que nous eûmes quitté la grande route de l'ouest, qui va à Buffalo, pour prendre celle qui mène

à Lewistown, situé sur le Niagara, nous trouvâmes, comme on devoit s'y attendre, sur une route peu fréquentée, moins de gîtes propres à suffire aux besoins de notre société. En suivant la route que nous venions de prendre, nous arrivâmes, à minuit, à une petite auberge où tout le monde étoit couché! La porte de la maison n'étoit fermée qu'au loquet; nous l'ouvrîmes et nous fûmes bientôt à l'abri. Les gens de l'auberge ne tardèrent pas à nous entendre; mais comme il faisoit assez froid, ils ne se soucioient pas de sortir de leurs lits et de nous apprêter à souper. M. Buchanan s'avisa alors d'un expédient, qui les fit bientôt lever. Il chargea l'un des montagnards écossois, qui nous accompagnoient, d'aller jouer de son flageolet dans le corridor où étoient placées les chambres à coucher. A peine avoit-il entonné l'air national *The Gathering of the Clans*, l'appel aux clans pour se rassembler, que l'aubergiste, sa famile et cinq ou six jeunes femmes sortirent de leurs chambres, et vinrent nous trouver. Ils prirent la chose fort bien, dirent que la musique étoit très-bonne, et se hâtèrent de nous servir un souper très-frugal, car il ne se composoit que de jambon; puis ils changèrent les draps des lits qu'ils venoient de quitter, et nous y fûmes coucher. Ces lits étoient encore chauds, quand nous y entrâmes. En quittant Lewistown, nous passâmes le fleuve Niagara, et nous le remontâmes ensuite l'espace d'environ sept milles pour contempler la chute, si justement célèbre, que le fleuve fait en cet endroit. On a souvent tenté de peindre cette chute, et jusqu'ici, selon moi, avec assez peu de succès. Je n'entreprendrai pas de la décrire moi-même; je me bornerai simplement à dire que, malgré les nombreux tableaux que j'en avois vus, le coup

d'œil qu'elle présente l'emporte encore de beaucoup par sa magnificence, sur les idées que je m'en étois formées. Les cataractes que j'ai vues ailleurs doivent être comptées pour rien, comparées à celle du Niagara. C'est un immense et superbe monument de la puissance du créateur, de celui qui dirige à son gré les eaux, et qui leur a imprimé ici un mouvement que toutes les forces humaines ne pourroient arrêter. Opposez Xercès, ses satrapes et ses chaînes au courant de ce fleuve prodigieux; placez-y le plus grand des potentats à la tête de la plus puissante armée qui ait jamais foulé la terre, et il suffira d'une minute pour les anéantir avec leurs hordes innombrables. Les environs de la chute forment un site agréable, où les habitans aisés de l'état de New-York viennent généralement passer la saison des chaleurs; on y voit plusieurs maisons heureusement situées, et entre autres une auberge, qui est placée de manière à dominer la chute. Ce bâtiment et quelques degrés en bois, établis sur les bords du fleuve, et qui permettent aux curieux de monter et de descendre, n'augmentent pas, il est vrai, la magnificence du spectacle; mais, d'un autre côté, ils n'y nuisent point, et la cataracte du Niagara est peut-être la seule dans le monde qui pût supporter de pareils accessoires. Cette chute a de si vastes proportions, qu'en contemplant le cours effroyable des eaux qu'elle précipite, l'œil aperçoit à peine les objets que l'industrie humaine y a joints..

De la chute du Niagara nous passâmes au fort Saint-Georges, situé sur le lac Ontario, à l'endroit même où le fleuve s'y jette; et, après avoir traversé le lac, nous débarquâmes à York, capitale du Haut-Canada. Nous fîmes un séjour de vingt-quatre heures dans cette

ville, après quoi nous montâmes dans des charrettes, et nous nous rendîmes par des routes affreuses, et par un pays mal habité, jusqu'au lac Simcoe que nous passâmes également. Après avoir descendu le fleuve Nattawassaga jusqu'au lac Huron, nous arrivâmes en peu de jours à Penetanguishene, dépôt naval, situé dans l'une des baies de ce lac. A Penetenguishene, nous fûmes rejoints par vingt-quatre Canadiens qui nous avoient été envoyés de Montréal. Le 23 avril, nous nous embarquâmes avec eux, sur deux grands canots qui, chargés de quelques provisions, nous avoient été expédiés du Bas-Canada dans le cours de la saison précédente. Montés sur ces canots, nous côtoyâmes les lacs Huron et Supérieur, et nous arrivâmes au fort William, le 10 mai, après avoir été retardés toutefois, pendant quelques jours, en partie par les glaces et en partie par les vents contraires.

Avant la réunion de la compagnie de la baie d'Hudson à celle des commerçans pelletiers du nord-ouest, le fort William étoit le principal entrepôt de cette dernière compagnie. Ici, nous échangeâmes nos grands canots contre quatre canots plus petits et plus propres à la navigation des rivières, et nous nous séparâmes en deux divisions. Le capitaine Franklin et moi, nous prîmes les devants dans un canot peu chargé, et MM. Black, Kendall et Drummond suivirent, emmenant les munitions dans trois autres canots. Nous arrivâmes le 15 juin à Cumberland-House, que vous pouvez vous rappeler avoir été notre quartier d'hiver dans la première année de notre expédition antérieure, et ce fut également durant l'hiver dernier le séjour de quelques-uns de nos gens qui, pourvus de trois bateaux et de quelques munitions, avoient quitté l'Angleterre au mois de juin 1824, dans

un bâtiment de la compagnie de la baie d'Hudson. Ils avoient repris leur voyage le 2 juin, et nous les rejoignîmes, le 20 du même mois, à temps pour les aider à atteindre et à franchir ce point élevé de terre qui sépare les eaux dont le cours est dirigé vers la baie d'Hudson, de celles qui se portent vers l'Océan-Arctique. Par suite de la sécheresse extraordinaire qui régna dans cette saison, nous eûmes bien de la peine à lancer les bateaux sur les ruisseaux qui sillonnent, dans divers sens, l'isthme de Methy, et surtout sur la petite rivière de ce nom, qui a près de trente milles de longueur, et qui, dans cette saison, n'offroit, sur aucun point, assez d'eau pour que les bateaux pussent flotter, si ce n'est dans quelques petits bassins séparés les uns des autres par des gués forts étendus et presque secs. Il nous fallut donc porter les canots pendant presque toute la longueur de l'isthme, et cela par des marécages où d'innombrables mosquites nous incommodoient à chaque pas. L'isthme de Methy, qui s'étend sur une chaîne de collines sablonneuses, a lui-même environ douze milles de long; et, durant ce trajet, les bateaux furent portés sur les épaules des marins, partout où ils ne pouvoient flotter sur les ruisseaux en question. Après cette opération pénible, qui causa des engorgemens aux jambes de la plupart de nos gens, nous descendîmes la rivière Athapeskow, et nous arrivâmes au fort Chepawayan, sur le lac des montagnes, le 15 juillet. En consultant les voyages de Mackensie, vous verrez que c'est du fort Chepawayan que cet explorateur partit, le 3 juin 1789, pour son mémorable voyage à l'Océan-Arctique, dans le cours duquel il découvrit le fleuve qui porte son nom, et ouvrit au commerce des pelleteries une vaste étendue de pays jusqu'alors inconnus.

Le capitaine Franklin dut rester au fort Chepawayan jusqu'à ce que M. Black y fut arrivé, afin de pouvoir congédier ceux des Canadiens qui devoient retourner chez eux dans cette saison, et de faire quelques autres dispositions pour la suite de l'entreprise; mais pour qu'il ne se perdît pas de temps, il fut convenu que je prendrois les devants, en emmenant avec moi les cinq bateaux, et je pars en conséquence le 21.

Les canots, sous MM. Black et Kendall (M. Drummond étant resté à Cumberland-House pour herboriser sur le Saskatchevan), arrivèrent enfin à Chepawayan le 23; et le surlendemain le capitaine Franklin, après avoir renvoyé au Canada un canot chargé des voyageurs dont les services ne lui étoient plus nécessaires, partit pour me rejoindre. Nous fûmes tous rendus au lac de l'Esclave le 26 juillet, seulement deux jours plus tard que nous n'y étions arrivés dans la seconde année de notre expédition antérieure; différence dans la marche, qui ne doit s'attribuer qu'à la connoissance perfectionnée que nous avions acquise de la route et du mode de voyager, et aux bonnes dispositions faites par le cap. Franklin. Après avoir passé deux jours sous le toit hospitalier de M. Macvicar, qui nous avoit témoigné tant d'intérêt à l'époque de nos souffrances antérieures, je m'avançai de nouveau; et, suivant la côte méridionale du grand lac de l'Esclave, j'atteignis enfin le fleuve Mackensie, et j'y pénétrai. Le courant de ce superbe fleuve nous emporta rapidement en avant; et, le 3 août, nous arrivâmes au fort Simpson, situé au confluent du fleuve des montagnes et de la Mackensie. En descendant toujours ce dernier fleuve, nous parvînmes, le 6 du mois, à sept heures du matin, au fort Norman, c'est-à-dire à 200 milles plus loin, où nous débarquâmes. Au fort Norman je

laissai un bateau chargé d'une portion de nos munitions, et d'un équipage d'élite pour le capitaine Franklin; et, marchant toujours avec les autres, je sortis du fleuve Mackensie, et je remontai celui du Grand-Ours, qui s'unit à ce dernier, à environ 30 milles au-dessous du fort Norman. La rivière du Grand-Ours a un courant très-rapide; car, quoiqu'elle ait 76 milles de long (25 lieues), on le descend en huit ou neuf heures; tandis que, pour le remonter, il faut trois ou quatre jours de marche. Le 16 août, nous arrivâmes au fort Franklin, qu'on s'occupoit alors de bâtir.

M. Dease, l'un des principaux négocians de la compagnie de la baie d'Hudson, qui, accompagné d'un petit nombre d'hommes, s'y étoit rendu au mois de juin, dans le but de faire quelques préparatifs pour nous recevoir, ne s'attendoit pas à nous voir arriver avant le 25 septembre. Le capitaine Franklin atteignit, avec les personnes de sa suite, le fort Norman, le lendemain du jour où je l'avois quitté; puis, laissant en arrière M. Black, avec les munitions, lui et M. Kendall descendirent rapidement le fleuve, avec un équipage de sept hommes, y compris l'interprète esquimaux. Le troisième jour, ils avoient dépassé le fort Bonne-Espérance, lat. 67° 28′, qui est le dernier des postes de la compagnie, et, en trois jours de plus, ils atteignirent enfin l'Océan-Arctique. Ils virent que le fleuve s'y jetoit, par plusieurs bouches, séparées les unes des autres par des deltas fort bas, que les débordemens du fleuve submergent, en général, au printemps. L'île des baleines de Mackensie, terme du voyage du navigateur de ce nom, est un des plus avancés de ces deltas; mais cette île est environnée par les eaux douces du fleuve, et ce n'est qu'en approchant de l'île de Garry,

30 milles plus loin, vers la mer, qu'on aperçoit enfin l'eau salée, qui se distingue de l'eau bourbeuse de la rivière, par une nuance très-tranchante. Le capitaine Franklin débarqua à l'île Garry, six mois justes après l'époque de son départ d'Angleterre, et ses amis n'apprendront peut-être pas, sans émotion, que là il déploya, pour la première fois, un drapeau en soie, que sa femme avoit brodé, dans sa dernière maladie, et qu'elle lui avoit remis avec un pressentiment malheureusement trop bien fondé, qu'ils ne se reverroient plus dans ce monde.

L'île de Garry est située au 69° 29′ de lat. par le 135° 41′ de longit. occidentale. De son point le plus élevé on aperçut un grand nombre de baleines noires et blanches, et de veaux marins. Après y avoir passé un jour pour y faire des observations astronomiques, et avoir joui du plaisir de contempler une mer sans glaces, les voyageurs partirent pour retourner au poste d'où j'écris; ils y arrivèrent le 6 septembre. Pendant leur absence nous avions donné, au fort que nous y avions bâti, le nom de Franklin, qu'il porte maintenant. Ils aperçurent dans l'île de Garry plusieurs traces de campemens abandonnés un peu auparavant par les esquimaux, mais malheureusement ils n'y rencontrèrent aucun individu de cette nation. On plaça cependant, dans leurs huttes, quelques petits ouvrages en fer; et depuis on a eu la satisfaction d'apprendre, par une tribu d'Indiens, appelés *Yeux vifs*, qui fréquentent le fort Bonne-Espérance, que ces présens ont été trouvés par ceux auxquels ils étoient destinés, et qu'ils ont servi à les prévenir beaucoup en notre faveur. A compter de son départ de New-York, le 26 mars, jusqu'au 6 septembre, époque de la réunion des deux divisions citées plus haut, au fort Franklin, et y compris un relèvement fait, pendant l'absence du capitaine Franklin, de la côte septentrionale du lac de l'Ours, l'expédition a parcouru l'espace de 5,160 milles, dont 596 situés dans les États-Unis, et les parties habitées du Haut-Canada. Elle reprendra ses travaux, dès que les fleuves seront débarrassés des glaces qui les obstruent; ce qui n'aura pas lieu avant la fin de juin prochain. Dans le mo-

ment où j'écris, tous ceux qui composent l'expédition se montrent contens et jouissent d'une bonne santé. Ils paroissent ne pas douter du succès de leurs efforts.

Depuis long-temps on a remarqué, entre les Finlandois, les Surjaus, les Wotjaks, les Tscherming, etc., une grande affinité dans la langue et les mœurs. Le docteur Sjongren vient d'obtenir la permission de l'empereur de Russie d'entreprendre un voyage pour faire des recherches sur ces peuplades.

Le célèbre voyageur Beltrami a découvert, dans un couvent de l'intérieur du Mexique, un manuscrit de la plus grande rareté, peut-être unique. C'est l'Évangile, tel qu'il fut dicté par les premiers moines espagnols, connus sous le nom de moines conquérans qui abordèrent dans ces parages, et qui fut traduit, par Montézuma, en langue mexicaine (probablement en caractères hieroglyphiques) lorsqu'il embrassa le culte catholique. Ce manuscrit, grand in-folio, est d'une écriture élégante, sur un papier indigène qui ressemble au parchemin, mais plus large que le papyrus.

La nouvelle expédition russe de découvertes, composée des vaisseaux de la marine impériale, le Moller et le Seniavin, sous les ordres des capitaines Stanjikowich et Litke, a pour objet la reconnoissance des côtes appartenantes à la Russie, dans la partie nord de l'Océan-Pacifique. Le premier de ces bâtimens est chargé d'explorer les côtes N.-O. et les îles Aleutiennes, et le second les côtes orientales de l'Asie, le détroit de Behering, les rivages de Kamschatka, les îles Carolines, la mer d'Otschosk, etc. Ce voyage doit durer quatre ans.

On vient de retrouver, à Vienne, le manuscrit du journal du célèbre voyageur Seetzen. Le docteur Heinrichs, son parent, l'a acheté d'un Italien, et se propose de le publier incessamment. Il n'est pas besoin d'ajouter

que les amis de la géographie attendent cette curieuse relation avec une vive impatience.

Extrait d'une lettre du capitaine Clapperton.

Ilio ou Eyo, capitale du Youriba, 22 février 1826.

Sans doute vous et tous nos amis, dans notre chère patrie, avez dû être extrêmement alarmés quand vous avez appris la mort de mes compagnons de voyage. J'ai été fort mal; mais, ayant été mon propre médecin et ayant pris des médicamens très-forts, je me suis, avec l'aide de la divine Providence, tiré d'affaire, et je me sens animé d'un nouveau courage.

J'ai été fort bien accueilli ici : dans deux jours, je partirai pour Youry, où Pearce fut tué. Je m'y procurerai ses papiers, s'ils n'ont pas été expédiés en Europe par Bello. J'apprendrai toutes les circonstances relatives à la mort de mon compagnon.

J'ai fait ici des découvertes importantes; car, à chaque pas que l'on fait, on trouve quelque chose de nouveau. J'ai franchi une chaîne de montagnes dont auparavant on ignoroit entièrement l'existence, et j'ai traversé un des royaumes les plus grands de l'Afrique : cependant son nom même étoit inconnu en Europe. J'ai séjourné près de deux mois dans la capitale de ce royaume. Le célèbre Niger n'est qu'à denx journées de route, à l'est du point où je me trouve. On ne peut révoquer en doute qu'il ait son embouchure dans le golfe de Benin. Je vous en dirois bien davantage dans cette lettre; mais j'ai expédié pour l'Europe des copies de mon journal avec toutes mes observations. J'espère que vous m'écrirez par la voie de Tripoli; la route de l'ouest est douteuse.

EXTRAIT

DU VOYAGE DE M. A.-W. KEPHALIDÈS

EN SICILE.

Palerme plaira difficilement à quiconque a vu Milan, Vérone, Bologne, Florence, Rome et les autres belles villes d'Italie. La rue d'une longueur démesurée, qu'on nomme *le Cassaro*, et qui cependant n'est ni aussi longue ni aussi large que le Corso de Rome, et les rues de Tolède et Macqueda, qui la croisent en faisant suite l'une à l'autre, ont de belles maisons; mais on y cherche en vain les chefs-d'œuvre d'un Palladio ou les palais de marbre de la Strada Balbi à Gênes, et surtout ce qu'elles ont de passable ne dédommage nullement de la quantité innombrable de coins sales et dégoûtans dont on est obligé de traverser les exhalaisons pestilentielles.

Toutefois, on trouveroit difficilement dans une autre ville un point de vue aussi intéressant que celui dont on jouit dans le carrefour que forme la réunion des rues Macqueda et de Tolède avec le Cassaro. On découvre de trois côtés des collines

verdoyantes; et, en se tournant vers le quatrième, on aperçoit les flots azurés de la mer; d'ailleurs, les rues offrent une activité qui fait plaisir: grâce à la douceur du climat, tout le monde travaille dehors; les fenêtres sont réellement des portes vitrées s'ouvrant sur des balcons où, une heure avant le coucher du soleil, tout le beau monde se réunit, s'il ne va pas se promener en voiture à la Marina. C'est un spectacle ravissant de voir une grande maison ornée du haut jusqu'en bas de belles femmes; du moins l'imagination les suppose telles sous un si beau ciel et au milieu d'une atmosphère embaumée par les suaves émanations des orangers. Mais si nous en pouvons juger d'après notre court séjour dans cette capitale, rarement un beau visage est caché derrière le voile blanc des femmes; quant aux hommes, ils nous ont paru avoir un caractère de laideur particulier, et ils ne la cachent guère. Nous devons cependant convenir que nous avons vu quelques figures jolies, longues, à traits délicats et fins, qualités par lesquelles les Palermitaines diffèrent des Romaines, dont la physionomie est plus pleine et plus forte. La foule dans les rues est telle que l'on a peine à la percer, notamment dans le Cassaro, et surtout à cause de sa quantité innombrable de misérables voitures dont le bruit nous rendoit presque sourds.

Une chose nouvelle pour nous, et qui nous fit grand plaisir, car nous n'avions pas encore vu Naples, fut l'aspect des boutiques des marchands d'eau. On sait que, dans l'Italie méridionale, on ne peut boire l'eau fraîche sans y mêler de la glace ou de la neige : à toutes les tables, on sert ordinairement de la glace, ou bien on met les carafes dans de la glace. L'eau fraîche étant donc un produit de l'art, se vend comme tel : c'est dans de petites boutiques où sont empilés de chaque côté, en assez bon ordre, des citrons, des oranges, des brugnons et toutes sortes de fruits du midi ; entre cès tas sont placés de grands bocaux de verre remplis d'eau, dans lesquels jouent des poissons dorés. Une multitude de petits jets d'eau s'élance d'entre les fleurs odorantes, et tout, au milieu de la rue, dont la chaleur est brûlante, exhale la fraîcheur agréable d'une petite oasis ; de sorte que, même avant que la boisson fraîche ait produit son effet, on est ranimé par la vue de cette petite grotte.

Les maisons sont construites comme dans toute l'Italie méridionale; les toits sont presque entièrement plats; au lieu de fenêtres, il y a des balcons avec des portes vitrées. Les édifices publics, surtout les églises, sont bâtis dans un style singulier, bizarre et sans goût: aussi se croit-on dans un monde nouveau. Les ornemens sont baroques et les couleurs disparates ; tout est original, outré

et extraordinaire. On voit, dans les différens étages de la fontaine pyramidale qui s'élève près du théâtre Réal Carlino, une véritable production de l'architecture sicilienne; une quantité de chétives colonnes, mêlées de têtes d'éléphans, de chevaux et d'autres animaux orneront ce monument, composé des matériaux les plus précieux, mais produit d'un cerveau dépourvu d'invention.

La cathédrale, d'ailleurs très-intéressante, est un mélange d'architecture sarrasine, normande et italienne. Le toit est absolument plat; les fenêtres sont très petites, et ont des arcades en ogives comme celles de la chapelle sombre du roi Roger dans le château royal. L'édifice principal est flanqué de bâtimens latéraux, dont la partie supérieure est dentelée, mais sans aucun ornement; d'ailleurs, l'église n'en a pas beaucoup. Les colonnes se rapprochent assez de la forme primitive qui leur a servi de modèle, celle d'un arbre. La partie postérieure est surmontée d'une méchante coupole très-ordinaire; de chaque côté, on en voit une rangée qui sont modernes, de mauvaises proportions et peintes en vert. Cette église renferme les tombeaux d'Henri VII, de Frédéric II, de Roger et de Constance : ce sont d'énormes masses de porphyre sans ornemens particuliers.

Le palais du vice-roi, appelé aujourd'hui *palais-royal*, ne renferme de remarquable que la chapelle

de Roger. Des colonnes, d'un travail extraordinaire, supportent les arcs dont la hardiesse étonne. Les siècles ont imprimé une couleur grise aux murs; les fenêtres hautes et étroites, avec leurs arcs extrêmement aigus, ne laissent pénétrer que de foibles rayons de lumières dans l'obscurité terrible de ce sombre édifice. Des niches, des angles saillans et rentrans contribuent à lui donner un aspect encore plus mystérieux. Nous ne nous souvenions pas d'avoir vu dans toute l'Italie un bâtiment dont l'intérieur, par son caractère de gravité en quelque sorte impénétrable, eût produit une impression si profonde sur notre ame.

Les deux châteaux de plaisance de Cuba et de Zisa ne sont pas moins remarquables. Le Cuba est situé sur la route qui mène à Monréale : on le nomme aujourd'hui *Borgognone*, parce qu'il sert de caserne à la cavalerie; borgognone signifie un *casque*. Le Zisa est peu éloigné du précédent. Mais le premier, presque entièrement détruit, à l'exception des murs extérieurs, a été rebâti de nouveau, tandis que le Zisa, bien conservé, est l'habitation d'un noble palermitain; c'est un édifice d'une grande élégance. Il me semble que l'architecture sarrasine tient le milieu entre la gothique et l'italienne : du moins le Zisa, de même que la cathédrale, a le toit entièrement plat; mais ce toit est entouré d'une balustrade gothique à

pointes et surmonté de petites tours aiguës. Les arcs des fenêtres sont également gothiques. Dans les angles du Cuba nous vîmes également des ornemens gothiques. A l'extérieur, ces deux châteaux sont presque entièrement dénués d'ornemens.

Les étrangers ont, avec raison, vanté la perspective dont on jouit de dessus le toit du Zisa. La vallée qui conduit à Monréale et toute la plaine qui entoure Palerme y déploient leur charme inconcevable. Nous sommes environnés par des collines verdoyantes et par la plaine azurée de la mer sur laquelle s'appuyoit la voûte lumineuse du ciel dont la clarté extraordinaire faisoit ressortir avec un éclat plus vif la teinte des prairies émaillées de fleurs, des tapis de verdure et des haies d'orangers, comme si tout le paysage eût été composé d'une réunion d'opales, d'émeraudes, de saphirs et de millions de pierres précieuses les plus brillantes, disposées à la manière d'un tableau en mosaïque; une odeur suave de violette et de rose se mêle à l'effet éblouissant des couleurs, et répand, sur les montagnes, les prairies et la mer, l'harmonie, le repos et la tranquillité.

La promenade la plus agréable, à cause de ses alentours, est celle du bord de la mer ou de la Marina. Cependant on n'y rencontre, pas plus que dans la plupart des villes d'Italie, une belle allée ou un bocage de plaisance : pourquoi les

Palermitains porteroient-ils du bois à la forêt? Afin de défendre la ville contre la fureur des flots de la mer, on a, snr une étendue de plusieurs centaines de pas, bordé le rivage d'une digue en pierres de taille indestructibles. Tous les soirs, en été, les herbes marines, dont la puanteur seroit insupportable, sont enlevées, aux frais du public, de tous les endroits où la mer les a jetées; ensuite, au son d'une musique gaie, arrive toute la jeunesse de Palerme; les uns se promenant à pied, les autres en voiture, vont et viennent, s'arrêtent pour se parler et reprennent leur course. Il faut en convenir, quand on marche le long de la mer calme que la terre entoure d'une rive rocailleuse et dentelée, ou bien qu'au bruit des vagues sans cesse agitées, on se sent ranimé par la fraîcheur vivifiante de l'air marin; quand enfin la lune éclaire la perspective magique, cette scène de nuit semble ne pouvoir être comparée à aucune autre dans le monde, si cependant celle du golfe de Naples ne lui est pas supérieure.

Cette promenade mène au Flora, le jardin favori des Palermitains; quoiqu'il soit, de même que tous les jardins d'Italie, arrangé sans grâce et sans agrément, nous autres gens du nord, nous étions enivrés de plaisir en parcourant ses allées embaumées par les émanations des orangers. D'ailleurs, il est rempli d'une multitude qui ne respire que la joie; de tous les côtés retentit

le son des guitares ou le bruit du tambourin qui accompagne la tarentelle. Une troupe de jeunes gens dansoit au son d'un petit violon; tous se démenoient comme des fous en agitant des castagnettes. Dans un autre coin, un vieillard, entouré d'une foule nombreuse, jouoit habilement du psaltérium avec une espèce de sistre; il avoit les doigts de la main en action garnis de dés en fer-blanc que traversoient de petits crochets. Près du jardin, une foule nombreuse jouoit aux boules, divertissement chéri des Italiens. A Palerme, on s'y livre avec tant d'ardeur, que, dans les rues étroites, où la jeunesse ne se gêne pas à cause des passans, on risque souvent d'attraper un coup fâcheux; car les boules ou les pierres sont lancées à la hauteur d'un homme, sans que les joueurs aient la précaution de crier : *Prenez garde à vous !*

Un étranger ne doit pas négliger de visiter le palais du prince de Ventimiglia, nommé aussi *palais Belmonte;* ce n'est pas à cause du petit nombre de tableaux insignifians qu'il renferme, car, en ce genre, Palerme n'a rien qui mérite l'attention d'un voyageur; mais c'est pour la vue magnifique dont on y jouit de la mer, du port, des montagnes et de la plaine. Le prince semble dédaigner cette perspective magnifique; car, suivant la mode de l'Italie, le palais est presque entièrement vide, il est sur une hauteur qui n'est

qu'un rocher nu. Le prince y a fait apporter de la terre, et lui a ainsi fait produire une végétation assez maigre. Il en est de même de tous les bâtimens des Italiens. Avec des efforts prodigieux et une dépense énorme, ils se procurent de superbes palais de marbre et des villas délicieuses : dès que tout est fini, ils s'en ennuient, et laissent ces édifices abandonnés jusqu'à ce que tout tombe en ruine.

A sept milles à peu près de Palerme est le hameau de Baggaria, où les princes de Butera, de Valguarnera, de Palagonia et d'autres ont leur maison de campagne. Nous y allâmes, en suivant le bord de la mer entre des amandiers, des orangers parfumés et des aloès innombrables qui, dans ce pays, forment les haies des champs. Nous traversions, avec la vitesse de l'éclair, les prairies verdoyantes. Notre voiturier, très-complaisant, nous fit voir avec un empressement officieux trois à quatre villas, dont aucune ne se distinguoit ni par la magnificence du dedans ou du dehors ni par le goût du plan et des distributions. La végétation des jardins étoit partout fort riche, mais tout étoit mal dessiné; c'est comme en Italie. Dans le palais du prince de Butera, qui est le premier pair du royaume, et jouit d'une fortune immense, dont l'héritière est devenue la femme d'un pauvre lieutenant hanovrien, ce qui nous parut le plus remarquable, étant si

près de l'Afrique, fut une jeune fille blonde avec des yeux bleus. Nous supposions alors qu'un si joli visage, coupé comme celui des Allemandes, ne se trouvoit pas dans toute la Sicile; mais ensuite nous en avons rencontré plusieurs, notamment à Catane. La vue qui s'offre au spectateur, quand il est sur la Montagnuola, près du palais du prince de Valguarnera, est si riche, si variée et si étendue, qu'elle suffit pour donner une idée de la force de la végétation dans les contrées méridionales.

Le prince actuel de Palagonia a fait presque entièrement disparoître les monstres en sculpture dont la folie de son père avoit entouré le palais: néanmoins, on se croit encore dans la maison d'un insensé. Au-dehors, l'imagination est assaillie et tourmentée par des figures extravagantes; en dedans, par des grimaces qui se répètent dans les miroirs dont les murs sont revêtus. Il y a surtout un salon dont tous les miroirs sont triangulaires; de sorte que, lorsqu'une compagnie nombreuse y est réunie, il doit paroître rempli de nains, de cretins et de toutes sortes d'êtres difformes. Il est surprenant que le prince et toute sa famille ne soient pas devenus fous; au contraire, c'étoient les hommes les plus doux, les meilleurs, les plus hospitaliers du monde, comme le sont en général les Siciliens. Les gens de la maison refusèrent d'accepter de nous la

moindre récompense; ils nous menèrent partout, même dans la chambre à coucher du prince, qui, dans ce moment, se faisoit habiller. Comme rien ne le distinguoit, nous autres gens épais du nord ne le reconnûmes pas, de sorte que nous ne lui donnâmes pas les témoignages de politesse que nous lui devions.

On va au mont Pellegrino par une route qui rappelle la grandeur imposante des voies romaines, par la hardiesse avec laquelle une partie, appuyée sur des arcades, conduit au-dessus des vallées; et cependant cet ouvrage immense et dispendieux n'établit pas une communication entre deux pays différens, comme les monumens immortels de Napoléon, qui, tels que les routes magnifiques du mont Cénis et du Simplon, unissent les contrées du nord avec celles du sud des Alpes; il ne conduit pas non plus, comme la voie Appienne, à un port; il aboutit à la grotte dans laquelle une sainte fille vécut, mourut et fut enterrée. Nous ne sommes pas certainement insensibles aux charmes de la grotte de sainte Rosalie; mais il n'est pas moins très-surprenant que le gouvernement sicilien, dans un pays qui n'a aucune route praticable pour les voitures, à l'exception du chemin de Palerme à Trapani, dont un particulier, nommé *Testa*, fit faire à ses frais la plus belle partie jusqu'à Monréale, ait commencé par établir une route sur ce massif de

rochers. Les Siciliens n'ont donc pas tort de se plaindre de ce que, depuis un demi-siècle, ils paient des impôts considérables pour la construction des grandes routes, et de ce que, néanmoins, personne ne peut s'éloigner en voiture à trois lieues de son habitation. Du reste, sur toute l'étendue de la route dont il est question ici, on n'entend d'autre exclamation que : « *Eh viva Santa Rosalia !* » dans d'autres lieux de l'île c'est : « *Eh viva Maria !* » Celui à qui ces mots s'adressent répond : « *E San-Giuseppe in compagnia !* »

Ce groupe de rochers est, comme on sait, celui sur lequel Hamilcar Barcas, sans alliés et sans aucun secours de sa patrie, se maintint avec une hardiesse incroyable, et se défendit, pendant trois ans, comme un désespéré, contre les Romains ; et certainement Polybe a grande raison de dire que cette montagne, escarpée de tous les côtés, est aisée à défendre, et que, sur son sommet, se trouve un château rendu impénétrable par la nature. Sans doute il entend par ces mots la pointe la plus haute, d'où encore aujourd'hui on signale l'arrivée de tous les navires destinés pour Palerme, puisque les Romains ne bloquoient le Pellegrino que du côté de cette ville. On ne sait pas avec certitude si Hamilcar ne tiroit pas ses provisions des cantons éloignés ou de la mer qui baignoit le pied des rochers, plutôt que du dos de la montagne, sur lequel, suivant le

récit de Polybe, on faisoit la récolte et on élevoit des bestiaux (1). Il faut que la nature du pays ait bien changé ; car, ayant gravi sur cette montagne dans la plus belle saison de l'année, nous n'y avons pas trouvé de terre propre à ensemencer ; nous n'y avons vu que des troupes d'ânons arrachant les maigres touffes d'herbe qui croissoient entre les rochers.

Sur la cime de Pellegrino il y a une petite chapelle ouverte de tous les côtés. Avant que l'on y entre, on n'aperçoit déjà plus que la vaste étendue de la mer à une profondeur immense. Sur sa surface, d'un bleu foncé, s'appuie la voûte du ciel. A cette élévation le bruit des vagues se perd, et elles ne présentent qu'une apparence unie à

(1) M. Kephalides suit ici l'opinion de Cluverius. M. Mannert (*Geographie der Griechen und Ræmer*, T. IX, 2e partie, p. 388) ne la partage pas. Il pense qu'Hamilcar s'étoit posté sur le cap, nommé aujourd'hui *San Vito*, que les anciens n'ont pas désigné par un nom particulier. Il en est question dans Ptolémée, sous le nom d'*Œgi Tarsos akra;* mais, par une erreur assez familière à ce géographe, il est placé trop au sud-ouest. De ce point, Hamilcar pouvoit couvrir *Drepanum*, et conserver la possession de la ville d'Eryx, quoique les Romains fussent maîtres de la montagne et de la plaine de ce nom. Ceux-ci étoient obligés d'avoir une armée d'observation à l'est de *Panormus*, pour protéger cette ville et toute la côte septentrionale de la Sicile contre les entreprises d'Hamilcar. X.

l'œil de l'observateur qui les comtemple à une si grande distance.

De ce lieu, nous retournâmes à la chapelle de Sainte-Rosalie ; c'est une grotte sauvage qui s'enfonce profondément dans le rocher; par-devant, elle est fermée d'un mur qui représente la façade d'une église; la grotte n'est couverte que jusqu'au point où s'étend la voûte de rochers; la partie antérieure, derrière le mur, est à ciel ouvert; dans l'instant où nous y étions, les rayons rougeâtres du soleil couchant, pénétrant jusque dans le fond du sanctuaire sombre, répandoient une lumière magique dans ce séjour de la mélancolie. De grandes touffes pendent le long des parois rocailleuses, et dans le fond la sainte, belle et jeune, paroît endormie à la lumière tremblante de quelques lampes. Des pierres précieuses étincellent autour de sa tête, un vêtement magnifique enveloppe son corps charmant; ses joues blanches comme le lis semblent animées par la lueur des lampes; le bruit même le plus petit n'interrompt pas son sommeil, on écoute pour s'assurer que sa poitrine ne respire pas; sa tête repose doucement, appuyée sur sa main droite; un ange veille sur cette vierge si aimable. Vers minuit, la lune éclaira notre retour à Palerme.

Une course à Monréale, où l'on va par la belle route que Testa, évêque de ce lieu, fit faire à ses

dépens, ne nous offrit rien de remarquable, à l'exception des nefs hardies de la cathédrale, détruite par un incendie, et d'un couvent dont le revenu de 120,000 piastres est bien plus intéressant que quelques tableaux suspendus dans ses corridors, et dont cependant les jeunes mendians monréalois qui s'empressoient autour de nous pour nous servir de cicérone, nous vantoient extrêmement la beauté ; il ne nous fut pas possible de découvrir rien qui méritât notre attention. Il nous parut inutile de visiter le riche couvent de San Martino, qui est à quatre milles de Monréale, et dont les nobles moines qui mangent annuellement 100,000 piastres, crurent démontrer leurs lumières à un voyageur allemand en lui disant que quelques-uns d'entre eux étoient francmaçons et entretenoient des maîtresses. Harassés de fatigue de parcourir sans fruit les rues brûlantes de chaleur de cette petite ville, nous nous mîmes en route pour revenir, entourés d'une foule de mendians qui exprimoient, à la manière italienne, le vide de leur estomac et de leur bourse en frappant de leurs doigts leur ventre et leurs poches.

J'ai déjà parlé plusieurs fois de la beauté de la plaine entre Palerme et Monréale; réellement on ne peut cesser de vanter sa fécondité. Indépendamment des autres arbres fruitiers et des plantes

propres à l'Italie méridionale, les vergers plantés d'orangers y sont si pressés les uns contre les autres, que l'on croit voir une forêt véritable. Parmi leurs rameaux garnis de fleurs embaumées et les branches des tendres amandiers chargés de fruits, les rossignols faisoient entendre leur voix mélodieuse; l'Oréthus, aujourd'hui Ammiraglio, roule ses ondes jusqu'à la mer à travers des prairies émaillées de fleurs, et dont la verdure offre mille nuances diverses. Le ciel est serein et l'atmosphère remplie des émanations les plus douces; de sorte que, dans cette vallée délicieuse, la nature semble s'être parée pour ravir tous les sens.

Nous ne partîmes point de Palerme sans avoir rendu une courte visite à son université. On y enseigne la logique, la métaphysique, l'èloquence, l'histoire de l'église, l'arithmétique et les élémens du dessin; il faut aussi y ajouter le grec. Le professeur d'éloquence parla sur l'union nécessaire de cet art et de la poésie; ce qu'il démontra par des passages d'Horace et de Cicéron; ensuite il fit l'éloge de ces deux arts, soit par d'autres tirades d'auteurs classiques dont l'autorité sembloit le pétrifier, soit par des raisonnemens absolument de la même sorte, mais aussi peu solides que ceux qu'employoit Marc-Antoine Muret pour prouver l'excellence de la théologie. Ce dis-

cours élégant, pédantesque et bien soutenu de textes classiques, montroit parfaitement l'esprit de l'enseignement en Italie.

Le grec nous parut cultivé avec plus de zèle qu'en aucun autre lieu d'Italie; du moins le professeur nous assura qu'on s'en occupoit dans quatre classes, c'est-à-dire qu'on expliquoit quatre auteurs; car, dans toutes, les écoliers étoient les mêmes : dans la classe des commençans, on lisoit le Nouveau-Testament; dans la seconde, Lucien; dans la troisième, Isocrate; enfin, dans la quatrième, Homère. Quel déraisonnable arrangement! Par malheur, nous ne pûmes visiter que la première classe, où l'on étudioit le Nouveau-Testament. Une demi-douzaine de théologiens, déjà vêtus de l'habit sacerdotal, y étoient réunis. Le livre saint y étoit traité plus mal que chez nous dans les écoles les plus chétives : l'explication se bornoit à analyser de la manière la plus pitoyable la forme des phrases, et à en déduire le sens mécaniquement. Ces ecclésiastiques montrèrent une curiosité extrême de savoir comment nous nous y prenions pour un exercice de ce genre; ils furent très-surpris d'apprendre que l'on s'occupoit chez nous de chercher d'une manière critique le sens des mots, et souvent de l'expliquer de différentes façons; ils nous assurèrent que, dans leur pays, cela n'étoit absolument pas permis; ils supposoient que la

méchante grammaire de Padouc, dont ils faisoient usage, étoit traduite en allemand, et qu'on s'en servoit dans nos écoles.

Nous nous préparions cependant à voyager dans l'intérieur de l'île, ce qui exige divers petits arrangemens que ne demandent pas des excursions dans le continent d'Italie. D'abord, il faut se pourvoir d'un passe-port spécial de la police de Palerme; ce qui s'obtient très-facilement pour une piastre, par l'intervention du consul de sa nation. Ensuite on a besoin de lettres de santé ou de contumace; indépendamment de l'argent qu'elles nous coûtèrent, elles nous prirent plusieurs jours, et nous fîmes bien vingt-cinq courses pour nous les procurer. Enfin, il est difficile de se pourvoir de bonnes lettres de change. Porter en espèces toute la somme dont on a besoin, seroit non moins dangereux qu'embarrassant, car on perdroit beaucoup sur l'or qui, dans les villages de Sicile, n'a pas cours comme monnoie, et ne pourroit être vendu aux orfévres qu'à raison de son poids; et, quand on voit les bourgades de l'île, on a de la peine à se figurer qu'on puisse y trouver un boucher ou un boulanger, et encore moins un orfévre. En revanche, les négocians de Palerme pourroient être disposés à donner des mandats ou des lettres de change; mais il s'agit de savoir si, dans ces trous misérables, on feroit honneur à leur signature: alors quelle ressource pour un voyageur, dans des

lieux où l'on trouve à peine des traces de justice et d'autorité légale! Grâce à la complaisance de M. Sanyer et compagnie, marchands de verre allemands, qui ont des correspondans et des entrepôts dans toutes les villes maritimes d'Italie, où on les connoît sous le nom de *Signori Cristallari Germanesi*, nous obtîmmes, sur plusieurs petites villes, des mandats qui furent payés immédiatement.

De plus, comme dans la plupart des petites villes de Sicile, par exemple à Castro-Giovanni qui compte 11,143 habitans, on ne trouve pas d'auberges, ou qu'elles y sont détestables, on ne doit pas négliger, avant de quitter Palerme, de se faciliter l'entrée des couvens, en prenant des lettres de recommandation pour les abbés, ou, comme on les nomme en Sicile, *Padri rettori*. Alors on peut espérer avec certitude que l'on sera logé sûrement et proprement. Il faut naturellement pourvoir soi-même à sa nourriture; on parvient, par une récompense généreuse, au frère servant, ou par une offrande en argent pour des messes, à établir, autant qu'il est possible, l'équilibre avec la munificence ecclésiastique. Sans lettre de recommandation, on ne pourroit pas entrer directement dans un couvent; il seroit nécessaire d'employer l'intervention des vice-consuls pour lesquels il est également bon d'avoir des lettres; ce sont ordinairement des Siciliens, et ils sont très-complai-

sans. Dans ces lieux éloignés, il n'est pas superflu de trouver en eux un appui.

On sait qu'il n'est pas possible de parcourir la Sicile en voiture. Peut-être les ressources de cette île malheureuse ne suffiroient pas pour établir des routes commodes et durables sur des montagnes escarpées et hachées, à travers des déserts sauvages parsemés de rochers épars, des marais impraticables et des collines mobiles de sable. La route de Palerme à Monréale et de là à Alcamo, longue de vingt milles de Sicile, coûte des sommes exorbitantes; c'est la seule de l'île que l'on puisse parcourir en voiture; on a le projet de la prolonger jusqu'à Trapani, les communications avec cette ville étant très fréquentes, à cause du commerce du sel.

Il faut donc voyager à cheval ou avec un mulet ou un âne; ces derniers sont à très-bon marché; mais leur pas est lent, et ils ne font que de très-petites journées. On s'épargnera beaucoup de désagrémens en n'ayant pas de valise. Les Siciliens ne sont pas accoutumés à ce moyen de transporter les effets; ils les partagent et les suspendent de chaque côté de l'animal, dont la selle n'est disposée que pour cette manière de les arranger; il convient donc d'avoir deux petites valises pesant chacune cinquante livres. Grâce à Dieu, nous fûmes débarrassés de tout ce tracas; nous n'avions qu'un bagage mince et fort léger;

nous le portions sur notre dos. Nous allions à pied; ce qui, en Sicile, par le défaut d'occasion de se rafraîchir, est plus pénible qu'en Suisse. D'ailleurs, on est souvent obligé de prendre des guides, parce que les routes sont souvent très-difficiles à reconnoître; on n'y rencontre jamais de villages, et rarement des maisons, où même il n'y a personne.

On ne peut voyager en Italie aussi sûrement qu'en Sicile; nous sommes, sur ce point, de l'avis de notre compatriote Bartels. Les Palermitains s'expriment tout autrement à ce sujet. La veille de notre départ, quand on sut, à souper, que nous projetions de parcourir l'intérieur de l'île, un de nos commensaux déploya toute son éloquence pour nous peindre, sous le jour le plus terrible, les dangers de l'île et la méchanceté des habitans. Il nous assura que, même à Palerme, lorsque, dans la nuit, on s'éloignoit un peu des maisons du Piano della Marina, lieu où étoit située notre auberge, et où nous avions souvent passé assez tard sans le moindre dérangement, on étoit à l'instant assassiné. Que seroit-ce donc dans les déserts de l'île maudite? Vouloir y pénétrer sans être escorté par des campieri, étoit ne pas plus s'inquiéter de sa personne que de celle d'un chien mort; il ajouta que, si nous le désirions, il nous procureroit, ce soir-là même, non par intérêt personnel, et à bon marché, des cam-

pieri sûrs. Un généreux désintéressement ou une misérable lâcheté sont la cause de ce bavardage sans fondement. Dans l'intérieur de l'île, les habitans n'avoient pas même la pensée que l'on pût être volé ; nous n'en avons pas entendu citer un seul exemple. On prétend que les Anglois ont beaucoup contribué à cette sûreté; de quelle manière? Nous l'ignorons ; car ils n'ont établi ici ni police ni gendarmerie, ce qui seroit beaucoup plus nécessaire dans leur pays; et, d'ailleurs, toutes ces institutions appartiennent à l'ordre de choses ancien.

Il est quelquefois utile, auprès des officiers de police et autres, de passer pour Anglois, parce que ce peuple a exercé pendant quelque temps la suprématie dans l'île ; néanmoins, nous nous sommes aussi bien tirés d'affaire, comme Allemands; car la pensée d'être pris pour ce que nous n'étions pas, nous étoit insupportable; et, à la grande surprise de nos deux compagnons de voyage, qui étoient Anglois, nous déclarions vivement que nous étions Allemands toutes les fois qu'on appeloit des Anglois : cette méprise doit aisément se pardonner aux Siciliens ; car, pendant tout le temps du blocus continental, ils ne voyoient d'autres étrangers que des Anglois séjourner dans leur île. Un grand avantage, résultant de cette circonstance, est que les Siciliens sont devenus très-tolérans pour les hérétiques.

Alamo, Ségeste, Salemi.

La route de Palerme par Monréale et Sala di Partenico à Alcamo passe par de hautes collines coupées par les vallées les plus fertiles. Si l'île étoit aussi bien cultivée qu'elle l'est dans ce canton, et même jusqu'à Ancona, six milles plus loin, ses habitans seroient les plus riches de l'Europe. On conçoit qu'avant d'y parvenir, il faudroit que les Siciliens fissent des dépenses énormes pour avoir des grandes routes praticables; mais finalement, quand ils se seroient épuisés pour cela, ils n'auroient ni relations actives ni commerce, que d'autres causes plus profondes ont paralysés.

Sala di Partenico est une petite ville assez importante. Les Siciliens, portés à exagérer les nombres, lui donnent 12,000 habitans; la moitié se rapproche plus de la vérité. Ce lieu, de même que la plupart des villes de Sicile, à peu d'exceptions près, a un aspect extrêmement triste et désert. Les maisons, quoique bâties en pierres, ressemblent à des cabanes jaunâtres de Bohémiens, et leurs toits verts ne contribuent pas à leur donner un air plus gai. Les rues sont assez larges, mais sales et puantes; on n'y aperçoit que quelques vieillards hideux et affamés, et des enfans couverts de haillons et à moitié nus. De

vieilles femmes, ressemblant à des sorcières, laissent pendre autour de leur tête crasseuse les boucles de leurs cheveux gris ; les jeunes se cachent dans des vêtemens noirs monstrueux qui couvrent à la fois la tête et le cou ; les hommes portent des capotes brunes qui protègent également le cou, se terminent au-dessus de la tête par un bonnet pyramidal, et ne laissent voir qu'un visage pâle ; ce qui fait que tous les paysans ont une mine qui porte à se défier d'eux. Si leur conduite probe, franche et amicale ne nous eût pas promptement réconciliés avec leur extérieur repoussant, nous aurions eu beaucoup de peine à nous plaire parmi eux ; mais, à l'exception d'un accident insignifiant, nous n'avons pas trouvé, dans tout notre voyage, la moindre trace de fausseté ni de perfidie. De même que les insulaires du Grand-Océan, ils étourdissent les étrangers de leur curiosité enfantine. Lorsque notre petite caravane entroit dans une petite ville, elle étoit bientôt entourée d'une foule d'oisifs qui nous assuroient amicalement qu'ils n'étoient venus que pour nous servir.

Nous ne tardâmes pas à gagner Alcamo, petite ville qui est moins laide que la précédente. C'étoit un samedi ; on y célébroit, de même qu'à Sala di Partenico, la fête d'un saint. En général, il en étoit ainsi dans toutes les petites villes de Sicile où nous sommes entrés. On promène en

procession la statue du saint, on tire force coups de fusil, et l'on passe la plus grande partie du temps à ne rien faire. On consomme ainsi une quantité extraordinaire de munitions; mais une bonne partie de la communauté vaque à ses occupations habituelles.

Dans le commencement, le dialecte sicilien nous parut presque inintelligible; le langage des gestes fut donc une ressource. Au lieu de nous demander si nous voulions louer des mulets, on posoit deux doigts ouverts et renversés sur un troisième; on nous demandoit de même, en élevant un certain nombre de doigts, combien nous voulions de mulets et de chrétiens; car, dans cette île comme dans l'Italie inférieure, un chrétien signifie un homme.

Le lendemain, 23 avril 1815, nous rencontrâmes la première ruine grecque, le temple de Ségeste ou Egeste, à huit milles siciliens d'Alcamo. Nous formions une petite caravane; plusieurs habitans de la campagne, des commerçans, et des ecclésiastiques qui alloient à Trapani ou à Lilybée s'étant joints à nous. Durant les cinq premiers milles, on traverse des vallées variées et fertiles; les collines qui les entourent sont cultivées avec soin jusqu'à leur sommet, on passe entre des haies épaisses d'aloès et de cactus. Dans le lointain on aperçoit Castellamare, jadis le port de Ségeste; c'est un paysage d'une beauté ravis-

sante. A l'ouest, sur le cap Lilybée, le mont San Giuliano, près de Trapani, s'élève en forme pyradale. De toutes parts, des prairies charmantes et parsemées d'arbrisseaux nous entouroient; la voix des rossignols étoit encore plus ravissante au milieu de cette contrée si riche.

Sur les bords de la Fiume Freddo ou San Bartolomeo, la scène changea brusquement. On est entouré de collines nues et incultes; à peine y croît-il çà et là quelques plantes chétives. Après avoir doublé l'angle d'une montagne, nous découvrîmes, sur la cime d'une éminence, le temple bâti, il y a trois mille ans, par les Ségestains, à l'honneur de Diane. A l'instant, le motif de notre voyage en Sicile nous fut révélé clairement; l'aspect de ce monument divin nous donna des ailes : quoique nous fussions obligés de marcher, avec des efforts pénibles, à travers des marais, et que la chaleur fût accablante, bientôt nous nous trouvâmes au milieu des colonnades. Ce temple dorique, que quelques auteurs consacrent à la Vénus céleste, est situé hors de l'enceinte des ruines de l'ancienne Ségeste, sur une colline très-basse, qui est coupée à pic par une énorme ravine, notamment vers le sud. Les colonnes, l'architrave et le fronton sont, à quelques réparations près, très-bien conservés; mais il ne reste rien de la cella ni du reste de l'intérieur. C'est un des monumens les plus parfaits et les plus grands de l'anti-

quité : sa longueur est de soixante-dix pas, sa largeur de trente (1). Entre chaque couple des six colonnes de la façade, il y a une entrée; il paroît qu'il y en a eu aussi sur les côtés. Ces colonnes ne sont pas d'une seule pièce comme les romaines, elles sont formées par des pierres posées les unes sur les autres, et percées, dans le milieu, d'un trou carré, par lequel passoit probablement un axe en bois pour soutenir l'ensemble, car il paroît que l'on n'a commencé à se servir de plomb, à cet effet, que sous Auguste. Si l'on avoit employé à Ségeste un métal quelconque, on en retrouveroit encore quelque parcelle.

Combien l'impression que produisit sur nous l'aspect de ce temple dorique, d'un goût sévère, sans aucun ornement et modèle d'une simplicité majestueuse, différoit de celle que nous avions éprouvée en contemplant les ruines romaines moins considérables et les jolies et élégantes colonnes du *Forum* ! On croiroit que le temple a été bâti par les républicains énergiques, et les autres édifices par les Grecs ingénieux, tant le style de l'édifice paroît opposé au caractère des hommes qui l'ont élevé. Il faut convenir aussi que les ruines grecques empruntent de leur situation, dans

(1) Denon, dans son *Voyage en Sicile* (p. 94), dit que le plan du temple de Ségeste est un carré long de 177 pieds 2 pouces 6 lignes sur 74 pieds 10 pouces.

le paradis sicilien, un charme que les ruines romaines ne peuvent avoir.

Après avoir achevé un repas très-gai au pied de ce temple duquel Verrès enleva probablement la belle statue de Diane, nous gravîmes, sur la montagne escarpée où étoit la ville de Ségeste, au nord-est du temple. De là, nous jouîmes d'une des plus belles vues qu'il soit possible de se figurer. La vallée, traversée par le *Crimisus* (Fiume Freddo), déployoit la richesse et la variété de végétation propre aux contrées méridionales. Les Alpes de la Suisse peuvent être aussi fraîches et aussi fleuries que les prairies de la Sicile, mais il leur manque cette atmosphère douce et ces teintes d'une délicatesse inexprimable. Ce fut sur les siéges détruits du théâtre des Ségestains que nous contemplâmes ce spectacle divin. Cet édifice étoit bâti en grosses pierres sans mortier; on les voit encore entassées sans ordre les unes sur les autres; toutefois on reconnoît les rangées des siéges et l'emplacement de la scène. Les anciens entendoient parfaitement l'art de placer leurs théâtres. Le Ségestain, assis au sien, voyoit les campagnes riantes qui entouroient sa ville, son port à Castellamare; plus loin, à droite, la mer, et à l'ouest le cap Lilybée et le mont Eryx. Le Syracusain et le Taorminien apercevoient, de leur place au théâtre, le premier des ports où la puissance des Athéniens étoit venue échouer; le second, la

Calabre, le cap Pelore et son détroit, enfin la pyramide gigantesque de l'Etna toujours fumante.

Les restes de Ségeste ne consistent d'ailleurs qu'en tas de pierres dont on ne peut deviner l'ancienne forme; cette ville s'est peut-être étendue sur les collines, autrement son enceinte auroit été extrêmement resserrée : la montagne escarpée ne portoit probablement que l'acropolis ou la citadelle. Les bains sulfureux, que les anciens connoissoient dans les environs de Ségeste, y sont encore : ils ne sont plus fréquentés ; on les désigne simplement par le nom d'*I-Bagni.*

En allant de Ségeste à Salemi, on traverse des prairies où l'on admire l'effet bienfaisant du climat du midi. Nous avions de la peine à nous faire jour à travers les amandiers, les figuiers, les vignes, les orangers, les citronniers, les caroubiers et d'autres arbres fruitiers de toutes les espèces. Les champs étoient très-bien cultivés, et les moissons sembloient sortir avec impatience du sein fécond de la terre. Tantôt les campagnes éclairées par le soleil brilloient de tout leur éclat, tantôt un léger nuage les enveloppoit d'un demi-jour magique. Accompagnés du chant continuel des rossignols, nous allâmes d'une vallée verdoyante à l'autre de ce paradis, et nous parcourûmes ce paysage magnifique; nous passâmes par Calatafimi et Salemi qui, de même que toutes les villes

de Sicile, sont bâties sur le haut d'une montagne. Celles-ci ne sont pas couvertes de forêts sombres; mais la nature y est si riche, que l'on trouve la végétation encore plus abondante qu'on ne se l'étoit figuré. Quel contraste dans le centre de cette île étonnante! Dans le Val di Noto, nous avons souvent vu les steppes les plus misérables qui, parsemées, à perte de vue, d'innombrables fragmens de rochers, ne produisoient absolument rien, ou ne donnoient avec peine que quelques chaumes chétifs.

Au moment où nous entrions à Salemi, on y faisoit une procession solennelle pour remercier Dieu d'avoir envoyé de la pluie dont on étoit privé depuis deux mois; sécheresse peu commune dans cette saison peu avancée. Une longue file d'hommes enveloppés de leurs capotes brunes, et d'autant de femmes vêtues de noir, suivoit, en chantant, la croix et les cierges; mais tout ce monde n'avoit nullement l'air recueilli.

Notre arrivée fit une sensation extraordinaire dans cette petite ville isolée; une foule nombreuse nous suivit dans une rue étroite jusque devant une auberge que nous jugeâmes la plus misérable qu'il fût possible de voir; mais, par la suite, nous avons eu plus d'une occasion de nous convaincre du contraire. La petite rue étoit si pleine de monde, que nous eûmes beaucoup de peine à ôter notre mince bagage de dessus les mulets. Ces

gens se disoient les uns aux autres : « Voilà des » coureurs de pays qui parcourent toute la terre » pour voir des antiquités. » Mais, bien loin de nous offenser en rien, ils nous faisoient toujours place. La réception amicale de notre hôte et de sa jeune femme, et surtout le souvenir délicieux de tout ce que nous avions vu dans la journée, nous eurent bientôt réconciliés avec toutes les incommodités de notre gîte; nous finîmes par en rire, et nous passâmes la soirée très-gaiement, dans l'espérance de voir le lendemain Selinonte, célèbre par ses palmiers.

Castelvetrano.

Notre troupe, la moitié montée sur des ânes, le reste à pied, traversa le lendemain des prés fleuris, de fertiles champs de riz et de grasses prairies où paissoient de nombreux troupeaux de bœufs à cornes très-hautes. Homère a bien saisi le trait caractéristique de cette contrée quand il a dit dans l'Odyssée : « Après avoir échappé aux dangers de Charybde et de Scylla, nous arrivâmes dans l'île d'une divinité puissante. C'est là que paissoient les bœufs au large front et les nombreuses brebis du soleil. »

En effet, on voit dans ces cantons peut-être les plus beaux bœufs de l'Europe; ils sont pleins de force et de courage; leurs cornes, qui ressem-

blent à deux bras d'homme qui s'élèvent au-dessus de leur tête en s'écartant, leur donnent un air extrêmement fier. Au Campo Vaccino, à Rome, on voit aussi des bœufs dont les cornes ont les pointes éloignées de plusieurs pieds l'une de l'autre.

Le pays devint plus plat et plus uni, mais sans être moins fertile. On cultive dans ces cantons beaucoup de riz; de petits ruisseaux procurent la facilité d'inonder les champs; mais ce procédé indispensable, pour que le riz réussisse, corrompt passablement l'air.

De toutes parts on voit croître spontanément des plantes et des fleurs que l'on élève à grands frais et avec beaucoup d'efforts dans nos jardins. On ne découvre de marques d'une existence misérable que chez l'habitant de ce paradis; quoique nous vissions partout une abondance extrême de toutes choses, nous n'apercevions au marché des villes que des oranges et des citrons aigres ou doux. Nous n'avons trouvé des cerises qu'à Messine. Il étoit impossible d'avoir des pommes, des poires et d'autres fruits semblables, ou bien ils étoient mauvais. Les prunes même sont regardées comme des raretés.

Des obstacles particuliers, en Sicile, pour le voyageur à pied, sont les *fiumarre* ou torrens, sur lesquels il est très-rare que l'on ait construit des ports. Le Belici, qui, selon Cluverius, est le

Crimisus, sur les bords duquel Timoléon et les Corinthiens battirent les Carthaginois, causa un grand embarras à notre colonne de piétons. Il fallut qu'ils montassent en croupe derrière ceux des nôtres qui se faisoient porter par des ânes.

Les habitans de Castel-Vetrano ont fait graver au-dessus de leur porte cette inscription en gros caractères : *Palmosa civitas Castri veterani.* A peine entrés dans la ville, nous fûmes, quoiqu'elle parût déserte, environnés d'une foule de spectateurs curieux; deux ou trois s'offrirent à l'instant pour être nos conducteurs et nos domestiques de place, nous assurant en même temps qu'ils seroient, toute leur vie, nos très-dévoués serviteurs. Nous avions une lettre de recommandation pour un Don... quelconque, habitant de ce lieu ; mais ni ce personnage, ni le vice-consul britannique auquel un Anglois, notre compagnon de voyage, s'adressa, ne purent nous être d'aucun secours, car tous deux étoient absens. La ville manquoit d'auberge ; les habitans nous assurèrent qu'elle seroit absolument inutile. Nous prîmes donc le parti d'aller, avec nos ânes, au couvent des Dominicains; ces bons pères eurent l'extrême obligeance de nous faire entrer dans une grande pièce où il n'y avoit que les quatre murs, sans vitres aux fenêtres, et sans siéges ni bancs pour s'asseoir ou se coucher. Chacun étendit donc son manteau de taffetas gommé, vêtement excellent

pour voyager, et l'on se reposa assez bien, tandis que notre Anglois alla courir la ville avec le *spenditore* ou dépensier pour acheter de la viande, des plantes potagères et un paquet de macaroni.

Nous nous imaginions fermement, après avoir lu la magnifique inscription qui décore la porte de la ville, que nous reposerions à l'ombre de palmiers majestueux; au lieu de cela, nous étions couchés sur la dure dans le couvent des Dominicains; nos petits paquets sous la tête en guise d'oreiller, et une espèce de bohémien nous servoit de camérier. Enfin un père charitable, qui venoit de se lever de table, nous donna, après s'être bien informé à plusieurs reprises si nous étions chrétiens, sa paillasse, sur laquelle nous nous jetâmes aussitôt; enfin le cuisinier nous appela au réfectoire. On avoit servi pour nous une table dans la salle longue et sonore où les frères conventuels dînoient ordinairement : le cuisinier, le camérier, le spenditore et quatre frères servans se tenoient auprès de nous en silence. Notre repas fut prompt; il n'y avoit pas moyen de se procurer des cuillers, chacun des bons pères avoit emporté la sienne; par conséquent, pour manger la soupe, nous eûmes recours à des croûtes de pain creusées.

Le repas fini, nous parcourûmes la ville, dont la population est à peu près de 15,000 âmes : c'est un véritable sépulcre, partout le silence d'un désert; rien que de méchantes cabanes,

grises de vétusté, où l'on n'aperçoit que la misère et l'oisiveté, nulle part de l'activité; à peine voit-on dans les rues quelques individus en guenilles. Sortis par une des portes, nous vîmes devant nous, quoiqu'à 6 milles de distance, les ruines du temple de Selinonte qui ressembloient à celles d'une ville; les colonnes isolées présentoient l'aspect de tours. Derrière nous, la mer s'étendoit à l'horizon, comme une bande d'un vert pâle. Combien elles sont petites, en comparaison de ces monumens gigantesques, toutes les ruines des édifices romains, à l'exception de celles du colisée, des thermes, et des palais des empereurs! Si jamais l'église Saint-Pierre est détruite, alors seulement le monde contemplera un spectacle qui l'emportera sur celui que nous avions sous les yeux, et sur tous ceux du même genre dans tous les temps.

Le soir nous nous reposions tranquillement sur nos matelas; tout à coup nous entendons un bruit terrible et des coups de fusil. Chacun de nous conjectura aussitôt qu'il s'agissoit d'une fête religieuse; nous ne nous trompions pas, c'étoit celle du patron des capucins. Il faisoit un beau clair de lune; nous sortîmes, le camérier courut en avant, nous le suivîmes pour voir de près la cérémonie. Trois tambours ouvroient la marche; ils étoient suivis d'une croix élégamment éclairée de lanternes de papier, puis venoit un joueur de

cornemuse ; les sons de cet instrument couvroient ceux du chœur des musiciens qu'il précédoit. Ceux-là s'évertuoient de leur mieux, il en résultoit un tintamarre affreux. Ensuite marchoit la véritable troupe des fidèles; mais, soit par l'effet singulier du clair de lune, soit par celui du grand nombre de lanternes et de cierges, soit par celui de leur costume désavantageux, car leurs capotes les cachoient jusqu'au nez, soit enfin parce qu'ils crioient avec une force extrême, ils présentoient un aspect effrayant.

La procession arrivée près de l'église, un corps qui composoit l'arrière-garde commença à faire un tel tapage avec des fusils, des pistolets, des fusées et des pétards, que tout ce que nous avions entendu jusqu'alors n'étoit qu'une bagatelle en comparaison.

Ensuite toute la foule entra dans l'église, les tambours, la cornemuse et les chanteurs ne cessant pas de se faire entendre. Un capucin étant monté à l'autel, la foule se mit aussitôt à genoux ; il commença, en dialecte sicilien, un discours véhément et non dépourvu d'éloquence, sur l'amour extraordinaire du sauveur pour les hommes; puis se tournant vers le crucifix de l'autel, en le montrant de la main, il s'écria, avec un accent inspiré, en s'adressant à la foule ébahie : « N'est-il pas vrai, » ames ferventes, que même dans vos plus gran- » des peines, dans l'extrême misère et en danger

» de mort, vous vous écrierez avec moi : *Eh viva*
» *el crocefisso !* » Chacun répéta de toute sa force
ces mots, au bruit des tambours et de la corne-
muse. Le moine proféra d'autres exclamations
qui furent répétées avec les mêmes accompagne-
mens : la dernière fut pour la *divina providenza.*
Ensuite chacun s'en retourna chez soi. Alors nous
pûmes tirer nos genoux de la position incom-
mode où ils avoient été pendant toute l'allocution,
ce qui avoit fourni l'occasion à notre camérier de
se moquer de nous.

Un de nos compagnons, qui étoit resté au cou-
vent, avoit subi un examen sévère. Un père, pro-
fitant du temps où cet étranger étoit seul, l'avoit,
comme étant vraisemblablement hérétique, pas-
sablement attaqué sur ce point, puis avoit fini
par lui demander des numéros pour la loterie.
On nous a souvent fait la même demande quand
on apprenoit que nous étions hérétiques; de
même que nos compatriotes, dans un cas pareil,
s'adressent aux fous ou aux gens condamnés.

Selinonte.

Le 25 avril, nous allâmes voir les ruines de
Selinonte, que les Siciliens nomment les ruines
de Pileri, d'après un lieu chétif situé dans le voi-
sinage. Nous trouvâmes des plaines fertiles, où,
pour la première fois, nous vîmes les myrtes

dans toute leur beauté : les parties incultes, notamment du côté des ruines, sont couvertes de palmites (*chamærops humilis*) : les Siciliens nomment *giumarra* ce petit arbre, auquel Selinonte doit sans doute son surnom de riche en palmiers, car on ne voit dans tous les environs aucun autre végétal de cette famille. Si, comme le pense Fazello, la ville tire son nom du céleri sauvage (σελινον), la nature du sol a passablement changé, car nous ne nous souvenons d'avoir vu que le palmite.

Sur la côte maritime s'élève une colline où sont éparses les ruines des trois temples gigantesques, mais hors des murs de la ville. On descend par le flanc occidental de la colline dans une vallée sablonneuse que traverse un maigre ruisseau qui n'a pas la force de couler jusqu'à la mer. C'est probablement le Belici qui, suivant le témoignage de Fazello, coule près d'un marais d'eau de mer stagnante, à peu de distance des trois temples doriques. Quant au marais, cet auteur a raison, car le cours du ruisseau est entièrement arrêté : il n'a probablement d'issue dans la mer que lorsque l'abondance des pluies l'a considérablement gonflé. Ce même marécage causa jadis de grands désagrémens aux Selinontins par ses exhalaisons pestilentielles ; enfin, Empedocle les tira d'affaire. Nous étant informés du nom de ce ruisseau, ou nous dit qu'il n'en avoit pas de par-

ticulier ; c'est à tort que quelques cartes le désignent sous celui de Madiuni. Après l'avoir passé, on marche à l'ouest, et l'on gravit sur une seconde colline près du bord de la mer ; c'est là que Selinonte étoit autrefois située ; aujourd'hui, il y a encore une tour de signaux. Dans la vallée, à l'ouest de cette colline, et par conséquent de la ville, coule le vrai Madiuni, ou le *Selinus*. Par conséquent, Selinonte étoit baignée, de chaque côté, par deux petites rivières ; ce sont celles que le patriote Empedocle réunit à ses frais et conduisit dans un marais pour le nettoyer.

Les ruines des trois temples, sur la colline occidentale, sont les débris des plus grands monumens de l'Europe ; leur aspect frappe d'étonnement, on ne peut le comparer qu'à celui du colisée de Rome. Du milieu de la masse énorme de débris qui ressemblent à des quartiers de rochers provenant d'une montagne écroulée, s'élèvent quelques colonnes gigantesques ; toutes les autres sont étendues pêle-mêle à terre. Cependant la colonnade septentrionale du temple le plus voisin de la mer est tombée d'une manière si régulière, que sa chute n'a pu être causée que par un tremblement de terre. Les pierres dont les colonnes étoient composées, et il y en a ordinairement sept, sont étalées en ligne droite l'une devant l'autre ; les chapiteaux subsistent encore en grande partie : leur surface carrée est de cinq pas. Il est

difficile de se persuader que ces débris énormes ne sont pas des productions de la nature. Les enfoncemens et les ravins qui les séparent, sont remplis d'arbrisseaux très-hauts, et habités par d'innombrables lézards. Nous avons mesuré un morceau d'architrave long de vingt pieds, d'une hauteur et d'une épaisseur proportionnées. Quelle force prodigieuse n'a-il pas fallu pour élever ces masses pesantes sur des colonnes hautes comme des tours ! Nous paroissions comme des pygmées à côté de ces blocs ; un seul suffit pour nous mettre à l'abri d'une violente ondée de pluie. Il faut bien prendre garde de ne pas tomber dans les ravins entre les ruines. Les trois temples sont situés parallellement les uns aux autres ; leur long côté est tourné vers la mer. Le style de leur architecture est dorique, comme ceux de Ségeste et de Girgenti.

Nous prenions notre repas tous les quatre avec le muletier assis sur un chapiteau, tandis que les vagues de la mer brisoient, en grondant, contre le pied de la colline, lorsque nous vîmes un train d'une soixantaine de mulets, dont quelques-uns portoient des litières accompagnées de cavaliers, et d'une troupe de campieri ou guides armés, s'approcher des ruines. C'étoit une princesse palermitaine qui, avec ses suivantes et ses cavaliers, venoit visiter les antiquités. La curiosité nous fit sauter à l'instant sur le sommet des débris de

colonnes pour mieux voir toute cette troupe. Notre imagination échauffée nous faisoit espérer d'apercevoir des Alcines dans ces plaines éternellement mémorables ; d'ailleurs, toute la troupe avoit un air passablement romantique ; mais, à notre chagrin extrême, il ne sortit des litières que des antiques qui, probablement, offroient moins d'intérêt pittoresque ou historique, que les débris que nous avions devant les yeux. En conséquence, prenant à la main Fazello et Cluverius, nous nous tournâmes vers ceux-ci.

Les ruines de la ville sur la seconde colline à l'ouest, au-delà du ruisseau anonyme et stagnant, ne sont pas, à beaucoup près, aussi gigantesques ; elles consistent dans les ruines d'un petit temple et de quelques édifices construits aussi en pierres énormes. Nous ne vîmes pas les latomies dont parle Fazello, ni le grand mur qui défendoit la colline contre les envahissemens de la mer ; cet auteur pense que Selinonte étoit située sur un promontoire; aujourd'hui, la côte est absolument unie ; peut-être l'action des vagues a-t-elle emporté la montagne. Dans tous les cas, la ville ne peut avoir été située sur cette petite éminence, où il n'y a de la place que pour quelques rues; il ne s'y trouvoit sans doute que l'acropolis ; la ville devoit s'étendre dans la vallée.

A six milles des temples, on voit la carrière de laquelle les Selinontins tiroient leurs pierres; afin

d'en faciliter le transport, une route particulière, dont on reconnoît encore les restes, conduisoit à ce lieu. L'antiquité a laissé aux âges futurs, dans cette carrière, une énigme que personne n'a pu encore deviner. Il s'y trouve un morceau du fût de colonne de la forme d'une meule de moulin qui n'est détachée tout à l'entour, de la masse des rochers, que par une entaille large au plus d'un pouce; mais toute la base y tient encore; on se demande quelle sorte d'instrument on peut faire pénétrer dans cette ouverture si étroite pour achever de détacher l'énorme bloc, et ensuite quelle machine on emploîroit pour enlever ce lourd fardeau.

Avant de nous éloigner de ces ruines, nous eûmes encore une fois une preuve du caractère bienveillant et hospitalier des Siciliens. Etant allés demander de l'eau à une ferme voisine où il y avoit un puits, la servante nous invita instamment à entrer dans la maison de son maître. Celui-ci nous reçut dans sa chambre, qui ressembloit à une salle du temps de l'antique chevalerie. Les manières de ce brave homme furent aussi amicales que s'il nous eût connu depuis dix ans. En une minute la table fut couverte de mets. Comme une partie de notre caravane nous attendoit, et que la soirée s'avançoit, nous ne pûmes profiter de l'obligeance de notre hôte qui en fut très-chagrin; mais il nous donna une bouteille de bon vin, et

l'accompagna de ses souhaits pour le succès de notre voyage. Nous avons plus d'une fois encore eu des preuves semblables de la bonté des Siciliens, et, plus tard, des Italiens du Sud. Nous nous croyons d'autant plus obligés d'en faire mention, que des voyageurs mal avisés ont attribué à ces peuples simples et bons un caractère d'étourderie et de méchanceté qui empêche de voyager avec agrément et sûreté dans leur pays. Du moins, nous n'avons jamais rien éprouvé de déplaisant en Sicile, tandis que le bavardage des Toscans, plus civilisés, nous a beaucoup incommodés.

Sciacca.

Comme on ne peut point passer la nuit dans le voisinage des ruines, nous retournâmes à Castel-Vetrano. Le lendemain, un brave paysan de ce lieu, homme fort intelligent, nous conduisit par une suite de belles collines bien cultivées à Sciacca, lieu qui portoit autrefois le nom de *Thermæ Selinuntiæ.* Chemin faisant, notre guide s'informoit, avec une curiosité enfantine, de notre pays et de tout ce qu'il produisoit. Un de nos compagnons s'étant trouvé incommodé, ce bon paysan descendit de son âne, et força le malade d'y monter, sans vouloir rien accepter en récompense.

Ayant parcouru douze milles, nous arrivâmes sur le bord de la mer, dont l'air frais nous avoit

ôté notre lassitude; quel plaisir de marcher si près des vagues, qu'elles viennent de temps en temps mouiller les pieds! Bientôt, nous arrivâmes sur les bords du Corbo, petit ruisseau, l'ancien Atys. On s'y arrêta pour faire un maigre repas, composé de mauvais pain, de saucisson et de vin de Marsala. Le pain de Sicile, de même que celui de toute l'Europe méridionale, se fait sans levain aigre; ce qui lui donne, quoiqu'il soit, à Palerme, très-beau et très-blanc, un goût douceâtre et désagréable. Dans l'intérieur de l'île où il est grossier et mal cuit, il est à peine mangeable. Le vin ordinaire de table porte le nom de *Marsala;* un millionnaire anglois, établi dans cette ville, vend aux Siciliens, avec un profit passable, leur propre vin convenablement préparé. En général, un étranger ne se nourrit pas facilement à son gré dans cette île. Les Siciliens tuent rarement de jeunes bêtes; aussi le veau, le chevreau et les poulets sont assez rares et chers. A Palerme, une poule rôtie nous coûtoit neuf tarins (près de 4 fr. 50 c.). Dans les provinces, nous n'avons pas pu nous en procurer. On n'a donc pour ressource que le mouton et les œufs. Le vendredi et le samedi, il n'y a pas moyen de songer à la viande; il faut, ces jours-là, se contenter de poissons dégoûtans. Enfin, dans l'intérieur du pays et dans les petites villes, il n'est pas possible, faute de glace, de boire frais; et le mauvais vin fait frissonner.

A trois heures après midi, nous vîmes Sciacca, bâtie sur une hauteur, dont le pied est baigné par la mer; cette ville, dont la population est de 11,500 ames, ressemble d'ailleurs à un ancien repaire de brigands. C'étoit un jour de marché, tout y étoit plein d'activité et de mouvement. On ne doit pas s'étonner de trouver en Sicile des villes si peuplées; il n'y a presque pas de villages dans l'ile, du moins n'y en avons-nous pas rencontrés, à l'exception de ceux de l'Etna. Les habitans des villes sont cultivateurs; toutes les semaines, ils vont passer quelques jours dans les champs, ou bien ils rentrent tous les soirs chez eux. On conçoit quel désavantage résulte, pour l'agriculture, d'un tel état de choses.

Nous traversâmes une écurie pour entrer dans une chambre qui ressembloit au plus infâme bouge; les matelas sales exhaloient une odeur infecte; des myriades de puces nous sautèrent sur le corps et le couvrirent de piqûres. Cependant le ciel, le climat, le pays, la mer, en un mot tout ce qui nous entouroit étoit ravissant. Comme le vent souffloit bon frais de l'ouest, et qu'il n'y a rien à voir sur la route de Sciacca à Girgenti, nous fîmes marché avec le capitaine d'un spéronara pour nous conduire à ce dernier endroit.

Avant de nous embarquer, nous allâmes visiter les eaux thermales; elles sont dans une belle

vallée près de la mer ; passablement chaudes et très-fortement imprégnées de soufre, elles nous donnèrent lieu de supposer qu'une colonie étoit venue s'établir ici sur le territoire de Selinonte, et que c'est là l'origine de Sciacca, située sur la pointe d'une colline qui s'élève au-dessus des bains et de la mer.

Tous les voyageurs ont été frappés de la position des villes de Sicile, bâties sur de hautes montagnes ; il en est bien peu qui, telles que Catane, Castel-Vetrano et quelques autres, fassent exception. Faut-il attribuer cette particularité au caractère hardi des Siciliens? Cependant Agrigente, au temps de sa plus grande puissance et de sa plus grande splendeur, étoit dans une plaine. Aujourd'hui que Girgenti n'a pas plus de force ni d'éclat qu'une caverne de bohémiens, elle est sur la pointe d'une haute montagne ; il en est de même de *Tauromenium*, remplacé par Taormina. Au contraire, les villes les plus importantes de la Sicile moderne, telles que Palerme, Catane, etc., sont dans des plaines. Nous pensons que c'est par le sentiment de leur foiblesse que les Sicilens ont transporté leur ville sur des montagnes et des rochers, parce que dans les plaines ils n'étoient pas en état de se défendre contre les Sarrasins, les Normands et d'autres peuples ennemis.

Quand nous nous fûmes embarqués, le vent

s'appaisa un peu, et dans la première heure nous ne parcourûmes qu'un peu plus de quatre milles : cependant nous fûmes passablement ballotés; mais ayant gagné un peu le large, le vent du ponant, extrêmement frais, nous poussa avec tant de vitesse, que nous semblions voler sur la surface des eaux; en trois heures nous eûmes fait les quarante milles qui restoient encore jusqu'à la rade de Girgenti. Notre petit navire, qui n'avoit pas plus de vingt pieds de long, étoit quelquefois tellement penché sur le côté, que sa voile plongeoit à chaque instant; nos habits étoient mouillés par les vagues.

Nous ne pûmes que rendre justice à l'habileté de nos marins; notre Anglois lui-même fut étonné de la dextérité et de la promptitude avec laquelle ils conduisirent leur petit navire à travers les lames, de manière à profiter de leur impétuosité pour accélérer sa course, en lui faisant éviter le danger de chavirer. L'idée seule de la possibilité de cet accident, qui sembloit nous menacer à chaque instant, nous faisoit dresser les cheveux; toutefois, nous prenions plaisir à passer, avec la rapidité de la flèche, à la vue de la côte où nous apercevions les montagnes dans le lointain, et plus près les caps qui la bordent. Le lieu le plus dangereux fut Punta-Alba, car c'est à ce cap que les lames sont le plus hautes et le plus agitées. Là étoit *Heraclea.*

Au Molo di Girgenti, les officiers de santé, ayant lu notre patente, nous donnèrent aussitôt la pratica ou la permission de débarquer.

Cette rade n'est nullement l'ancien port des Agrigentins, qui étoit situé quelques milles plus à l'est, à l'embouchure de l'Akragas; quoique ce Molo di Girgenti soit petit et misérable, nous ne tardâmes cependant pas à être entourés par la foule qui nous accompagna jusqu'à la porte de l'auberge. Nous y trouvâmes des mulets que l'on avoit probablement déjà sellés, dès le moment où l'on avoit aperçu de loin notre petit navire se diriger vers le port, parce que l'on supposoit que nous n'irions pas à pied du bord de la mer à la ville; ce fut cependant ce que nous fîmes, et nous eûmes assez d'un âne, bien modeste, pour porter notre mince bagage. Ayant gravi sur la pente escarpée de l'Akragas, nous aperçûmes avec ravissement le temple antique, et bientôt après nous entrâmes dans la pitoyable bicoque qui a succédé à une ville de 200,000 ames. Une lettre de recommandation du vice-consul autrichien nous procura une réception amicale dans le couvent des dominicains.

Girgenti.

Il est impossible de se faire une idée de la saleté et de la puanteur, de la pauvreté et de la mi-

sère qui, de tous les coins des villes de Sicile, telle que la malheureuse Girgenti, se réunissent pour offenser les sens d'un étranger. Plusieurs baraques misérables tomboient en ruines; notre Cicérone, vieillard qui s'étoit annoncé comme le *direttor d'Antichita*, nous assura que le vent avoit renversé ces palais. Girgenti compte encore 15,000 habitans, qui, à l'exception de l'évêque, un des plus riches pairs du royaume, sont pauvres et mal vêtus; à voir leurs regards affamés et leur mauvaise mine, on les croiroit prêts à faire un mauvais parti à tout homme aisé qui s'aventureroit la nuit dans les rues de leur ville : on nous avertit d'être sur nos gardes. Des enfans blêmes, jaunes et le ventre enflé, se vautroient avec les pourceaux dans des coins fangeux, tandis que leur mère, hâlée par le soleil, avoit beaucoup de peine à gagner, malgré tous ses efforts, le peu de nourriture que la douceur du climat exige.

Nous eûmes beaucoup de peine, en payant bien, à nous procurer de la viande et d'autres mets nourrissans : on ne nous servit presque que des végétaux. Le pain est mauvais, et si cher, qu'il est impossible qu'il fasse la principale nourriture des habitans. Dans cette ville, où jadis on vendoit les marchandises les plus précieuses de l'Orient, nous ne pûmes trouver une paire de gants; et à Castrogiovanni (*Enna*), ville de

11,000 ames, nous achetâmes toute notre provision pour neuf kreutzers (75 cent.), mais il n'y eut pas moyen de nous fournir de savon. Dans la plaine, entre Caltanisetta et Castrogiovanni, dans une étendue de 18 milles siciliens, où, suivant le récit de Diodore et d'autres historiens, les chiens perdoient la piste à cause des émanations odorantes des plantes qui abondoient sur tous les points, nous ne rencontrâmes qu'une maison vide, tandis qu'autrefois cette contrée comptoit plusieurs villes florissantes, telles qu'Enna, Centurripæ, etc. Il n'y a certainement pas en Europe de pays aussi déchu que la Sicile. Néanmoins nous pûmes remarquer, parmi les tristes ruines de l'antique Akragas, que les habitans de cette île n'ont rien perdu de l'énergie qui formoit le trait distinctif de leur caractère.

Nous vîmes, chez le grand chantre, une collection fort belle et choisie d'antiquités. Don Raphaël Politi, homme jeune et aimable, nous donna aussi accès à sa petite collection de vases, de tableaux et de peintures. Ce qui distinguoit surtout cet amateur, qui se mêloit aussi de peindre, étoit sa modestie, si rare chez les Italiens. En Sicile, à très-peu d'exceptions près, et surtout à Girgenti, on cherche vainement les ouvrages des arts.

Girgenti a une bibliothèque publique et un petit cabinet de médailles à l'usage de son lycée ou collége. Si, ailleurs, les bibliothécaires et les

gardiens de collections s'acquittent quelquefois de leurs fonctions avec une mine refrognée, les bons frères de Girgenti s'empressèrent au contraire de remplir nos souhaits; ils nous fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour prendre des copies, et nous remercièrent constamment, en nous adressant des baisers avec la main.

Nous avions à notre service une suite nombreuse, à la manière des grands personnages siciliens. Nous visitâmes les antiquités, accompagnés du vieux don Antonio qui se qualifioit de *direttor d'Antichita;* il connoissoit bien les antiquités de Girgenti. D'après son extérieur, il ne paroissoit pas maître d'un écu. Souvent il déterminoit ses honoraires d'après la valeur des restes des monumens; car, pour montrer un temple assez bien conservé, il demandoit cinq taris, et se contentoit de très-peu pour un autre dont il ne reste qu'une colonne.

La principale curiosité de Girgenti est le fameux bas-relief qui représente l'histoire de Phèdre et Hippolyte, et qu'on voit dans la cathédrale. Il ne nous parut pas très-bien dessiné, mais il est rempli d'expression; une partie est bien composée et exécutée avec une énergie admirable, tandis que les autres sont bien peu remarquables.

On vante aussi aux étrangers, comme une curiosité de la cathédrale, un écho semblable à celui de l'oreille de Denys à Syracuse. Nous cou-

rûmes de là vers la colline du château où l'on prétend qu'étoit le palais où le traître Cocalus étouffa dans le bain Minos, qui poursuivoit Dédale. De ce lieu nous découvrîmes, pour la première fois, le sommet de l'Etna couvert de neiges, et cependant les rayons du soleil nous brûloient dans les rues étroites de Girgenti. Mais, de la colline de Minerve, aujourd'hui *le Forché,* qui est au nord-est du château, on a un plus beau point de vue. Il en est peu en Europe, à l'exception de la colline sur laquelle se trouve le théâtre de Taormina, quï puissent soutenir la comparaison. Au nord-est s'ouvre un abîme affreux qui, si l'on en juge par les fragmens de rochers épars dans la vallée, a dû être produit par l'écroulement d'une montagne, ou par une révolution volcanique. Il n'est pas présumable que, lorsqu'une partie d'Agrigente couvroit encore cette colline, son côté occidental ait été menacé par un gouffre si dangereux : sans doute la vallée avoit autrefois une forme toute différente. Mais quel aspect délicieux, quand on se tourne au sud vers la mer! On a devant soi une belle vallée d'une fécondité admirable; c'est comme un grand jardin rempli de champs de blé, de bocages d'oliviers, de forêts d'orangers et de citronniers. Le figuier, le beau caroubier étalent partout leurs branches; les délicats amandiers chargés de fruits, des fleurs innombrables que nous prenons plaisir à élever

dans nos jardins, telles que le romarin, diverses espèces d'*antirrhinum* rouges magnifiques parent la vallée montueuse dans laquelle la plus belle partie de la puissante Agrigente étoit bâtie ; il n'en reste presque plus de trace, et la nature repoussée précédemment de ces lieux, par les accroissemens successifs d'Agrigente, y a de nouveau rétabli sa puissance active. Du côté de la mer, par conséquent au sud-ouest, cette vallée est bornée par un coteau moins élevé que la colline de Minerve, et surmonté, dans son prolongement vers l'est, des plus beaux restes de l'antiquité grecque, les temples de Junon Lucine, de la Concorde, d'Hercule et de Jupiter olympien. Si la fécondité de la vallée enchante tous les sens, la vue de ces monumens, âgés de deux mille ans, s'empare puissamment de la mémoire ; et la mer qui, dans le lointain, se confond avec le ciel, plonge l'imagination dans un infini plein de pressentimens. Mais ce sont les puissans rayons pourprés du soleil couchant qui répandent le plus grand charme sur ces champs fortunés et sur les plaines bleues de la mer. Les Hautes-Alpes, malgré leur aspect ravissant, et les vallées de la Suisse, malgré leur fraîcheur, ne peuvent cependant entrer en parallèle pour l'énergie du coloris avec les paysages de la Sicile.

Curiosités de Girgenti et de ses environs.

Au-dessous de la colline de Minerve, du côté des ruines du temple, on voit ce qu'on appelle la prison ; c'est évidemment une carrière. Mais si l'on suppose que les monumens d'Agrigente en ont été tirés, alors elles doivent avoir été, en grande partie, comblées ; ce qui en reste doit n'en être qu'une petite portion; car, en comparaison de celles de Syracuse, ce sont de vrais trous de souris.

Les quatre temples s'étendoient sur une ligne droite de l'est à l'ouest, le long du mur méridional d'Agrigente, qui se prolongeoit sur le dos de la colline. Du côté de la mer, celle-ci est coupée à pic, et des blocs de rochers écroulés indiquent aussi dans ce lieu des changemens violens. D'ailleurs, cette pente escarpée devoit servir de défense naturelle à la ville : quelques personnes croient que les Agrigentins construisoient ainsi leurs temples près des murs, afin que le caractère sacré de ces édifices contînt la fureur des ennemis qui attaqueroient leur ville, et que l'inviolabilité de ces monumens assurât celle des remparts.

(La suite à un cahier prochain.)

DESCRIPTION

DU GRAND CANAL DE LA CHINE,

Extraite d'ouvrages chinois,

PAR M. KLAPROTH.

Indépendamment des communications par eau que la nature a données à la Chine, les habitans de ce vaste empire en ont établi un grand nombre d'artificielles; de sorte qu'il y a peu de pays dans le monde, où l'on trouve autant de canaux et de canaux aussi utiles qu'en Chine. Ils y remplacent en partie les grandes routes, servent au transport des marchandises, et fournissent également aux hommes un moyen sûr, agréable et très-commode de voyager.

Le plus grand ouvrage, dans ce genre, est le *Grand Canal*, ou *Canal impérial*, qui forme une communication directe entre la capitale de l'empire et la plupart des provinces du sud et du milieu. Les Chinois l'appellent ordinairement *Yun-ho*, rivière de transport; *Yun-liang-ho* rivière de transport pour les provisions; *Thsao-ho*, rivière

sur laquelle on transporte les tributs pour la cour. La dénomination de *Yu-ho*, rivière impériale, est la moins usitée. Ce canal va de *Hang-tchéou-fou*, capitale du *Tche-kiang* jusqu'à *Peking*, en traversant une partie de la province de *Tche-kiang*, et celles de *Kiang-su, Chan toung* et *Tchy-li*.

Le véritable et premier but, qu'on se proposa, en établissant des canaux en Chine, fut de faciliter le transport des grains et des autres productions naturelles que l'empereur recevoit en tribut. Anciennement, on se servoit, pour ce transport, des rivières navigables, lorsqu'elles cessoient de l'être; on partageoit la cargaison des bateaux entre un nombre suffisant de porteurs qui les apportoient au plus prochain endroit, où l'on pouvoit les embarquer de nouveau. Afin de subvenir aux inconvéniens qui résultoient de cet ordre de choses, les empereurs de la dynastie des *Han* firent creuser des canaux pour conduire, à leur capitale et sur les frontières, le riz et le blé des provinces. Un nombre considérable d'ouvriers fut occupé à ce grand ouvrage; de sorte qu'au milieu du second siècle de notre ère, le service des porteurs, qui étoit une espèce de corvée, fut anéanti dans tout l'empire.

Dès cette époque, les grandes rivières communiquèrent l'une avec l'autre par des canaux, et furent navigables presque partout. Depuis les

Han jusqu'à la domination des Mongols, la capitale de la Chine fut successivement transportée dans différentes provinces. A chaque déplacement, il falloit imaginer de nouvelles communications. *Yang-ti*, empereur de la dynastie des *Soui*, qui régna à *Nan-king*, commença, en 605, à faire ouvrir des nouveaux canaux ou agrandir les anciens, pour que les barques pussent aller du *Houang-ho* dans le *K'iang*, et de ces deux grands fleuves dans les rivières de *Tsi*, *Wei* et *Han*. Il établit, entre autres, un canal long de 800 *li*, qui alloit de *King-khéou* (embouchure actuelle du grand canal dans le *Kiang* à *Tchin-kiang-fou*) à *Hang-tchéou-fou*. Les dynasties suivantes firent réparer, à plusieurs reprises, ce grand ouvrage. L'empereur *Hiao-tsoung* des *Soung* le fit nettoyer en 1181, et le rendit plus profond, jusqu'à Tchin-kiang-fou ; c'est à cette opération qu'est due l'origine de la partie méridionale du Grand Canal, qui commence actuellement au mur septentrional de *Hang-tchéou-fou*, près de la porte d'eau, nommée *Wou-lin-choui-men ;* il communique avec le *Tai-ho* et le *Si-ho*, deux petites rivières qui traversent cette ville, et se dirige au nord-est. Le Canal passe par les trois écluses du lac *Thsing-hou*, qui communique avec le célèbre lac *Si-hou*, et entre dans la ville de *Hang-tchéou-fou*. L'un va au nord-est jusqu'à la digue *Tchhang-ngan-pa*, et reçoit le nom de *Chang-thang-ho ;* l'autre se dirige au nord-

ouest, jusqu'au pont *Kiang-tchang-khiao*, où il se réunit au *Tsu thang-ho*, et à un autre canal nommé *Yu-hang-thang-ho*, qui vient aussi de l'ouest de Han-tcheou-fou, et reçoit les eaux de toutes les petites rivières et lacs qui sont de ce côté. Cette partie du canal, nommé *Hia-thang-ho*, est large de quinze toises, et s'étend très-loin en ligne droite. Les côtés sont revêtus de pierres de taille; ses bords sont garnis de maisons aussi serrées que le long d'une rue et très-peuplées. Au commencement, il a partout environ 20 à 25 brasses de largeur. Après avoir quitté le faubourg de *Hang-tchéou-fou*, il n'est revêtu de pierres que d'un côté, le long duquel il y a un chemin de halage pavé en pierres. On trouve de distance en distance des canaux qui aboutissent à celui-là dans les endroits où le rivage est bas et insondé; on a construit des ponts plats faits de grandes dalles, posées trois à trois, et longues de sept à huit pieds chacune, qui forment une espèce de levée. Le canal, après avoir passé sous le pont, *Pe-sin-kouan-khiao*, prend le nom de *Hia-thang-ho*, et se réunit au nord-ouest avec le *Sin-khai-yun-ho*, ou le canal nouvellement ouvert, qui vient de *Te-thsing-hian* du département de *Hou-tchéou-fou*, et communique avec le grand lac *Thai-hou*. Après cette jonction, le canal traverse le bourg de *Thang-si-tchin*. Ses bords sont élégamment revêtus de pierres de taille, et forment des longs quais de quatre à

cinq cents pas, ornés de rampes doubles qui répondent à l'entrée de chaque maison pour faciliter le moyen d'arriver à l'eau. Le canal est traversé par plusieurs beaux ponts. La distance de *Hang-tchéou-fou* à ce bourg est de plus de 40 *lis*, la largeur du canal dans cette étendue de 15 à 30 pas. Avant *Chy-men-hian*, le canal entre dans le département de *Kia-hing-fou;* il remplit les fossés de *Chy-men-hian*, reçoit tous les courans d'eau du voisinage, coule au nord-ouest de *Thoung-hiang-hian*, par un pays plat et fort uni, jusqu'à *Kia-hing-fou*. Il y prend le nom de *Si-thsao-ho*, et s'y divise en trois bras; le méridional aboutit au petit lac *Yuan-yang-hou;* l'oriental coule à l'est de la ville, et reçoit, en la quittant, le nom de *Chi-ho;* le bras qui se dirige au nord, enfin, fait la suite du Grand Canal; il se dirige au nord-est, passe par l'écluse *San-thsing-tcha*, a environ trente pas de largeur, traverse le grand village de *Wang-kia-king*, et entre dans le *Kiang-nan*. Dans cette province, il reçoit plusieurs noms, coule au nord, est joint par le *Ty-thang-ho*, qui vient de l'ouest et du département de *Hou-tchéou-fou*. Le canal y est bordé de plusieurs bourgs considérables, qu'on prendroit pour des villes, tant ils sont bien bâtis et peuplés ; plusieurs ponts le traversent et facilitent la communication entre les deux rives. Il coule directement au nord et arrive devant *Ou-kiang-hian*, qu'il longe du côté de l'est.

Il y est appelé *Pe-thang-ho*, tandis qu'il porte plus au sud le nom de *Nan-thang-ho.* On voit, sur son bord occidental, à 10 *lis* avant *Ou-kiang-hian*, une levée haute de sept pieds, et revêtue de pierres de taille, ce qui forme une espèce de pont très-solide. Il est percé, d'espace en espace, d'arches, par où l'eau du canal communique avec la campagne qui, étant cultivée en riz, a besoin d'être inondée. A *Ou-kiang-hian*, le canal va au nord-est, passe devant Hia-phou, à *Ou-hian*, c'est-à-dire à la partie occidentale du *Su-tchéou-fou*; il y porte le nom de *Sin-kiang*, et remplit le fossé méridional de la ville. Vers le nord, il entoure la digue *Pe-koung-ti*, sort du département de Su-tchéou-fou, à *Ouang thing*, et coule au nord-ouest vers *Vou-sy-hian.* Il passe à l'ouest de cette ville et de *Vou-tsin-hian*, compris dans l'enceinte de *Tchhang-tchéou-fou.* Ensuite il se rétrécit considérablement, car il n'a que douze pieds de largeur; ses rives y ont 17 à 18 pieds de hauteur, et sont revêtues de marbre de couleur d'ardoise. Il passe au sud, continue à se diriger au nord-ouest, arrive au sud de *Tan-yang-hian*, et va vers *Tan-thou-hian*, qui fait partie de *Tchin-kiang-fou.* Il coule à l'ouest de cette ville et tombe dans le *Kiang* à l'écluse, nommée *King-khéou.*

On navigue très-commodément dans toute cette partie du Grand Canal, parce qu'elle n'est pas embarrassée d'écluses. L'égalité du terrain,

qui est uni, l'abondance de l'eau, sa pente insensible, et la nature du sol, ont offert de grandes facilités pour l'exécution de cette grande entreprise. La dernière partie du Canal est l'ancien lit du *Thsian-kéou* ou *Kouan-ho*, qui fut nettoyée et encaissée sous la dynastie des *Soui*. Le premier empereur de cette dynastie fit aussi conduire le *Thsian-kéou* de *Chan-yang* (ou Houai-ngan-fou) à *Yang-chéou* et dans le Kiang. Le canal s'appeloit alors *Tcho-choui*, ou l'eau trouble; il passoit au sud-est des murs de la ville, se dirigeoit au nord-ouest et se jetoit dans le *Houai-ho* à sa sortie du lac *Houng-tse-hou*.

On voit que la partie méridionale du Grand Canal, depuis *Hang-tchéou-fou* jusqu'au *Houai-ho*, fut ouverte dans le commencement du sixième siècle; mais elle ne fut pas constamment entretenue, parce que les dynasties suivantes changeoient de capitale. Les Mongols, après avoir conquis la Chine, fixèrent leur résidence à *Ta-tou*, Péking de nos jours : comme le cabotage le long des côtes de l'empire étoit trop incertain pour l'approvisionnement de cette ville, *Khoubilaï-khan* résolut d'établir une nouvelle communication par l'eau dans l'intérieur de la Chine, afin que les bateaux, qui apportoient le riz et les grains des provinces méridionales, pussent arriver sans danger jusqu'à sa nouvelle capitale. En effet, sous son règne, cette communication fut

conduite jusqu'aux bords du *Houang-ho.* En 1289, les travaux furent commencés à *Toung-phing-tchéou,* dans le *Chan-toung,* et achevés dans une étendue de 250 lis, jusqu'à *Lin-thsing-tchéou;* on joignit le *Ouen-ho* au *Tsi-ho*, et ce dernier au *Ouei-ho,* rivière du *Tchy-li.* Cette communication reçut le nom de *Yu-ho* (rivière impériale); elle avoit trente-un *tcha* ou écluses. En 1292, on commença les travaux pour établir la communication d'eau nommée *Ta-thoung-ho* ou *Lou-ho*, en dirigeant le *Chin-sian-thsiuan,* petit ruisseau voisin du village de *Pe-feou-tsun*, district de *Tchhang-phing-hian*, actuellement *Tchhang-phing-tchéou*, au nord de Péking; *Ju-ho*, qu'on joignit au *Yu-ho;* tous les autres courans d'eau du canton furent réunis à ce dernier, que l'on conduisit dans la capitale, où il forma un petit lac, ensuite il couloit d'abord à l'est, et bientôt après au sud, pour se joindre au *Kieou ho.* A chaque dix *lis* on établit un *tcha* ou écluse, pour l'écoulement des eaux surabondantes dans le temps des crues.

Après l'expulsion des Mongols, Thai-tsu, fondateur de la dynastie des Ming, établit définitivement sa cour à Nan-king. Le canal devint alors inutile pour l'objet qui l'avoit fait construire; cependant on ne négligea pas d'y faire de temps en temps les réparations nécessaires. Le second successeur de Thai-tsu, ayant transporté sa résidence à Péking, dans les premières années du

XVe siècle, reconnut que le canal étoit nécessaire; il l'agrandit à un tel point, que cet important ouvrage devint dès-lors à peu près ce qu'il est encore aujourd'hui. L'empereur fit faire des levées en pierres de taille sur les côtes des lacs *Kao-yeou-hou*, *Tchao-pe-hou*, et autres du *Kiang-nan*, pour faciliter la navigation; cependant, comme les navires se brisoient souvent contre la levée, on creusa, en 1490, le canal qui suivit la rive orientale du *Kao-yeou-hou*, et on l'appela *Khan-tsi-ho*. En 1584, on ouvrit un autre canal nommé *Houng-tsi-ho*, long de plus de 20 *lis*, pour éviter le passage dangereux près de *Pao yng-hian*, à la tour de *Houai-kio-leou*. Tous ces ouvrages furent encore perfectionnés dans la suite.

Après cet aperçu rapide de l'histoire de la partie méridionale du Grand Canal, je dois poursuivre sa description depuis le *Kiang* jusqu'à Péking.

A *Tchin-kiang fou* on passe le grand *Kiang* pour rejoindre le canal au bord opposé du fleuve. De *Hang-tchéou-fou* à *Tchin-kiang-fou*, le canal se dirige généralement du sud au nord-ouest. Au nord du *Kiang* on va contre son courant; car c'est, comme je l'ai déjà dit, l'ancien lit du *Thsian-kéou* ou *Kouan-ho*, rivière qui vient du nord, dont on s'est servi pour faire le canal. Il coule donc de *Houai ngan-fou*, et longe le bord oriental du grand lac *Kao-yeou-hou*; il est ren-

fermé entre deux grandes levées, dont l'occidentale le sépare du lac; cette dernière est revêtue, en plusieurs endroits, de pierres de taille; il passe à l'ouest de *Pao-yng-hian* et de *Kao-yeou-tchéou*, se dirige au sud et arrive au nord est de *Yang-tchéou-fou*; il entoure les murs de cette ville de ce côté, puis coule à 15 *lis* au sud jusqu'au pont *Yang-tsu-khiao* où il se divise en deux bras, à *San-tchha-khéou*. L'un coule au sud est, arrive à l'est de *I-tchehing-hian*, il s'y subdivise de nouveau; le bras qui va au sud se jette à l'ancien *Kiang-khéou* dans le grand Kiang; l'autre se dirige au sud-ouest et se joint à ce fleuve, au *Kiang-khéou* inférieur. Le second bras du canal, appelé *I-liou-ho*, coule au sud vers *Koua-tchéou-tchin*, et se joint au sud-ouest de ce bourg au *Kiang*. C'est par ce bras que passent les barques qui portent à Péking les grains, envoyés comme impôts de provinces situées au sud du *Kiang*; tandis que celles qui viennent des provinces voisines de la partie supérieure de ce fleuve, passent par la seconde branche de l'autre bras. Pour entrer du *Kiang* dans le canal à *Koua-tchéou*, il faut passer par un *tcha*, ou espèce d'écluse (1). Aux *tcha*, le canal est resserré entre deux digues qui sont revêtues de pierres de taille,

(1) On trouve le dessin d'un *tcha* ou d'une écluse chinoise dans l'atlas qui accompagne le voyage de lord Macartney, planche 34.

et qui vont en se rapprochant jusqu'au milieu de leur longueur. L'eau y coule avec beaucoup de rapidité, et entraîne tout ce qui pourroit obstruer son lit; elle conserve, par ce moyen, assez de profondeur pour porter les barques; à ces passages il y a toujours des hommes prêts à les tirer, pour éviter qu'emportées par le courant, elles n'aillent se briser contre les digues.

Le nouveau bras du *Thsian-kéou* va au sud vers *Yang-tchéou-fou*, tandis que l'ancien cours se dirige de *Houai-ngan-fou* à *Thsing-kiang-phou*, tourne au nord-ouest et se réunit par l'écluse de *Thian-fei-tcha*, au *Thsing-khéou*, à l'embouchure du *Houai-ho* dans le *Houang-ho.*

On y passe cette dernière rivière, et on reprend le canal à *Yang-tchouang-khéou*, sur la gauche du *Houang-ho.* Il se dirige de là vers le nord-ouest, suit le bord du fleuve parallèlement, et passe au nord de *Thsing-ho-hian* et de *Sou-thsian-hian.* Sa direction tourne un peu vers le nord. Le canal passe ensuite à une certaine distance à l'ouest de *Phei-tchéou*, et avant *Y-hian* entre dans le Chan-toung. Dans cette étendue, il traverse depuis le *Houang-ho* une belle campagne nue et ouverte. Il y porte le nom de *Hoei-thoung-ho.* C'est dans le Chan-toung, au lac *Nan-wang-hou*, que se trouve le point culminant du terrain par lequel le canal devoit passer. Les Chinois, pour vaincre la difficulté que la nature opposoit à la

jonction du *Houang-ho* avec les fleuves qui se déchargent dans le golfe de Péking, ont commencé par mesurer la pente du pays vers le nord-ouest et vers les rives du *Tchang-ho*, et celui du sud-est vers le *Houang-ho ;* ils ont trouvé que la première étoit de 90 *tchang* ou toises, et la seconde de 160. En conséquence, ils ont partagé, au-dessous de *Ouen-chang-hian*, le courant du *Ouen-ho*, qui vient du nord-est pour se réunir au canal.

A cet endroit, la campagne, des deux côtés du canal, est couverte d'eau, qui forme à l'est les lacs *Ma ta-hou* et *Chou-chan-hou*, et à l'ouest le *Nan-wang-hou*. Les bords du *Ouen-ho*, à sa jonction avec le canal, sont artificiels. Le côté du canal opposé à son embouchure est solidement revêtu en pierres, pour pouvoir résister à la force des eaux qui viennent le frapper. Au milieu, le courant se laisse à peine apercevoir; mais, près des bords, on le voit suivre des directions contraires. En creusant le canal, on a retiré une telle quantité de terre, qu'on a pu en former de grands monticules, qui sont couverts d'arbres, et d'arbustes, parmi lesquels on remarque le ricin. Les barques qui arrivent à cet endroit, nommé ordinairement *Fen-choui-nan-wang*, offrent un sacrifice dans le *Fen-choui-loung-wang-miao*, ou temple du roi dragon de la division des eaux. L'eau des lacs de l'est est introduite dans le canal par un grand nombre d'écluses. Comme la pente du

terrain, vers le nord-ouest, depuis le *Fen-choui* (point de la division des eaux) jusqu'aux rives de l'*Ouei-ho* et du *Tchang-ho*, n'étoit que de 90 *tchang*, on a été obligé de conduire, dans la partie du canal qui suit cette direction, six dixièmes de la masse de l'eau de l'*Ouen-ho*. Elle passe par dix-sept *tcha* ou écluses. La pente du pays au sud-est du *Fen-choui* étant de 160 *tchang*, et par conséquent beaucoup plus considérable, les autres quatre dixièmes de l'eau du *Ouen-ho* ont suffi pour alimenter, par vingt-un *tcha* ou écluses, l'autre partie du canal, qui coule au sud-est vers le *Houang-ho*, et qui a passé jusqu'à *Kou théou* du district de *Pei-tchéou*. Pour y parvenir, on a refait le lit du *Ouen-ho*, à son embouchure, et on a élevé au milieu une digue, qui suit la direction de son cours; elle ne s'élève pas au-dessus de ses eaux. Cette digue est faite de manière que, vers la rive droite ou septentrionale de la rivière, le lit est de trois coudées plus profond que du côté opposé, qui n'a que trois toises chinoises de profondeur. Il en résulte qu'il coule moins d'eau vers le sud que vers le nord.

Marco Polo, ce voyageur si attentif, parle de cette division des eaux du *Ouen-ho* (Lib. II, chap. 53): « A la fin du septième jour, dit-il, vous » arrivez (de *Tu-din-fu*) à la ville de *Singui-* » *matu*, au-delà de laquelle, du côté du sud, passe » une rivière large et profonde, que les habitans

» ont divisée en deux bras ; l'une d'elles prend son
» cours à l'ouest, et traverse le Kataï, tandis que
» l'autre coule vers l'orient, et se dirige vers la
» province du Mangi. Cette rivière est naviguée
» par tant de vaisseaux, que leur nombre paroî-
» troit incroyable ; ils servent à transporter des deux
» contrées, c'est-à-dire de l'une à l'autre, les choses
» dont elles ont besoin réciproquement. On est
» en effet étonné de voir la quantité de navires
» qui y passent et repassent continuellement, et
» qui sont chargés de marchandises de la plus
» grande valeur. » Le nom *Singui-matu,* que Marco
Polo donne à la ville où cette division des eaux
a lieu, n'est vraisemblablement qu'une altération
de *Fen-choui-ma-theou* (port de la division des
eaux); cette faute vient sans doute des copistes
qui auront pris un S pour un F. — *Fen,* se pro-
nonce sourdement presque comme *Fun.*

La partie du Grand Canal, qui se dirige au sud-
est, rencontre bientôt des lacs, des étangs et des
marais, dont quelques-unes font partie du lit du
canal, et quelques autres servent à augmenter ses
eaux par des rigoles qui les y amènent; de sorte
qu'on peut les ouvrir et les fermer par le moyen
de gros madriers qu'on fait passer dans des cou-
lisses creusées le long des massifs de pierre, bâtis
à l'issue de chaque rigole dans le canal. Ces ou-
vrages s'appellent *tcha,* de même que ceux qu'on
a construits dans le lit même du canal, pour rétré-

cir sa largeur, en ne laissant qu'une porte suffisante pour le passage d'un gros bateau. Ils servent, comme nos écluses, à retenir l'eau, en tout ou partie, suivant la hauteur à laquelle on place les madriers. Cette précaution est souvent nécessaire, surtout dans les temps de sécheresse; car l'eau qui alimente le canal, n'étant, ainsi qu'on l'a remarqué, qu'une partie d'une rivière médiocre, et ne pouvant s'élever qu'à cinq à six pieds, on essaie en vain même d'en diminuer ou d'en arrêter le cours en faisant faire des coudes au canal par de fréquens tours et détours : dans les années où il ne pleut pas beaucoup, sa profondeur est réduite à trois pieds, ce qui ne suffit pas pour faire passer les grosses barques impériales, qui portent les tributs et les marchandises des provinces à la capitale. Dans les cantons sujets à inconvénient, on a eu recours à ces sortes d'écluses, qui ont trente pieds de largeur. Les bords du canal ne sont revêtus de pierres de taille qu'en un petit nombre d'endroits. On a besoin de les réparer souvent dans les lieux où la terre sablonneuse et peu liée s'éboule aisément, et quelquefois aussi près des lacs et des étangs qui, enflés par les pluies extraordinaires, enfoncent les digues, qui ne sont presque partout qu'en terre, probablement de celle-là qu'on a tirée en creusant le canal.

On remonte le canal, en entrant par le *Kiang-*

su dans le *Chan-toung*, au village de *Houang-lin-tchouang :* le canal parcourt cette province, jusqu'au bourg de *Hia-tchin;* cette partie est formée par l'ancien lit du *Kia-ho*, il y longe la rive nord-est du lac *Ouei-chan-hou.* Depuis *Hia-tchin* jusqu'au lac *Tou-chan-hou*, qu'il traverse, il forme la limite entre le *Chan-toung* et le *Kiang-su*, et ensuite rentre dans la première province. Dans le *Tou-chan-hou*, il communique de deux côtés avec ce lac par des écluses. Après l'avoir quitté, il reçoit le *Szu-ho*, qui vient du nord-est et de *Yan tchéou-tchéou*, et, avant *Tsi-ning-fou*, un autre bras de la même rivière, nommé *Fou-ho.* Plus haut, il passe à l'est des lacs *Ma-tchhang-hou* et *Chou-chau-hou*, et arrive à *Nan-wang*, où est le point de portage des eaux; avant d'y arriver, la première écluse est *Lieou-lin-tcha*, ou *Nan-wang-nan-tcha*, c'est-à-dire écluse méridionale de *Nan-wang.* Elle est à 4 *li* de l'embouchure du *Ouen-ho.* A 4 *li* au-delà de cette embouchure, est le *Pe-tcha*, ou l'écluse du nord, par laquelle les eaux se dirigent au nord-ouest. Au-dessus de l'écluse *Ngan-chan-tcha*, le canal reçoit, à l'ouest ou à gauche, le *Ouei-ho*, qui vient de *Phou-tcheou*, sur la frontière de *Tchy-li.* Il ne faut pas confondre cette petite rivière avec une plus considérable dont le nom est le même, mais écrit avec un caractère différent; j'en parlerai bientôt. Le canal va de là droit au nord, et passe à l'est et devant *Toung-tchhang-*

fou. *Lin-thsing-tchéou*, ville considérable, située sur sa rive droite, à l'endroit où il se réunit au *Ouei-ho*, qui vient du sud-ouest et du *Tchy li*. Le Ouei-ho coule de Lin-thsing-tchéou au nord-est, et prend aussi les noms de *Yu-ho* et de *Yun-hô*. Après s'être réuni au canal, il passe dans le *Chan-toung* à l'ouest de *Vou-tchhing-hian* et de *Te-théou*. On l'appelle aussi *Hia-ho*, ou la rivière inférieure, et il n'a pas de *tcha* ou écluses. A *Te-tchéou*, sa direction est plus au nord, et il entre dans le *Tchy-li*, dont il faisoit déjà la limite. Il y traverse une partie du département de *Ho-kian-fou*, le quitte à *Thing-kia-khéou*, et entre dans celui de *Thian-tsin-fou*. Après avoir passé devant *Thsang-tcheou*, le Ouei-ho reçoit, à *Tsing-hian*, à gauche, le bras oriental du *Hou-tho-ho*, coule au nord, passe à l'ouest de *Tsing-hai-hian*, et arrive à l'ouest de *Thian-tsin-fou*; il y tourne au nord-est, passe au nord de cette ville, et se réunit à *San-tchha-ho* avec le *Pe-ho*, qui vient de nord-ouest. C'est alors ce dernier qui devient le Grand Canal, et qu'on le remonte jusqu'à *Toung-tchéou* pour aller à Péking.

A ce canal principal, qui traverse la moitié de l'empire, on en voit aboutir un grand nombre d'autres, qui se prolongent dans les terres, et communiquent avec les villes, les bourgs et les villages voisins. La plupart de ces canaux particuliers ont été exécutés aux frais des habitans de

ces lieux, qui n'ont épargné ni peines ni dépenses pour se procurer le précieux avantage d'avoir un débouché facile de leurs denrées dans la plupart des provinces de l'Empire. La patience et l'opiniâtreté que les Chinois apportent à ces sortes d'entreprises, ont même surmonté des obstacles qui auroient peut-être effrayé d'autres peuples. Ces canaux, et beaucoup d'autres, qui ne sont pas en rapport direct avec le *Yun-ho ;* enfin, le grand nombre de fleuves et de rivières qui parcourent la Chine en tout sens, multiplient tellement les communications par eau, que presque tous les transports se peuvent faire par cette voie; bienfait inappréciable pour un pays qui a un commerce intérieur aussi étendu.

Les principales communications de cette espèce, outre celle du Grand Canal, sont les suivantes :

De *Hoei-tchéou-fou*, dans le *Ngan-hoei à Hang-tchéou-fou*, capitale du *Tche-kiang*.

De *Hoei-tchéou-fou*, à *Ouen-tchéou-fou* dans le *Tche-kiang*, par *Kin-houa-fou*, avec une seule interruption de 150 *li*, qu'on fait par terre, entre cette dernièré ville et *Tchhu-tchéou-fou*.

De *Hang-tchéou-fou*, à *Chang-hai-hian* dans le *Kiang-su*.

De *Hang-tchéou-fou*, à *Ning-phou-fou*, dans le *Tche-kiang*, et jusqu'à la mer.

De *Su-tchéou-fou*, à *Soung-kiang-fou* dans le *Kiang-su*.

De *Su-tcheou-fou*, par *Thai-thsang tchéou*, à *Nan-thsiang*, dans le *Kiang-su*, à l'embouchure de l'Ou-soung-kiang dans la mer.

De *Su-tchéou-fou*, à *Fou-hou-hian*, dans le *Ngan-hoei*, sur la droite du Kiang.

De *Su-tcheou-fou*, par *Hou-tchéou-fou*, à *Hiao-fung-hian*, dans le *Tche-kiang*.

De *Su-tchéou-fou*, par *Tchhang-je-hian*, à *Thoung-tchéou*, dans le *Kiang-su*.

De *Thai-thsang-tchéou*, par *Tchang-je-hian*, à *Tchhang-tchéou-fou*, dans le *Kiang-su*.

De *Tchin-kiang-fou*, dans le *Kiang-su*, en remontant le *Kiang*, jusqu'à *King-tchéou-fou*, dans le *Hou-pe*.

De *Hou-kheou-hian*, dans le *Kiang-si*, à la jonction du *Kiang*, avec le lac *Pho-yang-hou*, par ce lac, le *Kin-kiang*, le *Tchha-khi* et le *Min-kiang*, à *Fou-tchéou-fou*, capitale du *Tche-kiang*; cette communication n'a qu'une seule interruption de 190 *li*, entre *Yan-chan-hian*, dans le *Kiang-si* et *Thsoung-ngan-hian* dans le *Fou-kian*.

De *Hou-kheou-hian*, par le *Pho-yang-hou* et par le *Kan-kiang*, jusqu'au *Mei-ling*, montagne qu'on traverse par terre, pour descendre, après avoir parcouru 120 *li* par terre, à *Nan-hioung-fou*, dans le *Kouang-toung*, où l'on s'embarque sur le *Pe-kiang*, qui conduit à Canton.

De *Hou-khéou-hian*, dans le *Kiang-si*, par le lac *Pho-yang* et le *Sieou-ho*, par *Thou-kia-pou*, à *Sy-kio-tsin*, près de *I-ning-tcheou*, où arrivent tous les bâtimens qui portent de la chaux.

De *Hou-khéou-hian*, par le *Pho-yang-hou*, en remontant le *Toung-kiang*, traversant les montagnes qui séparent *Kiang-si* du *Fou-kian*, et se rembarquant sur le *Fou-thun-khi*, à *Yan-Phing-fou*, dans le *Fou-kian*.

De *Fou-tchéou-fou*, par les rivières à *Tchang-tchéou-fou*, dans le *Fou-kian*.

De *Vou-tchhang-fou*, capitale du *Hou-pe*, par le *Kiang*, le lac *Toung-thing-hou* et en remontant le *Yuan-kiang*, par *Tchhin-tchéou*, à *Kouei-yang-fou*, capital du *Kouei-tchéou*.

De *Tchhing-ling-ki*, près de *Yo-tchéou-fou*, dans le *Hou-nan*, par *Li-tchéou*, à *Kieou-Khi-ouei*.

De *Yo-tchéou-fou*, dans le *Hou-nan*, en remontant le *Siang-kiang*, par *Tchhang-cha-fou*, à *Kouei-ling-fou*, capitale du *Kouang-si*.

De *Kao-yéou-tchéou*, dans le *Kiang-su*, à *Miao-wang-tchang*, ou aux salines, au nord-est de *Houai-ngan-fou*.

De *Houai-ngan-fou*, dans le *Kiang-su*, à *Han-yu-hian*, du département de *Hai-tchéou*.

De la même ville par *Hai-tchéou*, à *Kiao-tchéou*, dans le *Chang-toung*.

De *Thsing-kiang-phou*, près de *Houai-ngan-*

fou, près le lac *Houng-tse-hou* et le *Houai-ho*, et ses affluens, à *Kai-fung-fou*, capitale du *Ho-nan*.

De *King-tchéou-fou*, dans le *Hou-pe*, en remontant le Grand *Kiang* et le *Min-kiang*, jusqu'à *Kia-ting-tchéou*, dans le *Szu-tchhouan*. On peut remonter le *Min-kiang* encore plus loin, mais seulement avec de petits navires.

VOYAGE AU BROCKEN.

Le Brocken dérive son nom des Bructères, peuple teuton qui habitoit dans les environs. On le nomme aussi *Blocksberg*. J'avois tant entendu parler de cette montagne, que, ne m'en trouvant éloigné que d'une trentaine de milles, je résolus d'y faire une excursion. Elle est fréquemment l'objet de la curiosité de nombreux voyageurs qui gravissent péniblement sur son sommet pour augmenter leurs connoissances en histoire naturelle et pour jouir du spectacle magnifique qui s'y déploie aux yeux. Il est agréable de la parcourir, ainsi que le Harz, dans le mois de mai. On y vient de toutes les villes voisines, notamment de Gœttingen, souvent en compagnies nombreuses.

On n'approche pas aisément du pied de la montagne en voiture, parce qu'il s'élève au milieu des pierres ; c'est pourquoi on fait plus fréquemment la route à pied.

L'Ilsentein, un des premiers objets remarquables que l'on aperçoit, est un superbe rocher haut de 230 pieds ; l'Isle en baigne le pied. Un des côtés est comme rompu et suspendu ; ce qui

fait présumer qu'il s'est détaché d'un autre rocher.

On rencontre d'autres rochers suspendus; car quelquefois des blocs se séparent de la montagne, et roulent dans la vallée. On voit des pyramides auxquelles des milliers d'ouvriers auroient peut-être besoin de travailler pendant des milliers d'années pour leur donner leur forme, des masses de rochers qu'aucune puissance humaine ne pourroit faire mouvoir.

Enfin le Brocken paroît, élevant sa tête au-dessus des montagnes plus basses. On seroit exténué de fatigue avant de parvenir à son sommet, si la beauté et la diversité de la perspective ne ranimoient pas les forces.

On aperçoit les roches des haut cris (*Zeterklippen*), montagne dont le sommet est couronné d'une suite de rochers nus qui ressemblent aux débris d'une ville ruinée. Il ne croît entre ces pierres que des mousses et quelques petites plantes. De tous côtés on aperçoit des filets d'eau qui se réunissent en un petit ruiseau coulant le long de la route; elle est en granite, de même que le Brocken; c'est aussi de cette roche que sont les plus hautes montagnes du globe. Plus on s'approche de la cime du Brocken, plus l'eau devient abondante. Sans doute cette montagne, par sa hauteur, attire les vapeurs de l'atmosphère qui s'y condensent et entretiennent ces réservoirs naturels.

Sur le Heinrichhœhe, il y a une auberge que le comte de Wernigerode a fait bâtir pour la commodité des voyageurs. Ceux-ci, parvenus à ce point, ont franchi les plus grandes difficultés de la route. L'auberge est située devant un monceau d'immenses débris de rochers qui la mettent à l'abri des vents ; elle a des murs épais qui, intérieurement, sont lambrissés.

Il y a tout auprès un autre bâtiment élevé par le comte de Wernigerode pour son usage particulier, mais qui est aussi ouvert aux étrangers quand ils sont en grand nombre. Ces maisons ne sont habitées qu'en été ; en hiver, elles restent désertes. Dans la belle saison, l'on trouve à s'y loger et de quoi manger, ainsi que de la bière, du café et du vin ; enfin, une écurie pour quelques chevaux. Il n'y a d'autres animaux domestiques que des chèvres et des poules en grande quantité qui se nourrissent de ce qu'elles trouvent.

Quand on a gravi sur le sommet de la montagne avant le coucher du soleil, cet astre, en s'abaissant au-dessous de l'horizon, offre un spectacle ravissant. La lune et les étoiles se montrent dans toute leur magnificence.

Des fenêtres de l'auberge, on voit à merveille le lever du soleil : le voile de la nuit disparoît graduellement ; la lumière s'avance comme pour

chasser les ténèbres; les formes des objets deviennent visibles.

Il faut que l'air soit pur et le ciel serein quand on veut jouir du plaisir pour lequel on a entrepris le voyage; car rien de plus triste que de le faire par un jour sombre et pluvieux. Enfin, le soleil montre un de ses bords, bientôt son disque entier d'un rouge foncé, mais bien moins grand en apparence que lorsqu'il est vu du milieu d'une plaine.

Vers l'est, on distingue çà et là, sur la surface de la terre, des taches qui brillent comme de l'or et une longue raie dorée. Les premiers sont les étangs des provinces d'Halberstadt et de Magdebourg; la raie est l'Elbe. Cette perspective s'évanouit lorsque le soleil s'élève sur l'horizon; mais alors les villes et les villages deviennent visibles; on peut en distinguer un grand nombre.

Le plus haut sommet du Brocken a une demi-lieue de tour; au centre, on a élevé une pierre pour indiquer le point culminant. L'étendue de pays que l'on aperçoit près de là a près de trente milles et demi de diamètre. On découvre tout le Harz, le duché de Magdebourg, la principauté d'Halberstadt, les principautés d'Anhalt, les comtés de Stolberg et de Wernigerode, l'Eichsfeld, le duché de Brunswick, une partie du Hanovre et de la Thuringe. On peut très-bien voir à l'œil nu ce qui est à une distance de trois milles; mais, pour

les objets plus éloignés, il faut avoir recours à une lunette d'approche. D'un côté, la vue peut porter jusqu'à Pétersberg, près de Halle ; de l'autre, au Winterkasten, près de Cassel ; d'un côté, on voit Magdebourg, et, dans la partie opposée, les montagnes de la Thuringe.

A l'est et au nord s'étend un pays plat ; à l'ouest et au sud, il est couvert de montagnes ; çà et là se montrent les cantons qu'elles renferment.

Vues de la partie la plus haute, les montagnes plus basses et les vallées qui les séparent, semblent être sous les pieds ; cet aspect fait frissonner.

Sur ce sommet, on trouve l'autel des sorcières et la chaire du diable ; ces deux grandes piles de grosses pierres, les unes plates, les autres longues, sont entassées sans ordre les unes sur les autres ; il seroit difficile à aucune force humaine de les mouvoir. Elles ont une espèce de formes qui paroissent régulières, quand on les considère avec des yeux prévenus et une imagination exaltée. La dimension énorme de ces pierres excite la sottise à croire et à dire que c'est le diable qui les a apportées dans ce lieu, et la tourbe imbécille le redit ; car elle a toujours de l'inclination à attribuer à ce cornu noir ce qui paroît inexplicable à des yeux peu subtils. Je cherchai partout le lieu célèbre où se tient le sabbat, mais je n'en trouvai aucun où les sorcières pourroient danser, à moins de trébucher par desus les pierres.

Au milieu du Brocken est une maisonnette qui en porte le nom (*Brockenhœusgen*); les murs en sont épais, il y a au centre un foyer, et des bancs le long des parois. C'étoit là où autrefois se reposoient les voyageurs qui passoient la nuit sur la montagne, avant que l'auberge du Heinrichhœhe fût bâtie.

Au nord, il y a un puits, dix-huit pieds plus bas que le sommet le plus haut de la montagne; son eau est fraîche et limpide.

A l'ouest il y a un grand enfoncement, il est très-profond et a la forme d'un entonnoir; l'intérieur en est rempli de grosses pierres. On trouve sous les rochers des voûtes considérables.

Au sud on voit un autre enfoncement plus grand que le précédent.

Le sommet du Brocken est tapissé de mousses, parmi lesquelles on remarque le lichen, nommé mousse des rennes. Ce végétal, qui croît en abondance en Laponie, où il est la base de la nourriture des rennes, se retrouve dans divers pays de l'Europe. L'élévation du Brocken rend cette montagne favorable à la croissance de ce lichen.

S'il y a du brouillard sur le Brocken, et si le soleil le dissipe, les personnes qui s'y trouvent alors se voient mutuellement entourées d'arcs-en-ciel. Quand le sommet du Brocken est éclairci, les brouillards épais couvrent encore les montagnes qui l'environnent; si l'agitation de l'air met

ces masses de vapeur en mouvement, on voit avec admiration des vagues d'une hauteur étonnante, de nuages et de brouillards, s'entre-choquer, comme celles de la mer, dans une tempête.

Des voyageurs ont vu des orages et des éclairs traverser les nuages sur les montagnes inférieures, et entendu le bruit du tonnerre retentir avec force dans les monts ; ce spectacle doit être terrible et magnifique.

Le Brocken sert, aux cantons voisins, d'indicateur pour les changemens de temps. Quand il est clair et dégagé de nuages, on sait que pendant plusieurs jours le soleil brillera ; mais si le Brocken met son chapeau, et commence à brasser, c'est à-dire si des nuages l'entourent, c'est signe de mauvais temps. Son élévation est d'un septième de mille allemand.

Le baromètre se soutient sur le lac de Genève, comme sur le Brocken, à 25 pouces ; ces deux points sont donc également élevés au-dessus de la mer.

Les plantes du Brocken nourrissent une quantité d'animaux ; les sapins y deviennent très-beaux ; on exploite ces arbres de même que les trembles.

La Bode, la Holsemme, l'Ilse, l'Ecker et l'Ocker, qui prenoient leur source dans cette montagne, sont très-utiles aux cantons voisins.

Le Brocken est situé par 51° 48′ 29″ de lati-

tude nord, et 8° 16′ 20″ de longitude à l'est de Paris, dans la régence de Magbebourg, près la ville de Wernigerode. Le comté de ce nom est un fief relevant du roi de Prusse, en qualité de marggrave de Brandebourg.

L'élévation du Brocken est de 3,590 pieds de France au-dessus de la mer Méditerranée, et de 3,489 au-dessus de la mer Baltique. La neige reste souvent sur sa cime depuis octobre jusqu'à la fin de juin. Sa base a une étendue d'une lieue trois quarts en longueur, et d'une lieue en largeur.

NOTICE

SUR DIVERS PEUPLES DE L'ASSAM ET DES CONTRÉES VOISINES.

LES KICAAN.

Un officier anglois, qui a traversé les monts Youmah, formant la séparation entre l'Ava et l'Arracan, rapporte que cette contrée haute est habitée par les Kicaan ou Kiayn. Sur la lisière des montagnes, ce peuple est sujet des Birmans ; mais, dans les cantons moins accessibles, il a conservé son indépendance. Suivant leurs propres traditions, ces Kicaans sont les habitans aborigènes du pays des Birmans; ils en furent chassés par la population actuelle, qui est de souche tartare. Par leur physionomie et leurs usages, ils diffèrent beaucoup des Birmans, étant plus petits et ayant les traits moins gros que leurs voisins.

Ils ne connoissent pas de chefs ; quand ils ont entre eux des disputes, ils s'en rapportent au jugement d'un prêtre qui passe pour le descendant

du pontife suprême : on le nomme *Passiné*. Il remplit les fonctions de prophète, de médecin et de législateur. Les Kicaan n'ont aucun document écrit; leur religion est très-grossière; leur principal hommage s'adresse à un arbre particulier sous lequel, à des époques déterminées, ils s'assemblent pour sacrifier du bétail qu'ils mangent ensuite.

Un autre objet de leur adoration est l'aréolite qu'ils s'empressent de chercher après un orage accompagné de tonnerre : quand ils l'ont trouvée, ils la remettent au prêtre, qui la conserve comme un remède infaillible pour toutes sortes de maladies.

Parmi leurs idées singulières est celle de juger du mérite d'un homme d'après son appétit; ils regardent comme le plus vertueux celui qui mange le plus et qui boit avec excès.

LES SINHPHO.

Les cantons septentrionaux et orientaux de l'Assam ont été, il y a quelques années, arrachés à leurs possesseurs primitifs par des tribus belliqueuses et barbares, parmi lesquelles les Sinhpho, qui occupent les territoires de l'orient, sont les plus remarquables. Selon leurs traditions, ils sont descendus du ciel; mais il paroît très-vraisemblable qu'il y a cinq ou six siècles ils sont venus

d'une région montagneuse sur les frontières de la Chine, et se sont avancés graduellement jusqu'aux montagnes qui bordent l'Assam, et que, depuis une quarantaine d'années, ils se sont établis dans le pays-bas où ils habitent aujourd'hui. Ils n'ont d'autre système de lois ou de gouvernement que d'être partagés en tribus sous différens gaums ou petits chefs égaux en rang et en autorité.

Leur religion est le bouddhisme, mêlé d'une quantité de pratiques superstitieuses qui sont probablement des restes de leur ancienne croyance. Ils observent une espèce d'adoration pour les esprits de ceux qui meurent à la guerre pour les élémens et pour les nuages.

Les Sinhpho exercent presque uniquement la profession des armes, et laissent les occupations domestiques, ainsi que les travaux des champs, à leurs esclaves assamis, dont ils prennent tous les ans un grand nombre, ce qui contribue à dépeupler graduellement le pays. Une des conséquences de la suprématie dé la Grande-Bretagne sur l'Assam sera, pour cette dernière contrée, l'assurance d'être dorénavant protégée contre toute agression de ce genre.

LES NAGAH.

Les Nagah paroissent être un peuple libre, indépendant et très-actif. Leurs villages, si-

tués sur les sommets des montagnes ou dans leur voisinage, sont généralement petits, ne renfermant que 60 à 130 cabanes; très-peu en ont peut-être un plus grand nombre. Chaque village a deux chefs; l'un d'eux doit prendre soin des terres et de la culture, on le regarde comme le principal personnage; l'autre a sous ses ordres tous les habitans, soit pour la guerre, soit pour le travail. Dans tous nos arrangemens avec les Nagah, pour avoir des coulis ou porteurs, ce second chef étoit l'organe de nos communications avec le village; le premier chef, quoique présent, ne se mêloit de rien, excepté quand on s'adressoit à lui. Dans les affaires importantes, on forme un conseil composé de ces chefs et de tous les vieillards du village, qui ont une sagacité très-remarquable.

En général, chaque village est indépendant de ses voisins; mais il y a des cas où plusieurs réunis reconnoissent, jusqu'à un certain point, l'autorité d'un seul chef ou radjah, mais qui n'exerce pas un grand pouvoir sur eux.

Les productions de leurs montagnes consistent principalement en coton, piment, gingembre, thym sauvage, cire, ketchou, qui est une espèce d'igname excellente, et feuilles de betel d'une qualité supérieure; ils portent plusieurs de ces marchandises, ainsi que des dents d'éléphans, dans les pays de plaines, pour les y échanger contre d'autres dont ils ont besoin pour s'en

servir ou pour en faire commerce. Leurs feuilles de betel sont très-recherchées dans le Katchar. Quand la saison convenable arrive, qui est vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre, ils descendent de leurs villages par troupes de trente à cent, avec les choses qu'ils ont recueillies pour en trafiquer. Ils les portent de la même manière qui est employée en Écosse par les porteurs de houille et de sel; ils se servent d'un grand panier qui va du derrière de la tête au bas du dos, qui est large par le haut et se rétrécit vers le bas. C'est là-dedans qu'ils entassent le coton et les objets qui tiennent beaucoup de place. Ils en attachent à celui-là un ou deux plus petits dans lesquels ils mettent leur piment ou le poisson sec. Ces paniers sont très-artistement faits de bambous ou de rotins, et fixés par des bandes d'écorce d'arbre qui tiennent lieu de courroie; une passe sur le front, et une autre en travers du corps, de sorte qu'ils peuvent déplacer le fardeau quand ils le désirent, et se reposer. Il pèse ordinairement de 30 à 35 seyrs; et, avec cette charge sur le dos, ils voyagent dans les montagnes pendant des journées entières, ils marchent sur une seule ligne; les hommes des premiers et des derniers rangs sont désignés par les noms de guerriers; ils sont regardés comme les gardes de la bande: du reste, presque tous ceux qui la composent tiennent une lance à la main,

et ont un dô, sorte de serpe, dans leur panier. La lance leur aide à escalader et à descendre les montagnes ; le dô leur sert à couper du bois pour se chauffer. Ils sont très-experts à en faire usage, soit comme hache, soit comme couteau.

Quand une de ces bandes arrive à Banskandi, elle paye un droit, d'environ cinq pour cent en nature, au radjah du Katchar. Elle échange ce qu'elle apporte contre de la volaille, des chevreaux, du riz, des chiens, du sel et des noix d'arec ; ils portent ces dernières à Mennipour et les troquent contre de la toile, du riz et du sel.

Les Nagah ne sont pas un peuple belliqueux, quoiqu'ils aient de fréquentes querelles entre eux ; tantôt un village se bat contre un autre, tantôt plusieurs se font la guerre. Leur mode de combattre consiste à se placer en embuscade dans des broussailles ou derrière un arbre; et, lorsque leurs ennemis passent, ils leur lancent leurs javelots; si le coup porte, ils se précipitent sur l'ennemi abattu et lui coupent la tête; mais s'ils le manquent, ils s'enfuient dans une partie plus épaisse du bois; quelquefois, cependant, ils se battent corps à corps. Quand ils fuient devant un ennemi qui les poursuit, ils embarrassent les sentiers étroits qui traversent les bois, en y plaçant des kemoutchi, qui sont de petits épieux en bambous longs de six pouces, et dont ils ont toujours une

provision dans une boîte attachée à leur ceinture. Ils sont très experts et très-agiles à ficher ces kemoutchi en terre de la manière la plus convenable. Ils les emploient, en temps de guerre, pour défendre les sentiers qui mènent à leurs villages, et il est presque impossible de passer dessus les pieds nus : ces pointes percent même un bon soulier; il faut que l'ennemi s'asseye tranquillement à terre et les enlève avant de pouvoir avancer : ces kemoutchi protègent aussi les Nagâh contre les bêtes sauvages; ils allument un grand feu, se placent à l'entour, puis ils forment un cercle avec ces pointes dirigées en dehors, ce qui empêche tout animal d'approcher; un éléphant ou un tigre même sont arrêtés à l'instant; si le dernier animal veut s'élancer en avant, il tombe au milieu de ces piquans.

Les Nagah sont très-adonnés aux liqueurs spiritueuses : ils en distillent une de mauvaise qualité, et en boivent abondamment. En goûtant le rum que nous leur offrîmes, dit le narrateur anglois, ils parurent d'abord surpris de sa force; les plus prudens n'en prirent qu'une petite quantité, tandis que d'autres en avalèrent autant que si c'eût été la liqueur qu'ils font; un homme but d'un trait une bouteille de rum, et, deux minutes après, le quart d'une autre bouteille; il en fut abattu pendant quelques minutes, nous étions inquiets pour lui, nous appréhendions

qu'il n'en mourût, mais une demi-heure après il étoit parfaitement bien ; il mangea son dîner, puis continua sa marche ; quelques jours après il revint, et redemanda du rum ; cet homme étoit le fils du chef d'Aqui. Son père passoit pour un des hommes les plus robustes de ces montagnes ; quoiqu'il soit maintenant avancé en âge, il va d'Équi à Banskandy avec un poids d'une mând et demi sur le dos.

Leur manière de se témoigner de l'amitié est de ployer l'index de la main droite, et de le pousser contre celui d'une autre personne qui en fait autant; ils s'embrassent comme dans les autres pays de l'Inde, et approchent leurs fronts l'un contre. Les chefs de Simbelong ou Siblong, ayant contracté amitié avec nous, nous assurèrent que si les Birmans venoient pour les punir d'avoir formé cette alliance, ils mourroient pour nous; et que, dans toutes les occasions où nous aurions besoin d'eux, ils obéiroient à l'instant à notre appel.

On tire plus de parti d'eux par des paroles de douceur et de bonté que par tout autre moyen. Les gens de l'Hindoustan et du Bengale n'entendent rien à la manière dont il faut les prendre ; ils ne cherchent qu'à les intimider, et emploient celle dont ils savent que le succès est infaillible avec eux-mêmes ou leurs compatriotes; la persuasion, une conduite affectueuse et franche n'y en-

trent pour rien. C'étoit une chose curieuse de voir les Bengalis faisant des marchés avec les Nagah et leur cédant du riz en échange de poisson sec. Les Nagah savoient bien que les Bengalis essayoient de les duper ; mais, au lieu de se fâcher ou de montrer le moindre symptôme de colère, ils éclatoient de rire et cédoient un peu, ou bien tenoient fermement à ce qu'ils regardoient comme un échange équitable, puisqu'il leur convenoit.

Les Nagah paroissent avoir une horreur extrême pour la paresse; car, après une journée de travail très-fatigant, au lieu de rester en repos et inactifs, comme les habitans de toutes les autres parties du pays, ils trouvent toujours quelque chose à faire. Même, en préparant leur dîner, ils s'occupoient; nous les avons vus, assis au coin du feu, regardant cuire leur riz, et en même temps tressant des paniers, ou apprêtant l'écorce des arbres pour en faire des cordes, des liens, etc. Ils sont très-adroits à construire des cabanes ; la vitesse et la propreté avec lesquelles ils effectuent ce travail, sont vraiment surprenantes; ils mettent moins de temps à finir une maison, qu'un nombre égal de Bengalis n'en emploie à rassembler les matériaux nécessaires.

Lorsqu'ils concluent un arrangement, ils prennent le temps de considérer, et se consultent entre eux : la décision prise et les conditions convenues, ils y tiennent. Afin de donner une idée de leur

antipathie pour l'oisiveté, je raconterai que nous avions arrêté une convention avec une troupe de Nagah. Ils devoient aider à transporter du grain du Djiri-nellah à Nourghi ; ils s'étoient engagés à venir nous trouver à un jour fixe, auquel devoit commencer leur paiement qui se montoit à trois roupies par mois; et, de plus, ils étoient nourris. Ils arrivèrent au temps marqué; mais ayant attendu deux jours, et s'apercevant que nous n'étions pas encore assez avancés pour requérir leur aide, ils retournèrent tous chez eux sans rien dire à personne des nôtres. Nous nous imaginions qu'ils s'étoient enfuis, comme avoient déjà fait beaucoup d'autres coulis; mais au bout de deux jours, nous fûmes détrompés; tous revinrent, et s'informèrent si leurs secours nous étoient nécessaires. Quand on leur demanda pourquoi ils s'en étoient allés, ils répondirent ingénument qu'ils ne pouvoient rester sans rien faire, et que voyant que nous n'avions pas besoin d'eux, au temps convenu, ils étoient retournés travailler dans leur village; ils n'exigèrent nul paiement, puisqu'ils n'avoient fait aucun ouvrage durant cet intervalle.

Leurs villages sont d'une propreté remarquable; ils mangent la viande, le pain, le sucre, enfin tout ce que leur donnent les Européens. Leur marque de respect, en arrivant chez quelqu'un, est de s'asseoir, après avoir baissé leur front jusqu'à terre pour saluer. Les femmes travaillent de

même que les hommes; ceux-ci sont pleins d'attentions, de bontés et d'égards pour elles, bien différens sous ce rapport, comme sous tant d'autres, de tous les indigènes de l'Inde. Ils dansent pour divertir les étrangers; ces danses ressemblent à celles d'Ecosse et aux quadrilles. Ils font des figures régulières, déterminées par un certain nombre de pas, gardent bien la mesure, et exécutent leurs mouvemens avec beaucoup de grâce, d'aisance et d'aplomb. Les hommes chantent pendant que les femmes dansent ou lorsqu'ils dansent avec elles; et les jeunes femmes ont un maintien très-modeste. Il fallut parler très-longtemps à celles-ci avant de les déterminer à danser devant nous : nous observions avec plaisir la manière dont les hommes s'y prirent pour vaincre leur timidité; ils y mirent les formes les plus aimables et les plus engageantes : un petit maître françois ou anglois n'eût pas fait mieux. Les jeunes filles paroissoient être accoutumées à cette conduite; elles ne se laissèrent persuader qu'après avoir badiné et s'être fait prier pendant longtemps.

Quarterly oriental Magazine.—Calcutta, juin 1825.

RIO-GRANDE DU SUD (BRÉSIL).

Les bergers de Rio-Grande ne sont pas aussi brutaux que ceux du Paraguay et de la Plata; ils sont moins carnivores, et par conséquent ne sont

pas simplement des bouchers. Dans chaque grande fazenda l'on entretient une centaine de vaches laitières qui paissent avec le reste du bétail, et sont à peu près à demi-sauvages. Elles mettent bas dans des lieux écartés et dorment la nuit à côté de leurs veaux; mais, pendant le jour, elles ne viennent les voir qu'à certains intervalles pour leur donner à téter; elles les cachent si bien, que la première semaine il est très-difficile de les trouver. Aussitôt qu'on a découvert où est le veau, on l'amène à la partie de la ferme qui est close; alors la mère vient l'y trouver; on profite de l'occasion pour la traire, et l'on obtient ainsi du lait pour faire du beurre et du fromage. Les veaux élevés de cette manière sont apprivoisés. On réserve les génisses pour la propagation de la race; on accoutume les bouvillons au joug pour le labour et le charroi. Un fait remarquable est que les veaux des troupeaux sauvages, quoique nourris avec tout le lait de la mère, ne croissent pas aussi promptement ni ne s'engraissent si bien que ceux qui ont été enlevés dans l'enclos, et auxquels on n'a donné chaque jour que ce que la laiterie mettoit de côté pour eux. Le fait s'explique par les fréquentes alarmes auxquelles les autres sont exposés de la part des chiens et des bêtes sauvages.

Les moutons n'ont pas, jusqu'à présent, été très-nombreux, parce qu'il n'y a pas eu de demandes considérables de laine, qui est cependant

très-bonne. Peu de propriétaires ont mille moutons. Il faut, pour garder un tel troupeau, deux des grands chiens de berger nommés *rafeïros*, qu'on élève avec beaucoup de soin. Dès qu'ils sont nés, on les substitue à des agneaux nouvellement sevrés, et on oblige les brebis à les alaiter. Ils s'attachent aux brebis, et les moutons sont les premières créatures qu'ils aperçoivent quand ils ouvrent les yeux. En grandissant, ils jouent avec les agneaux, et ne connoissent aucun autre animal. On les châtre, et on les enferme dans le parc avec les brebis jusqu'à ce qu'ils soient assez âgés pour suivre les troupeaux dans les champs. Si une brebis met bas à une distance du parc, un de ces chiens prend soigneusement l'agneau dans sa gueule et le porte à la ferme. Il paroît, d'ailleurs, et ce fait est remarquable, que la castration ne fait rien perdre à ces animaux de leur courage; il est souvent mis à l'épreuve par ceux de leur espèce; car non seulement les chiens sauvages, mais aussi les chiens domestiques, sont les ennemis les plus dangereux des moutons; mais les rafeïros ne laissent approcher ni étranger ni animal quelconque. Les chiens sauvages ou marrons sont très-nombreux; ils chassent de compagnie, et poursuivent un troupeau de bœufs jusqu'à ce qu'il en tombe un. Quand ils sont affamés, ils deviennent dangereux pour un cavalier isolé.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Recollections of the last ten years passed in occasional residences and journeyings in the valley of Mississipi, etc., etc,, etc., c'est-à-dire *Souvenirs de dix années de séjour et d'excursions dans différentes parties de la vallée du Mississipi*, etc., etc.; par Timothée Flint, principal du séminaire de Rapide (Louisiana). Boston, in-8° de 395 pages.

Les vastes et fertiles contrées qui s'étendent à l'ouest des monts Alleghany, les grandes vallées de l'Ohio, du Missouri et du Mississipi acquièrent chaque jour une nouvelle importance sous le point de vue philosophique, le seul sous lequel la haute géographie soit vraiment digne des méditations des hommes éclairés. On aime à suivre dans ces régions reculées la marche et les progrès d'une civilisation toute nouvelle, et qui semble, tant ses développemens sont rapides, n'avoir pas eu d'enfance. On se plaît à découvrir, dans les colonies partielles et isolées qui couvrent déjà ces terres immenses, les germes d'une prospérité qui croît sous les auspices d'une industrie sans entraves et d'une liberté sans bornes. C'est là que viennent successivement se réunir l'excédant des populations des autres états de l'Union; et, lorsque de

pacifiques légions d'Européens abordent les rivages de la Nouvelle-Angleterre, et demandent des terres pour occuper leurs bras et récompenser leur travail, on leur montre un territoire immense arrosé par de grands fleuves, couvert par de magnifiques forêts et de vastes prairies, dont les terres d'alluvion sont d'une inépuisable fertilité, dont les produits indigènes appellent tous les genres de culture, où les fruits et les céréales des belles régions de l'Europe croissent à côté de la canne à sucre et des fruits délicieux des tropiques, où toutes les flores semblent se réunir, et qui doivent s'enrichir un jour de la vigne et de l'olivier, pour n'avoir plus rien à envier aux climats les plus fortunés. On y promet, à ces enfans de la vieille Europe, égale protection pour tous, égale liberté civile et religieuse; on leur assure l'indépendance politique, lorsqu'ils seront assez nombreux et assez éclairés pour s'administrer eux-mêmes et prendre rang dans la grande famille américaine; et, sous l'espoir d'un tel avenir, ces hommes, en quête d'une nouvelle patrie, vont élever le foyer domestique sur des terres abandonnées par le sauvage indépendant, ou sur un sol qu'aucun pied humain n'a point encore foulé.

Jusqu'à l'époque de la cession de la Louisiane aux États-Unis, toutes ces contrées, à l'ouest des établissemens de l'Ohio et du Kentucky, étoient peu connues. Elles n'intéressoient guère les anciens citoyens de l'Union; mais depuis que leurs solitudes se sont successivement peuplées, et que l'industrie en a changé la surface, elles ont appelé les regards des spéculateurs et des voyageurs; et les ouvrages des Brackenridge, des Darby, des Brown, des Stoddart, et les observations plus modernes des Schoolcraft et du major Long, ont puissamment contribué à faire connoître leur topographie et leurs richesses

minéralogiques, botaniques et agricoles. M. Flint, en s'inscrivant sur cette liste déjà nombreuse, n'ajoute pas, il est vrai, un grand nombre de faits à ceux que l'on connoissoit avant lui; mais, observateur philanthrope, le tableau moral et physique du pays, envisagé sous un point de vue philosophique, l'occupe exclusivement. Sans entrer dans des détails minutieux et purement statistiques, il passe successivement en revue les diverses industries importées sur les anciens domaines des peuplades sauvages et des bêtes féroces. Ses pinceaux pittoresques reproduisent tour à tour et les grandes scènes de la nature, et l'état des colonies naissantes, et leurs progrès intellectuels et religieux. Les mœurs, les habitudes, les traits caractéristiques de ces sociétés nouvelles, le sort de l'émigrant, les maux et les avantages qui l'attendent dans ces régions lointaines, sont l'objet continuel de ses tableaux et de ses réflexions, et il sait l'art d'accroître le charme qui s'attache à ces grands intérêts de l'humanité.

Le Mississipi, ligne inférieure du bassin de ce nom, divise les États-Unis en deux grandes parties, dont l'orientale avance en culture et en civilisation à mesure qu'elle se rapproche de l'Atlantique, et dont l'occidentale se montre d'autant plus sauvage et plus dépeuplée qu'elle s'éloigne du fleuve et gagne vers la mer Pacifique. C'est dans cette première partie, théâtre particulier des courses du voyageur américain, que nous trouvons cette longue et belle vallée de l'Ohio, où le philanthrope comme le naturaliste sont retenus par tant de sujets d'observations, c'est là que nous nous arrêterons un moment, et que nous jeterons un rapide coup d'œil sur la constitution physique de cette branche secondaire de l'immense bassin du Mississipi.

Les parties voisines de l'Ohio appartiennent en général

à la région calcaire des États-Unis; le fleuve coule encaissé sous l'ombrage des platanes et des tulipiers, il parcourt d'immenses prairies et des champs cultivés où le terreau végétal atteint quelquefois jusqu'à 15 pieds de profondeur. Plus la vallée s'approche du sud, plus sa flore devient brillante et parfumée. Alors on voit paroître l'oranger sauvage et le laurier; le dais de feuillage du figuier papayer vous offre un mystérieux abri. Le magnolia, l'un des géans des forêts américaines, s'élançant du sol calcaire à la hauteur de 100 pieds, ravit par l'aspect imposant de sa tige droite comme une colonne, et par le contraste de sa verdure sévère et de ses fleurs blanches, toutes semblables à des roses. Ces fleurs, dans leurs charmantes métamorphoses, laissent voir, en tombant, un cône cramoisi et des graines suspendues à des fils déliés et rouges comme le plus beau corail.

Les parties hautes de ce vaste bassin ont des surfaces ondulées, favorables à la culture. Une douce température, une atmosphère sereine, font des bords de l'Ohio surtout un séjour enchanté. La moyenne du thermomètre de Fahrenheit y est d'environ 50°. Si nous examinons la vallée de ce fleuve sous le rapport géologique, des faits assez curieux peuvent être observés. Nous remarquons que ces parties basses sont occupées, sur une étendue de deux milles de largeur, par des terres d'alluvion, affectant une forme rhomboïdale. Les eaux du courant les divisent quelquefois, mais plus souvent elles tracent leur canal tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et, dans leurs capricieux détours, elles s'approchent alternativement des hauteurs du Kentucky, et de celle de la rive opposée, laissant alors tous les terrains d'alluvion d'un seul côté. Les plaines basses et souvent inondées viennent ensuite; mais d'autres fois, comme à Cincin-

nati et sur beaucoup d'autres points, elles s'élèvent en amphithéâtre de 50 à 100 pieds au-dessus des plus hautes eaux. Vers le nord du fleuve, leur coupe est plus brusque, et leurs différens talus sont dégarnis d'arbres élevés; il en est même qui sont entièrement nus et coupés à pic, ce qui indique que la retraite des eaux ne remonte pas à une époque très-reculée. On n'observe, ni dans la disposition des couches, ni dans les lits de coquillages que les basses eaux laissent à découvert, aucune trace d'un bouleversement quelconque : tout porte à croire que la vallée s'est formée, soit par une rupture insensible des couches calcaires, soit par leur décomposition. Le niveau du fleuve est généralement au-dessous des alluvions.

C'est une opinion généralement répandue chez les habitans de ses rivages, que le volume des eaux de l'Ohio n'a jamais varié. Ils croient cependant que ses eaux ont occupé diverses parties de la vallée plus élevées que celles où elles coulent aujourd'hui, et créé les dépôts qui s'y rencontrent. Ces deux faits impliquent contradiction. On remarque d'ailleurs que les excavations sous les anciens lits d'alluvion sont aussi considérables que sous les nouveaux; et, à l'exception du canal actuel du fleuve, chaque partie de la vallée est également profonde. Il faut donc en conclure qu'autrefois l'Ohio avoit un tout autre courant, que ses flots immenses s'étendoient jusqu'au pied des hauteurs parallèles, couvroient alors tous les dépôts qui les bordent, et s'élevoient de plus de 100 pieds au-dessus du niveau actuel des plus hautes eaux. Telle est l'opinion d'un savant Américain, M. Drake, qui a publié, sur la constitution géologique de la vallée de l'Ohio, d'intéressantes recherches insérées dans le deuxième volume des Transactions de la Société philosophique de Philadelphie. Cette contrée, si jeune encore dans l'his-

toire du monde, a aussi ses antiquités. Qui ne sait que sur les bords de l'Ohio et du Mississipi se rencontrent de nombreux vestiges du séjour et de l'industrie de ses anciens habitans? Les fortifications que l'on observe dans la partie de l'ouest ont été le sujet de spéculations plus ou moins ingénieuses : ces massifs de terre généralement de forme oblongue sont bien situés comme lieu de refuge; on les trouve presque toujours dans le voisinage des grands courans. Il en existe de considérables à Cincinnati et près d'Hamilton; l'enceinte de ces derniers renferme un terrain de 80 acres. A deux milles à l'ouest de Chillicothe, on voit une muraille de pierre de 12 à 15 pieds de hauteur sur 4 à 5 d'épaisseur. Le docteur Cutler a pensé que les arbres qui s'élèvent sur les forts de Marietta se sont plusieurs fois reproduits depuis l'époque où ces élévations ont été faites, époque qu'il recule à plus de mille ans.

Sans admettre l'opinion de M. Heckewelder qui en fait remonter l'origine à un peuple nombreux, contemporain des premiers âges du monde et exterminé par les Delawares, il faut reconnoître que ces fortifications ont quelques siècles d'existence, et sont dues aux anciennes tribus indiennes répandues sur le vaste territoire de l'Amérique du nord. Quant à leur destination, elle est beaucoup moins incertaine; tout porte à croire qu'elles servoient de retraite à ces peuplades sauvages; qu'ils y déposoient leurs femmes et leurs enfans lorsqu'ils partoient pour la guerre ou pour la chasse, et que, vaincus et poursuivis, ils venoient y chercher un abri et de nouveaux moyens de défense.

D'autres massifs de terre, également observés, semblent avoir été destinés à un tout autre usage : les premiers étoient l'asile des vivans, ceux-ci le domaine de la mort.

Les cimetières indiens, couverts de tumulus, sont nombreux dans les environs de Saint-Louis et sur le rivage du Missouri. On a trouvé dans un de ces tombeaux le fragment d'un pot de terre, un crâne d'enfant et des ossemens qui semblent appartenir à des hommes de taille moyenne. Dans d'autres, on a découvert les côtes d'un serpent, probablement d'un serpent à sonnettes. Si le reptile y a été déposé par les indigènes, on peut présumer qu'il fut jadis adoré par les naturels de l'Amérique, et que ses restes, comme ceux des Ibis en Egypte, étoient religieusement enterrés après sa mort.

Pendant le séjour du major Long à Cincinnati, M. Drake lui fit voir deux grandes coquilles marines extraites d'anciens tombeaux indiens à peu de distance de la ville, dont l'une ressembloit au casque cornu des Conchyliologistes, et l'autre sembloit appartenir au genre *fulgur*, ou carreau de Montfort. Ces coquilles servoient-elles de coupe, comme leur forme semble l'indiquer, ou, consacrées par la superstition, étoient-elles regardées comme des vases sacrés et employés dans les sacrifices ou dans les libations faites aux dieux, avoient-elles quelques rapports avec le cymbium de l'archipel de la Grèce ? Toutes ces questions sont plus faciles à faire qu'à résoudre : jusqu'à présent on les a fort embrouillées en cherchant à les éclaircir.

Hâtons-nous de sortir de ces nuages de l'érudition pour revenir aux tableaux pittoresques de M. Flint, et aux scènes vivantes et animées qu'il fait passer sous nos yeux.

Soit que l'automne répande ses teintes variées sur les grandes forêts primitives des rivages de l'Ohio et du Mississipi, soit que le printemps leur rende une douce verdure et les décore des riantes couleurs de la jeunesse, on aime à le suivre dans ces retraites profondes où les chants

de mille oiseaux et les harmonies des vents apportent à l'Européen des sensations inconnues. Arrivez-vous sur les bords du fleuve, d'autres objets captivent vos regards. Tantôt le bateau à vapeur, rapide comme un trait, semble refouler les eaux, poussé par la main des fées; tantôt luttant contre les ondes, la cordelle du batelier double ses forces, et le fait trîompher du courant. Quelquefois, sur un tertre sauvage, vous assistez à l'arrivée du colon, vous le voyez prendre possession du sol que les moissons n'ont point encore embelli, et vous lisez dans ses regards les regrets de la patrie qui le vit naître, et l'espoir d'un avenir indépendant. Soit que vous entriez dans la ferme opulente d'un vieux colon, habitant de ces magnifiques solitudes, soit que vous receviez l'hospitalité sous le toit enfumé du chasseur, debout au milieu de ses chiens fidèles, de nouveaux tableaux vous promettent de nouvelles jouissances.

Prenons une idée de la manière de l'auteur, et voyons comment il décrit les sites des nouveaux établissemens sur les riches terres de l'Ohio.

«En m'éloignant des villes, et poursuivant ma course dans les vallées étroites et sans culture, je distinguois de loin la fumée qui sortoit des bois, j'entendois les coups de la cognée et le bruit des roues de la charrue tournant sur l'essieu, et le bêlement des troupeaux, et le tintement de la cloche appelant aux travaux de la ferme, et les aboiemens des dogues, gardiens de ces propriétés naissantes. Je voyois l'émigrant, ou élever sa cabane, ou enclorre son champ, ou tracer les limites de ses nouvelles possessions. Ce tableau plein de vie me faisoit réfléchir sur le commencement des sociétés; et, dans l'âge d'une civilisation perfectionnée, j'assistois, en quelque sorte, aux jours anciens de la terre. Alors je me prenois à pen-

ser que ces lieux, témoins aujourd'hui des premiers efforts de l'industrie, offriroient un jour au voyageur de riches demeures et des villes animées. Mais bientôt, abandonnant l'idée de ce brillant avenir, les charmes d'une nature vierge m'occupoient tout entier; mes yeux restoient attachés sur les paysages agrestes de ces contrées, sur les eaux limpides du fleuve, et sur la végétation forte et opulente de ses rivages; puis, comme enivré de tant de magnificence, je ne voyois plus rien; et, reprenant alors mes premières pensées, je me disois: Encore quelques années, et des champs de blé couvriront ces beaux déserts. A la chaumière construite à la hâte comme la hutte du nomade, auront succédé des habitations commodes, de jolies maisons de campagne ornées de toutes les merveilles du luxe. Les fruits des tropiques mûriront dans les élégans jardins d'un propriétaire opulent; les forêts auront disparu, l'arbre façonné par la main de l'ouvrier voguera sur les fleuves américains, et les quittera pour aller braver les orages de l'Océan; et ce colon, si pauvre, si laborieux aujourd'hui, dont les espérances sont si bornées, parvenu aux jours de l'aisance, sentira que les jouissances de l'esprit ajoutent encore au bonheur; il cultivera son intelligence, et, citoyen éclairé d'un pays libre, il choisira lui-même ses juges et ses représentans; puis, à son tour, ambitionnera l'honneur de siéger dans les conseils du pays, et de lui donner des lois qui assurent sa prospérité. »

Nos fleuves d'Europe ne nous offrent qu'une idée imparfaite du mouvement qui anime ces grandes voies de communication entre les peuples. C'est sur les rivières américaines qu'il faut l'observer. Près de New-Madrid, par exemple au confluent du Bayou et du Mississipi, on a le spectacle de tout ce qu'une navigation intérieure peut

avoir d'animé. Là, du Missouri, de l'Ohio, du Haut-Missisipi et de leurs affluens, arrivent d'innombrables essaims de bateaux, dont les cargaisons peuvent faire connoître les produits de ces contrées diverses. Là, se rencontrent les peuples de tous les pays de l'Amérique du nord, séparés par d'immenses distances. Là, passent devant vous des embarcations chargées de planches de sapin venues des parties sud-ouest de l'état de New-York. D'autres barques transportent les salaisons, les farines, les tabacs, les chanvres, les paquets de cordages, les barils de Whiskey et les balles de coton du Kentucky et du Tennessée, les bœufs et les chevaux du pays des Illinois, et les pelleteries et le plomb du Haut-Missouri; quelques-uns de ces bateaux sont remplis de blé, d'autres de volailles, d'autres de pommes de terre ou de tonneaux de cidre, de celui surtout que les Américains du nord appellent cidre royal, liqueur plus concentrée, soit par l'action de la chaleur, soit par l'effet de la congélation. Ces flottes pacifiques couvrent souvent un espace de plusieurs milles. Là, se forment des sociétés de secours mutuels pour marcher de conserve en descendant le fleuve, et affronter en commun les dangers de cette partie du Mississipi. Ces navigateurs se retrouvent encore à Natchez ou à la Nouvelle-Orléans, puis ils se quittent pour ne plus se revoir, ou pour ne plus se rencontrer qu'à de longs intervalles.

Je ne puis me résoudre à terminer cet extrait déjà fort long, sans rappeler un trait de courage rapporté par M. Flint, et qui semble du domaine de la fiction. Il étonnera moins lorsqu'on saura qu'il appartient à un François.

Le héros de l'aventure, nommé Baptiste Roy, se trouvoit à *Côte-Sans-Dessein*, sur le Missouri. Une troupe de

sauvages, d'environ 400 hommes, vint attaquer l'espèce de corps de garde dans lequel il s'étoit renfermé avec sa femme et un de ses camarades. Ces deux hommes étoient chasseurs ; ils avoient de la poudre, du plomb et quatre fusils. La femme étoit occupée à mouler des balles, à charger les armes, et de temps en temps elle s'en servoit elle-même contre l'ennemi. Le feu étoit quelquefois si vif, que les canons s'échauffoient au point qu'il falloit les plonger dans l'eau pour les refroidir et pouvoir les charger de nouveau. Tout Indien qui s'approchoit à portée tomboit mort. Le second jour du siége, le brave camarade de Roy fut tué. Les sauvages célébrèrent cet événement par de grands cris, et, pleins de confiance alors, s'avancèrent armés de tisons enflammés qu'ils lancèrent sur l'habitation. Aussitôt celui qui la défendoit avec tant d'intrépidité, monte sur le toit, rejette les tisons au loin tandis qu'une grêle de balles pleuvoit sur lui, et redescend sans avoir été blessé. Enfin, après quatre jours d'un siége inutile, les sauvages se retirent en s'écriant que cette maison étoit *un grand sorcier*, c'est-à-dire qu'elle étoit charmée et imprenable. Ils laissèrent quarante des leurs devant cette forteresse de bois, dont les poutres qui en formoient les murailles étoient criblées de balles.

Il est fâcheux d'ajouter que Roy sollicita en vain du congrès une récompense pour cette action d'éclat. On se borna à le féliciter de n'être pas tombé aux mains des Indiens, et à le complimenter sur ce qu'il tiroit à merveille. Peut-être aux Etats-Unis regarde-t-on la bravoure comme une marchandise qui n'a pas de valeur absolue, et qu'on n'est tenu de payer qu'autant qu'on s'en est servi.

L. R.

Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine; recueil de tableaux dressés et réunis d'après les ordres de M. le comte de Chabrol, conseiller d'état, préfet du département. Paris, de l'imprimerie royale, 1826.

Lorsque le premier volume de ces mémoires statistiques parut il y a quelques années, tous les hommes éclairés applaudirent à l'idée qui dominoit dans ce grand travail au plan d'après lequel il étoit conçu, et surtout au but que le premier magistrat de Paris s'étoit proposé, celui d'attirer l'attention générale sur un grand nombre de faits qu'il importoit de publier, et qui pouvoient servir à la fois la science, l'industrie et le commerce. Ces vues généreuses n'étonnoient aucun de ceux qui apprécioient depuis long-temps les connoissances profondes et cet amour du bien public qui distinguent éminemment M. le comte de Chabrol, et le placent au premier rang de ces administrateurs éclairés, dont toutes les vues, tous les projets, tendent au bonheur et à la prospérité de leurs administrés, et qui sont assez heureux et assez habiles pour augmenter encore l'attachement qu'on leur porte par la reconnoissance qu'on leur doit.

Ce nouveau volume, comme les précédens, se compose de tableaux, seule forme qui convienne à des énumérations aussi étendues, qui rapproche les résultats, permet d'en réunir un grand nombre, exclut les discours inutiles, et facilite toutes les comparaisons.

Nous retrouvons dans cette troisième partie les tableaux annuels insérés dans le précédent volume, mais dont le nombre est augmenté. Ils font connoître l'état de l'atmosphère et des eaux, les divers mouvemens de la popula-

tion, les consommations principales, les produits agricoles, l'administration des secours publics, et un grand nombre de résultats des institutions civiles. D'autres tableaux concernent les voitures de place, les inhumations, les décisions administratives, la part contributive du département de la Seine au recrutement de l'armée, les causes d'exemption ou de réforme, et tous les documens exacts que possède l'administration au sujet des conscriptions, ou des causes de maladie, ou des infirmités qui ont déterminé les réformes.

Mais ce qui donne à ce volume un intérêt particulier, c'est le soin qu'on a eu d'y réunir une foule de faits relatifs aux hospices des aliénés; c'est l'examen et la comparaison des résultats généraux des états de population formés et recueillis dans la capitale depuis la fin du dix-septième siècle; ce sont les nombreux renseignemens qui ont pour objet l'industrie de la première ville du royaume, question difficile et très-complexe, sujette à des incertitudes inévitables, et dont nous désirons voir perfectionner les résultats par une étude continuelle. Nous remarquons avec plaisir qu'on a d'abord dirigé ces intéressantes recherches vers les branches de l'industrie qui ont pris le plus d'essor, ou qui offrent un grand intérêt au commerce. La plupart des tableaux publiés se rapportent à l'affinage de l'or ou de l'argent, aux fonderies et forges de fer, à la fabrication du verre et des cristaux, aux produits chimiques les plus variés, à la construction des maisons, aux marchandises exotiques, aux exportations; enfin, à toutes les parties dont les perfectionnemens ont plus particulièrement suivi les progrès des sciences avec lesquelles elles ont des rapports directs, et dont les secours leur sont indispensables.

Telle est l'indication sommaire de cet immense travail

que nous regrettons bien de ne pouvoir analyser méthodiquement dans toutes ses parties, mais dont nous allons présenter quelques-uns des principaux résultats.

Le département de la Seine, ou la partie du bassin qui porte ce nom, appartient aux terrains de formation marine et d'eau douce. Ces formations peuvent être classées sous sept numéros d'ordre. La craie forme le fond du bassin de Paris; elle se trouve à l'ouest de cette ville en bancs tellement épais, qu'on n'a pas dépassé ce terrain en continuant jusqu'à 58 mètres des travaux ouverts au pied du mont Valérien. Cette craie est presque toujours recouverte par l'argile plastique et lignite: il y en a de grise, de jaune, de rouge et de couleurs mélangées; sur elle repose le calcaire grossier disposé en bancs à peu près horizontaux. Le gypse, dont le calcaire siliceux, et le gypse à ossemens, sont de sous-formations, termine d'une part la formation marine, et de l'autre commence le terrain d'eau douce. Les buttes gypseuses forment une triple bande qui se dirige du S. E. au N. O., dans une largeur de six lieues. Vient ensuite le sable et grès supérieur, auquel appartiennent les marnes gypseuses marines, et le sable calcaire. Puis se présentent les meulières et marnes qui recouvrent constamment toutes les autres formations, et enfin les terrains de transport, d'alluvion, ou d'attérissement, tantôt anciens, tantôt modernes. Les premiers occupent les lieux où les eaux actuelles ne peuvent atteindre, les seconds recouvrent les fonds des vallées. Pour nous borner à Paris, nous remarquerons qu'une grande partie de la Chaussée-d'Antin, et de la partie du N. et du N. E. de la ville, reposent sur les formations gypseuses et calcaires d'eau douce; que les parties E. et S. E. s'élèvent sur les marnes marines; que le calcaire marin grossier ou à cérite domine depuis l'extrémité S.

du Muséum d'histoire naturelle jusqu'à Vaugirard, et forme le bord du plateau de la plaine de Montrouge; que le silex roulé dans un sable argileux et ferrugineux s'étend sous le quartier des Invalides, et qu'enfin les terrains d'attérissement occupent tous les bords de la Seine.

On a fait de nombreuses tentatives pour découvrir la houille dans ce département; on avoit cru jadis que les lignites d'Arcueil, de Belleville, de Montmartre étoient un indice du charbon de terre. Il a fallu renoncer à cet espoir. La tourbe se rencontre en petite quantité sur les bords de la Bièvre, et des ruisseaux du Croust et du Rouillon. Le soufre se remarque nageant sous la forme de pellicule dans les eaux d'un petit ruisseau qui vient de Villetaneuse. Arcueil, Gentilly, Vaugirard ont leurs pyrites et leur fer sulfuré; les buttes de Montmartre recèlent le fer hépatique et rubigineux, et fournissent de la magnésie; le manganèse oxidé en petites plaquettes elliptiques se rencontre dans la commune de Boulogne, et pourroit être l'objet d'une exploitation. On a fait, avec des dentrites de chaux carbonatée compacte trouvée à Gentilly, de jolis vases qui ont pris un beau poli. Toutes les variétés de chaux et leurs différentes cristallisations sont communes dans le département de la Seine; il n'en est pas de même des quartz: les quartz cristallisés agates, xiloïdes et pseudomorphiques, ne peuvent être rangés que parmi les objets de curiosité. Quant au bois fossile, on le rencontre fréquemment. On a trouvé, lors des basses eaux de la Seine, sur les bords du fleuve, et à une petite profondeur, une grande quantité d'arbres couchés les uns sur les autres, avec leurs branches et leurs racines. D'après leur conservation, on a pu reconnoître que le hêtre, le bouleau, le saule, le noisetier, et surtout le chêne,

faisoient partie des anciennes forêts qui ont été enfouies dans ce bassin.

Tel est l'aperçu du sol sur lequel s'élève la capitale de la France, et qu'elle couvre chaque jour de constructions nouvelles.

La population de cette grande cité s'augmente lentement, mais progressivement. En 1820, le nombre des naissances étoit de 24,858; en 1821, de 25,156; en 1822, de 26,880.— Il s'est élevé à 27,070 en 1823, sur lesquels 9,806 enfans nés hors mariage.— Savoir : 4,882 à domicile, et 4,924 dans les hôpitaux. C'est un peu plus que le tiers d'enfans naturels, proportion qui ne fait pas l'éloge des mœurs parisiennes ; toutefois il ne faut pas oublier que, du voisinage de la capitale, et même des départemens éloignés, arrivent chaque année un assez bon nombre de filles enceintes qui viennent y cacher le fruit de leurs foiblesses, ou le résultat de leur débauche.

Il faut encore s'empresser d'ajouter que, sur ces 9,806 enfans naturels, 2,221 ont été reconnus à leur naissance, 692, par l'acte de célébration du mariage, et 181 postérieurement à la naissance. Quant aux enfans trouvés, dont le nombre étoit effrayant vers la fin du règne de Louis XV, puisqu'on en comptoit, en 1773, 7,676 sur 18,847 naissances, il est satisfaisant de remarquer que la proportion en a singulièrement diminué. En 1821, sur 25,156 naissances, on ne voit que 4,963 enfans trouvés.

Les décès pour les quatre années ci-dessus ont été; savoir : pour 1820, de 22,464; — 1821, 22,648; — 1822, 23,282, — et 1823, 24,600. — Dans cette période, la population s'est donc augmentée de 10,960, excédant du total des naissances sur le total des décès.

Le nombre des suicides, en 1822, a été de 317, et de

390 en 1823. Dans la première de ces années, deux hommes contre une femme se sont suicidés (206 h. 111 f.). Dans la dernière, cette proportion est encore plus forte; on trouve 262 hommes et 128 femmes. Dans les causes de ces morts volontaires, en 1823, le jeu et la loterie y entrent pour 46; les pertes de place et d'emploi, et dérangement d'affaires, pour 58; le dégoût de la vie, les querelles et chagrins domestiques, pour 149; la crainte des punitions, pour 11, et les passions amoureuses pour 27. Il faut encore remarquer que les gens mariés se tuent beaucoup moins que les célibataires; ces derniers entrent pour 286 contre 164; ce qui donne une nouvelle force à cette maxime des livres saints: Il n'est pas bon que l'homme vive seul.

Depuis la découverte de la vaccine, on devroit presque ranger au nombre des suicides ou homicides les morts causées par suite de la petite vérole. En 1822, 1,084 personnes ont succombé à cette terrible maladie; en 1823, le nombre des morts n'a été que de 684, et malheureusement il faut le mettre presque en entier sur le compte des parens ou de ceux qui ont quelque autorité sur les enfans. Les vaccinations gratuites, les seules dont on présente l'état, ne se sont élevées, en 1822, qu'à 2,632, et seulement à 1813 dans l'année 1823.

Si Paris est le séjour des grandeurs, du pouvoir et de la fortune, s'il offre toutes les jouissances d'une civilisation perfectionnée, par une cruelle compensation, il présente le spectacle de toutes les misères et de toutes les infirmités humaines. La religion et la philanthropie se sont réunies pour les secourir. On ne trouve nulle part plus d'établissemens de charité et de bienfaisance, et nulle part l'administration n'en est mieux entendue, et ne fait

plus d'honneur au premier magistrat chargé d'en diriger toutes les parties.

Ces divers établissemens ont dépensé, en 1823, 9,812,187 fr. 85 c. Cette somme a été couverte par 4,231,721 fr. 20 c., provenant des revenus fixes et variables des hôpitaux et hospices; le surplus a été fourni par l'octroi de la ville et les fonds du département. Dans la dépense ci-dessus, les secours à domicile sont portés pour 1,758,791 fr. 22 c.; la direction des nourrices, pour 60,000 fr.; les hôpitaux et hospices, pour 5,766,330 fr. 63 c.; les placemens d'enfans, pour 59,551 fr. 21 c.; les enfans trouvés, pour 1,251,081 fr. 03 c., et la vaccine, pour la faible somme de 540 fr. 50 c. Dans l'année dont nous nous occupons, 65,592 indigens ont été secourus dans les hôpitaux et hospices, et 60,138 par les bureaux de charité et l'administration générale. En nous bornant à ces derniers, c'est un indigent secouru à domicile sur 11,340 habitans; la dépense moyenne s'élève à 20 fr. 80 c. pour chaque individu secouru.

D'autres tableaux intéressans dans leurs détails, et par les rapprochemens, par les comparaisons, par les réflexions qu'ils font naître, sont destinés aux noyés, aux mouvemens des hospices, aux aliénés, aux inhumations, aux différens prix du pain, aux consommations principales dans la ville de Paris, aux engagemens, dégagemens et ventes faits au Mont-de-Piété; mais l'espace nous manque; et, dans le peu de lignes dont nous pouvons encore disposer, nous ne voulons pas oublier cette industrie si active et si perfectionnée qui lève un tribut sur le monde civilisé, qui permet à la capitale de payer des droits énormes, des impôts de tous genres, et de verser annuellement au trésor une somme de 81,423,366 fr.

90 c., c'est à-dire les 0,097 des contributions de la France, ou à peu près une somme égale à la totalité des impôts du royaume des Pays-Bas. Chaque individu, en prenant la population actuelle à 750,000, paye 108 fr., et si l'on défalque les maisons de jeux, 100 fr. 20 c.

Pour donner une idée générale de l'importance des diverses industries dont les tableaux détaillés font partie de ce dernier recueil, nous nous bornerons à présenter la valeur totale des produits de chacune d'elles, en faisant observer qu'il ne s'agit pas seulement des usines, fabriques et manufactures de Paris, mais de tout le département de la Seine.

Verres à vitres bombés ou cylindrés, 756,250 fr.—Bouteilles, 312,500 fr. — Cristal, 345,600 fr. — Bière, 2,883,284 fr.— Jaune et rouge d'Italie, 62,475 fr.— Vermillon, 100,000 fr. — Cinambre, 13,500 fr.— Encres à écrire, 360,000 fr. — Encre d'imprimerie 152,000 fr. — Borax par l'acide borique 96,096 fr.—Raffinage du camphre, 120,140 fr.—Raffinage du sel, 457,600 fr.—Fabrication du salpêtre (1824), 862,200 fr.—Fabrication de l'iode, 156,410 fr. — Potasse factice, 307,930.— Eau de javelle, 324,000 fr.—Sous-chlorure de chaux, 120,000 fr. —Sublimé corrosif (dento-chlorure de mercure), 38,695 f. — Chlorate de potasse, 25,100 fr. — Acide pyroligneux, 220,350 fr. — Acétate de soude et acétate de fer (emploi de l'acide pyroligneux), 200,000 fr.— Acide nitrique, 536,360 fr.—Acide sulfurique, 890,496 fr. — Acide muriatique, 435,115 fr.—Soude brute, 349,980 fr. — Sulfate de soude, 172,500 fr. — Sulfate de quinine, 420,000 fr. — Epuration des huiles de graines 321,760 fr. — Huile de pieds de bœuf, des onglons aplatis et de colle noire ; savoir : os, 17,000 ; plaques, 65,796 fr. ; colle noire, 37,500 fr. ; huile, 73,332 ; total, 193,628 fr.—Colle-forte,

676,064 fr. — Fonderies de suif d'os, 254,850 fr. — Cordes et autres produits de boyaux, 660,330 fr. — Charbon ou noir animal et sel ammoniac, 691,039 fr. — Cirage, 190,000 fr. — Fonderies et forges de fer, 6,187,500 fr. — Affinage des matières d'or et d'argent, 130,301,141 fr. — Affinage des matières plombeuses, cuivreuses, aurifères et argentifères, 261,950 fr. — Plomb ouvré, 3,375,950 fr. Le bénéfice obtenu sur la valeur totale des produits ci-dessus peut s'élever approximativement à 4,000,525 fr.

L'industrie de la capitale a exporté à l'étranger par la douane de Paris, valeur déclarée : en 1822, pour 36,475,745 fr., et, en 1823, pour 35,279,703 fr. Cette différence en moins, pour la dernière année, se compense par le résultat des exportations, sous la réserve de la prime, qui, de 6,599,203 fr. 89 c. en 1822, se sont élevés à 8,655,134 fr. en 1823. Les personnes habituées à ces sortes de déclarations, savent ce qu'il faut ajouter pour avoir un résultat approximativement exact.

Il est une branche d'industrie à peu près concentrée dans la ville de Paris, et dont les résultats, depuis quelques années, ont acquis une véritable importance commerciale, nous voulons parler de l'imprimerie. On en portoit le produit total, en 1822, à 8,749,329 fr. Ce produit s'est encore augmenté dans les années 1823 et 1824. Elle employoit, en 1822, 600 presses, 3,010 ouvriers, dont le salaire s'élevoit à 2,082,200 fr. Elle consommoit 280,800 rames de papier au prix moyen de 12 fr. la rame. Ces nombres se sont considérablement accrus dans les années suivantes. La librairie a exporté pour 2,473,969 fr. en 1822, et pour 2,634,050 fr. en 1823 (déclaration à la douane de Paris). L'année 1824 a dû s'élever beaucoup plus haut, elle a produit 5,153 ouvrages, dont la plupart

sont sortis des presses de Paris, et parmi lesquels nous remarquons que la géographie et les sciences historiques figurent pour 1,135.

Ces indications, aussi rapides qu'incomplètes, et que nous regrettons de ne pouvoir étendre davantage, montrent au moins de quel intérêt sont les recherches statistiques sur la ville de Paris. Lorsque ces tables auront été continuées plusieurs années et sans interruption, leur seule inspection servira à éclairer de nombreuses questions d'economie politique trop souvent agitées sans le secours des faits positifs, et les plus importantes parties de l'histoire civile de la capitale se trouveront alors écrites dans cet excellent recueil qui ne pouvoit être mieux terminé que par le savant Mémoire de M. le comte de Chabrol sur les moyens d'amener et de distribuer les eaux dans la ville de Paris. Ce beau travail réunit aux connoissances profondes de l'hydraulique et de la mécanique les vues les plus neuves et d'une application vraiment utile ; il prouve en même temps la constante sollicitude de l'habile administrateur pour la salubrité et l'embellissement de la capitale confiée à ses soins, et le bien-être de ses administrés. L. R.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Les Cherokis.

La nation Cherokis est placée aux limites des états de Géorgie, Tennessée et Alabama; son étendue, telle qu'elle est définie par les traités, est d'environ deux cents

milles de longueur de l'est à l'ouest, et d'environ cent vingt milles de largeur. Ce pays, qui contient à peu près dix millions d'acres, est très-varié. Il est en grande partie hérissé de montagnes, dont le sol est sans valeur. Toutefois, les vallées sont bien arrosées et extrêmement fertiles, particulièrement sur le bord des grandes rivières où les terres sont excellentes. Le climat est tempéré et fort sain, et même les montagnes stériles de cette contrée donnent aux plaines un aspect plus riant, à l'air plus de fraîcheur, et plus de pureté aux eaux.

En 1810, on portoit la population des Cherokis à 12,400 individus, dont 3,000 guerriers et 585 esclaves; 341 blancs faisoient partie de cette nation, et avoient épousé des femmes indiennes. De 1810 à 1824, cette population s'est accrue de deux mille quatre cents individus, sans compter ceux qui, dans les années 1818 et 1819, se sont établis à l'ouest du Mississipi; le nombre des Cherokis qui habitent sur l'Arkansas, est évalué de cinq à six mille.

Les premiers pas de ces Indiens dans les routes de la civilisation datent de l'époque où, par l'effet du voisinage d'une population blanche, la chasse cessa de suffire à leurs besoins. Ils cherchèrent alors un asile dans les forêts, firent des défrichemens, et amassèrent quelques fonds. Ils ont pris du goût pour la vie sédentaire du cultivateur; et, sans avoir abandonné tout-à-fait la chasse, il n'y a pas aujourd'hui dans toute la nation une seule famille qui subsiste uniquement par ce moyen.

Les frères Moraves ont établi une mission à *Spring, place* à 14 lieues de Brainerd. Le comité américain des Missions étrangères en a fondé une autre dans cette dernière ville en 1817; et en 1820 plus de 200 jeunes Cherokis y recevoient déjà les bienfaits de l'instruction.

Trois événemens réccns doivent exercer une heureuse influence sur le bonheur actuel et la prospérité future de cette nation.

1° L'invention des lettres; 2° la traduction du Nouveau-Testament en cherokis, et 3° l'organisation d'un gouvernement.

La méthode d'écrire en cherokis, inventée dernièrement par Georges Guest, qui ne pouvoit lire ni parler aucune autre langue que la sienne, consiste en quatre-vingt-six caractères principalement syllabiques, dont la combinaison forme tous les mots de la langue. Leurs termes peuvent recevoir beaucoup de modifications, mais ils satisfont à toutes les fins de l'écriture, et déjà un très-grand nombre de natifs les emploient.

Le gouvernement, quoique défectueux sous beaucoup de rapports, est parfaitement adapté à la condition des habitans. La nation cherokis se divise en huit districts, dans chacun desquels sont établies des cours de justice, où tous les procès sont jugés par un jury, sous la direction d'un juge dont la juridiction embrasse deux districts. Des shérifs et d'autres officiers publics ont été nommés pour exécuter les décisions des cours, lever les contributions, et arrêter les délinquans. On peut appeler des décisions des cours de justice à la cour supérieure, qui se réunit chaque année au siége du gouvernement. Le pouvoir législatif réside dans une cour générale qui consiste en un comité et un conseil national. Le comité national se compose de treize membres qui sont en général des hommes distingués par leur capacité. Le conseil national a trente-deux membres, sans compter l'orateur. Ce conseil représente le peuple. Toute loi adoptée par ces deux corps devient la loi du pays. Les procès-verbaux des séances du conseil sont tenus par des secrétaires nommés *ad hoc*. Deux chefs principaux sont investis du pouvoir exécutif;

ils conservent leurs dignités tant qu'ils se conduisent bien, et sanctionnent toutes les décisions du conseil législatif. La sagesse de quelques-unes des lois qui ont été rendues montre ce qu'on peut attendre de ce peuple. La polygamie a été abolie; l'honneur et la chasteté des femmes sont protégés par la loi. Le dimanche est férié durant la session du conseil national. L'usage de condamner des vieillards au dernier supplice pour sorcellerie n'existe plus, et le meurtre est maintenant considéré comme un crime capital.

Chasse au nandu ou autruche de Magellan.

Au milieu des savannes immenses qui s'étendent depuis la Plata jusqu'aux Andes, il semble que le voyageur soit seul au monde. Aucune habitation ne vient animer la scène monotone, aucune voix humaine ne trouble le silence de la solitude, seulement on aperçoit quelquefois, dans les jours brûlans de l'eté, un *Gaucho*, monté sur un coursier rapide, sillonner l'horizon. On diroit qu'il dévore l'espace. Son manteau rouge flotte sur ses épaules au gré des vents; ses balles forment une couronne autour de sa tête. Il est lancé sur sa proie. Le nandu, déployant un cou magnifique, fuit devant lui, et de ses pieds rase la terre. La distance qui les sépare diminue par degrés, mais le Gaucho a déjà disparu sous l'horizon, que la tête de l'autruche de Magellan se montre encore comme le fût d'une colonne légère qui, tantôt s'abaisse insensiblement, et tantôt tombe tout à coup selon que la fortune favorise la poursuite du Gaucho. Quelquefois cet ardent chasseur, alors qu'il est le plus rapproché de vous, disparoît subitement; son coursier s'est abattu, s'est relevé, a pris la fuite et ne porte plus son cavalier. Celui-ci, étendu sur la plaine desséchée, et tout meurtri de sa

chute, attend que ses compagnons viennent le relever. Malheur à lui si ses cris ne parvenoient point à leurs oreilles, les aigles qui planent sur sa tête le dévoreroient bientôt comme un cadavre !

(Head's Rough notes.)

Pont de cordes.

Près de Barranca, environ à un mille au nord du village, coule la rivière du même nom. Pendant les mois pluvieux des districts de l'intérieur, elle est si pleine d'eau que son passage est très-dangereux sans le secours des chimbadoros, bateliers. Le fond en est très-pierreux ; ce qui occasionne beaucoup d'accidens lorsque les chevaux n'ont pas le pied sûr, et ne sont pas accoutumés à passer les rivières à gué. La rapidité du courant empêche qu'on ne puisse faire usage de bateaux ou canots, et sa largeur rendroit la construction d'un pont extrêmement dispendieux. Je l'ai souvent traversée lorsque l'eau couvroit une étendue d'un demi-mille, et étoit partagée en treize ou quatorze branches; dans quelques-unes, le cheval que je montois étoit obligé de nager. A la distance d'environ six lieues du principal chemin de la côte, et à l'endroit où la rivière est ordinairemønt guéable, il y a un pont de cordes faites avec les fibres des feuilles du maguey ; on les écrase d'abord entre deux pierres, et on les laisse tremper dans l'eau jusqu'à ce que la partie végétale puisse aisément se séparer des fibres; alors on les retire, on les bat avec un bâton, on les lave, et on les fait sécher; les cordes sont ensuite travaillées à la main, sans employer aucune machine: les parties fibreuses des feuilles sent appliquées dans les endroits où la corde est foible. Ce pont est appelé de Cochas, du nom du petit village qui est à sa proximité;

il a trente-huit verges de long. D'un côté, les cordes principales, au nombre de cinq, chacune de douze pouces de circonférence, sont attachées à une grosse poutre fixée à terre par deux fortes potences enfoncées presque jusqu'à leur extrémité supérieure ; de l'autre côté, la poutre est placée derrière deux petits rochers, de manière à ne pouvoir donner lieu à aucun accident. Il y a en travers de ces cordes un grand nombre de côtes de fleurs du maguey, recouvertes de vieilles cordes et des parties fibreuses des feuilles pour les conserver. On a placé de chaque côté un réseau au lieu de balustrade, pour empêcher les passagers de tomber dans la rivière. Quoique cette construction paroisse peu solide, la largeur du pont n'étant que de cinq pieds, j'ai vu des troupeaux de mulets chargés et de bêtes à cornes le traverser, ce que j'ai souvent fait moi-même à cheval, après m'être réconcilié avec son mouvement vacillant. Ces ponts, communs dans l'Amérique du sud, s'appellent *puentes* de Maroma, ou de Amaca, et par les Indiens, Cimpachaca, ponts de cordes ; cependant quelques personnes les appellent Huascachaca, huasca étant le nom d'une corde tendue.

Les ponts de cette espèce étoient généralement adoptés au Pérou avant la conquête, et ils sont sans doute les plus propres à l'usage des pays montagneux, où les ravins sont très-escarpés et les torrens très-impétueux. Les Indiens construisoient aussi des ponts en plaçant de gros chevrons en travers sur des piliers de pierres; mais ils n'étoient pas aussi communs ou aussi commodes que les ponts de cordes. Le plus grand de cette espèce se voyoit sur la rivière Apurimac, entre Lima et Cusco; il étoit traversé par les voyageurs qui alloient de l'ancienne à la nouvelle capitale du Pérou. Ce pont étoit

long de deux cent quarante-huit pieds, et large de neuf; les extrémités des cordes principales étoient attachées, sur un côté de la rivière, à des anneaux en pierre, taillés dans le roc vif; l'un d'eux se brisa en 1819, lorsque les eaux s'élévèrent à un tel point, qu'elles atteignirent le pont, et l'entraînèrent au loin.

(*Stevenson's twenty years's residence in south America.*)

Tableau statistique de Varsovie, en 1826.

L'étendue de Varsovie, y compris le faubourg de Prague, situé sur l'autre côté de la Vistule, est de 156 à 157 acres anglois, ou 63 hectares et demi. La ville est divisée en huit quartiers : on y compte 214 rues, 3,122 maisons, 112 palais, 61 édifices publics, 5,818 manufactures. La valeur de toutes les propriétés assurées contre l'incendie s'élève à 54,512,518 florins polonois; sa population est de 126,433 habitans, dont 62,851 mâles et 63,583 du sexe féminin, sans y comprendre la garde impériale, la garnison, les voyageurs, et ceux même qui n'y ont pas légalement fixé leur résidence. Cette population peut se diviser ainsi : 15,306 nobles, 83,083 non nobles. Les juifs y forment classe à part, ayant une langue particulière; ils sont privés des droits de citoyen. Sous le rapport religieux, les habitans de Varsovie se répartissent ainsi : 92,132 catholiques romains, 469 grecs, 5,170 luthériens, 593 protestans (de la confession d'Augsbourg), 274 prêtres romains, 282 moines, 94 religieuses, 3 ministres protestans, 6 ecclésiastiques grecs et 50 juifs. Il y a 19,631 hommes mariés, 19,303 femmes mariées, 2,176 veufs et 7,062 veuves, 301 femmes et 209 hommes divorcés, 40,578 célibataires et 34,092 filles on y compte

huit centenaires, dont un âgé de 101 ans, un de 102, un de 103, deux de 104, un de 105 et deux de 110.

Ancien pied romain.

D'après les recherches de M. Cagnazzi, qui a été chargé, par le gouvernement napolitain, de l'examen des antiquités trouvées à Herculanum et à Pompeïa, l'ancien pied romain égaleroit 0,29624 mètres ou 131,325 lignes, ancienne mesure françoise.

Procession de saint Pierre à Corongos.

Pendant mon séjour à Corongos (dit M. Stevenson), le curé me raconta plusieurs anecdotes relatives à ses paroissiens; en voici une : Le soir de la fête de S. Pierre, qui est le patron de la ville, on porte en procession sa statue, de grandeur naturelle, dans les principales rues. Lorsqu'à son retour à l'église, elle arrive au coin de la place, les habitans des parties hautes et basses de la ville se placent sur deux rangs, ayant à leurs pieds de grands monceaux de pierres; et souvent les femmes et les enfans, derrière eux, en ont un supplément dans des paniers. Ceux qui traînent la statue courent vers l'église; mais, au moment où le saint entre dans la place, il est assailli d'une nuée de pierres qui pleuvent sur lui de tous côtés, et poursuivi de cette manière jusqu'à la porte du temple. Si le saint y entre avec la tête sur les épaules, c'est un présage de mauvais augure : disette de récolte, mort de bétail et autres calamités; mais, si le contraire arrive, ce qui est assez ordinaire, ce présage est favorable; et, si on fait sauter de sa main les poissons qu'elle

contient, on en induit que l'année sera aussi heureuse qu'abondante en toute espèce de productions. Après la décapitation de saint Pierre, il s'élève une dispute entre les habitans des deux barrios, ou quartiers de la ville, dans laquelle plusieurs os sont brisés, et il en coûte généralement la vie à deux ou trois personnes. Les vainqueurs emportent la tête en triomphe; ils la placent, comme celle d'un malfaiteur, sur le haut d'une grande perche, prétendant qu'elle doit détourner de leur quatier tous dommages qui pourroient résulter pour eux des effets du tonnerre, tandis que l'autre moitié de la ville n'en retire aucun avantage. Le curé me dit que son prédécesseur avoit tenté de mettre fin à cette pratique irreligieuse, et avoit écrit à Lima au sculpteur de ne pas finir la nouvelle tête de saint Pierre, dans l'espoir que, si l'année se passoit sans qu'une semblable impiété fût commise, on renonceroit à la renouveler; mais, à sa grande surprise, le 30 juin, les Indiens lui apprirent que la procession auroit lieu le soir, et qu'ils avoient revêtu une statue de la vierge Marie des vêtemens de saint Pierre; qu'elle ressembloit beaucoup au saint, mais qu'elle étoit plus jeune et qu'elle n'avoit pas de barbe. La procession eut lieu en effet; mais, au grand désappointement des habitans, l'apôtre femelle entra dans l'église avec sa tête sur ses épaules; et, depuis cette époque, elle porte le nom de Notre-Dame-des-Miracles.

(*Stevenson's twenty year's residence in south America.*)

Mombaze.

L'île de Mombaze, que les Portugais ont autrefois occupée, a environ douze milles de circonférence, et sa hauteur est d'environ trente pieds, terme moyen au-des-

sus du niveau de la mer; elle est d'une fertilité extrême; mais elle contient peu d'arbres de haute futaie. Le bois qui la recouvre en grande partie est fort épais, et il fournit une retraite sûre aux bêtes féroces, telles que les hyènes, les chats-tigres, les civettes, les lions, qui, tous, à l'exception de ces derniers, abondent dans le pays. Ces animaux se tiennent généralement dans leurs retraites pendant le jour; mais, après le coucher du soleil, ils en sortent et se répandent dans les campagnes, et alors les habitans font bien de rester dans leurs maisons. On compte ici trois bourgades entourées de murs, qui sont très-rapprochées l'une de l'autre. Mombase, la principale, est jointe à celle de Jackali, et l'autre, appelée *Clémendine*, n'est guère qu'à un mille de ces deux premières. Sept redoutes ou fortins, bâtis par les Portugais, défendoient autrefois Mombaze; ils sont maintenant en ruine et presque de niveau avec le sol. Le château est encore, quoique bien dégradé, un bel édifice.

Ces villages ressemblent à ceux des Arabes; les rues n'y sont point alignées. On y voit quelques maisons bâties en pierres; mais la plupart sont en terre et couvertes de chaume ou de feuilles de cocotier.

L'île est régie par ses propres lois, c'est-à-dire par celles du Koran. A l'époque où les Anglois s'y sont établis, elle étoit gouvernée par un vieux chef ou sultan qui ne connoissoit d'autre règle que sa volonté, et qui exerçoit mille vexations sur les Banians et Indiens qui s'y trouvent.

Le pays produit en abondance du miel, du sucre de canne, du riz, de la cire, du maïs, de la racine de colombo, du bétel, de l'huile, du cacao, et les fruits ordinaires au climat des tropiques; il est, d'ailleurs, avantageusement situé pour faire le commerce avec la côte d'Afrique, et c'est là ce qui aura déterminé le gouverne-

ment anglois à l'occuper. On y apporte de l'intérieur de ce continent des défenses d'éléphant, des cornes et des peaux de rhinocéros, de la gomme copal, des dents d'hippopotame et d'autres objets précieux. C'est avec une peuplade voisine de Cafres, appelée *Wanhis*, que ce commerce se fait principalement. Une autre, nommée *Gallas*, qui habite la côte près de Mélinde, ville aujourd'hui presque abandonnée, fournit également de l'ivoire en grande quantité. Cet article, ainsi que les autres qui se recueillent sur cette côte, s'envoie au Cap, et de là il s'expédie en Angleterre.

Tragédie de l'Inca.

Tandis que j'étois à Huamalies, j'eus deux fois l'occasion de voir la représentation de la mort de l'Inca. On avoit élevé à chaque coin de la place une espèce d'arche, ornée d'argenterie, de vaisselle, de fleurs, de rubans, de drapeaux faits avec des mouchoirs et de tout ce qui étoit susceptible de faire ornement. On voyoit assis sous une de ses arches un jeune Indien, avec une couronne sur sa tête, un manteau et les autres emblêmes de la royauté. Il étoit entouré de ses coyas, ou princesses, qui lui adressoient des chants dans le langage quichua; ensuite plusieurs Indiens vinrent en courant de l'autre côté de la place, et, après s'être prosternés, apprirent à l'Inca l'arrivée des vira-cochas, hommes blancs, ou enfans du soleil. En ce moment, on entendit des tambours et des trompettes; et Pizarre, accompagné d'une douzaine d'Indiens, habillés en soldats espagnols, fit son entrée à cheval, et descendit à l'arche opposée à celle de l'Inca. Pizarre envoya alors un ambassadeur pour lui demander une entrevue, et le prince se disposa aussitôt à aller lui rendre visite.

On amena une espèce de litière dans laquelle il entra; et, au milieu d'un grand nombre d'Indiens et de ses coyas, il fut porté au lieu où étoit Pizarre. Celui-ci lui adressa la parole, lui promettant la protection du roi son maître; l'Inca répondit qu'il l'acceptoit avec reconnoissance; Pizarre lui dit alors qu'il falloit qu'il se fît chrétien; mais l'Inca s'y refusa. Aussitôt il fut saisi par les soldats, et traîné au milieu de la place. Pizarre le suivit, et lui ordonna de remettre tous ses trésors; il lui prit ensuite sa couronne, son sceptre, ses vêtemens royaux, et donna l'ordre de le décapiter. L'Inca fut placé au milieu de la place, et étendu sur la terre, où un des soldats le frappa de sa hache; et, aussitôt après, une pièce de drap rouge fut jetée sur sa tête. Les Espagnols s'éloignèrent alors, et les Indiens commencèrent à déplorer la mort de leur roi.

Quoique cette représentation fût dénuée de ce qu'on peut appeler illusion théâtrale, cependant les plaintifs yarabis chantés par les coyas, après la mort de leur Inca chéri, étoient infiniment supérieurs aux plus doux accens d'une cantatrice italienne, l'ensemble de cette scène dramatique, la vue des cordillères, les vêtemens nationaux, les naturels eux-mêmes, et jusqu'à la terre qu'avoit foulée l'Inca, tout sembloit se réunir pour rappeler les souvenirs les plus touchans. Trois siècles s'étoient écoulés depuis la mort, aussi cruelle que peu méritée, du dernier roi du Pérou, et la représentation annuelle de cette mort sanglante en perpétue la mémoire, et couvre d'opprobre celle de ses assassins.

(*Stevenson's twenty year's residence in south America.*)

Cannibales du Brésil.

Un jésuite trouva un jour une femme brésilienne, d'un âge très-avancé, qui étoit à l'article de la mort. Après l'avoir instruite, aussi bien qu'il lui fut possible, des vérités du christianisme, et s'être ainsi occupé du salut de son âme, il lui demanda si elle avoit besoin de manger, et quelle espèce de nourriture elle pourroit prendre. « Ma mère, lui dit-il, si je vous donnois un morceau de sucre, ou une bouchée de ces bonnes choses que nous avons apportées d'au-delà les mers, croyez-vous pouvoir les manger ? » Ah! mon fils, répondit la vieille, nouvellement convertie, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. Il n'y a qu'une seule chose dont je pourrois goûter. Si j'avois la petite main d'un petit garçon *Tapuya*, je pense que j'en grignoterois les petits os avec plaisir... mais par malheur, il n'y a ici personne pour en aller chasser un et le tuer pour moi ».

(*Sim. de Vasçoncellos chr. da Comp.* I, § 49.)

Superstition des sauvages.

Les sauvages du Brésil sont convaincus que tout ce qu'ils font influe sur la santé de leurs enfans. Dobrizhoffer raconte à ce sujet l'histoire d'un Espagnol qui, ayant offert une prise de tabac à un Cacique qu'il trouva couché, fut tout étonné d'éprouver un refus. L'Espagnol lui demanda pourquoi il n'acceptoit pas une chose qui, autrefois, lui faisoit tant de plaisir. « Ne savez-vous pas, lui répondit le chef indien, que ma femme vient d'accoucher ?... Alors, comment pourrai-je prendre du tabac, lorsqu'il seroit si dangereux pour mon enfant que je vinsse à éternuer » ?

Bains chauds de Caxamarca.

A la distance d'une lieue de Caxamarca sont les bains de l'Inca; c'étoit à ces bains que le malheureux Atahualpa avoit établi sa résidence lorsque Pizarre arriva dans cette ville. La source d'eau chaude, appelée *El-Tragadero*, se trouve derrière le bâtiment, dont elle est éloignée de 230 verges : elle est circulaire ; je la sondai avec une corde de 50 verges sans en pouvoir trouver le fond. Le pays qui l'entoure à la distance de plus d'un mille est presque de niveau, inclinant un peu vers la rivière qui coule à environ 400 verges du Tragadero. L'eau paroît bouillir; mais, n'ayant avec moi qu'un thermomètre, et craignant de l'endommager dans un lieu où il ne m'eût pas été facile de le remplacer, je n'en déterminai point la chaleur. Les naturels du pays y échaudent leurs cochons. Je remplis deux cafetières d'étain, l'une de l'eau du Tragadero, l'autre d'eau de source froide; je les plaçai ensemble sur le même feu, et j'observai que l'eau chaude et l'eau froide commencèrent précisément à bouillir dans le même moment; je plaçai un œuf, entouré d'un filet, dans l'eau du Tragadero; je l'y laissai ainsi pendant 8 minutes : lorsque je le retirai, il étoit entièrement dur et le jaune desséché. J'en laissai un autre trois minutes de la même manière; et, lorsque je le retirai, il étoit mou. Je plaçai un œuf dans l'eau de la même source pendant trois minutes, et le mis immédiatement dans l'eau bouillante sur le feu avec un œuf froid et cru; après avoir bouilli cinq minutes, ils étoient tous les deux également durs; et, quand on les coupa, on ne trouva de différence que dans le goût : celui qui avoit été placé dans l'eau du Tragadero avoit une légère saveur argileuse.

L'eau du Tragadero se vide dans un canal qui a trois pieds de large sur une profondeur commune de six pouces; et, après en avoir fait plusieurs fois l'expérience, j'observai que sa vitesse étoit de trois pieds par seconde : il résulte de cette évaluation qu'environ trente futailles d'eau s'écoulent dans une minute. L'herbe et les autres végétaux, surtout le lichen, croissent sur les bords du ruisseau, et les champs de luzerne qui sont arrosés de cette eau, à la distance de 500 verges du Tragadero, sont les plus beaux de la vallée. Il en est de même des arbres à fruits qui viennent dans les jardins dépendant des bains, tels que les pommiers, les poiriers et les pêchers, qui ne sont jamais sujets à la gelée, si habituelle dans le voisinage, étant apparemment protégés par la vapeur qui s'élève continuellement de l'eau chaude. Le courant principal contient un grand nombre de petits poissons de couleur noire, qui ressemblent beaucoup par la forme à de petites chevrettes : si on les met dans l'eau froide, ils meurent sur-le-champ; ils paroissent continuellement nager contre le courant, comme pour éviter qu'il ne les entraîne au confluent des sources de Santa Rosa avec celles du Tragadero, où ils périroient infailliblement.

L'eau qui coule de la source, appelée *Santa Rosa*, qui n'est qu'à 72 verges du Tragadero, est toujours à 41° de Fahrenheit, à l'embouchure de la source qui jaillit d'un rocher. Comme il y a une issue au fond de chaque bain, aussi bien que dans le haut, l'eau en est constamment renouvelée.

(*Stevenson's twenty year's residence in South America.*)

Montagnes de Mahabuleshwur.

Ces montagnes peu connues, et situées à égale distance de Mahar et de Sattara, se terminent par un plateau à 5,000 pieds d'élévation ; elles donnent naissance à plusieurs branches de la rivière Krishna. La largeur de ce plateau, du point où la route cesse de monter du côté de la vallée de Sattara jusqu'au point opposé où elle descend dans le Konkoun, est d'environ huit milles. Ces montagnes sont à trente milles ou trois petites journées de Mahar. Leur climat est très-sain, et la température de mars à juin est la même que celle du Dékan pendant la saison froide (décembre et janvier). Le *minimum* du thermomètre de Fahrenheit est de 64 à la nuit ; il monte quelquefois à 80 à l'ombre, un peu après midi ; mais ce *maximum* de chaleur dure à peine deux heures, et n'est nullement pénible. Quand le vent souffle de l'est, l'air est pur et sec ; quand il vient de l'ouest, il apporte quelquefois, après le coucher du soleil, des vapeurs blanches condensées qui se réunissent dans les bas-fonds, ou qui semblent suspendues aux sommités des points élevés, jusqu'à ce que le soleil du matin ait assez de force pour le dissiper. Le sol de ces montagnes se compose d'une terre argilo-ferrugineuse rougeâtre qui ne communique cependant aucune propriété martiale aux eaux qui les traversent. Celles-ci sont douces et paroissent contenir un peu de gypse ; on les trouve à quelques pieds de profondeur dans les ravins.

Ces montagnes sont habitées par de pauvres villageois qui ramassent du fer et par la tribu des *Daunger* (Dunger) ou vachers qui vivent dans de petites cabanes, et font pâturer leurs troupeaux pendant les pluies. La bonne santé de ces habitans atteste l'excellence du climat, même à

l'époque où les autres contrées montagneuses ne sont pas à l'abri des fièvres.

Les Mahabuleshwur paroissent mieux convenir encore que les Nilgherry pour rétablir les constitutions altérées par l'effet des chaleurs brûlantes de cette partie de l'Asie.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Mémoire sur la forêt de Bialowieza, par P. Brinken, administrateur général des forêts dans le royaume de Pologne. Varsovie, chez Glucksberg, 1825, in-4°, avec cartes et gravures.

Ce Mémoire intéressant est divisé en quatre sections : dans la première, l'auteur donne la topographie de la Bialowieza ; dans la seconde et la troisème, il décrit les plantes, les arbres que cette forêt produit et les animaux qui la parcourent ; la quatrième traite de son administration.

Après avoir passé les frontières actuelles du royaume de Pologne, en allant vers le nord-est, dit cet auteur, et étant arrivé sur la rive droite du Bug, près de la petite ville de Granow, vous entrez dans le district de Bialistock, dont les campagnes sont riantes, cultivées avec soin, et couvertes de villages bien bâtis, aisés et riches. Ayant atteint une élévation près de la ville d'Orla, vous découvrez tout à coup une forêt d'une telle étendue que l'œil ne voit plus que le ciel et des bois. A l'entrée de la forêt est le village Haynowczyzna, par où passoient autrefois

les limites de la Pologne et de la Lithuanie. On voit encore les armes de l'ancien gouvernement de Grodno, duquel cette forêt dépendoit. Après la réunion de la Lithuanie à la Pologne, la plus grande partie de cette forêt appartenoit aux rois, qui venoient y chasser, et la moindre partie à la famille Tyszkiewicz. Après le partage de la Pologne, l'impératrice Catherine en donna quelques petites portions à ses courtisans, s'en réservant la majeure partie, laquelle s'appelle la forêt *impériale* ou *czarienne*.

La Narew la sépare des portions qui sont la propriété des Tyszkiewicz et des autres particuliers. D'après les cartes et plans que le gouverneur de Grodno a fait lever, la forêt *impériale* ou *czarienne* a 22,67 milles carrés géographiques; les autres portions peuvent avoir 7,51 milles, ce qui feroit, pour toute la Bialowieza, 30 milles carrés.

Le climat y est dur, froid, et les hivers longs. On y va encore en traîneau au commencement du printemps, lorsque, dans le district de Bialistock, qui l'avoisine, les habitans commencent à remuer leurs belles campagnes et à les ensemencer. La Bialowieza fournit un grand nombre de sources; la Narew et le Bug vont en porter les eaux dans la Vistule.

La Narew, qui a sa source au milieu de la forêt, donne son nom à une petite ville appartenant au district de Bialistock; elle reçoit plusieurs rivières qui sortent de la Bialowieza; la plus considérable est la Narewka ou la Petite-Narew. La Lsna ayant pris avec elle les eaux de la Biala, va tomber dans le Bug, au-dessous de Pratulin, vers les frontières actuelles du royaume de Pologne. La Narew s'étant jointe au Bug près de Sierock, garde son nom, et va se jeter dans la Vistule près de Modlin.

Les habitans des environs disent qu'ils vont *à la montagne*, quand ils vont à la Bialowieza. Cependant cette

forêt est entièrement plate, si vous en exceptez quelques élévations peu sensibles. Elle fait partie de cette immense plaine qui, sous le nom général de Sarmatie, s'étend depuis les bords de la mer Baltique jusqu'aux monts Karpates, ce qui comprend la Prusse, la Lithuanie, la Russie et la Pologne. La Narew prend sa source dans un fond; et les autres eaux qui sortent de la Bialowieza, ne trouvant presque point d'écoulement, forment un grand nombre de réservoirs fangeux.

On assure qu'autrefois on trouvoit l'ambre sur les bords de la Narew, ce qui sembleroit indiquer que la Bialowieza en produit; cela n'est point certain.

Le village de la Bialowieza a donné son nom à la forêt, dont il est le chef-lieu. Situé au milieu de la portion *impériale*, il est le premier endroit habité que l'on rencontre, après avoir marché pendant près d'une journée dans l'obscurité des bois les plus touffus. On y trouve les autorités administratives.

Sur les bords de la Narew s'élève, au milieu de chênes et de sapins majestueux, une monticule au haut de laquelle Auguste III fit construire un *repos de chasse*. Stanislas-Auguste y fit ajouter deux pavillons. Il y avoit de quoi loger pour la nuit le roi avec la suite qui l'accompagnoit à la chasse. Les Polonois voient avec douleur que l'on ait entièrement abandonné cette habitation royale; à peine en reste-t-il encore quelques vestiges. Peu loin de là est le village de Bialowieza qui est bâti avec assez d'ordre sur les deux rives de la Narew. L'intérieur de la forêt renferme trois autres villages moins étendus, Teremiska, Pogorzela et Masewa. En faisant le tour de la forêt *czarienne* on rencontre vingt-quatre petits hameaux jetés çà et là sur la lisière des bois.

Les villages et hameaux de la Bialowieza sont habités

par une population dont l'extérieur sauvage a quelque chose d'effrayant; elle parle l'idiome ruske (1). Ces restes vivans de l'antique Sarmatie sont toute l'année occupés à exploiter la forêt. On ne trouve parmi eux aucun vestige de civilisation. Leur chaussure, comme celle des Russes dans le neuvième siècle, est faite avec l'écorce des bois qu'ils dépouillent; ils appellent ces sandales *lapti* ou *lapkie*, nom que leur donnoit déjà Nestor dans sa vieille chronique. Ceux parmi ces Ruskes en qui on croit pouvoir mettre quelque confiance, sont nommés gardes forestiers.

La Bialowieza *czarienne* est divisée en douze arrondissemens qui sont ceux d'Augustow, de la Narew, de Browski, de Haynowski, de Lesnianski, de Starzynski, de Stolpowski, de Krukow, d'Okolnick, de Swietliczanski, de Pobielski et de Dziadowlanski.

Dans l'arrondissement de Browski, hors de la forêt, les rois avoient autrefois fait élever un château qui leur servoit de refuge, lorsqu'en chassant, ils pouvoient être inquiétés par les mouvemens de leurs ennemis. On trouve dans l'arrondissement de Haynowski une petite élévation appelée *Montagne de Batory*; c'étoit le point de réunion et de halte, lorsque ce prince étoit à la chasse.

L'arrondissement d'Augustow a reçu son nom des deux rois Auguste, électeurs de Saxe, qui affectionnoient cette partie de la forêt.

Une partie de l'arrondissement de Browski s'appelle

(1) Le langage ruske, qui tient du polonois, du russe, du bohémien, du servien et des autres dialectes slaves, est répandu dans la Galicie, dans la Wolhynie, la Podolie, l'Ukraine, la petite et rouge Russie. Lorsqu'en 1772, le premier partage de la Pologne se fit par le traité d'Andrzeykow, la totalité des Ruskes unis et non unis offroit une population de 3,248,639 personnes.

le *Parc des Rois*. On ne trouve plus de vestiges de l'enceinte qui, sans doute, n'étoit qu'en bois.

La Bialowieza peut être appelée *Forêt primitive*. Elle est entièrement abandonnée à l'action de la nature; la science forestière n'y exerce aucune influence. Les arbres naissent et grandissent jusqu'à ce qu'ils tombent de vétusté, et par leur propre poids, pour faire place à de jeunes plants.

Les buffles y sont en grand nombre; on les rencontre par troupeaux, ainsi que le bison, l'élan et autres animaux, dont la race s'est perdue dans les contrées de l'Europe plus cultivées.

En 1812, vers la fin de juin, le général de Latour-Maubourg devant marcher à travers la Bialowieza, à la tête de la grosse cavalerie, les habitans le prévinrent qu'il avoit beaucoup à craindre des ours et des loups qui arriveroient par troupes, attirés par l'odeur du cheval. On traversa la forêt sans en voir un seul. Ils furent sans doute moins respectueux envers les traînards et les hommes isolés; et, pendant la terrible retraite de Moscou, ces animaux, si peu traitables, eurent probablement bien soin de *ramasser* ceux de nos pauvres soldats qui osèrent s'aventurer dans cette *forêt primitive*. G.

Notice sur l'île de Terre-Neuve et les îles voisines, par M. de la Pilaye, avec carte. Paris, impr. de Lebel.

Terre-Neuve, le New-Found-Land des Anglois, longtemps considérée comme un pays tout-à-fait inhospitalier, comme une station de pêcheurs, a, depuis quelques années, vu s'accroître sa population et son industrie. Les villes de Plaisance et de Saint-John, embellies et agrandies, ont pris un aspect européen. L'île qui ne comptoit,

en 1789, que 25,000 habitans, en renferme aujourd'hui plus de 70.000.

Cette contrée, sur laquelle on a beaucoup écrit en Angleterre, est à peu près passée sous silence dans les géographies françoises. M. de la Pilaye, en publiant les observations qu'il a faites sur cette grande île, lors de son premier voyage en 1816, et pendant sa seconde visite en 1819, a rendu un service d'autant plus scientifique, que ses remarques sont généralement intéressantes, et que beaucoup d'entre elles sont nouvelles, même pour ceux auxquels les travaux des Anglois ne sont pas étrangers. La topographie s'enrichira de descriptions détaillées de plusieurs baies, telles que celles du Désespoir, de Saint-Georges, d'Ingornachoix, des Grignettes, de Carouge, de la Couche, du Havre, de Croc, etc. Grâce à ses recherches, la flore de l'île sera beaucoup mieux connue. Nous en dirons autant de sa constitution géologique et de quelques autres branches accessoires de son Histoire naturelle. Une excursion dans l'intérieur de Terre-Neuve a mis le nouveau voyageur à même de recueillir un grand nombre de faits curieux qu'il présente avec ordre et auxquels il fait donner un nouvel intérêt par des rapprochemens ingénieux. Nous ferions connoître en détail cet excellent Mémoire, si nous n'avions le projet depuis longtemps d'offrir aux lecteurs des Annales un tableau de cette contrée d'après les voyageurs qui s'en sont occupés. Nous n'aurons garde d'oublier alors le beau travail de M. de la Pilaye, et de le citer avec toute la reconnoissance que lui doivent les amis de la science. L. R.

The présent state of Colombia, etc., c'est-à-dire *Tableau de l'état actuel de la Colombie, de sa constitution, de ses finances, de ses lois commerciales, de ses revenus, de ses dépenses, de ses dettes, de son agriculture, de ses mines, de leur exploitation, avec cartes, par un officier dernièrement au service de cette république;* un vol. in-8°. Londres, 1827.

L'auteur de cet ouvrage s'est peut-être un peu pressé de le publier. Dans quelques mois, l'état politique actuel de la Colombie pourroit fort bien n'être que de l'histoire; Paez et Bolivar en décideront. Les événemens se pressent pour les hommes de l'Amérique du sud, et leurs résultats sont d'autant moins faciles à calculer, que ces grandes contrées sont loin de posséder tous les élémens des états républicains. Lors de leur émancipation, on supposoit qu'ils alloient croître rapidement en force et en prospérité, et que le développement de leur patriotisme, de leurs institutions, de leur agriculture, de leur industrie, de leurs ressources, égaleroit la marche prompte et brillante de l'Amérique du nord. Il ne falloit que réfléchir à la différence du point de départ pour se convaincre que leur destinée ne pouvoit être la même. Les colonies anglo-américaines possédoient, dès leur principe, ces institutions libres, qu'elles n'ont fait qu'appliquer depuis à leur situation nouvelle. Affranchies de la métropole, elles se trouvoient république. Elles possédoient, depuis plus d'un siècle, les institutions qui sont la base de cette forme de gouvernement. L'instruction y étoit généralement répandue : tout citoyen participoit directement ou indirectement à la puissance publique; il discutoit ses lois, il examinoit les actes de ces gouvernans, il étoit jugé par ses pairs, et jouissoit, dans des limites assez étendues, du droit de publier ses opinions. Actif, laborieux, commerçant, l'Anglo-Américain étoit donc mûr pour l'indépendance, et l'indépendance obtenue, il avoit en lui et chez lui tout ce qu'il faut pour accroître la prospérité nationale. Cet état de choses n'est pas applicable aux républiques de l'Amérique du sud. Elles sortent de la servitude

dans laquelle, colonies espagnoles, elles languissoient depuis trois siècles. Des lois, des institutions, des mœurs, une ignorance profonde, toutes choses faites pour la dépendance; voilà ce qu'elles doivent corriger et oublier: un esprit public, une activité industrieuse, une législation nouvelle, une instruction générale; voilà ce qu'il leur faut créer, sous peine de dépérir dans l'enfance de leur liberté.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ne s'est point dissimulé toutes les difficultés de position que la Colombie avoit à vaincre, tout ce qu'elle avoit à surmonter pour sortir de son état de langueur, dissiper les nuages qui couvrent son horizon politique, tirer parti de ses moyens et triompher des obstacles que les préjugés, l'habitude, la nature du pays, l'intrigue et les intérêts privés opposent à sa prospérité. Il a pleine foi qu'elle en viendra à bout; il croit surtout que la richesse de son sol est suffisante pour réparer le désordre de ses finances. Nous sommes loin de tirer les mêmes conclusions de tous les faits qu'il met devant nos yeux et de l'ensemble de sa description. Que le pays soit d'une admirable fertilité, que les vallées de la Cordillère produisent tous les végétaux de l'Europe et de l'Amérique, que le grain rende davantage que dans notre vieux continent; que les richesses métalliques n'attendent qu'un meilleur mode d'exploitation, soit; mais à côté de tous ses avantages, il faut reconnoître l'impossibilité actuelle, et qui doit se prolonger long-temps, d'en tirer parti. Point de bras pour cultiver les terres productives, point de routes et de canaux pour communiquer avec l'Océan, ou lier entre eux les différens points du pays, et trois millions d'habitans, répandus sur une surface qui en nourriroit trente et dont les quatre cinquièmes fument indolemment, assis près de leur chaumière, satisfaits de leur pauvreté et sans désir d'un meilleur avenir. Qu'un congrés fasse les plus belles lois possibles pour de pareils gens. A quoi bon, ils ne savent pas les lire, et ils ne les exécutent pas quand elles heurtent leurs habitudes ou contrarient leurs besoins. La taxe sur les cigares devrait rapporter deux millions de dollars; c'est l'évaluation portée au budjet; elle en produit un seul à peine. Il est de fait que tout le système financier de la Colombie repose encore

sur les deux bases adoptées par l'administration espagnole : monopole et privilége. Et le congrès est obligé de marcher dans cette mauvaise route, sous peine de voir le trésor tout-à-fait à sec.

Les revenus de la Colombie dérivent aujourd'hui des sources suivantes : contribution foncière, en principal et accessoires, portée, à la fin de juillet 1825, à 194,558 dollars; l'alcabala, taxe accordée jadis par les cortès aux rois d'Espagne pour les aider à faire la guerre aux Maures, établie en Amérique à la fin du seizième siècle, et maintenant par les républicains, 119,902 dollars; droits sur la distillation, 60,563 dollars; monnoyage, 60,000 dollars; droits sur les importations, 1,888,006 dollars; exportations, 467,848 dollars; salines, 187,904 dollars; monopole du tabac, 859,066 dollars; total 3,837,847 dollars. D'un autre côté, les dépenses s'élèvent à 15,487,708 doll. Différence, 11,549,853 dollors. Cet énorme déficit explique suffisamment pourquoi le trésor colombien a si mal payé les intérêts de ses emprunts. Il est dû, je crois, dans ce moment, deux dividendes aux prêteurs anglois. En attendant qu'on tienne les belles promesses qu'on leur a faites, les dépenses administratives de la Colombie vont leur train. les sénatenrs et les représentans touchent fort régulièrement 9 dollars par jour, sans compter un dollar et demi par lieue. Le président, le vice-président, les secrétaires d'état reçoivent de fort honnêtes appointemens. L'armée n'est pas oubliée; elle est portée, sur le budjet de 1825, pour 6,803,296 dollars, c'est-à-dire pour le double du revenu total de la république. Tous ces traitemens-là n'ont rien de bien républicain. Aussi le gouvernement de Bogota a-t-il une forte teinte d'oligarchie tout-à-fait dans la nature des choses. C'est le gouvernement naturel des républiques qui ne comptent qu'un petit nombre d'hommes riches et éclairés, et une masse énorme de pauvres et d'ignorans. D'après la constitution, les provinces sont représentées inégalement, et à raison de leur population. Il existe deux degrés d'élection. Les habitans de chaque canton nomment un électeur pour une population de quatre mille ames et un autre pour chaque excédant de trois mille individus. Tous les quatre ans, ces électeurs choisissent les députés au congrès. Ils élisent

encore le président, le vice-président et les sénateurs. Ainsi, en fait, toute la souveraineté du peuple n'est déléguée ni au gouvernement ni au congrès, mais aux électeurs; et cette connexion immédiate entre le peuple et le législateur, essence du gouvernement républicain, n'existe pas. Est-ce une des principales causes de l'indifférence de la grande masse de la nation pour son gouvernement, et peut-on y rapporter l'existence des nombreuses factions qui divisent la Colombie; nous ne le pensons pas. Cette indifférence a son principe dans l'état moral de la société, dans l'insouciance de l'homme sans fortune et sans besoin, et dans l'habitude du despotisme; quant aux factions, elles naissent à la Colombie, comme dans tous les pays qui passent brusquement de la monarchie pure à la république, des espérances et des souvenirs. L. R.

IV.

NOUVELLES.

Départ du colonel Denham pour l'Afrique.

Les journaux anglois ont annoncé le départ du major, aujourd'hui colonel Denham, pour un nouveau voyage en Afrique. Il monte le vaisseau *le Cadmus*, et a quitté la Tamise dans les derniers jours de décembre. L'objet précis de sa mission et le point qu'il va visiter sont encore officiellement inconnus. Ce qui paroît certain, c'est que cette mission se rattache au projet d'ouvrir des communications avec l'intérieur, et de former un grand établissement plus central que Sierra-Leone, qui n'a pas de rivières navigables et dont le climat est meurtrier. Il y a déjà longtemps que l'île de Fernando-Pô a été signalée comme le point le plus convenable pour établir une nouvelle colonie. Cette île est haute, boisée, bien arrosée; elle est saine, et sa fertilité ajoute à son importance de position. Si les derniers renseignemens transmis par le capitaine Clapperton sont exacts, si l'hypothèse de Reichard se vérifie, si la rivière de Tombouctou se décharge dans le

golfe du Benin, Fernando-Pô doit devenir le grand dépôt britannique dans cette partie, et la place d'observation d'une nouvelle ligne commerciale qui liera la Méditerranée à l'Atlantique en traversant l'Afrique septentrionale du nord au sud. Le départ du colonel Denham annonce que l'Angleterre sait maintenant à quoi s'en tenir sur l'écoulement et la direction de ce fleuve mystérieux tant et si long-temps cherché. Elle nous l'apprendra officiellement et *scientifiquement*, lorsqu'elle aura fait ses affaires commerciales, et ouvert une nouvelle voie d'écoulement au produit de ses manufactures.

Le major Laing.

Ce voyageur célèbre a écrit de Tombouctou; sa lettre est sans date. Il paroît qu'il a l'intention de retourner directement à Tripoli et de se rendre ensuite en Angleterre. Cette nouvelle marche paroît d'autant plus extraordinaire, qu'elle contrarie la partie de son itinéraire dont la science attendoit d'intéressans résultats.

Découverte d'une île nouvelle.

Le naufrage de *l'Anteloppe*, en 1783, fit connoître les îles Pelew; un événement semblable, la perte du navire *la Valetta*, de 300 tonneaux, commandé par le capitaine J. W. Philips, neveu du contre-amiral Burney, a fait découvrir, le 10 juillet 1825, une île et un rescif de corail jusqu'alors inconnus, situés par le 21e degré de latitude sud, et par le 143e degré de longitude orientale (M. de G.): les naufragés ont fait un séjour de quatre-vingt-douze jours sur cette île qui paroît inhabitée, du moins la relation de ce naufrage ne parle point de ses habitans.

Fernando-Pô.

On annonce que le capitaine Owen, le même qui a exécuté avec autant de talent que de persévérance la reconnoissance des côtes orientales d'Afrique, est nommé gouverneur de Fernando-Pô, où l'établissement de Sierra-

Leone doit être immédiatement transféré. Il paroît que le projet de M. Macqueen est sur le point de recevoir son exécution.

Pic de Ténériffe.

On assure que l'ouragan, qui a dernièrement ravagé l'île de Ténériffe, a exercé sa terrible influence sur le pic même de ce nom. Les rochers qui le couronnent ont cédé à la violence du vent; le sommet dégradé a changé d'aspect, et la montagne semble aujourd'hui moins élevée qu'elle ne l'étoit avant la tempête.

Retour du docteur Blume.

Ce célèbre naturaliste hollandois, disciple de *Brugmann*, vient de rentrer dans sa patrie après un séjour de neuf années dans l'île de Java. Favorisé par les circonstances, plein de zèle et de connoissances variées, il a exploré cette grande contrée avec autant de talent que de bonheur. Il revient possesseur d'une immense collection dans les trois règnes, mais surtout en plantes dont la plupart n'ont pas encore été décrites. Quand on se rappelle combien peu de progrès l'histoire naturelle des possessions hollandoises, en Asie, a fait depuis les jours de *Rumpf* et de *Rheede*, et les tristes résultats du zèle et des recherches de M. *Kuhl* et *van Hasselt*, et la fin déplorable des naturalistes anglois *Arnold* et *Jack*, victimes d'un climat meurtrier, on met un double prix à l'heureux retour de M. le docteur *Blume*: il s'occupe activement de la publication de ses travaux à laquelle S. M. le roi des Pays-Bas accorde une protection toute spéciale. Il faut espérer que nous posséderons bientôt une flore complète de la plus belle des colonies hollandoises. L'échantillon que le docteur Blume en a déjà fait paroître à Batavia, sous le titre d'Aperçu général de la botanique de Java, donne une idée de l'importance de ses découvertes.




Lith. de Villain

GITANOS.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES GITANOS,

PAR M. JAUBERT DE PASSA,

Correspondant de l'Institut (Académie des Sciences).

Un peuple proscrit et condamné, par l'opinion et les lois, à l'opprobre et à l'ignominie ; qui, repoussé de toutes les professions libérales, est encore privé depuis plusieurs siècles du droit de posséder des biens-fonds, et de disposer de ses autres biens, dans les mêmes formes et avec la même sécurité que le peuple qui le persécute ; qui, soumis à un régime de lois spéciales et sévères, sait obéir et conserver encore une sorte d'indépendance ; qui porte dans le culte catholique tous les signes extérieurs et toutes les pratiques d'une dévotion outrée, et qui, pourtant, a été long-temps et est encore parfois proscrit, au nom de ce même culte ; qu'on accuse de tous les excès, de tous les crimes de la barbarie, et de tous les vices de la civilisation ; qui, malgré le mépris qu'il inspire, la haine qu'on lui porte, la prévention avec laquelle on l'accueille et on le juge, résiste à ce mépris, à cette haine, à ces

lois, à toutes les causes enfin qui doivent désunir, dissoudre et anéantir les familles, les races et les nations; ce peuple mérite, par le fait seul de son existence, l'attention de l'observateur; et l'examen des causes qui l'ont fait, pour ainsi dire, survivre à lui-même, devient une sorte de problême dont la solution est digne de l'histoire. C'est sous le nom de *Gitanos* que ce peuple est connu en Espagne et dans l'ancienne province du Roussillon. Une similitude de misère et d'avilissement l'a fait souvent confondre avec les tribus errantes, connues en France sous le nom de Bohémiens, en Italie sous celui de Zingari, en Allemagne sous celui de Zigeuner, en Suède et en Danemarck sous celui de Charami, et en Angleterre sous celui de Gipsy. Mais avant d'examiner jusqu'à quel point il est permis d'admettre ces rapprochemens, et par suite de rechercher l'origine des Gitanos et leur première patrie, il convient de tracer une esquisse rapide de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur caractère, de leur industrie et des lois particulières qui les régissent. Après ces détails, qui me paroissent indispensables, les recherches deviendront plus faciles, et peut-être leur résultat en sera-t-il déjà prévu, du moment que la physionomie particulière des Gitanos et leur caractère moral auront été appréciés. Nous trouverons en effet l'histoire de ce peuple dans les lois d'exception dont il a

été l'objet, et les traces de son origine dans cette incroyable obstination avec laquelle, se repliant, pour ainsi dire, sur lui-même, ce peuple s'isole et se résigne à la misère, à l'opprobre et au sort des vaincus.

Les Gitanos ont le teint olivâtre, les traits fortement prononcés, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses ; l'œil vif, noir et bien fendu ; les cheveux longs, noirs et luisans ; les dents très-blanches. L'expression générale de leur physionomie est un mélange de fierté, de bassesse et d'astuce. Ils sont en général grands, bien faits, souples et constitués de manière à supporter les fatigues et les privations. Soit qu'ils discutent ou causent ensemble, soit qu'ils parlent le catalan, le castillan ou bien l'argot qui leur est particulier, le geste accompagne toujours la parole et contribue à donner, à leurs habitudes causeuses et à la vivacité de leur physionomie, une expression encore plus tranchante et plus caractéristique. Un Gitano, qui raconte ou qui traite une affaire d'intérêt, gesticule avec d'autant plus de force qu'il sent le besoin de convaincre, et qu'il redoute l'impassibilité de ceux qui l'écoutent. Si, dans le cours de son récit, un souvenir haineux vient à l'agiter ; s'il cherche à faire partager à ses auditeurs des sentimens de jalousie, de vengeance ou de toute autre passion violente, les traits de sa physionomie semblent se décomposer ; et la vi-

vacité de ses regards, la contraction de ses lèvres révèlent, d'une manière effrayante, l'origine étrangère du Gitano et toutes les habitudes des peuples barbares. Le rire même du Gitano a une expression dure et déplaisante. On diroit que la gaîté est chez lui un sentiment forcé, et que, semblable au sauvage, la mélancolie est l'expression dominante de sa physionomie.

La Gitana a le même teint; en partie les mêmes traits, est aussi bien faite, aussi souple et aussi agile que le Gitano. Condamnée aux mêmes privations, aux mêmes besoins, sa physionomie, lorsque son intérêt ne lui commande pas de déguiser ses sentimens, offre la même expression mélancolique, et elle peint encore avec plus de vérité toutes les passions haineuses dont est susceptible le cœur d'une femme. Libre dans ses actions, dans sa tenue et dans ses goûts, la Gitana parle, crie et gesticule encore plus que le Gitano. Comme lui, ses bras sont toujours en mouvement, pour ajouter à l'expression des images et des figures dont elle surcharge ses discours. Tout son corps seconde au besoin le geste, et ajoute à l'effet insuffisant de la parole. Son imagination vive et désordonnée se peint sur sa physionomie et dans son attitude. Pendant le travail, la brusquerie du geste, le désordre de ses cheveux, contenus à peine par un petit peigne, et sa facile irritation, révèlent sa paresse et son dégoût pour

toute occupation suivie. Dans ses plaisirs, le feu de ses regards, la vivacité de ses mouvemens, ses poses lascives, décèlent des passions violentes et l'habitude de ne leur opposer aucun frein. Dans la discussion, son geste menaçant, l'expression rebutante de sa physionomie, le flux de ses paroles, la facilité avec laquelle elle provoque et affronte le danger, indiquent des mœurs à demi barbares et l'ignorance de tout autre moyen de défense : enfin, soit chez la Gitana, soit chez le Gitano, leur constitution physique, leur teint, leurs formes sveltes, leur agilité et leur souplesse, indiquent une race née sous un ciel brûlant, et livrée à tous les exercices qui contribuent à développer les forces du corps et certaines facultés morales.

Le costume du Gitano varie selon la contrée qu'il habite. En Roussillon, comme en Catalogne, il se compose ordinairement d'une veste, d'un gilet et d'un pantalon de drap; d'une ceinture rouge placée sur le gilet; d'une chaussure très-dégagée en corde de chanvre, lacée comme des brodequins à mi-jambe, et qu'on appelle *spardile;* d'un bas de coton ou de laine, d'une cravate négligemment nouée sur la poitrine, et, pendant l'hiver, d'un manteau de drap avec manches, qu'on appelle *gambetto*, et qu'on jette sur ses épaules sans jamais s'en vêtir. La tête est coiffée de l'inévitable bonnet rouge, qui semble

être la coiffure obligée de tous les peuples voisins de la Méditerranée et de la mer Caspienne. De nombreuses broderies, exécutées sur des pièces de drap écarlate, bleu ou jaune, ornent le collet, les pattes et les coudes de la veste et du gilet, et les coutures du pantalon. Sur la veste et le gilet, il y a en outre plusieurs rangées de petites boules en argent, suspendues à des anneaux alongés ou à des petites chaînes aussi en argent; ce sont les boutons. Les vieillards, et ceux qui, par leur fortune, ou par toute autre cause, paroissent exercer une sorte d'autorité sur les autres, sont presque toujours habillés en velours noir ou bleu foncé. Quelques élégans ont, pour les jours de fête, un habillement complet de velours bleu de ciel, avec les mêmes broderies au collet, aux pattes, aux coudes, sous l'aisselle et sur toutes les coutures. C'est enfin, à l'exception du turban, le costume des anciens Maures de Grenade, auquel le temps et la misère ont imposé quelques changemens.

Le costume des Gitanas varie beaucoup. Les jeunes, ou bien celles qui ont un peu d'aisance, portent ordinairement un corset noir lacé, qui serre la taille, la dessine et contraste avec la couleur rouge des jupes : celles-ci ne cachent qu'une partie de la jambe. Les chaussures habituelles sont des souliers très-découverts et ornés de petites boucles en argent. Les plus pauvres ne portent que la spardille. Un fichu blanc, ou d'une couleur vive et

tranchante, cache la partie supérieure du corset. Un second fichu blanc, plié diagonalement et placé sur la partie supérieure de la tête, est noué par les deux bouts, sous le menton, tandis que l'autre pointe retombe sur les épaules et forme une espèce de capuchon. Lorsque le froid ou la chaleur le permettent, la Gitana rabat son capuchon sans le dénouer, et découvre ses longues tresses de cheveux noirs et luisans, qui sont assujetties sur sa tête, au moyen d'un large peigne. Les vieilles, ou celles qui sont pauvres, ont à peu près le même costume; mais les étoffes sont plus grossières, les couleurs moins assorties, et le désordre de leur toilette est le moindre des inconvéniens pour tous ceux qui les approchent. Chez elles la misère se rencontre sous un aspect hideux, tandis que chez le Gitano le plus misérable il y a encore un je ne sais quel arrangement qui en rendroit l'aspect supportable, si son regard inquiet et farouche n'inspiroit de l'éloignement.

C'est à peu près sous ce costume, aussi étranger pour l'habitant du Roussillon que pour celui de la Catalogne, avec ce teint basané, ces formes athlétiques et cette physionomie très-caractérisée, que se montrent les Gitanos et qu'on les trouve dans les deux contrées. Ce costume change; il est plus recherché, plus élégant, plus gracieux et plus riche en Murcie, dans la Castille, et surtout dans l'Andalousie. On diroit que cette der-

nière province est le berceau de la race. Le faubourg du Triana à Séville est peuplé de Gitanos, chez lesquels les élégans de tous les rangs, sans exception, ont été souvent chercher des leçons et des modèles. Mais, avant de nous occuper de cette portion plus favorisée d'une race proscrite, essayons d'abord de faire connoître le caractère et les mœurs de ces familles errantes et vagabondes, qui portent plus particulièrement la dénomination flétrissante de Gitanos.

Nul écrivain ne les a peintes avec plus de vérité que l'immortel Cervantes, dans sa nouvelle intitulée : *La Gitanilla.* Ce qu'il écrivoit en 1612 est encore vrai aujourd'hui, et il n'y a rien à retrancher dans ce tableau des mœurs et des habitudes des Gitanos, qui, déjà, à cette époque, se montroient habiles dans l'art de deviner le butin, de l'enlever avec adresse, d'éluder la justice, de se résigner à ses rigueurs, de se consoler de toutes les privations par l'indépendance, de se croire le légitime possesseur de tout ce qui échappe à la plus sévère surveillance, et de se considérer comme dans un état de guerre permanent avec l'autorité et les lois. Mais laissons parler le vieux chef de Gitanos, si bien mis en scène par Cervantes :

« Nous sommes seigneurs des champs, des re-» coltes, des forêts, des montagnes, des fontaines » et des rivières. Les montagnes nous offrent du » bois à brûler; les arbres, des fruits; les vignes,

» des raisins ; les jardins, des plantes potagères ;
» les fontaines, une eau pure ; les rivières, des
» poissons ; les réserves du roi, du gibier ; les ro-
» chers, de l'ombrage ; les ravins, un air frais, et
» les grottes un asile. Pour nous, les vents impé-
» tueux ne sont qu'un léger souffle ; les neiges, un
» rafraîchissement agréable ; les pluies, un bain
» salutaire. Le tonnerre nous tient lieu de musique,
» et les éclairs, d'illumination. La terre la plus
» dure remplace l'oreiller de plume ; et notre peau,
» endurcie par le hâle, devient impénétrable. Les
» grilles, les fossés et les murailles n'opposent pas
» des obstacles suffisans à notre adresse et à notre
» légèreté. Notre courage est à l'épreuve des liens,
» du fouet et des tortures ; nous affirmons le pour
» et le contre, suivant que notre intérêt l'exige, et
» nous preférons la destinée du martyr à celle du
» confesseur.

» C'est pour nous que, dans les campagnes, on
» élève avec soin des bêtes de somme, et que dans
» les villes on coupe les bourses. L'aigle, ni aucun
» oiseau, ne s'élance plus rapidement que nous
» sur sa proie, quand l'occasion s'en présente.
» Enfin, nous avons bon nombre de ruses pour
» assurer le succès de toutes nos entreprises. En
» prison, nous chantons ; nous supportons les châ-
» timens en silence ; le jour, nous travaillons, et la
» nuit nous maraudons, ou, pour mieux dire, nous

» veillons à ce que chacun ait un soin constant de
» ce qu'il possède.

» La crainte de perdre l'honneur ne nous tour-
» mente pas, et nous ne faisons aucun effort pour
» en acquérir. Nous dédaignons de présenter des
» placets, d'escorter les grands et de solliciter des
» faveurs. Aux lambris dorés et aux palais somp-
» tueux, nous préférons cette humble cabane et
» cette cuisine ambulante ; aux tableaux et aux
» paysages flamands, nous préférons ceux qu'à
» chaque pas nous offre ici la nature, des rochers
» couverts de neige, des prés fleuris et des bocages
» épais.

» Nous sommes des astrologues champêtres,
» parce que, couchant presque toujours en plein
» air, nous connoissons avec certitude les heures
» du jour et celles de la nuit; nous assistons au
» lever de l'aurore ; nous la voyons paroître avec
» l'aube, effacer les étoiles, réjouir le ciel, rafraî-
» chir les eaux et couvrir la terre d'une douce
» rosée. Le soleil ne tarde pas à les suivre; et,
» comme disoit certain poète, ses rayons dorent
» bientôt les cimes et colorent les montagnes.
» Jamais on ne nous entend nous plaindre quand
» le soleil se retire, ni lorsque ses rayons dardent
» fortement sur nos têtes. Nous voyons du même
» œil le froid et le chaud, l'abondance et la disette.
» Enfin, nous vivons d'industrie et d'adresse, et

» nous avons tout ce qu'il nous faut, puisque nous
» savons nous contenter de ce que nous possédons.

» Je vous ai dit tout cela, jeune homme, afin
» de vous faire connoître le genre de vie que vous
» vous proposez d'embrasser. Je ne vous ai fait
» connoître qu'en gros notre profession; plus tard,
» en vivant au milieu de nous, vous découvrirez
» une infinité de choses dignes de votre estime et
» de votre curiosité ».

A ce tableau plein de vérité, il reste peu de choses à ajouter pour donner une idée suffisante du caractère des Gitanos et de leurs goûts dominans. Encore aujourd'hui, la paresse semble être pour eux le premier des plaisirs; l'appât du gain sans travail, la passion dominante, et l'un et l'autre ne peuvent les contraindre à dissimuler leur haine et leur mépris pour toutes les lois de police et de bienséance. Le succès légitime, à leurs yeux, toutes les entreprises; le châtiment inspire moins de honte que de regrets; et, comme il suffit à une famille de se déplacer pour échapper à une surveillance trop active et trop bien motivée, elle va porter ailleurs les mêmes goûts, les mêmes dispositions et encore plus d'astuce. Ainsi donc les jugemens et leur exécution vengent, il est vrai, la société, quand le coupable est sous la main de la justice; mais la leçon est nulle pour la tribu proscrite, et même pour la famille à laquelle appartient le coupable. Sa veuve, ses enfans, ses

proches parens, confondus dans la bande, au milieu de laquelle la loi est venue l'atteindre, y trouvent le même appui, les mêmes secours et le même accueil. Le Gitano ne voit dans les punitions que l'empire du fort sur le foible. Le fils d'un condamné s'exerce de bonne heure, et avec une parfaite insouciance, dans la même profession qui a fait monter son père sur l'échafaud ; et, quand son tour arrive, et que les portes des cachots s'ouvrent pour le recevoir, il y entre sans remords sur sa conduite passée, et sans désir de s'amender, si on le relâche. Tant d'obstination dans une vie vagabonde et remplie de périls étonne le voyageur, parce que les véritables motifs échappent aux premières investigations. Quels que soient en effet les excès auxquels les hommes se livrent, quand ils viennent à s'affranchir des liens sociaux ; quelque démoralisation qui résulte d'un long oubli de tous les devoirs et de toutes les convenances, il est encore un lien et un intérêt quelconque qui les retiennent dans certaines limites et les empêchent de se jeter dans les derniers excès de la barbarie et dans toutes les habitudes des peuples sauvages.

Si cependant la race Gitana semble être parvenue à ce dernier terme de dégradation morale, il faudra donc, au lieu d'en chercher la cause dans le tableau de ses mœurs et de ses habitudes, bien plutôt considérer celle-ci comme les résultats d'une cause première, qu'il n'aura pas été au

pouvoir des Gitanos eux-mêmes de prévoir ni d'éviter. C'est en effet ce qui résultera plus tard de l'examen des lois rendues contre eux, et de la sévérité, inusitée en Espagne, avec laquelle ces mêmes lois ont été exécutées.

C'est, du reste, un résultat inévitable d'un système de législation trop sévère, que celui d'augmenter outre mesure le nombre des coupables ; de les irriter au lieu de les corriger, de leur rendre, par l'avilissement, tout retour impossible ; de les refouler contre la société avec plus de dangers qu'il n'y aura de garantie, et de créer, en vertu de jugemens, une race d'hommes proscrite sans avenir, sans émulation et sans vertus.

Mais sans examiner pour le moment les causes de l'abjection des Gitanos, il résulte de l'isolement même dans lequel ils se trouvent placés, qu'habitués à se considérer en guerre ouverte avec les peuples, au milieu desquels ils bivouaquent, ils sont parvenus à acquérir une astuce inconcevable pour traiter les affaires et les terminer, toutes à leur avantage. On les rencontre dans toutes les foires, exerçant avec ruse et presque toujours avec succès l'état de maquignon; offrant, avec une assurance rare, des bêtes vicieuses, vieilles et usées sous une apparence de force et de jeunesse ; pratiquant mille petits secrets pour méthamorphoser temporairement un mulet, un âne ou un cheval ; prenant, dans la discussion,

tous les tours et toutes les attitudes ; invoquant successivement tous les saints du paradis à l'appui de leur bonne foi, et parvenant, à force de patience et d'adresse, à tromper les hommes les plus habiles et les plus prévenus. Tous s'entendent et se donnent la main pour conduire une affaire ou plutôt une escroquerie à son terme. En apparence, séparés par bandes rivales, mais d'accord en secret, et souvent même fixés sur le partage des bénéfices présumés, rien ne sauroit les désunir ni contrarier leurs manœuvres. Le savoir faire de l'un protège l'inexpérience de l'autre; et, dans cette école constante de maquignonage et de fourberie, l'acheteur fait seul tous les frais et contribue encore à l'éducation du Gitano inhabile.

Dans ces réunions, le chef de la bande, qui est toujours ou le plus riche ou le plus expérimenté, se fait aisément reconnoître au bon état de son costume, au fouet à manche dont il est armé, comme bâton de commandement. (*Voyez* la planche ci-jointe.) On le voit souvent au milieu des groupes, les bras croisés, le fouet sous l'aisselle, la pipe à la bouche, promener autour de lui des regards scrutateurs, et surveillant tout à la fois les hommes de sa bande, les dupes qu'il se propose de faire, et les tours de filouterie dont il croit possible d'ordonner l'exécution. Rien ne lui échappe de ce qu'il lui importe de connoître ou d'observer; et si, par extraordinaire, il vient à se

retirer brusquement, et à abandonner ce qui est pour lui le champ de bataille, c'est qu'à coup sûr, un coup de filet important s'offre à lui sur un autre point, ou bien qu'il prévoit le moment où la police aura à s'occuper de sa conduite.

Lorsque la foire est terminée, et qu'il ne reste plus rien à faire qu'à partager les bénéfices ou prendre du repos, les Gitanos se retirent dans leurs demeures habituelles, c'est-à-dire dans des masures au fond des ravins, au pied des rochers ou sous l'arche d'un pont. La cuisine est bientôt prête; on se range en cercle autour d'une marmite que trois perches tiennent suspendue sur le feu. Le chef occupe la première place; à ses côtés sont les pères de famille et tous ceux qui savent travailler. En dehors du cercle sont les femmes et les filles qui, tantôt servent les premiers, et tantôt, accroupies dans un coin et entourées d'enfans, partagent le repas commun. On diroit des Arabes au bivouac. Pour compléter cette ressemblance, on voit toujours autour du groupe, et à quelques pas de distance, quelques ânes et quelques vieilles mules, devant lesquels on a placé des herbes recueillies dans les fossés et les lisières des champs. C'est souvent là toute la fortune de la bande et tout l'espoir de la foire prochaine. Jusqu'à son retour, on pourvoit aux besoins les plus pressans aux dépens des récoltes les plus exposées, aux dépens des jardins potagers, des troupeaux

mal gardés, et, s'il faut le dire aussi, en disputant quelquefois à la terre les restes immondes des bêtes mortes de maladie ou exposées dans les champs. Aussi, rien de plus dégoûtant qu'un repas de Gitanos; et leur sobriété, parfois étonnante, n'exclut pas, dans l'occasion, ni des excès notables ni des orgies révoltantes. La haine publique, qui poursuit partout cette race, l'accuse des délits les plus graves, et même d'anthropophagie. Des auteurs respectables (1) n'ont pas craint de recueillir les soupçons les plus odieux comme des preuves irrécusables; et il faut convenir que, malgré l'injustice de ces soupçons, en ce qui regarde la race des Gitanos en général, quelques faits partiels, dont l'authenticité résulte de plusieurs jugemens, prouvent que cette aberration de la nature et ce crime des peuples sauvages fut aussi celui de quelques Gitanos.

Les amusemens des Gitanos ne sont pas toujours ceux des habitans de la contrée dans laquelle leurs habitudes nomades les conduisent. Habiles dans l'art de chanter et de jouer de la guitare ou de l'arrabal, tandis que le chef s'empare de l'instrument, et qu'une ou plusieurs femmes l'accompagnent de leur voix, le reste de la bande forme des groupes, danse en cercle, se

(1) Ribot. Cam. Real. preludio 7. acuerdo 24. fol. 463. —Feyjoo, Teatr. crit., t. 2, disc. 3, § 2.

sépare ou se confond au gré de ses caprices, ou suivant les règles et les figures de certaines danses, dont on retrouve le modèle et la perfection dans les danses usitées sur les rives du Guadalquivir. Singulier peuple qui danse, rit et se livre à tous les éclats d'une gaîté bruyante et prolongée au milieu de l'opprobre, de la misère et des besoins! Pour lui, les amusemens n'ont point de jour ni d'heure fixes. Il s'y livre quand il lui plaît, ils finissent quand il est las, et ils recommencent sans qu'il s'y soit préparé. La guitare, qui l'appelle à la danse, a souvent passé par bien des mains, et elle a peut-être fait le bonheur de dix générations.

Cependant, malgré cette uniformité de mœurs et de coutumes, nous devons considérer la race des Gitanos comme divisée en plusieurs tribus plus ou moins nombreuses, et chez lesquelles la fortune, se trouvant inégalement répartie, il doit aussi exister quelque différence dans le costume, le bien-être, et dans le genre d'amusement adopté par chaque tribu. Rien ne ressemble moins, en apparence, à la Gitana dansant une seguidilla sous les chênes de Catalogne, que la *Maja* ou Gitana de Séville exécutant avec une rare perfection les danses voluptueuses qui rendirent les Gaditaines si fameuses chez les Romains. La première, dans une toilette négligée, et presque toujours sans propreté et

sans grâce, cède bruyamment et sans décence à l'instinct du plaisir. La dernière, plus habile dans l'art de plaire, exercée depuis l'enfance à en pratiquer les leçons, les seules qu'elle reçoit, dans une toilette séduisante qui dessine sa taille, laisse deviner des formes gracieuses et ne cache aucun mouvement, exécute des danses animées et remplies de poses lascives. Le bruit retentissant des castagnettes, les sons plus réguliers de la guitare et de l'arrabal, la voix de plusieurs chanteuses, les chants moresques dans lesquels se reproduisent constamment les sentimens les plus tendres et les plus romanesques, l'éclat et le contraste des couleurs qui parent la danseuse, l'aisance de son maintien, la vivacité de ses regards, la beauté d'une jambe qui ne se cache point et d'un pied chaussé avec recherche; enfin, l'admirable ciel de l'Andalousie qui vient encore ajouter à l'effet déjà si séduisant de ce tableau, tout contribue à le rendre souvent dangereux pour les habitans de cette belle contrée. C'est parmi les Majas ou Gitanas que les jeunes gens, et surtout l'homme riche, vont chercher des distractions et des plaisirs. On les suit dans les places publiques; on se range en cercle autour d'elles; on les appelle dans l'intérieur des maisons; les portes des palais s'ouvrent souvent à leur approche (1), et des col-

(1) Le comte de Florida-Blanca se délassoit des ennuis

lectes abondantes les vengent de leurs oppresseurs et les consolent de leur opprobre. C'est un besoin, c'est une mode de courtiser une Gitana; le poète l'approvisionne de chansons, le musicien lui apprend de nouveaux airs, l'homme riche lui ouvre sa bourse, l'homme titré lui demande des émotions; elle devient, tant qu'elle est jeune et belle, l'objet de plus d'une rixe et de plus d'une extravagance; et, quand l'âge arrive et flétrit tant de charmes, l'astuce, l'art de séduire par la parole, la connoissance parfaite des foiblesses de l'homme, la rendent encore habile à tromper; mais ce n'est plus par les mêmes moyens. Celle qui, pendant long-temps, a rempli les fonctions de bayadère, devient à son tour le guide d'une nouvelle génération de danseuses, dont elle dirige et exploite despotiquement les dispositions et les talens; alors encore on la voit rentrer dans les palais où elle régnoit autrefois, soit comme matrone, soit avec le costume, l'attitude et le ton sentencieux d'une diseuse de bonne aventure; c'est pour elle un nouveau règne souvent plus puissant que le premier; car, s'il est des hommes qui, jeunes, savent éviter les séductions dont on les entoure; il en est bien peu qui

du ministère par le spectacle fréquent des danses andalouses. C'est peut-être à ce goût prononcé que la race gitana doit l'ordonnance de 1783, ou du moins le sentiment d'humanité qui la provoqua.

résistent aux foiblesses de l'âge et à l'inquiète curiosité qui tourmente la vieillesse. Il faut même que cet attrait, que ce besoin d'un esprit affoibli soit bien fort, puisque l'homme dont le pied est déjà dans la fosse s'humilie devant un être avili comme devant un maître, et qu'il attend le secret de ses destinées de celle qui n'a pas toujours le secret d'améliorer la sienne. D'autre part, il faut que la vieillesse, naturellement avare, se montre bien généreuse, puisque, malgré les lois et en présence même de l'inquisition, la vieille Gitana se livre aux mystérieuses pratiques de la chiromancie.

Nous en avons assez dit pour indiquer la situation abjecte de la Gitana dans toute l'Espagne, malgré le sort plus tolérable des tribus établies dans le faubourg de Triana, à Séville, et dans quelques autres villes de l'Andalousie. Ce n'est ici qu'une exception qui même n'a pas toujours mis ceux qu'elle concerne à l'abri des lois rigoureuses et des mesures violentes qui ont été prises. Si quelque chose a plaidé en faveur des Gitanos de l'Andalousie, ce n'est point la pitié que devroit inspirer une race proscrite, l'intérêt qui s'attache à des hommes que le malheur n'a pu désunir, mais bien plutôt le besoin, pour les uns, de conserver de trop séduisantes danseuses, et, pour les autres, celui d'avoir sous la main une pépinière d'êtres avilis et toujours prêts à devenir les

instrumens de leurs vengeances. C'est la noblesse andalouse qui, mieux que les lois, a long-temps protégé et protège encore, en dépit des nouvelles lois, les tribus nomades des Gitanos. Au moment du danger, elles se réfugioient dans les châteaux avec le fruit de leurs larcins, et souvent avec de riches dépouilles. Elles n'en sortoient qu'en jurant de respecter les propriétés et les serviteurs de ceux qui leur avoient donné asile, et jamais promesse n'étoit plus fidèlement observée. Les abus de ce genre devinrent alarmans. On se lassa de voir les chemins publics infestés de bandes nombreuses dont le vol étoit l'unique ressource; on sévit contre elles, et ceux qu'on poursuivoit à outrance vinrent tranquillement se réfugier dans les faubourgs de Séville et dans les lieux même qu'habitoient leurs persécuteurs. Comment pouvoit-on espérer d'anéantir, par la persécution, des tribus nombreuses et disséminées dans plusieurs provinces, quand on voyoit des membres de la première noblesse oublier leur rang et leurs titres, leur immense fortune pour se confondre avec les Gitanos et les toreros du cirque, en adopter la langue, le costume, toutes les manières, et se glorifier de leur érudition dans les pratiques de la Gitaneria (1). Quelque

(1) Le marquis de Torrecuellar n'échappa que par une espèce de miracle à une mort affreuse, lorsqu'en 1812, se confondant avec les toreros, dont il avoit depuis

sévère que soit la loi, elle fléchit toujours quand elle est en opposition avec une majorité notable, et lorsque l'humanité est là pour justifier, ou du moins excuser trop d'indulgence. Le Gitano, par l'adresse qu'il déploie dans ses travaux d'affection, prouve qu'il ne seroit ni moins habile ni moins heureux dans la pratique des arts et dans l'exercice de tous les métiers; mais, soit que son dédain pour les arts industriels résulte, comme nous le verrons plus tard, d'une série de lois prohibitives et humiliantes, soit qu'avec le temps il ait réussi à se persuader qu'un travail suivi est une tâche trop pénible pour un homme libre, il est constant qu'il montre une aversion prononcée pour la plupart des professions, et surtout pour les travaux agricoles. Selon la contrée qu'il habite, il est maquignon, tondeur, écorcheur, empirique, chiromancien ou maréchal ferrant, et partout contrebandier et maraudeur. Il connoît une foule de pratiques pour ranimer les forces épuisées d'une bête de somme, pour traiter utilement celles qui ne sont que blessées, malades ou fatiguées; les préparations avec des sucs d'herbes sont des secrets qui se transmettent dans les familles et qui opèrent souvent uti-

long-temps adopté le costume et la langue, il resta quelques minutes suspendu par la ceinture à la corne d'un taureau qu'il avoit eu la vanité de combattre. Son exemple n'a corrigé qu'un petit nombre de ses imitateurs.

lement. Entre la profession de vétérinaire et celle de médecin, les Gitanos semblent ne pas admettre de différence. Pour peu qu'on les tolère, ils se présentent avec une multitude de petits remèdes dont ils garantissent le succès avec assurance. Ils ont des potions pour endormir les plus vives douleurs, des breuvages pour arrêter les fièvres, des onguens pour résoudre toutes les tumeurs et cicatriser toutes les plaies, des vapeurs aromatiques pour ranimer les forces, des sachets mystérieux pour prévenir bien des maux, des philtres pour vaincre les résistances d'une femme et connoître les secrets de sa pensée.

Dans ces climats chauds, chez des peuples superstitieux à l'excès, et doués d'une imagination vive et facilement exaltée, de pareils moyens ne peuvent qu'être accueillis, alors même qu'on se méfie de celui qui les propose. Souvent les préparations sont insignifiantes et sans résultat fâcheux pour celui qui les accepte; quelquefois elles opèrent, et alors les têtes s'échauffent, et l'empirique se targue du succès. Il n'est rien, dans ce cas, que la vieille Gitana n'ait l'audace d'entreprendre. Ce n'est plus dans la paume de la main ni dans la disposition mystérieuse de quelques lignes qu'elle recherchera les secrets de l'avenir; elle a des moyens plus sûrs et une correspondance plus magique; elle s'entoure d'herbes, de racines, de poils, de peaux récentes, de feux

ardens, d'armes même; elle remue, agite, déplace, foule sous ses pieds tous ces objets en prononçant des mots inconnus et en décomposant, avec une adresse admirable, tous les traits de sa physionomie. Ses yeux brillent d'un vif éclat sur une figure basanée et chargée de rides. Dans cette pose convulsive, elle est vraiment effrayante; et, si cette scène a lieu la nuit, au clair de la lune, dans une cabane enfumée ou à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher, le villageois superstitieux qui est venu à prix d'argent évoquer le secret de l'enfer, la fille foible et curieuse qui a surmonté un moment toutes ses répugnances, intimidés par tant de mystères, de grimaces et de mots prophétiques, finissent par croire qu'ils ont entrevu des figures hideuses au milieu des lueurs et de la fumée dont s'est entourée la Gitana, et ils rentrent dans le village, épouvantés et disposés à grossir, par de nombreuses confidences, toutes les circonstances de l'évocation et le pouvoir de la vieille. Malheur alors pour la contrée, si la police ne chasse pas, au nom de la morale et de la tranquillité publique, toute la horde de la sorcière! Les vols, les excès en tout genre se multiplient avec les évocations, et quelquefois, dit-on, ces scènes de la plus ignoble superstition se terminent par l'exhumation des morts, par des attentats multipliés sur des cadavres et par d'horribles pratiques. Les

historiens catalans et castillans n'ont pas craint de recueillir en ce genre une foule d'anecdotes que l'esprit révolté se refuse à croire, et qu'il repousse comme une de ces calomnies dont un peuple vainqueur ne craint jamais de charger un peuple vaincu (1).

Le Gitano est aussi contrebandier, parce que ses habitudes nomades, la connoissance, qu'il acquiert de bonne heure, de tous les chemins de traverse, de tous les sentiers qui sillonnent l'Espagne, et réunissent, à travers de vastes solitudes, le très-petit nombre de chemins royaux, lui rendent ce métier facile et profitable. Aussi les peines sont-elles sévères ; et c'est pour les éviter, c'est pour protéger ses entreprises mercantiles, que le Gitano contrebandier réunit quelquefois autour de lui une troupe nombreuse, qu'il arme, stimule, habitue au feu, et avec laquelle il tient tête à la force armée. C'est dans ces bandes aguerries que se forment et s'élèvent presque toujours ces chefs expérimentés qui figurent avec tant d'audace, et parfois de succès, dans les émeutes populaires et pendant les guerres civiles. Le retour de l'ordre et l'espoir d'une amnistie ne sauroient désarmer les Gitanos, et ceux qui se sont réunis à eux, par les mêmes inclinations et les

(1) Feyjoo, Teatr. crit. tom. 2. Ribot, prelud. 7.

mêmes délits. Vainement le législateur a cru y remédier par un excès de sévérité. Tant que l'opinion et les lois continueront à repousser de la société et à flétrir toute une race, le besoin, plus fort que les lois, poussera les plus intrépides vers un métier que tant de motifs rendent facile et lucratif en Espagne.

A des mœurs si étranges, à un caractère si prononcé, même parmi les diverses races qui ont formé, avec le temps, la nation espagnole, les Gitanos joignent encore, du moins en apparence, toute la soumission désirable aux pratiques religieuses. Ils fréquentent les églises avec assiduité; et les trois grandes époques de la vie sont pour eux l'occasion ou le prétexte de fêtes splendides, dont cependant les jardins mal clos et les troupeaux négligemment gardés soldent tous les frais. Ils ont pour les saints une adoration très-expansive; et, parmi eux, saint Jean et saint Antoine, patron des maquignons, occupent le premier rang. Mais le patron principal des Gitanos est San Christo, qu'ils invoquent au moment d'un grand danger et lorsqu'une maladie grave les menace. La vierge Marie est la protectrice des Gitanas en couche. Sainte Eulalie, celle des filles qui attendent un mari; sainte Lucie, de la femme qu'afflige une ophtalmie; saint Roch protège les enfans et les aveugles; ils ont des saints pour

tous les maux ; des prières pour tous les saints, et de petites bougies pour éclairer leur adoration dans les chapelles ou les oratoires.

Leur respect pour les prêtres est plein de démonstration ; ils les abordent avec humilité, se découvrent la tête à leur approche, s'inclinent au premier regard, et les plus osés sollicitent, comme une grâce, la permission de baiser la main du modeste curé de village. A la moindre indisposition, pour le mal le plus léger, ils appellent un prêtre, et demandent la confession. Jamais pénitent, en apparence plus soumis, plus résigné et plus patient ; et pourtant, même au milieu des douleurs de l'agonie, on voit quelquefois son œil inquiet et scrutateur interroger les assistans et chercher quelque motif d'espoir ; mais les physionomies qui l'entourent sont inexorables. La maladie est une charge pour la famille, on en désire la fin, et la mort est la plus souhaitable pour ceux chez lesquels les affections domestiques sont subordonnées à tant de besoins et de charges.

Cependant l'enterrement a lieu avec toute la pompe que permettent la misère des Gitanos et la tolérance des alcades de village. On y pleure, on y crie, on y brûle bon nombre de petites bougies, puis on sort du cimetière pour revenir au bivouac consommer toutes les provisions et oublier le défunt dans une orgie improvisée. C'est ainsi que la mort d'un Gitano est en général une occasion

de réjouissance, et il sort de la vie comme il y est entré, au milieu des festins et de la joie. La cérémonie du baptême, comme celle de l'enterrement, sert de prétexte pour solliciter des aumônes; et, comme la première peut être répétée autant de fois qu'on change de cantonnement, qu'elle ne peut manquer de protecteurs parmi les habitans riches des campagnes, qu'elle donne lieu à des collectes productives, il en résulte souvent la plus indécente profanation. Les abus en ce genre s'étoient tellement multipliés, il y a quelques années en Catalogne, que l'évêque de Gironne crut devoir prescrire des mesures pour y remédier; mais comment y parvenir, tant que les tribus et les familles seront errantes et misérables?

Les Gitanos se marient toujours entre eux (1); la cérémonie du mariage a lieu à l'église avec autant de pompe que les deux autres; mais tels sont, à cet égard, l'ignorance des Gitanos et l'état d'avilissement et de barbarie dans lequel cette race est tombée, que les frères et sœurs n'ont pas craint de se présenter quelquefois au pied des autels pour se marier. Le vicaire de Palt, près Gironne, est du nombre de ceux qui ont eu à prononcer sur de semblables unions, que les

(1) *Y los Gitanos no nos casamos sino con Gitanas*, dit Cervantes dans la *Gitanilla*.

Gitanos croyoient très-permises et qu'ils ne cherchoient point à déguiser.

Cervantes, que nous avons eu occasion de citer, nous donne des détails singuliers sur la manière dont les mariages étoient proposés et conclus de son temps parmi les Gitanos. Ecoutons encore le vieux chef : « Cette jeune fille, qui est la perle
» et la plus belle des Gitanas de toute l'Espagne,
» nous te la donnons pour épouse ou pour maî-
» tresse, selon que tu le voudras, parce que notre
» existence, libre et indépendante, n'est point
» assujettie aux formes ridicules, ni aux céré-
» monies multipliées des autres nations. Regarde-
» la bien, et dis-nous si elle te plaît, ou si tu re-
» marques en elle quelque défaut ? Réponds sur-
» le-champ, et choisis celle qui te convient parmi
» les jeunes filles qui t'entourent. Celle qui te
» plaira nous te la donnons. Mais sache bien que,
» ton choix une fois arrêté, tu ne pourras plus
» reculer, ni abandonner ta maîtresse pour en
» prendre une autre, et te mêler parmi nos fem-
» mes et nos filles. Nous gardons inviolablement
» les liens de l'amitié ; aucun n'envie la conquête
» de son voisin ; et nous vivons à l'abri des tour-
» mens de la jalousie. Bien que chez nous, l'in-
» ceste soit commun, tu n'entendras jamais parler
» d'adultère. Quand nous avons à nous plaindre
» de l'infidélité d'une femme ou d'une maîtresse,
» nous ne fatiguons pas la justice de nos plaintes,

» et nous devenons les juges de nos maîtresses et
» de nos femmes. Traitées comme des bêtes nui-
» sibles, elles périssent par nos mains, et sont
» enterrées dans des lieux retirés ; jamais de pa-
» rens qui les vengent, ni de pères qui demandent
» compte de nos jugemens. Avec cette crainte
» continuelle, nos femmes sont toutes chastes, et
» nous vivons dans une parfaite sécurité. Peu de
» choses pourtant nous appartiennent, qui ne
» soient communes entre nous, à l'exception de
» nos femmes et de nos maîtresses, qui doivent
» être la propriété exclusive de celui qu'elles ont
» choisi. La vieillesse et la mort peuvent seules
» rompre ces liens, car le jeune homme a la per-
» mission d'abandonner une vieille femme pour
» en prendre une autre plus assortie à son âge.
» Avec ces lois et quelques autres coutumes, nous
» vivons gais et contens. »

Ce sont encore aujourd'hui, parmi les tribus errantes, les mêmes usages, les mêmes coutumes et les mêmes désordres, avec cette différence pourtant que, dans le seizième siècle, les mariages n'étoient le plus souvent qu'un concubinage avoué par les familles et les chefs, tandis qu'on l'a soumis depuis aux cérémonies prescrites par l'église. Parmi les tribus établies en Andalousie, et principalement celles qui ont un domicile fixe, la sévérité de ces coutumes n'est plus la même; et si les Gitanas se piquent encore de

fidélité, ce ne sont pas du moins celles qui exercent la profession d'halmé ou de bayadère.

Les tribus errantes de Gitanos sont soumises à des chefs, portant des dénominations secrètes et ignorées du peuple. Ces chefs exercent une autorité despotique, dont ils ne doivent compte qu'aux chefs plus élevés desquels ils dépendent; de telle sorte que, pour les Gitanos d'Aragon, de Catalogne et de Roussillon, une contestation grave, une affaire essentielle, peut, en suivant une filière secrète, passer du chef de famille, ou du chef de bande, au Gitano qu'on appelle vice-roi, et de celui-ci au roi des Gitanos, dont le domicile est à Saragosse. Cette espèce d'organisation politique, chez un peuple dans lequel on n'a voulu voir jusqu'ici que des individus désunis par la misère et l'abjection, n'est pas un des moindres traits caractéristiques qu'il importoit d'indiquer, pour arriver plus sûrement à la solution du problême de son origine. Les vice-rois parcourent, dit-on, périodiquement les provinces ou les contrées sur lesquelles ils ont une surveillance à exercer. Instruits des lois de police, des lois civiles et des formes de la procédure de chaque ressort, ils jugent souverainement les contestations entre les Gitanos; et si l'un d'eux a pour adversaire un homme étranger à la tribu, le vice-roi désigne, s'il le faut, des avocats, les surveille, demande des consultations, et y assiste ou

commet la surveillance du procès à l'un des chefs inférieurs. Le barreau de Perpignan a quelquefois été à même de connoître ces divers chefs, d'admirer leur sagacité et leur jugement, et de se convaincre du respect profond avec lequel ils sont accueillis, écoutés et obéis par leurs subordonnés.

Celui qui porte le titre de roi et qui réside à Saragosse, jouit, dit-on, d'une fortune immobilière de plus de 40,000 fr. de rente. Responsable, jusqu'à un certain point, des délits et des vols qui peuvent être commis par les Gitanos dans toutes les grandes réunions, il n'ose déléguer cette responsabilité aux chefs inférieurs, et il accourt dans les principales villes de Catalogne, à certaines époques de l'année. Roi des maquignons, il ne peut qu'être très-habile dans le choix des mulets ou des mules qui lui servent de monture, et il affecte, dans ce genre, un luxe qu'il est bien difficile d'égaler, même aux plus riches montagnards. En deux jours de marche il a parcouru 50 lieues de routes ou chemins de traverse, suivi par des valets de pied aussi lestes, aussi bon marcheurs que le mulet, et à peine a-t-il satisfait aux exigeances des autorités locales, et traité par ses agens quelque affaire de commerce, qu'il remonte sur sa royale monture, et rentre dans Saragosse aussi rapidement qu'il en étoit sorti. C'est pendant ces visites, qui sont à peu près toutes prévues, que se traitent les affaires privées

des tribus ; que les ordres se renouvellent, et c'est immédiatement après, qu'on a vu quelquefois ces mêmes tribus se retirer de certaines contrées et en envahir d'autres, sans qu'aucun motif connu pût expliquer ces refoulemens et ces émigrations.

Malgré cette institution sociale, jusqu'ici imparfaitement connue, des préjugés et des accusations graves poursuivent partout les Gitanos, et les font considérer, non point comme un peuple vaincu, auquel la force et la misère n'auroient pu enlever son régime patriarcal, mais comme des êtres isolés par leurs inclinations, réunis par le vol, repoussés par l'église, poursuivis par le courroux céleste, et en contact immédiat avec les esprits infernaux. De là ces contes absurdes, ces récits de faits incroyables dans lesquels la science de la devination intervient sans cesse, et que n'ont pas craint de recueillir et d'accréditer des auteurs respectables, au nombre desquels il faut bien citer le bénédictin Feyjoo, le moine Catalan Ribot et le père Martin Delrio. Tantôt on a accusé les Gitanos de conserver soigneusement l'hostie sainte, qu'elles vont recevoir très-dévotement au pied des autels, pour se livrer à quelque superstition condamnable (1); tantôt on a dit que, sous le costume de vieilles sorcières, elles spolioient les morts, profanoient les cadavres et conju-

(1) Ribot, Preludio 7, acuerdo, 24, fol. 463.

roient avec ces tristes dépouilles les esprits infernaux. Quelquefois on assuroit les avoir vues danser en cercles dans les cimetières, ou bien jeter avec leurs regards un charme infaillible sur l'or et l'argent des vases d'église et sur la couronne de la vierge. On a conseillé aux marchands de refuser de vendre aux Gitanos, non pas pour écarter de leurs magasins des mains exercées dans l'art de la filouterie, mais parce qu'ils ont un moyen infaillible pour rappeler dans leur bourse l'argent qui en est sorti, en quelque lieu qu'on le dépose (1).

Avec de pareils préjugés, il ne reste plus à celui qu'on opprime qu'à suivre la carrière dans laquelle on s'obstine à le supposer; et alors, soit ignorance, soit superstition, soit besoin, la Gitana devient perfide, méchante et sorcière, presque de bonne foi. Les préventions ont été si universelles, que le prince, dans ses édits, n'a pu se garantir des erreurs populaires, et que les considérations politiques les plus graves, les vues les plus sages s'y trouvent continuellement paralysées par un grand nombre d'anecdotes ou de faits controuvés et absurdes; c'est ce dont on peut se convaincre dans le recueil des ordonnances des rois d'Espagne et dans la précieuse collection de Branchat.

(1) P. Martin Delrio.—Feyjoo, tom. 2, disc. 3.

Les Gitanos parlent l'idiome des provinces dans lesquelles ils ont l'habitude de camper. Mais ils ont entre eux un jargon particulier, sur lequel on tenteroit vainement de faire des recherches, parce qu'ils ont, à cet égard, une extrême réserve, et qu'en supposant même, chez quelques-uns, plus de confiance, les renseignemens qu'ils pourroient transmettre, limités par leur extrême ignorance, seroient sans résultat.

On voit, par les détails dans lesquels nous venons d'entrer, que les Gitanos forment une race à part, tant en Espagne qu'en Roussillon, par la couleur basanée de la peau, par les traits de la physionomie et par une constitution robuste et à l'épreuve des intempéries, par le costume, les mœurs et les habitudes étrangères, par des vices qui ne sont point ceux des peuples civilisés; par la langue, par des pratiques superstitieuses et une subtilité inconcevable; enfin par leur association patriarcale, que n'ont pu détruire la misère, l'exil et l'échafaud.

Cette race, que les humiliations poursuivent sans cesse, qu'un préjugé inexorable repousse de toutes les professions, conserve, dans l'abjection même où l'ont placé les lois et l'opinion, un caractère d'indépendance qui étonne, et une prédilection immuable pour les misères de la vie nomade. Vainement, parmi leurs persécuteurs, les Gitanos ont-ils trouvé quelquefois des hommes

puissans et humains, qui ont offert à quelques-uns d'entre eux une habitation, un état, des moyens d'existence honorables et des garanties suffisantes pour leur avenir et celui de leur famille. Il est souvent trop tard pour ramener les hommes à la civilisation, quand plusieurs siècles se sont écoulés, depuis que la barbarie a été, pour toute une race, la seule condition de son existence; si, surtout, les efforts pour y parvenir, sont isolés et ne s'adressent qu'à un très-petit nombre. « Je ne » veux point de vos dons, répondoit un Gitano à » l'évêque de Vich. Rien ne me presse encore pour » changer d'habitude et devenir saint avant le » temps. Ma liberté vaut mieux que tout cela, et » la vie que je mène est préférable à vos offres. »

Si, repoussé par les pères, on s'adresse aux enfans, même résistance, et même aversion pour le travail, pour toutes les conditions par lesquelles on acquiert ou conserve la fortune. Recueilli quelquefois dans le bas-âge, et élevé avec soin dans les écoles publiques, le goût, ou plutôt la passion de l'indépendance, croissoit avec l'âge; et, lorsque l'éducation, parvenue à son terme, paroissoit être une garantie suffisante contre un retour quelconque vers les habitudes de la Gitaneria, le jeune écolier disparoissoit, pour aller s'enrôler dans une bande et reprendre le costume et les mœurs des Gitanos.

Cependant ce peuple, dans tout ce qu'il fait,

ou plutôt dans tout ce qu'on lui permet de faire, montre de l'aptitude, de la patience et de l'habileté. Il est adroit dans tous les exercices de corps; il manie et dresse bien un cheval, il aime la musique, la poésie et tout ce qui prouve une imagination vive et prómpte; dans sa misère, il se montre hospitalier, compatissant, même généreux; enfin, il est rare que son nom soit compromis dans les affaires criminelles, et l'on pourroit ajouter que ses vices sont le résultat de sa pauvreté.

Pourquoi donc l'opinion publique se montre-t-elle si sévère envers les Gitanos, et pourquoi ceux-ci paroissent-ils si affectionnés à l'état de misère et d'abjection qui, depuis long-temps, est leur partage? C'est qu'une longue injustice altère les plus nobles qualités, provoque le mécontentement, l'irritation, et ne laisse à celui qui en est l'objet, que la ressource des foibles, la dissimulation, et, quand il le peut, la vengeance: c'est que cette injustice, par sa longue continuité, lasse toutes les patiences, humilie toutes les vertus et rend la pratique de celles-ci inutiles et inaperçues; c'est que l'homme qui naît dans une classe réprouvée, ne peut avoir que les vices de sa classe, et un dédain prononcé pour tout ce qui distingue ses persécuteurs; c'est que la misère dégrade le caractère et ramène l'homme à là barbarie; c'est que l'avilissement rend tout retour impossible, et,

que, dans cet état, on ne veut pas voir l'œuvre d'une première et grave injustice, continuée et soutenne par des lois inexorables ; c'est qu'on prend le proscrit comme il se montre, sans jamais songer à ce qu'il fut ni à ce qu'il pourroit être encore. Ainsi, entre l'oppresseur et l'opprimé, il y a un échange continuel d'accusations et de résistances, d'injustices et d'avilissemens qui perpétue le mal, et, après plusieurs siècles, le fait déclarer irréparable.

Pour arriver d'une manière plus facile et plus historique à l'origine des Gitanos, il convient d'abord de jeter un rapide coup d'œil sur la situation politique de l'Espagne pendant la longue période qui précéda la réunion de toutes les couronnes de la Péninsule sur la tête des rois de Castille.

Plusieurs peuples envahisseurs se sont disputé le sol de l'Espagne ; et tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, refoulés sur les côtes, ou exilés dans les solitudes des montagnes, on les a vus passer alternativement de l'orgueil de la domination à la honte de l'esclavage et disparoître tôt ou tard de la scène politique.

Ainsi, les Celtes et les Vascons, réunis aux Ibères, dominèrent sur l'Espagne, jusqu'à ce que les Carthaginois et bientôt les Romains les eussent subjugués. Les timides lieutenans d'Honorius reculèrent, à leur tour, devant de nouveaux peuples

envahisseurs que l'histoire désigne sous le nom de Cattes, Alains, Suèves, Vandales et Goths. Trois siècles après, les Arabes vinrent, du fond des déserts, jeter les fondemens d'un état formidable, dès son origine. Enfin, quatre siècles plus tard, des rois maures et des tribus africaines succédèrent en Espagne aux émirs de Cordoue et aux tribus arabes. Ces races nomades d'Almagres perdirent à leur tour le pouvoir, après une domination orageuse qui dura près de trois cents ans. Pendant dix-huit siècles, ce fut donc le sort de l'Espagne d'obéir à des nations étrangères, venues de l'orient, du midi et du nord, qui y portèrent, les unes, tous les excès de la barbarie; les autres, tous les vices de la civilisation. Mais, à mesure que le temps faisoit justice de ces diverses dominations, on voyoit la nation espagnole, c'est-à-dire les débris de plusieurs anciens peuples, ouvrir les rangs pour y recevoir de nouveaux vainqueurs. La distinction des diverses races dont se composoit désormais la nation, fut dès-lors un problême historique, dont la solution offroit beaucoup de difficultés. Le temps, les alliances et la civilisation tendoient à effacer graduellement les traits particuliers à chaque race, et à les confondre dans une physionomie commune. D'ailleurs, un lien plus puissant devoit réunir ces débris d'anciens peuples, et leur donner à la longue une sorte d'homogénéité; ce lien étoit la religion ca-

tholique. Ibériens et Celtes, Romains et Vandales, Suèves ou Goths, tous, en recevant le baptême, devenoient les enfans d'adoption de la grande famille chrétienne. Des rivalités privées ou nationales; des haines partielles; des mœurs plus ou moins pures; une situation plus favorable à l'industrie, à l'agriculture ou au métier des armes, ont pu déplacer le pouvoir dans la Péninsule et le transporter d'un lieu dans un autre; mais le vainqueur, quel qu'il fût, dominoit, imposoit des tributs, et tout étoit fini; la religion étoit toujours là pour servir de sauve-garde aux vaincus.

Il n'en fut pas de même lorsque les sectateurs de Mahomet envahirent l'Espagne. L'Islamisme étoit en opposition avec la religion chrétienne. On se battoit pour le pouvoir; on se battoit encore pour la religion. L'Arabe vainqueur voulut imposer sa foi; le Visigoth, quoique vaincu, ne perdit que l'empire; il n'avoit plus de vertus pour défendre la patrie, il en eut encore pour défendre sa croyance. Si la croix eût servi de bannière aux émirs, l'Espagne étoit soumise, et peut-être avec elle une partie de l'Europe; mais le Croissant isoloit le vainqueur, et l'Arabe ne cessa pas de former un peuple à part au milieu des nations vaincues. Quand les rois chrétiens des Algarbes eurent conquis de plus vastes états et refoulé les Maures dans le royaume de Grenade, c'étoit encore au nom de deux religions ennemies que ces deux

peuples se battoient, et que les rois se disputoient les trônes. La croix triompha à son tour et après la victoire il y eut toujours une croyance persécutée, ce fut désormais celle de Mahomet.

Vainement le roi d'Aragon et la reine de Castille firent des concessions honorables aux Maures de Grenade, arrachées pendant la première surprise d'une conquête inespérée qui élevoit si haut la puissance de Ferdinand et d'Isabelle. La froide politique conseilloit d'autres mesures, et l'enthousiasme irréfléchi d'un peuple de croisés les imposoit à ses souverains.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque à la fois brillante et calamiteuse pour l'Espagne.

Les longues guerres entre les tribus arabes et maures sur le sol des Andalousies et en présence de plusieurs princes chrétiens ligués par des intérêts communs, et armés sous le même prétexte, avoient insensiblement ruiné la puissance agricole des émirs et détruit en partie la puissance industrielle des rois de Grenade. Chaque insurrection, chaque révolution de cour étoit pour la nation moresque une nouvelle cause de ruine. Il y eut bientôt dans l'état une classe nombreuse d'individus, spoliés, sans travail, sans asile, et réduits à la triste situation des prolétaires. Cette classe étoit principalement composée des descendans des tribus arabes établies en Espagne depuis la conquête, ou des

tribus qui vinrent plus tard à la suite d'Abderahman, premier roi de Cordoue. Parties des déserts de l'Yemen et comprises dans le califat d'Egypte, ces tribus portoient la dénomination d'Egyptiens (*Egypcianos*) pour les distinguer des tribus berbères, venues des royaumes de Fez et de Maroc, à la suite des princes Almoravides et Almozados, que l'on désignoit plus particulièrement sous le nom de Maures. Après la chute des trônes de Séville et de Cordoue, les Mahométans vaincus appartenoient, en grande partie, aux tribus d'origine égyptienne, et c'est sous cette dénomination que l'on s'habitua à désigner ces bandes errantes et fugitives, que le sort de la guerre refouloit d'une province à l'autre, sans leur donner le temps de s'établir ni de s'acclimater. Les poursuites contre les Egyptiens ou Arabes errans et vagabonds commencèrent donc en Espagne, avec les guerres civiles qui désolèrent l'Andalousie (1), après avoir déjà fait succomber la puissance des émirs, dans les provinces tributaires de Valence, de Catalogne, d'Aragon et de Castille. Les rois Don Juan I, l'an 1387; Henri II, l'an 1407; Don Juan II, l'an 1437, avoient signé des édits sévères contre les vagabonds ou Egyptiens errans. Ces édits n'imposant que des chances diverses de servitude, sans compensation,

(1) Nueva Recopilacion, tom. 2, lib. 8, tit. 11, fol. 371 et seq.

n'avoient point arrêté le vagabondage. L'ambition inhabile d'Abou-Abdalá et les talens impuissans de son compétiteur Abdalá-el-Zagal, en portant le dernier coup à la puissance moresque, multiplièrent le nombre des victimes de la guerre, et ne laissèrent à ces dernières d'autre ressource, que l'esclavage, les rigueurs de l'exil, ou les périls d'une vie errante. Maures et Arabes, réunis donc par le malheur et les besoins. subirent le même sort, et portèrent la même dénomination.

Abou-Abdalá, dans ses vastes domaines des Alpuxarras, où la prudente politique de Ferdinand l'avoit exilé, s'étoit entouré d'une partie des débris de la nation moresque, et avoit obtenu pour elle la conservation de son nom, de ses mosquées, de ses juges, de son costume, de sa langue, de ses armes et d'une partie de ses biens. Ces concessions ne furent pas de longue durée. Comme nous l'avons déjà dit, elles avoient été faites, plutôt pour satisfaire à l'impatience du vainqueur que pour dégager la foi promise.

Ce fut contre les Juifs, cet autre peuple, qui, de même que le peuple mahométan, se perpétue en tout lieu, sans se mêler, ni se confondre, que commencèrent les persécutions. Le 30 mars 1492, fut signée, dans Grenade, la pragmatique qui enjoignoit aux Juifs, jusqu'alors tolérés et protégés par les Maures, d'abdiquer leur croyance ou de perdre leur fortune et de sortir d'Espagne, dans

le délai de quatre mois, sous peine de mort (1). En voyant Ferdinand résister aux remontrances et ne point reculer devant une injustice, parce qu'il la croyoit profitable, les Maures comprirent le sort qui leur étoit réservé. Pour le prévenir, les riches passèrent en Afrique à la suite d'Abdalà, et il ne resta en Espagne que les pauvres, voués à la culture de la terre; quelques manufacturiers; les Egyptiens ou bandes errantes et sans domicile; et enfin tous ceux en qui l'amour de la patrie surmontoit toutes les appréhensions. Bientôt des interprétations arbitraires vinrent modifier et presque anéantir la capitulation de Grenade. Par un subterfuge, on se crut autorisé à fermer les mosquées, à exiger des réformes (2) et à substituer des juges royaux aux cadis et aux alcaïdes. On murmura dans Grenade, et l'on s'arma dans les Alpuxarras. Le danger fut prévenu par de feints ménagemens; mais, dès-lors, l'expulsion des Maures parut une nécessité politique, et l'on s'y prépara (3). L'an 1499, sept années après la conquête, parut le premier décret de conversion que repoussèrent les exilés des Alpuxarras. Ferdi-

(1) Nueva Recopil. tom. 2, lib. 8, tit. 2, loi 2.—Mariana, lib. 26, cap. 1. — Pujudis, Chron. des Catal., tom. 7, cap. 151. — Mariana, Libreria de Sueur, tom. 8, lib. 8, tit. 2, num. 16.—Zurita, lib. 20, cap. 71.

(2) Branchat, t. 2, cap. 2.

(3) Mariana, lib. 27, cap. 5.

nand jura de détruire une population pauvre et belliqueuse ; mais bientôt intimidé par les résistances, il accepta un tribut, fit baptiser des milliers de vaincus, et laissa, en se retirant, des germes de troubles, pour avoir un prétexte de retour.

L'inquisiteur Torquemada et son successeur Diego Deza secondèrent la politique de Ferdinand et obtinrent de nouveaux édits de proscription (1). Le 12 février 1501, un million de Maures refusa le baptême, et se réfugia en Afrique. La foiblesse toujours croissante du peuple vaincu enhardissoit de plus en plus le vainqueur (2).

Dès-lors, il ne resta plus en Espagne que cette portion de la nation maure, que de folles espérances, la misère, le désespoir, ou une apparente conversion pouvoient y retenir; on se partagea ses dépouilles, on multiplia les exécutions, on fouilla dans les ruines et dans le sein de la terre (3) pour en retirer les trésors qu'il renfermoit, et le *Maurisque* ou Maure converti ne fut ni plus heureux, ni plus ménagé que le Maure fugitif, auquel on

(1) On en obligea un grand nombre à porter un san-bénito jaune avec une croix rouge sur le dos. *Ib.*, lib. 24, cap. 17.

(2) Nueva Recopil., tom. 2, lib. 8, tit. 2, loi 4, loi 8. —Martinez, tom. 3, lib. 8, tit. 2, num. 17.

(3) Branchat, colecc. de documentos, t. 3, cap. 10, fol. 689, 759.—Lib. de privileg., fol. 1, L. 8.

donnoit, comme nous l'avons déjà vu, la dénomination d'*Egyptiens* (1); dénomination humiliante depuis que c'étoit celle de l'Arabe vaincu. Les persécutions devinrent si sévères, et l'inquisition se montra si redoutable, que les cortès de Catalogne, d'Aragon, de Valence et même de Castille, en conçurent des alarmes. Ferdinand, et après lui Charles V, promirent des réformes, demandèrent et obtinrent des subsides à la faveur de ces promesses, et les persécutions continuèrent avec plus d'acharnement, sous prétexte de quelques émeutes. Intimidés par la force, effrayés par les supplices, les Maurisques acceptèrent le patronage des seigneurs et devinrent insensiblement les colons des terres qu'ils avoient défrichées et fertilisées, quand ils en étoient les maîtres (2). Plus on eut de Maurisques dans son fief, plus on se crut riche, et l'on disputa à l'exil, aux cachots et aux bûchers ceux que naguère encore on avoit traqués comme des bêtes fauves. Les cortès de Catalogne allèrent plus loin; elles exigèrent de Ferdinand sa parole royale, que les Sarrasins ou Maures ne seroient jamais expulsés ; mais cette résistance

(1) Martinez, num. 18.—Nueva Recopil., t. 2, lib. 3, tit. 2, loi 5.

(2) Nueva Recop., loi 13, num. 7.—Constit. de Catal., édit. 1588, lib. 1, tit. 10. — Branchat, tom. 3, cap. 1, fol. 123.

inattendue, ce changement notable dans la disposition des esprits, ne furent point secondés par la cour de Castille. Charles V, avide de pouvoir, et peu satisfait du rapide accroissement de fortune des nobles, depuis qu'on les avoit si richement dotés, aux dépens des Maures, ordonna à ces derniers de sortir d'Espagne le 31 janvier 1526. Il n'étoit pas facile de se faire obéir dans les Alpuxarras. Les bourgs de la Sierra d'Espadau se révoltèrent; vingt-six mille familles s'armèrent à la hâte, et, après des combats sanglans, ceux qui survécurent demandèrent le baptême. Le reste mourut de misère dans ses retraites, ou sous le fer des assassins. Un petit nombre évita l'esclavage et se maintint dsns les Alpuxarras, moyennant la somme de 12,000 ducats. Les Maures d'Aragon, qui étoient d'excellens ouvriers, bons laboureurs, et bergers expérimentés, mais pauvres et dépendans des seigneurs, obtinrent grâce. Les Juifs, plus riches et plus indépendans, furent de nouveau proscrits et dépouillés, et les bandes errantes d'Egyptiens continuèrent à se recruter parmi de nouvelles victimes.

Dès cette époque, il y eut donc en Espagne trois classes de Maures ou Sarrasins, différentes entre elles sous beaucoup de rapports. La première, et la moins misérable, habitoit d'abord les grandes villes, dans des faubourgs ou quartiers séparés, qu'on appeloit *Morerias*, jusqu'à

ce que Charles eût ordonné, l'an 1529, de les disperser et de les mêler avec les chrétiens d'origine, afin de rapprocher, par cette mesure, douce en apparence, la victime de son accusateur. On appeloit cette première classe, *Maures*, *Gacis* (1), *Mudexares*, *Cortados* ou *Chrétiens nouveaux*. La seconde habitoit la campagne, cultivoit les terres et exerçoit plusieurs professions. On appeloit les individus qui la composoient, *Maurisques*, *Tartares* ou *Sarrasins*. Les noms flétrissans d'*Egyptien*, de *Rufian*, de *Monfi* (2), étoient exclusivement réservés au Maure fugitif, vagabond, qui simuloit toutes les croyances, exerçoit toutes les professions compatibles avec les habitudes de la vie nomade, et parcouroit une partie de l'Espagne, toujours luttant avec opiniâtreté contre la force armée, les ordres du prince (3), les familiers du saint-office et

(1) Le nom de Gacis fut primitivement donné à des Maures ou Turcs nés sur la côte de Barbarie, qui, libres d'origine, ou bien après avoir été esclaves dans le royaume de Grenade, avoient racheté leur liberté et s'étoient convertis, soit avant, soit après la conquête de Grenade, mais antérieurement à l'édit consistorial de 1526. — Nueva Recopil., t. 2, lib. 8, tit 2, loi 19. — Martinez, t. 8, lib. 8, tit. 2, num. 23, fol. 145.

(2) Nueva Recopil., tom. 2, lib. 1, tit. 1, lei VI, et t. 3, lib. 8, tit. 2. — Martinez, t. 8, liv. 8, tit. 2, § 1, num. 22.

(3) Dès l'année 1480, Ferdinand et Isabelle, redoutant

les justices locales. Quand les poursuites étoient trop actives, le danger trop éminent, les bandes égyptiennes se rapprochoient de la mer et cherchoient à s'embarquer pour passer en Afrique. Si quelque relâche survenoit dans l'exécution du code de proscription, les bandes rentroient de nouveau dans l'intérieur du royaume, où elles ne tardoient pas à recruter parmi les Maurisques mécontens et parmi les vagabonds et les déserteurs (1). Vainement le prince défendoit d'accueillir le Monfi ou Maure errant. Ses coreligionaires le secouroient en secret, et l'habitant des campagnes le rachetoit par des aumônes, des dangers inévitables de tous refus. Les édits se succédoient rapidement; et, comme les infractions étoient multipliées, que les lois étoient

les bandes égyptiennes et tout ce que le désespoir pouvoit leur faire tenter, avoient défendu, sous des peines sévères, de leur fournir des armes. En 1499, les mêmes souverains signèrent une pragmatique, confirmée en 1534, par Charles V, et, en 1560, par Philippe II, qui enjoignoit aux Égyptiens errans de prendre un état ou de sortir du royaume, sous des peines graduées et d'une excessive sévérité. — Nueva Recopil., t. 2, liv. 8, tit. 2, lei 10 et 18. — *Ibid.*, tit. 11, lei XII. — Constit. catal., lib. 9, tit. 18.

(1) Dans les constitutions de Catalogne, on donne aussi aux bandes errantes, et en partie indépendantes, les dénominations de Grecs et de Bohémiens. — Lib. 9, tit. 18, num. 1 etseq.

impuissantes pour contraindre le Maurisque à renoncer aux habits orientaux, à la langue arabe, à une foule de pratiques, de coutumes, de rites, aux zambras ou danses nationales, Philippe II se crut assez fort pour se montrer inexorable. Las de l'implorer, les Maures tentèrent un dernier effort vers l'an 1567, et une conspiration générale fut ourdie avec le plus grand secret. Les Egyptiens jouèrent, dans cette circonstance comme dans les émeutes précédentes, un rôle très-actif. Ils parcouroient l'Espagne dans tous les sens, transmettoient les avis, entretenoient les correspondances et alloient chercher des secours jusque sur les côtes d'Afrique. Un Maure baptisé sous le nom de Ferdinand de Galor, et qu'on prétendoit issu de l'ancienne famille royale, fut élu roi par les révoltés, sous le nom de Muhamed-ben-Omeya; mais, après deux ans de résistance et d'héroïques efforts, les débris de l'armée insurgée subirent le joug et furent exilés dans la Galice et les Asturies (1). Ces émigrations forcées firent un grand nombre de déserteurs, qui allèrent grossir les bandes égyptiennes. Le conseil de Castille s'en alarma; et, après s'y être préparé par une série d'édits et de mesures de

(1) Mariana, t. 2, fol. 689. — Nueva Recopilac., t. 2, lib. 8, tit. 2, lei 22, 25. — Martinez, t. 8, lib. 8, § 1, num. 24.

police, dont l'exécution rigoureuse devoit envenimer le mal, l'expulsion totale des Maures fut ordonnée le 9 décembre 1609. Dans le premier moment de terreur, ceux-ci obéirent. Réunis et entassés dans les ports, d'où la flotte castillane les transportoit en Afrique, ils tentèrent bientôt de s'insurger, et un grand nombre rentra dans l'intérieur. Plusieurs furent accueillis et cachés sous divers déguisemens. On poursuivoit les autres avec acharnement; de nouveaux convois partoient sans cesse, et un million d'individus fut jeté sur la côte d'Afrique. Dès-lors les Maures disparoissent de l'histoire d'Espagne. Les esclaves, ceux en qui la conversion n'étoit qu'un moyen d'éviter l'exil, ceux qui, au péril de leur vie, se maintinrent encore dans une sorte d'indépendance, furent désignés sous les dénominations déjà anciennes de Maurisques ou chrétiens nouveaux, (1) de Gazis ou Gacis, de Mudexares et d'Egipcianos. Il n'est plus fait mention de cette nation puissante et valeureuse que dans les lois, ordonnances et édits, dont le re-

(1) Par décret rendu à Grenade l'an 1526, Charles V avoit décidé qu'on entendroit par chrétien vieux ou de race tous ceux qui s'étoient convertis avant la prise de Grenade, et qu'on considéreroit et traiteroit comme chrétiens nouveaux ceux qui s'étoient convertis postérieurement à la conquête. Ce décret fut confirmé par le roi de Bohême, lieutenant de l'empereur, le 13 sep-

cueil volumineux atteste une haine permanente, ou une ignorance aussi barbare qu'impolitique.

Les Egyptiens ou Maures fugitifs, poursuivis sans relâche, et trop foibles désormais pour oser tenter la moindre résistance, se dispersèrent sur le sol de l'Espagne; et, au lieu des anciennes tribus, on ne vit plus que des familles errantes. La cour cessa de les craindre, mais elle ne cessa pas de les proscrire. Le 5 octobre 1611, le conseil d'état renouvela l'ordre aux Gitanos ou Egypcianos de se livrer exclusivement aux travaux de la terre, sous la protection des seigneurs, c'est-à-dire, d'après la jurisprudence du temps, de se reconnoître serfs d'un noble ou possesseur de fief. C'étoit les réduire à la condition des esclaves, et bien peu y consentirent. De là cette foule d'ordonnances et de décrets (1), rendus contre tous ceux qui tenteroient d'éviter par la fuite la servitude à laquelle on les avoit condamnés. Réclamés comme serfs ou esclaves, et poursuivis le long de la côte avec une excessive rigueur, ils n'avoient nulle grâce à espérer de leurs inexorables juges.

L'édit de 1611 confond tous les individus for-

tembre 1549, à Valladolid. On créa à la même époque un conseil supérieur à Grenade, chargé de l'exécution de ces deux décrets. — Nueva Recopilacion, t. 2, lib. 8, tit. 2, lei 9.

(1) Constit. de Catal., lib. 9, tit. 17, num. 1 et 2. — Nueva Recopilac., t. 3, lib. 8, tit. 2, auto. 3.

mant les bandes errantes, sous les dénominations communes d'Égyptiens ou Gitanos, parce qu'en effet cette dernière n'est que le diminutif de la première, et qu'il est dans le génie des dialectes du midi de substituer souvent au nom propre des augmentatifs ou des diminutifs de ce même nom (1). Cette identité une fois établie par le législateur lui-même, et souvent confirmée par les successeurs de Ferdinand, on conçoit comment la race avilie des Gitanos de Catalogne peut conserver encore le teint, la physionomie, et quelques-uns des traits qui distinguèrent les races africaines établies en Espagne depuis l'invasion de Taric.

Tant de constance dans les persécutions auroit dû lasser les bandes errantes de Gitanos et les ramener, par la lassitude et la crainte des supplices, à la soumission et aux travaux agricoles. Mais un sang étranger couloit dans les veines des proscrits. En haine du vainqueur, ils se résignoient

(1) La table du tome 2 de la Nueva Recopilacion, édition de 1785, lettres E et G, indique que les dénominations de Gitanos et Egypcianos sont synonymes. Deux édits de Philippe II, de l'an 1566 à 1586, déclarent que les ordonnances de police rendues contre les vagabonds sont applicables aux Egipcianos ou Gitanos. Cette dernière dénomination étoit en effet usitée en Espagne long-temps avant l'édit de 1611.—Nueva Recopilac., t. lib. 8, tit. 11, lei XI-XIV.

avec courage aux rigueurs de la vie nomade ; et le peuple espagnol qui ne concevoit point cette rebellion permanente, qui peut-être aussi avoit à souffrir des excès commis par les Gitanos, conserva sa méfiance et les accusa long-temps d'entretenir des intelligences coupables avec les mahométans de la côte d'Afrique. De telles craintes secondoient la politique de la cour de Castille, qui, pour les calmer, multiplioit les ordonnances. Mais que peuvent des lois et des récriminations contre des hommes si complétement résignés, en apparence, au sort des vaincus, et lorsque l'opinion elle-même est déjà en opposition avec elles! En effet, la cédule de Philippe III, du 28 juin 1619 (1), accordée aux sollicitations des cortès, étoit venue ajouter aux rigueurs du code pénal, que la conquête et la haine avoient imposé aux débris du peuple maure; mais déjà, à cette époque, et même long-temps avant, l'opinion avoit perdu son irritabilité contre les Gitanos; et, tandis qu'on les proscrivoit et qu'il leur étoit ordonné de quitter le sol de l'Espagne dans le délai de six mois, ils la parcouroient dans tous les sens, et avec une complète sécurité. C'est ce qui résulte des nombreuses ordonnances de police rendues dans le cours du dix-septième siècle, et plus encore des écrits de l'immortel Cervantes. La Gitanilla

(1) Nueva Recopilacion, t. 2, lib. 8, tit. 11, lei 15.

fut publiée en 1612, trois ans après l'expulsion des Maurisques. Nous y voyons les bandes nomades des Gitanos parcourir l'Espagne, passer de l'Andalousie dans la province de Murcie, en dépit des lois les plus sévères, entrer hardiment dans les grandes villes, s'établir au milieu des places publiques, pénétrer dans les palais, et, partout accueillies, même par les juges chargés de les poursuivre, exercer sur le peuple et sur les grands une influence d'autant plus immédiate, qu'elle avoit pour appui leurs talens pour la danse et le chant, et pour tous les exercices du corps. Les jeunes Gitanos se distinguoient principalement au jeu de paume, alors si en vogue, et la noblesse ne dédaignoit pas de recevoir leurs leçons. Les Gitanos, comme nous l'avons déjà vu, exerçoient sur cette même noblesse une autre sorte d'influence, non moins puissante et tout aussi opposée aux proscriptions du conseil; et le peuple lui-même, séduit par les danses moresques et par les romances grenadines, se rangeoit en cercle autour de la bande, battoit des mains, en suivant le son des castagnettes, et écoutoit avec une avide curiosité ces longs récits, ces aventures chevaleresques, qui peignoient si bien une nation brave, galante et voluptueuse. Cette sorte d'empire, exercé sur les places publiques, dans l'intérieur des maisons, même dans les palais, par une race proscrite et avilie; des

vainqueurs qui prennent auprès des vaincus des leçons de séduction et d'adresse ; un peuple entier qui appelle dans ses réjouissances, et pour les embellir, un autre peuple dont il s'est montré le plus infatigable persécuteur, et dont il rougiroit de se dire l'ami ; tous ces contrastes méritent d'être signalés et prouvent l'influence morale que les Maures ont exercée sur toute l'Espagne, pendant une domination de près de huit siècles, et long-temps après que cette domination eût cessé.

Désormais les édits rendus contre les Gitanos, bien loin de remédier aux maux produits par les dispositions haineuses des premières ordonnances, ne font que rendre la destinée de cette race plus misérable. Elle s'est toujours maintenue en Espagne, soit qu'on l'ait repoussée par le fer, soit qu'on l'ait avilie par les lois. A mesure qu'un nouveau réglement de police a paru, les bandes errantes se sont retirées, craignant le premier moment de zèle du magistrat ; mais le danger ne pouvant être de longue durée, on les a vues reparoître bientôt dans les mêmes lieux pour y exercer les mêmes professions, et spéculer, avec un égal succès, sur la foiblesse, la curiosité et la superstition du peuple. C'est ce qui résultera de l'analyse de quelques-uns des édits rendus postérieurement à celui de 1619.

Le 9 mai 1633, Philippe IV fit publier un régle-

ment contre les Gitanos (1). Dans ses nombreuses dispositions, dont la plupart appartiennent déjà aux réglemens antérieurs, et notamment à celui de 1499, il y proscrit la dénomination de Gitanos, qu'il déclare injurieuse et infamante; il défend aux individus, portant ce nom, de parler leur jargon, d'habiter trop agglomérés dans les faubourgs, d'exercer les professions qui leur sont défendues et de s'éloigner du lieu de leur domicile, sous peine d'esclavage.

Le 11 juillet 1661, le même prince, sans employer la dénomination de Gitano, qu'il avoit proscrite par le réglement qui précède, imposa des mesures de police très-sévères contre les femmes errantes et sans domicile ni profession connue. Une nouvelle pragmatique, plus menaçante encore, en date du 6 juillet 1663, désigne et qualifie les Gitanos de vagabonds et de voleurs de grands chemins (salteadores). Charles II ne fut guère plus indulgent dans ses réglemens, ni plus heureux que ses prédécesseurs. Le 20 novembre 1692, il signa à Madrid une pragmatique, qui enjoignoit aux Gitanos de renoncer à leur jargon, et à toute profession, autre que la culture des terres; de ne plus habiter isolés dans des faubourgs, mais de se mêler avec la population, pourvu que celle-ci fût de plus de mille individus; de ne plus fréquenter

(1) Nueva Recopil., t. 2, lib. 8, tit. 11, loi 16.

les foires comme maquignons ; de ne faire aucune vente sans l'assistance d'un notaire ou écrivain public, etc. Le tout sous peine des galères.

Le même prince signa, le 12 juin 1695, une seconde pragmatique, qui fut confirmée par des cédules royales en 1717 et 1726. C'étoit toujours pour exiger des Gitanos des mœurs et des habitudes que les lois ne créent point, mais qu'elles peuvent protéger, quand elles existent. Vainement Charles II, pour justifier son édit, signale le peu de sûreté des routes, les délits ruraux et les transactions frauduleuses qui nuisent au succès des foires. Punir le mal, ce n'est point le prévenir; et le Gitano, condamné à l'abjection, obéit à une triste nécessité quand il trompe ceux avec qui il traite. L'article premier de cette pragmatique prescrit, dans le délai de trente jours, la rédaction d'un contrôle général et détaillé des Gitanos, ainsi que de leurs familles et de leurs biens, pour chaque ville ou bourg du royaume. L'article 3 indique les seules villes d'Espagne qu'il leur sera permis. L'article 4 leur interdit toute profession, si ce n'est d'habiter quatre mois après la publication de la loi la culture des terres. Les articles 5, 9 et 10 défendent de fréquenter les foires, et d'exercer ouvertement, ou en secret, l'état de maquignon. Les articles 6, 7 défendent le port d'armes offensives et défensives. L'article 11 prohibe les habits et la langue usitée jusqu'alors parmi les Gitanos.

Les articles 14 et 15 imposent la peine de mort contre les individus d'une bande surprise avec des armes à feu. L'article 16 dénonce la protection accordée, jusqu'à ce jour, aux Gitanos, par des personnes de tous les rangs, et spécifie les peines diverses encourues par les nobles et les roturiers qui continueroient d'accorder leur protection ou leur faveur à des hommes proscrits par la loi. L'article 17 comprend, sous la dénomination de Gitanos, des hommes qui portent un costume étranger, parlent une langue inconnue, appelée *Gerigonza*, vivent par bandes isolées et ont des mœurs particulières. Les nombreux articles qui suivent déterminent le mode d'exécution de la loi.

En 1699, le 4 août, le conseil de Castille renouvela l'ordre de poursuivre sans relâche les bandes errantes de Gitanos et de contrebandiers.

Une cédule du 10 septembre 1708, confirmative de celle du 18 août 1705, dispense les justices locales du recours au conseil de Castille pour faciliter l'exécution de la pragmatique de 1695.

Le 11 juillet 1707, Philippe V, étonné qu'au mépris des lois, la cour même fût encombrée de Gitanos, de mœurs très-dissolues, les chassa de Madrid et renouvela ces anciens réglemens dans l'espoir d'*anéantir cette race ;* telles sont les expressions de l'édit. Il falloit que la contravention signalée fût bien évidente, et que l'abus fût au

gré d'une forte majorité, puisque Philippe V renouvela ses défenses le 8 juin 1709, et que cette fois il toléra le séjour auprès de la cour de toutes les Gitanas mariées.

Tandis que les ordres du conseil se renouveloient sans cesse contre les Gitanos ou Maures errans et vagabonds, mais convertis, du moins en apparence, les Maures d'Afrique, rappelés en Espagne par les spéculations commerciales (1), réunis à des Maurisques, qui avoient été assez heureux pour se cacher sous le costume étranger, inondoient le royaume, sous le nom de Maures cortados ou libres. Philippe V, par son édit du 29 septembre 1712, ordonna leur expulsion dans un bref délai, et déclara que dorénavant cette expulsion, qui cependant fut la dernière, seroit renouvelée toutes les fois que le nombre des esclaves rachetés et devenus *Cortados* pourroit inspirer des craintes à l'autorité (2).

La pragmatique du 14 mai 1717 fut confirmée, le 1er octobre 1726, par une nouvelle cédule, qui renouvela encore une fois aux Gitanos la défense d'habiter dans le voisinage de la cour. Le 30 octobre 1745, Philippe V, peu satisfait des dispositions rigoureuses prises jusqu'alors contre les Gitanos, crut suppléer à leur insuffisance, en

(1) Martinez, lib. 8, tit. 2, § 2, num. 28.

(2) *Ibid.*, lib. 8, tit. 2, auto. 6.

montrant encore plus de rigueur, et atteindre par là le but qu'il s'étoit proposé dès l'origine, l'extinction de cette race. Il ordonna de poursuivre avec la force armée, et condamna à mort toute bande errante ou éloignée de son domicile, comme rebelle et incorrigible, et il retira aux églises et aux chapelles le droit de refuge en faveur des proscrits.

Ces ordres de poursuites furent réitérés en 1746 et 1749, et avec défense aux Gitanos d'exercer aucune profession libérale, et de continuer à faire usage de leur argot ou *gerigonza* (1).

Le 6 décembre 1775, et le 28 juillet suivant, on condamna aux travaux publics et au service militaire en Amérique tous les individus qui seroient arrêtés pour cause de vagabondage. Ces deux décrets reçurent de nouvelles dispositions les 7 février et 25 août 1779, et 21 juillet 1780. Ce furent les dernières poursuites judiciaires exercées en masse contre la race gitana (2).

Depuis lors, une politique plus éclairée a présidé aux résolutions de la cour et du conseil de Castille. Charles III reconnut enfin l'injustice des lois et des réglemens rendus contre les Gitanos avec une constante et funeste partialité. Entraîné vers le bien par ses propres inclinations et par

(1) Martinez, t. 1, cap. 4, num. 21, fol. 279.

(2) *Ibid.*, t. 11, lib. 8, tit. 11, num. 104.

l'influence de son ministre, le comte de Florida-Blanca, ce prince ne porta peut-être pas dans ses projets assez de cette prudente lenteur qui est indispensable contre des abus invétérés; cependant il ne négligea rien en apparence pour éclairer la justice. Des renseignemens furent recueillis dans toutes les provinces; et, quand on eut acquis la triste certitude que plus de cent édits royaux, rendus contre les Gitanos, n'avoient eu d'autre résultat que de diffamer cette race, l'avilir à ses propres yeux et aux yeux de la nation, on voulut essayer des mesures contraires, et ouvrir aux Gitanos toutes les avenues de la société, dont l'opinion et les lois les avoient jusque-là repoussés. Tel fut le but de la pragmatique du 19 septembre 1783 (1). Le préambule indique toute l'étendue du mal et l'urgence de lui assigner un terme; mais telle étoit encore, à cette époque, la force de l'opinion et des préjugés contre les Gitanos, que Charles III commence par la combattre avant de déclarer ces malheureux dignes d'exercer des professions libérales. Cette pragmatique est trop intimement liée à l'histoire des Gitanos pour qu'il ne nous paroisse pas convenable d'en indiquer les principales dispositions :

Art. 1er. Ceux qui prennent la dénomination

(1) Martinez, t. 10, lib, 8, tit. 9, num. 160, fol. 168.

de Gitanos, et auxquels on l'impose, ne le sont point d'origine, et ils ne proviennent point d'une race impure.

2. Je défends à ces individus l'usage de leur langue, de leurs costumes et de leurs habitudes nomades, sous les peines ci-après....

3. Je défends à tous mes sujets, quels que soient leur rang, état ou condition, de donner à qui que ce soit la dénomination de Gitano ou Castillan nouveau, sous des peines sévères.

5. C'est ma volonté, que ceux qui renonceront à ce genre de vie, ainsi qu'à ce costume et cette langue (gerigonza), soient admis dans toutes les professions qui seront à leur convenance, de même que dans toutes les corporations, sans qu'ils aient à craindre d'opposition de la part des autorités judiciaires.

6. Ceux qui tenteroient de s'opposer à cette admission dans un état ou corporation quelconque, seront punis d'une amende de dix ducats pour la première fois....., et privés de leur office, s'ils prolongent leur résistance.

7. J'accorde quatre-vingt-dix jours, à partir de la publication de cette loi, pour que lesdits vagabonds aient à choisir un domicile, autre pourtant que la cour et les résidences royales, et pour renoncer aux costumes, langue et pratiques de ceux qu'on appelle Gitanos.

8. Les professions de tondeur, de maquignon

et de cabaretier de campagne ne dispenseront point les vagabonds des dispositions de la présente loi.

9. Après ledit délai, il sera procédé avec rigueur contre les récalcitrans, et même contre ceux qui, ayant choisi un domicile, n'auroient point adopté de profession, et conserveroient les costumes, langue et pratiques prohibées.

10 et 11. Il sera rédigé, par les autorités et les justices locales, des états détaillés de tous les réfractaires, soit qu'ils aient feint d'obéir, soit qu'ils aient continué leur vie errante et vagabonde.

16 et 17. Les enfans des deux sexes, âgés de moins de seize ans, ne sont point passibles de la marque et de la peine de mort imposées par les articles précédens. Ils seront recueillis dans des hospices ou maisons de charité.

26. Les fonctionnaires ou autorirés quelconques qui négligeroient l'exécution de la présente loi seront provisoirement suspendus pour la première fois, interdits pour six ans en cas de récidive, et déclarés inhabiles et repoussés de tout emploi pour la troisième fois.

28. Pour chaque négligence des autorités et justices locales, il sera payé une amende de deux cents ducats, applicables, par égales portions, à la chambre, au juge et au dénonciateur.

29. Il sera fait lecture de cette loi devant la première assemblée municipale de chaque

mois, sous peine d'une amende de deux cents ducats.

30. Les complices, recéleurs ou protecteurs des vagabonds seront passibles de la même amende, qui sera doublée en cas de récidive, et portée à mille ducats pour chacune des autres infractions.

31. En cas d'impossibilité, l'amende sera remplacée par trois, six ou dix ans de présides (galères).

35. Amnistie complète est accordée à ceux qui obéiront à la présente loi dans le délai de quatre-vingt-dix jours, quels que soient leurs délits ou leurs fautes, sans excepter les contrebandiers ni les déserteurs des armées de terre et de mer.

36. Les déserteurs rentreront dans leurs corps respectifs dans les formes précédemment prescrites.

37. Les contrebandiers se présenteront par-devant les justices locales et les intendances pour y être définitivement amnistiés.

40. Seront exceptés de cette amnistie les criminels de lèse-majesté, les homicides et les voleurs de vases sacrés.

42. Une négligence de plus de deux siècles dans l'exécution des réglemens de police contre les Gitanos rendra nécessaire la nomination d'inspecteurs et de visiteurs chargés de parcourir les provinces, et de veiller à ce que les dispositions de

la présente loi ne soient pas mises en oubli ou négligées par les tribunaux.

44. Les conseils supérieurs, les audiences, les chancelleries et tous les juges ou tribunaux de mon royaume se conformeront aux dispositions de cette loi, nonobstant toute autre loi contraire et coutume locale.

Cette pragmatique donna lieu à un supplément de dispositions (1) contre les individus que l'on avoit nommé jusqu'alors, dit la cédule, Gitanos ou Castillans nouveaux.

Par cette cédule (2), qui avoit surtout pour but de stimuler le zèle beaucoup trop lent des justices locales, et de signaler la négligence des autorités provinciales comme funeste à l'administration de la justice et à la tranquillité publique, Charles III créoit un corps de troupes exclusivement destiné à parcourir les Andalousies, et à protéger l'exécution de la pragmatique dans toutes ses dispositions.

Charles III revient encore à la charge (3), et se plaint amèrement de la négligence avec laquelle la plupart des corrégidors s'étoient conformés aux ordres consignés dans la pragmatique.

(1) En date du 24 juin 1784.

(2) Martinez, t. 10, lib. 8, tit. 9, num. 224.

(3) Le 20 août 1784.—Martinez, t. 10, lib. 8, tit. 11, num. 163.

Il exigea (1) que les contrôles des Gitanos, domiciliés et soumis à la loi, fussent rédigés sans délai conformément à ladite loi, déclarant indignes de sa confiance ceux qui négligeroient de s'y conformer.

Par décret du 1er novembre 1786, l'audience d'Aragon fut autorisée à condamner aux travaux du canal de Saragosse tous les Gitanos récalcitrans (2).

Le conseil confirma la convenance des dispositions prescrites dans la pragmatique; il signala la négligence constante des autorités locales par son décret du 22 février 1787; et, le 1er mars suivant, le roi rendit un nouvel édit conforme au décret du conseil (3).

Ici se termine la longue nomenclature des lois et réglemens de police rendus contre les Gitanos depuis la conquête du royaume de Grenade. Nous voyons cette police, d'autant moins exigeante et moins impolitique, que nous nous rapprochons davantage du règne de Charles III et du ministère de Florida-Blanca. C'est qu'à mesure que la haine s'éteint, des sentimens d'humanité et de justice se glissent dans tous les cœurs, et que les lois peignent toujours d'une manière plus

(1) Le 23 décembre suivant.

(2) Martinez, t. 10, lib. 8, t. 11, num. 169.

(3) *Ibid.*, num. 166.

ou moins exacte la physionomie morale d'un peuple.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer nous dispensent de prouver que, s'il y a des rapports de mœurs entre les Gitanos et les Gipcys, les Zigeuners, les Zingaris, les Bohémiens, on ne peut confondre ces races nomades ni les considérer comme ayant une même origine. Si, comme certains auteurs le présument (1), ces derniers sont originaires de l'Inde ou de la Perse, on peut, jusqu'à un certain point, et par le secours de l'histoire, arriver à certains rapports; mais c'est tout ce qu'il y aura de commun entre ces hommes venus en fugitifs du fond de l'Asie et par les steppes de la Tartarie, dans les premières années du quinzième siècle, et les descendans des tribus arabes ou maures venues en conquérantes par la côte d'Afrique dès le commencement du huitième siècle.

Du reste, parmi les rapprochemens qu'on pourroit chercher à établir entre les Gitanos et les Bohémiens, et dans les moyens adoptés pour les relever de leur état de dégradation, il en est un qui mérite d'être indiqué ; c'est que la pragmatique de Charles III date de l'année 1783, et

(1) Caronni, Observat.... Zingari Transylvaniæ. Milano, 1812. — Grellmann. historisch. Versuch über die Zigeuner.

que, cette même année, l'empereur Joseph II ordonna aussi, par un édit (1), le recensement des Zigeuners d'Hongrie, dont le nombre excédoit 40,000, et qu'il annonça que cet édit avoit pour but de ramener vers la civilisation ces tribus errantes et misérables.

Ces Zigeuners de la Hongrie et de la Transylvanie seroient, d'après M. Beudant, qui paroît avoir adopté, dans un ouvrage récent (2), l'opinion de l'érudit M. Grellmann, les descendans d'une partie de la caste méprisée des *Sudders*, qui auroit été chassée de l'Inde, vers l'an 1409, par Tamerlan. Le prince de Ligne semble partager cette opinion (3); c'est aussi celle d'un savant dont les sciences géographiques déplorent la perte récente (4). Mais toute recherche à cet égard n'entre pas dans notre plan, puisqu'il est bien prouvé, par la tradition et par l'histoire, que les Gitanos, d'origine arabe ou maure, forment une race particulière qui ne peut être confondue avec les bandes errantes qui, sous divers

(1) Annal. regum Hungariæ. — Hasse, die Zigeuner in Herod., 1805.

(2) Voyage minéralogique et géologique en Hongrie, t. 1, Introd., pag. 80

(3) Tome 9 de se œ.vees.

(4) Tome 2 p ge 357 de nos Nouvelles Annales, 1re série.

noms, se rencontrent dans le nord de l'Europe et sur les rivages de l'Adriatique.

C'est un fait digne de remarque, que la pragmatique de 1783, en honorant le prince qui l'a signée, n'a produit qu'une foible partie du bien qu'on s'en étoit promis. L'opinion publique, en cessant de réclamer des proscriptions, n'avoit point cessé d'être injuste, et elle déclaroit encore infâmes ceux qu'elle s'étoit lassée de persécuter. Ainsi, repoussés de la société, les Gitanos ont fini par croire qu'ils n'avoient pas le droit d'en faire partie; ils se sont consolés de tant d'injustices par le mépris des institutions sociales. La privation des ressources qu'offre la pratique de tous les arts industriels leur inspira de l'indifférence pour une foule de besoins nés avec les mêmes arts; la facilité de s'emparer d'une récolte non surveillée les dispensa des fatigues inséparables de la culture des terres; des privations fréquentes leur donnèrent un tempérament robuste et une grande résignation; les barrières, placées autour d'eux pendant trois siècles par les lois et par l'opinion, détruisirent en eux le germe de toute émulation, et leur donnèrent l'habitude de la misère. Le beau ciel de l'Espagne, un climat doux et tempéré, de vastes solitudes, des chemins peu pratiqués et peu praticables; mille facilités pour éviter le frein des lois, et souvent, pour les braver, tout contribua à paralyser l'effet des changemens opérés par Charles III,

dans le code imposé aux Gitanos. On ne change pas un peuple dans un jour, et les lois ne peuvent jamais rendre les hommes meilleurs qu'ils ne sont, si elles ne confient pas au temps le soin de les seconder. Aussi les Gitanos trouvèrent de la dureté dans des dispositions légales, que leurs aïeux eussent acceptées avec reconnoissance ; ils ne concevoient pas qu'on leur imposât la nécessité du travail, tant qu'il étoit en leur pouvoir de s'en affranchir ; ils ne pouvoient se résigner à prendre un domicile permanent, sous la surveillance de l'autorité, quand les douceurs de la vie nomade les entraînoient par le charme de l'indépendance ; ils affectoient du mépris pour tous les arts, pour tous les métiers, depuis qu'une longue défense leur avoit fait oublier tout ce qu'ils avoient procuré d'aisance, de luxe et de richesses aux anciens Maures ; déclarés infâmes, et repoussés comme tels, ils avoient cessé de résister à cet injuste traitement, et ils avoient accepté la livrée de l'infamie. Quand les hommes en sont venus à cet état de dégradation, et que le préjugé, plus sévère encore que la loi, l'a sanctionné depuis trois siècles, vainement un prince plus éclairé que ses prédécesseurs, plus juste que son peuple, croit par un édit détruire ce préjugé et relever des hommes dégradés. Charles III n'eut que le pressentiment du bien qu'il avoit préparé, sans jamais le voir réalisé. Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis

la promulgation de la pragmatique ; aucun décret, aucun réglement, n'est venu modifier cette loi d'amnistie et d'humanité, et pourtant il a fallu ce long intervalle pour se convaincre de l'impossibilité de ramener la race des Gitanos vers la civilisation. On a bien vu quelques riches se rapprocher des villes et s'y fixer. Autour d'eux se sont groupés leurs créatures et peut-être leurs anciens sujets. Quelques transactions commerciales ont rapproché l'oppresseur de l'opprimé. La loi s'est montrée impartiale dans les discussions que ces transactions ont pu faire naître. Ces rapports doivent se multiplier ; et l'émulation pourroit rentrer tôt ou tard dans des cœurs flétris, et les richesses, fruit inévitable du travail, contribueroient puissamment à réunir et à confondre les deux peuples. Mais pour un résultat si désirable, et encore bien éloigné, il faudroit que l'Espagne, qu'à juste titre on peut déclarer la patrie des Gitanos, modifiât progressivement ses réglemens de police; que l'opinion publique s'amendât jusqu'à supposer les Gitanos capables de quelques vertus, ce qui leur inspireroit, sans aucun doute, le désir d'en avoir ; qu'ils eussent toute liberté pour acquérir et améliorer, pour exercer toutes les professions et obtenir par elles l'aisance et même les richesses ; que le régime patriarcal fût conservé quelque temps encore, comme moyen de persuasion et de police ; que la religion et pour elle ses ministres inter-

vinssent pour seconder l'autorité civile et justifier ses actes; que la dénomination de Gitanos, trop long-temps injurieuse, fût supprimée; que les mariages entre les deux peuples fussent encouragés par des secours; que l'autorité judiciaire n'intervînt désormais que pour punir les malfaiteurs, sans classes ni catégories, et enfin que chaque famille, obligée à domicile, et secourue dans ses premiers efforts, acquît, par la possession, l'amour du sol, l'obéissance aux lois, et l'habitude d'un bien-être, qui seroit son ouvrage.

Bien des causes peuvent contrarier et ajourner ce résultat; des mœurs plus opiniâtres et des besoins moins impérieux sont de puissans obstacles, mais qu'on peut surmonter à la longue, parce que les hommes ont tous une tendance plus ou moins forte à se réunir et à s'agglomérer pour former société, parce que les Gitanos ne sont pas tout-à-fait étrangers au luxe, à l'appât des richesses et à l'usage de nos produits agricoles et industriels; parce qu'il est dans la nature de l'homme de désirer tout ce qu'un autre désire ou possède, et que l'industrie ou l'émulation sont toujours là pour seconder cet élan du cœur, parce que les Gitanos, quel que soit leur état actuel, ont conservé quelques-unes des qualités de leurs aïeux, et une grande aptitude pour retrouver les autres. Espérons que le gouvernement espagnol appréciera ces moyens et ces résistances, et qu'il ne

perdra jamais de vue les considérations qui provoquèrent, sous le ministère de Florida-Blanca, la rédaction d'une loi, dans laquelle la politique et l'humanité furent heureusement conciliées.

Quant aux bandes de Gitanos qui parcourent le département des Pyrénées orientales, depuis leurs proscriptions sous les princes Almohades et les rois d'Aragon et de Castille, elles ont subi, jusqu'à la réunion du Roussillon à la France, la même destinée que les tribus errantes en Espagne. Le traité des Pyrénées les refoula vers la Catalogne, et elles ne reparurent dans la province que lorsque l'autorité françoise se crut assez bien affermie pour les tolérer. Cependant la police a eu plusieurs fois à sévir contre les Gitanos, soit à Perpignan, soit dans les départemens voisins. Expulsés avec publicité, ils tardent peu à reparoître, et on les tolère encore par la force de l'habitude et par humanité. Ce n'est point d'ailleurs en France qu'on pourroit en tenter la réforme. Il faut, comme nous l'avons déjà dit, aller chercher cette race sur son sol natal; et, quand l'Espagne aura rallié ses Gitanos, et qu'ils seront incorporés dans la nation, il n'y en aura pas un seul en France.

TABLEAU

DES POSSESSIONS NEDERLANDOISES

DANS LES INDES ORIENTALES, EN 1825;

Extrait du discours prononcé, le 1er janvier 1826, par S. E. M. le baron Vander Capellen, secrétaire d'état, gouverneur général de l'Inde nederlandoise, etc., etc., en remettant sa charge à son successeur, M. de Kock, lieutenant général (1).

.....Il y a plus de dix ans que le roi a daigné me confier le gouvernement général de l'Inde nederlandoise. J'avois demandé à ne l'occuper que pendant cinq ans; le roi, en me témoignant sa satisfaction de ma conduite pendant les premières années, a bien voulu m'engager à y prolonger mon séjour. Enfin, en 1823, j'ai obtenu

(1) Cet extrait, d'une pièce officielle extrêmement intéressante, est fait d'après le *Buiten gewone batawsche Courant*, du 3 janvier 1826, imprimé à Batavia. M. le baron Vander Capellen a eu la bonté de nous communiquer ce journal. Nous lui exprimons notre gratitude de cette marque de bienveillance.

la permission de partir vers la fin de l'année suivante.

A la réception de cette nouvelle, toutes nos possessions, notamment Java, étoient tranquilles. Je n'hésitai pas à entreprendre un voyage dans la partie orientale de l'Archipel : je visitai les Moluques et Célèbes, afin de me convaincre, par mes propres yeux, de ce qu'il étoit possible de faire pour l'amélioration de cette partie des possessions du roi. Ce voyage fut commencé dans les premiers mois de 1824; j'avois l'intention de passer ensuite quelques mois à Java, et, vers la fin de l'année, de partir pour l'Europe.

Un court séjour dans les Moluques, où aucun gouverneur général ne s'étoit montré depuis deux cents ans, me convainquit bientôt de la nécessité de ce voyage. Je ne tardai pas à sentir la nécessité de faire des améliorations et de réformer des institutions qui, par le laps de temps, étoient devenues légales; elles ne pouvoient par conséquent être changées par les autorités locales, quoique animées de la meilleure volonté ou douées d'une habileté extrême; toutefois, il convenoit d'y pourvoir. A Amboine surtout, je trouvai une population opprimée et entravée dans l'usage de sa liberté naturelle par les conséquences d'un système de monopole établi depuis long-temps : quelle différence avec l'état heureux de la population de Java ! Introduire un changement brusque

dans l'ancien ordre de choses excédoit mes pouvoirs, et, par plusieurs raisons, auroit été impolitique. Je fus donc obligé de me borner à corriger et à adoucir les réglemens de justice et de police relatifs à la sûreté des personnes et des biens, et, autant que je le pus, je pourvus à ce qu'un peuple bon, mais opprimé, obtînt la récompense de son travail et fût protégé. Je me réservai de consulter, après mon retour à Batavia, les membres du gouvernement sur les moyens d'effectuer l'abolition du système de monopole, ou au moins de la préparer. J'ai donc transmis au roi mes propositions sur ce sujet intéressant.

Des causes connues genéralement prolongèrent mon séjour à Célèbes. Tous mes efforts pour conclure des traités raisonnables avec le royaume de Boni et les autres alliés du gouvernement ont échoué pour ce qui concerne le premier. Ma correspondance avec la reine de Boni, durant mon séjour à Macassar, et mes communications verbales avec ses ministres, peuvent démontrer si je pouvois faire un pas de plus sans compromettre la dignité du gouvernement nederlandois et sans répondre, par le manque de foi, à la fidélité de nos alliés. Je n'ai pu réussir à empêcher le Boni et ses alliés de nous faire une guerre très-injuste. Elle n'étoit pas terminée, lorsque j'ai revu cette île en 1824; il a fallu, au contraire, y augmenter notre armée; elle a vaincu les troupes de la reine

de Boni. Ce châtiment a fait connoître à cette princesse que si, à l'avenir, elle se montre hostile envers le gouvernement nederlandois, nous serons capables de la vaincre.

La rebellion inattendue d'un prince perfide de Java a retardé mon départ pour l'Europe ; il aura lieu en 1825 ; le roi m'ordonne de partir à la fin de cette année, afin de lui soumettre les renseignemens que j'ai recueillis sur ses possessions dans l'Inde.

Lorsque les commissaires généraux me placèrent à la tête de l'administration, ils posèrent les bases du système qui devoit la diriger. Son autorité n'étoit presque pas connue dans les îles à l'est de Java; elle y a été établie; nos revenus ont augmenté. Les cours de justice, notamment celles qui sont instituées pour le bien des indigènes, ont été mieux organisées; rien n'a été négligé pour assurer leur indépendance. Les formes compliquées des cours de justice européennes convenoient peu aux Javanois : il a donc été établi, dans les villes de Batavia, Samarang et Sourabaya, des tribunaux composés d'indigènes.

Le commerce extérieur a été délivré de plusieurs entraves. Les droits sur les productions de l'Archipel ont été abolis dans tous les ports de Java : le monopole du sel a été supprimé, ainsi que plusieurs formalités inutiles à l'arrivée et au départ des navires du pays ; les forêts de tek ont

été ouvertes pour la construction des navires; un certain nombre de prôs armés croise le long des côtes; ils sont soutenus par des bâtimens de guerre pour protéger le commerce contre les pirates, auparavant si nombreux. Ces mesures, et l'établissement de quatre entrepôts dans l'île de Java et dans plusieurs autres de nos dépendances, combinées avec la liberté de commerce accordée à ces ports, ne doivent pas tarder à le ranimer et à le rendre florissant.

L'agriculture a reçu des encouragemens qui l'ont fait prospérer; les exportations de Java depuis quatre ans, comparées avec celles des années précédentes, en offrent la preuve. Je me suis opposé de toutes mes forces à l'exercice de la faculté dont jouissoient les Européens de disposer de la population de l'intérieur de Java; une indemnité est assurée à quiconque a eu des droits pour la réclamer.

Les moyens de répandre la science dans ce pays, quoique bornés, n'ont pas été négligés. La société des arts et des sciences de Batavia s'est réveillée après un long sommeil, et a dejà attiré l'attention d'autres pays. Des encouragemens ont été donnés aux naturalistes, qui s'occupent de faire connoître les trésors de nos possessions dans l'Inde.

La vaccine a été introduite partout et par tous les moyens, sans aucune difficulté. Si elle a exigé

des sacrifices du gouvernement, nulle part elle n'a obtenu plus de succès qu'à Java. Le dénombrement de la population en fournit la preuve.

A l'époque du rétablissement et de l'autorité nederlandoise, l'instruction des enfans étoit entièrement négligée. Aujourd'hui, nous nous félicitons de ce que des institutions, bonnes et convenables pour l'instruction élémentaire, formeront le premier degré pour arriver aux réformes et à la civilisation.

Tous les édifices et ouvrages publics avoient besoin de réparations; on s'en est occupé, mais tout n'est pas fini. Les ponts et les quais de la plupart des canaux voisins de Batavia, la jetée de la rade, les routes de l'intérieur dans différentes parties de Java requéroient les premiers soins.

La police a été améliorée partout. Les officiers indigènes, ces serviteurs utiles de l'état, qui autrefois ne recevoient pas des salaires suffisans, et ne savoient pas avec certitude quel rang ils tenoient dans la société, sont aujourd'hui bien payés, chacun suivant son emploi. Des règles fixes déterminent, pour les employés européens, la nature des fonctions des indigènes, les honneurs qu'ils doivent recevoir, les devoirs qu'ils ont à remplir; point auquel ils attachent un grand prix; c'est à cela qu'il faut attribuer l'exactitude avec laquelle la plupart d'entre eux, notamment les régens, s'acquittent de leurs obligations. C'est un bon

traitement, éprouvé par ces officiers distingués, qu'il faut assigner, surtout les preuves manifestes d'attachement et de loyauté qu'ils nous ont données récemment, lorsque des princes rebelles d'un haut rang qui, ainsi que chacun le sait, peuvent bientôt réunir des partisans, n'ont négligé aucun moyen d'ébranler la fidélité de nos estimables régens. Jamais leur loyauté ne s'est montrée avec plus d'éclat, jamais elle ne nous a été plus importante que durant le mois qui vient de s'écouler.

Les indigènes ont partout, et autant que le gouvernement l'a pu, été traités avec douceur, et lorsque les circonstances l'ont exigé avec énergie. Le soin qu'a eu le gouvernement de répandre la connoissance de la langue, des mœurs et des usages des indigènes parmi les officiers qui sont constamment en rapport avec eux, combinée avec la sévérité contre les extorsions, les mauvais traitemens et les demandes illégales, faits au peuple, a produit les résultats les plus heureux. La prospérité règne partout chez les naturels, excepté dans les lieux où la fatale insurrection de Djocjokarta répand sa désastreuse influence.

L'établissement de la poste bien réglé ; les routes et les ponts tenus en bon état, ont assuré la promptitude et la régularité des communications avec les différentes parties de l'île. Des bateaux à vapeur, dont un construit à Java a été

déjà lancé à l'eau, abrégeront les communications difficiles de nos îles les unes avec les autres; alors les parties diverses et éparses de l'Archipel formeront réellement un tout. Les avantages de cette mesure sont incalculables.

La marine coloniale qui, durant ces dernières années, a rendu de si importans services, mais a été si dispendieuse, peut être réduite à un petit nombre de bâtimens, aussitôt que le roi aura envoyé des bateaux à vapeur armés; ils contribueront, en grande partie, à anéantir la piraterie.

Jetons un regard sur nos possessions. J'ai déjà parlé des Moluques et du gouvernement de Macassar, qui ont également besoin d'une main secourable; avec de la patience et une bonne administration, le résultat sera avantageux. L'île de Timor a jusqu'à présent été de peu d'importance pour le gouvernement; cependant elle possède des ressources qui n'ont pas encore été ouvertes. Le temps fera connoître l'influence de l'établissement de nos voisins à l'île Melvill, près de nos possessions orientales.

La côte orientale de Bornéo, que nous occupons depuis 1818, m'a donné beaucoup d'occupation. Invité par les princes indigènes à reprendre nos anciens postes chez eux, afin de les défendre et de les protéger contre les pirates, le gouvernement a cédé à leurs vœux. Les sultans de Pontia-

nah, de Sambat et de Mamowah ont sans cesse, et même dans des circonstances difficiles, donné des preuves convaincantes de leur attachement et de leur loyauté; l'administration a été réglée graduellement, et le revenu du gouvernement, ainsi que celui des princes, a augmenté. Des traités ont été conclus avec les petits états du voisinage, pour la protection du commerce, la suppression de la piraterie, et la réforme du gouvernement intérieur; dans cette opération, on n'a jamais perdu de vue la civilisation des Dagans, objet si essentiel. Mais nos officiers, placés le long de la côte, ont éprouvé de grandes difficultés par l'opposition des Chinois, établis dans les territoires des mines, qui sont des hommes pervers, et qui, accoutumés à une vie licencieuse et turbulente, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine être assujettis à un gouvernement régulier. Il a été nécessaire d'infliger des châtimens à ces gens dépravés. S'ils ne se soumettent pas bientôt, le gouvernement sera obligé de recourir de nouveau à des mesures rigoureuses. Les dernières nouvelles apprennent que ce peuple indocile paroît enfin enclin à l'obéissance. La tranquillité une fois établie, cette côte, qui a coûté tant de sacrifices, offrira une perspective satisfaisante.

Bandjermassin est parfaitement tranquille; le commerce y est florissant, la culture du poivre commence à renaître; le sultan, nouvellement

élu, nous montre de bonnes dispositions et de l'attachement. Les traités récens fixent ses rapports avec nous, et lui assurent à lui et à ses états des avantages réels sous une bonne administration. Cette possession est intéressante et le deviendra encore plus.

Rhio est devenu plus important depuis que nous avons cédé nos établissemens de la presqu'île malaie, et que nous avons reconnu l'établissement étranger formé à Sincapoura, dans le voisinage. Le prince de Rhio nous donne des preuves constantes de ses dispositions favorables pour nous, et de sa reconnoissance pour les bons traitemens qu'il a éprouvés de notre part. Les produits du poivre et du gambier ont augmenté : le commerce est considérable et dans de bonnes mains. Rhio est un établissement auquel nous devons attacher un grand prix.

La côte occidentale de Sumatra a pris une face nouvelle depuis que la Grande-Bretagne a cédé à notre roi les possessions qu'elle y avoit. Padang et ses dépendances ont, durant ces dernières années, exigé de nous de grands sacrifices. Pour conserver nos possessions, nous n'avons pu éviter la guerre avec les fanatiques Padries. Nos braves soldats ont combattu sans relâche ; il a fallu faire de grandes dépenses pour s'assurer le territoire conquis sur les Padries et pour défendre nos frontières. Enfin, notre résident a réussi à con-

clure un traité de paix convenable à la dignité du gouvernement avec les cantons padries voisins ; il est plus que probable que le reste de ces chefs fanatiques suivra l'exemple des autres. Ce pas est important pour poser le fondement de la pacification de toute la côte occidentale de Sumatra ; il ouvre la route au transport des plus riches produits des parties les plus intérieures de l'île, doit bientôt, par l'accroissement du commerce, rendre à l'ancien empire de Menangcabo son premier lustre. La réunion de Bencoulen et de ses dépendances à nos possessions a rendu de nouvelles mesures nécessaires ; toute l'administration de la côte occidentale a été placée sous un officier de police. Des réglemens pour les droits sur les importations et les exportations ont été dressés et basés sur les principes du commerce libre et d'une protection générale. Cette protection a également été assurée aux planteurs d'épiceries de Bencoulen qui sont actuellement sujets du roi. Un officier habile, envoyé de Batavia, a été chargé d'établir et de régler, après un mûr examen, l'administration de la justice d'après les meilleurs principes, en ayant égard aux lois, aux mœurs et aux usages des indigènes.

Le royaume de Palembang, autrefois le théâtre de tant de guerres et de tant de gloire, jouit actuellement d'une tranquillité parfaite après le détrônement de l'infidèle et ingrat sultan. Notre

établissement dans ce pays étoit dispendieux ; mais il étoit nécessaire.

L'île de Banca, tranquille dans son intérieur, continue à approvisionner nos magasins de l'étain que lui fournissent ses riches mines de ce métal. Des recherches ont été faites, d'après mes ordres, par des hommes expérimentés, sur les améliorations à introduire dans l'exploitation de ces mines ; on en attend le résultat. L'insalubrité, dont tant de personnes ont été les victimes en 1824, a presque entièrement cessé.

Des croisières de bâtimens armés qui parcourent ces mers, et le rétablissement de l'autorité nederlandoise dans l'île de Billiton, ont considérablement diminué la piraterie, fléau du commerce et de la navigation. Les arrangemens conclus récemment avec les sultans de Lingen et de Rhio, s'ils sont fidèlement exécutés, nous conduiront à la suppression de ces déprédations.

Les relations de notre gouvernement avec ceux des autres nations de l'Europe sont très-rassurantes. Le principe et le mode de la dernière cession du territoire effectuée en vertu du traité entre notre roi et le roi de la Grande-Bretagne, offrent la preuve la plus claire du désir de maintenir la bonne intelligence. Les ordres les plus positifs ont été donnés à nos officiers à cet effet. J'ai constamment entretenu une correspondance amicale avec le gouverneur général de l'Inde britannique, quoique,

durant les premières années de mon gouvernement, j'aie souvent senti qu'il étoit de mon devoir de me plaindre à lui de plusieurs de ses officiers subalternes, qui, outre-passant leurs ordres, avoient empiété sur les droits de souveraineté des Nederlandois. . . .

Les nuages épais qui, il y a quelque temps, couvroient l'horizon, se sont en quelque sorte éclaircis, mais ils ne sont pas encore dissipés. Quoique les rebelles de Djoucdjocarta aient perdu beaucoup de leurs partisans, que leurs moyens soient diminués par les mesures que nous avons adoptées, cependant l'épée ne peut être remise dans le fourreau avant que les principaux chefs aient été soumis. Nous avons de bonnes raisons d'espérer que cette époque n'est pas éloignée. L'excellente conduite et le zèle infatigable de nos officiers, la fidélité et la coopération de la cour de Soura-Carta, et de plusieurs princes et chefs de Djoucdjocarta, qui n'ont pas cessé de tenir notre parti, l'attachement de tous les chefs indigènes pour le gouvernement nederlandois, ajoutés à nos propres moyens, dans les mains d'un commandant capable, me font compter sur une terminaison prompte et heureuse de la guerre. Cette révolte apaisée, grâce à des mesures prises avec calme et sagesse, et exécutées avec énergie, de beaux jours luiront encore à Java et sur l'Inde nederlandoise.

La chronique de Sincapoura, de 1826, annonce l'abolition du monopole du sel et l'ouverture des ports au commerce étranger. Ces mesures libérales furent du nombre des derniers actes qui signalèrent le gouvernement de M. le baron Van der Capellen; elles sont datées des 29 et 31 décembre 1825.

Voici les ports ouverts à toutes les nations amies de la Nederlande : Batavia, Samarang et Sourabaya, dans l'île de Java; Rhio, dans l'île de Bintang; Mintoh, dans l'île de Banca; Palembang, Bencoulen, Padang et Tapanouly, dans l'île de Sumatra; Bandjermassin, Pontianah et Sambas, dans l'île de Bornéo; Macassar, dans l'île de Célèbes; Coupang, dans l'île de Timor.

VOYAGE A MENIPOUR.

(Traduit de l'anglois.)

Le détachement partit de Banskandy, sur les frontières du Bengale, le 4 décembre 1825, et, en quatre heures, atteignit Lakhipour ou Lakchmipour. Le sentier étroit conduisant aux bords du Tchiri-nellah, alors guéable, passe par un djengle épais qui borde le Barak jusqu'à l'ancien emplacement de Lakhipour, lieu d'une certaine importance avant l'invasion des Birmans en 1824. A cette époque, il fut abandonné. Quelques habitans se sont établis sur la rive opposée.

En six heures, on parcourut la distance de Lakhipour à Djoudjouri, sur les rives d'un petit nellah, ou torrent, que les Nagah nomment Foudipouri. En six heures de plus, on arriva sur les bords du Djiri-nellah, en traversant des djengles épais et plusieurs chaînes successives de montagnes. Ce nellah est un des plus considérables de cette contrée : depuis son confluent avec le Barak jusqu'à Noungchi, au nord-est, il est assez profond pour être navigable; mais la hauteur de ses eaux est sujette à de grandes inégalités, et son cours est souvent interrompu par

des rochers dangereux. En ce moment il étoit guéable; dans les autres saisons, on le passe sur des radeaux de bambou.

Au-delà du Djiri, le chemin serpente à travers une suite de forêts entrecoupées par de petits nellah, à bords très-escarpés, quoique coulant dans un pays assez uni. Quelques milles plus à l'est, les montagnes commencent à prendre un aspect plus régulier; elles s'étendent en lignes parallèles courant du nord au sud, et unies de temps en temps par des chaînons parallèles allant de l'est à l'ouest.

En cinq heures, on parvint à Kala-naga-ghat. C'est là que les habitans de ce village et de ceux des environs s'embarquent quand ils vont par eau à Baskandi et à Silhet.

De là on arriva, en huit heures, sur les rives du Mêkrou-nellah. A trois milles de Kala-nagaghat, la montée commence; elle conduit au-delà d'une rangée de montagnes, principal trait caractéristique du pays. Quoique moins hautes que celles qui sont plus à l'est, la chaîne du Mêkrou présente, à cause de la roideur de ses flancs, des montées et des descentes excessivement difficiles. Des djengles épais, composés principalement de bambous, s'étendent depuis le pied de ces montagnes jusqu'à une petite distance de leurs sommets, où ils sont remplacés par des arbres et des plantes sarmenteuses. Un sentier escarpé descend

depuis le sommet des hauteurs jusqu'au nellah. Ce torrent prend sa source dans les montagnes au nord, coule dans la cavité qui est entre celles-ci et les prochaines, et se jette dans le Barak, au pied du pic de Kheima; il étoit alors guéable.

En sept heures, on arriva sur les bords du Barak, que l'on passa également à gué. On franchit ensuite la chaîne de Kheibouma, qui, s'élevant à 3,000 et 4,000 pieds au-dessus des plaines du Katchar, et se prolongeant sans interruption d'Alingba à Khima, peut être regardée comme la limite naturelle entre le pays montagneux de l'est et celui de l'ouest, qui offre un mélange confus de hauteurs et de plaines.

Le village de Kala-naga est situé sur un des pics les plus hauts de la chaîne; on y arrive des bords du Mêkrou-nellah par un sentier tout droit, étroit et escarpé, qui a près de trois milles de longueur. Ce village renferme une soixantaine de maisons habitées par environ 300 Nagah.

On aperçoit, à quelque distance, au nord, deux pics entre lesquels on dit que coule le Barak. La source et la direction du cours de cette rivière, dans sa partie supérieure, sont encore au nombre des problêmes géographiques qui restent à résoudre; elle est navigable jusqu'au confluent du Djiri-nellah pour des bateaux de charge; mais, plus haut, elle est tellement interrompue par des écueils, que sa navigation devient dangereuse.

Ici, elle coule du nord au sud ; mais, un peu plus bas, une colline haute de 200 pieds la force à prendre la direction de l'est. Son cours, depuis Banksandi, tel que les cartes le marquent, est très-inexact.

En six heures, on alla du Barak à la Semla, rivière guéable. Dès qu'on a passé le Barak, on grimpe par une montée très-roide jusqu'au sommet du pic, où est situé le village de Kombéroun, à peu près à cinq milles de la rivière. C'est un des plus considérables de la route ; on suppose qu'il renferme environ 600 habitans ; ce sont des Nagah.

On mit deux heures à aller de Kombéroun à Noungba ou Loungba ; la montée qui mène à ce village est aisée et praticable ; elle longe le bord d'un chaînon transversal de montagnes qui court d'une des principales lignes parallèles à un autre en les joignant. Ces chaînes transversales sont moins abruptes et moins escarpées, et en même temps moins élevées que les chaînes parallèles. Une averse retint les voyageurs dans ce village.

En huit heures, on atteignit Mondjeroun-kenao, village nagah. Après qu'on fut descendu de la hauteur où est Noungba, on traversa le Lektchaï-nellah, qui prend sa source dans les montagnes de Mendjeroun-kenao, et se jette dans l'Ireng. C'est la seule rivière qui soit bordée d'un terrain plat d'une certaine étendue. On peut con-

sidérer tous les nellah que l'on avoit passés jusqu'alors comme coulant dans le fond de ravines profondes qu'ils couvrent entièrement lorsqu'ils sont gonflés par les pluies : le Lektchaï, au contraire, arrose une vallée dont la largeur est à peu près de 1,500 pieds, qui est cultivée et donne des récoltes de riz excellent.

La montée qui mène à Mendjeroun-kenao est très-facile. Trois aquéducs fort ingénieux, faits de bambous joints ensemble, procurent une provision régulière d'eau qui, amenée d'une grande distance, tombe dans une auge placée près du chemin.

En huit heures, on alla de ce lieu à Awang-koul, village nagah. On descend d'abord jusqu'aux bords de l'Ireng, nommé ailleurs *Youkreng-nellah*. On put le passer à gué; mais, dans le temps des pluies, il est très-profond. Quand on l'eut traversé, on gravit sur la montagne par un sentier roide et rocailleux; de chaque côté sont placées des dalles d'une pierre de couleur sombre; elles servent à s'asseoir. Awang-koul est le point où se réunissent les deux routes de Banskandi à Menipour, celle d'Aquoui et celle de Kala-naga.

Une marche de huit heures conduisit sur les bords du Yehi-nellah, à un lieu nommé *Limasimhtham*, qui n'est pas un village. La descente, en partant d'Awang-koul, longe le bord des chaînes

inférieures, et se termine à la rivière qui sort des montagnes au nord de Menipour, et, après un cours très-tortueux, se joint à l'Ireng.

On suivit pendant six heures les rives du Yehi; le chemin étoit en général assez bon; quelquefois cependant les pentes escarpées des montagnes s'avancent jusqu'aux bords de la rivière, et obligent de faire un détour. On s'arrêta pendant un jour; et, le 18 décembre, après une marche de six heures, on entra dans Menipour.

On voyagea d'abord dans un pays comparativement uni; mais on finit par franchir des hauteurs considérables; elles terminent une chaîne qui court à peu près nord et sud, et du sommet de laquelle on a la première vue de la vallée de Menipour.

La largeur de cette vallée varie de dix à douze milles de l'est à l'ouest, et sa longueur de vingt à trente milles du nord au sud. Une large chaussée conduit encore du pied des montagnes à la ville, quoiqu'elle soit couverte de broussailles et coupée par des ruisseaux. Dans ce moment, toute la vallée est embarrassée de grosses herbes, de djengles et de vastes marais : sa surface est parsemée de collines disposées irrégulièrement; de nombreux monticules marquent les places où étoient les villages; il n'en subsiste plus un seul; les habitans ont été emmenés en captivité

par les Birmans, ou bien se sont réfugiés dans le Silhet, où ils se distinguent par leur caractère actif et laborieux.

L'emplacement nommé *ville de Menipour* conserve peu de marques indiquant qu'elle a été la capitale d'un royaume. Deux fossés larges et profonds renferment deux enceintes, dont l'intérieure et la plus petite étoit occupée par les radjahs et leur famille; l'enceinte extérieure, entourée par les fossés, étoit habitée par les officiers et les gens de leur suite. Il ne reste pas de fragmens des demeures des princes ni de celles du peuple; les seules ruines sont celles de quelques temples en briques qui ne sont pas grands et n'offrent nul intérêt.

La vallée de Menipour est arrosée par plusieurs rivières qui prennent leur source dans les montagnes au nord et au sud; presque toutes versent leurs eaux dans le Ningti ou Khyndowain, qui est l'Irraouaddy occidental. On navigue sur plusieurs de ces rivières dans des pirogues faites de troncs d'arbres creusés.

Les principaux passages pour venir de l'Ava dans la vallée de Menipour, sont dans le perganah de Kabbou; l'un est un défilé étroit presque au sud de Menipour; le second traverse une longue chaîne de montagnes habitées par les Nagah, et se joint au premier près de Toulan, à seize milles au sud de Menipour. Les Birmans

prirent la première route; après en avoir fait un désert, ils furent obligés de suivre celle des montagnes.

La fertilité de la vallée de Menipour, démontrée par la riche végétation de l'herbe qui la couvre, et l'abondance des eaux fournies par les rivières qui la traversent, ne permettent pas de douter que ce canton isolé ne devienne très-fécond dès que les djengles auront été abattus par le laboureur pour faire place à la charrue, et quand le silence de ce désert aura été rompu par les chants du cultivateur.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Account of a Voyage to Madeira, etc.—*Relation d'un Voyage à Madère, au Brésil, à Juan Fernandez, aux îles Gallapagos et à la côte nord-ouest d'Amérique, entrepris en* 1824 *et* 1825, *par* M. SCOULER, *pour étudier l'histoire naturelle de ces contrées.*

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

LA traversée de Juan Fernandez aux Gallapagos fut sans contredit la partie la plus agréable de notre voyage. Nous jouîmes constamment d'un temps serein et du beau ciel des tropiques. Pour la première fois, le nigaud (*sterna stolida*), oiseau qui ne se voit que sous les tropiques, se montra auprès de notre vaisseau. Sa stupidité est telle qu'il se posoit sur les haubans, et ne faisoit aucune attention aux personnes qui s'avançoient pour le prendre.

9 janvier. — Nous aperçûmes l'île Chatham, une des Gallapagos, qui ne nous parut pas très-fertile. Elle est formée d'une réunion de petites collines de forme conique, qui s'élèvent graduellement, à partir de la plage basse et sablonneuse, que les flots battent avec violence. Nous remarquâmes sur ces collines plusieurs parties noirâtres, qui nous parurent absolument nues et privées de toute espèce de végétation.

10 janvier. — Le canot fut envoyé à l'île James pour

voir si l'on pourroit s'y procurer des provisions fraîches. La terre est, en quelques endroits, couverte d'arbres et de buissons, et ne présente en d'autres qu'un amas de laves. C'est du moins ce que nous crûmes reconnoître en l'observant du large. Dans l'après-midi, le canot revint, apportant deux grosses tortues (*T. viridis*), des ignames et beaucoup de poisson. Ceux qui le montoient nous dirent qu'il y avoit sur les rivages un grand nombre de tortues de mer, et qu'on en trouvoit également dans les bois; mais ils n'avoient pas vu d'eau douce.

11 janvier. — Nous nous rendîmes à terre, où nous eûmes beaucoup de peine à aborder, à cause de la lame qui se brisoit sur la plage. L'endroit où nous débarquâmes est un banc de sable qui sépare de la mer un petit lac d'eau salée. Nous reconnûmes, parmi les vestiges laissés par les voyageurs qui nous avoient précédés, un monument bien propre à nous inspirer de tristes réflexions; c'est le tombeau d'un jeune officier américain. Il est entièrement caché par d'épaisses touffes de cotonniers et de *taurnefortiæ;* le hasard nous le fit découvrir. La pierre tumulaire porte cette inscription: « A la mémoire de John Cowan, lieutenant de la frégate des États-Unis, *l'Essex*, mort ici en septembre 1813, objet des regrets de ses amis et de son pays. Ses frères d'armes lui ont élevé ce modeste monument (1). »

Nous nous étions attendus à trouver un grand nombre de plantes dans l'intérieur, nos espérances furent trompées. Le règne animal nous dédommagea amplement de la rareté des végétaux. Mais une chaleur extrême, et sur-

(1) Cet infortuné avoit été tué en duel par un de ses camarades. Dans un autre endroit, nous vîmes les débris d'une espèce de hutte, ou plutôt d'une cave, qui avoit été pendant deux ans le triste séjour d'un Espagnol laissé dans l'île par ses compagnons.

tout une grande humidité, nous empêchèrent de conserver plusieurs espèces d'oiseaux et de poissons qui nous parurent nouvelles et curieuses. Les rochers étoient couverts de pélicans et autres oiseaux palmipèdes à l'affût du poisson. Nous vîmes aussi sur la côte un grand nombre de hérons. Les pélicans appartenoient à l'espèce ordinaire (*P. Oncrotalus*). Presque tous ceux que nous vîmes étoient jeunes.

Dans cette course, nous marchâmes pour la première fois sur un sol volcanique, à travers une lave friable, qui, en s'éboulant sous nos pieds, nous donnoit l'idée des scories et des matières fondues qui entourent un cratère. Près de là, nous aperçûmes une grande colonne au milieu d'un courant de laves. Sa surface étoit raboteuse et parsemée de cavités ; elle n'avoit pas moins de 60 à 70 pieds de hauteur. Je ne fus pas assez heureux pour voir une seule trace de cratère. Mais M. Douglas, qui avoit pris une direction différente, me dit en avoir découvert un, et nous nous y attendions, parce que nous avions remarqué, durant tout le temps que nous passâmes auprès de cet archipel, une des collines de l'île d'Albermarle jeter des flammes pendant la nuit. Nous trouvâmes dans les bois, où l'herbe étoit abondante, des tortues dont plusieurs étoient d'une grosseur considérable, et devoient peser au moins 200 livres. La tortue de terre (*T. Indica*) avoit un goût plus agréable que la tortue verte. La première ne sent pas du tout le poisson comme l'autre. Nous eûmes beaucoup de peine à les apporter jusqu'au rivage, à cause de la grande chaleur et des inégalités du terrain.

Les oiseaux étoient si peu farouches, qu'ils se posoient quelquefois jusque sur les bâtons que nous portions à la main. En revenant à la côte, nous tuâmes plusieurs ignanes, reptiles de la famille des lézards, et con-

sidérés sous les tropiques comme un mets fort délicat. Celles-ci différoient par la taille et la couleur de celles des Antilles. Elles étoient plus grosses et de couleur jaunâtre. Nous leur trouvâmes un bien meilleur goût qu'aux tortues.

Voici les animaux que nous vîmes le plus fréquemment pendant notre court séjour à l'île James. Le seul mammifère est une espèce de veau marin, à oreilles très-courtes et à poils ras et brunâtres. Nous en tuâmes un; mais il tomba si promptement en putréfaction, qu'il nous fût impossible de l'examiner, circonstance qui nous a empêché de décrire plusieurs autres animaux. Nous vîmes une superbe espèce du genre *sula*, qui a beaucoup de rapport avec l'oie. Son plumage brille des plus éclatantes couleurs, et ses pieds et ses jambes sont d'un bel azur. Sur la pointe des rochers les plus élevés, on remarquoit une espèce d'aigle de petite taille, mais fort belle et d'un jaune doré. Un petit pigeon, très-commun dans les bois, se distinguoit par la vivacité de son plumage et les reflets métalliques qui brillent sur son cou.

Ici, les tortues et les lézards sont aussi curieux que nombreux. La tortue de terre habite, dans l'intérieur de l'île, les lieux ombragés où l'herbe croît abondamment. Dépourvue de toute espèce d'arme défensive, à l'approche du danger elle cache sa tête sous sa coquille, en faisant entendre une espèce de sifflement. Elle peut passer très-long-temps sans manger, et tombe, quand il fait froid, dans un état d'engourdissement. J'en ai conservé une qui, dans l'espace de huit mois, ne consomma pas plus d'une once de nourriture.

La tortue verte, très-abondante, pèse quelquefois jusqu'à trois cents livres. Nous en prîmes une tren-

taine en deux jours, et cela de deux manières. La première consistoit à les surprendre au moment où elles venoient au rivage; l'autre, à les enlever pendant qu'elles dormoient sur l'eau. Dans ce dernier cas, on s'en approchoit dans un canot, en faisant le moins de bruit possible. Un homme se tenoit prêt à introduire une espèce de massue *(toma-hawk)* dans la coquille, et tiroit ensuite l'animal à bord; mais cette méthode avoit l'inconvénient de le blesser, et souvent il mouroit au bout de quelques jours.

On trouve dans les bois une espèce d'ignane que je crois nouvelle. Malheureusement, je fus obligé de jeter l'individu, que je voulois conserver, et qui tomba en putréfaction dans très-peu de temps. Elle a environ vingt-neuf pouces de longueur; le dos et les flancs d'un brun foncé, et le ventre jaune. La peau est couverte de petits tubercules écailleux. Une ligne de ces tubercules, extrêmement pointus, règne le long du dos, depuis l'occiput jusqu'à l'extrémité de la queue. La langue est charnue, légèrement bifurquée à l'extrémité, et peu susceptible de mouvement. L'ignane ne mange que des feuilles et des fruits, et s'enterre profondément dans le sable (1). C'est un animal timide et sans défense, qui se borne à fuir ceux qui le poursuivent, excepté quand il se sent blessé, qu'il fait face à son ennemi. Nous en tuâmes un grand nombre que nous mangeâmes. Il y en a une espèce aquatique, plus petite, appartenant au genre *monitor*, avec une queue plate et perpendiculaire. Elle est plus rare que l'autre.

Quoiqu'on assure que les serpens sont très-communs

(1) Le sable des côtes est tellement labouré par ces animaux, qu'il devient difficile de marcher sur cette plage.

aux Gallapagos, nous n'en vîmes pas une seule espèce dans toutes nos courses.

Les coquillages et les mollusques ne sont pas très-abondans. Il y a beaucoup de crabes de différentes espèces, dont quelques-uns sont fort beaux. Le crabe de terre étoit très-commun sur le rivage, et nous parut se réunir en troupes plus fréquemment que l'autre espèce. Ils couroient par petites troupes de vingt ou trente individus, et se couvroient de sable lorsqu'on les poursuivoit.

Le 19, nous quittâmes l'île, et nous dirigeâmes vers la côte du nord-ouest.

Toutes les îles de cet archipel présentent le même aspect. En quelques endroits, la côte s'élève perpendiculairement jusqu'à deux cents pieds de hauteur. Dans d'autres, elle se déploie en bandes sablonneuses, renfermant quelques lacs d'eau salée. Les montagnes, d'une hauteur moyenne, ont, en général, une forme conique. Le pays est assez bien fourni d'arbres, excepté dans les lieux où la lave a coulé, qui n'offrent qu'un petit nombre de végétaux.

Nous voudrions pouvoir continuer cette intéressante narration sur le même plan que nous avons suivi jusqu'ici; mais le récit se développe à mesure que les faits se multiplient, et le cadre s'agrandit tellement, qu'il devient hors de proportion avec l'espace dont nous pouvons disposer. Il nous faut donc, quoiqu'à regret, employer des formes analytiques plus concises. Toutefois, en résumant le journal des voyageurs, historien rapide, nous allons essayer de ne rien omettre d'essentiel.

Depuis leur départ d'Angleterre, ils avoient constam-

ment joui d'un temps superbe ; mais depuis le moment où ils quittèrent les tropiques jusqu'à leur arrivée à la rivière Colombie, ils furent constamment exposés aux rafales du nord-ouest, qui, dans cette saison, rendent l'approche des côtes de la Nouvelle-Albion extrêmement dangereuse. « Pendant que nous étions près de cette côte, dit M. Scouler, nous fûmes témoins d'un fait qui tend à confirmer de nouveau l'opinion de Peron, relativement à la distribution des zoophites marins. Par les 43° de lat. N., nous vîmes la mer couverte d'innombrables flottes de *medusa velella* de Gmellin, s'étendant autour du vaisseau dans toutes les directions, circonstance qui ne s'étoit pas encore présentée à aucune époque de notre voyage. On sait que le capitaine Vancouver vit ces petits animaux par la même latitude, il y a plus de trente ans, et à la même époque de l'année. Vancouver les observa au 35° 25′ N. Nous les trouvâmes par le même parallèle, mais s'étendant au nord jusqu'au 43°. »

Le bâtiment mouilla, le 8 avril 1825, dans la baie de Baker, dans la rivière de Colombie. Ils ne virent pas d'habitans le jour de leur arrivée, et firent une courte excursion de quelques milles au nord, dans les bois, sans découvrir aucune trace d'Indiens. Le premier végétal qui attira leur attention fut la *Gualtheria shallon*, couverte de ses belles fleurs roses. Les semences de cette plante recueillies par les deux voyageurs ont produit les premiers échantillons de l'espèce cultivés en Angleterre, au jardin botanique de Glasgow. Le second jour, leur impatiente curiosité fut satisfaite par l'arrivée de plusieurs canots montés par des naturels, qui presque tous étoient d'une taille moyenne et fortement constitués. Ils avoient les pommettes saillantes, la tête aplatie, et la plupart de leurs enfans portoient encore les planchettes, dont la

pression continuelle pendant le jeune âge donne aux principales familles de cette peuplade une forme de tête particulière. Ces Indiens étoient coiffés d'un grand bonnet en pain de sucre, chamarré de différentes couleurs, et leur seul vêtement se composoit d'une robe faite avec la peau d'une espèce de marmotte. Cette robe, qui s'attache aux épaules et descend jusqu'aux hanches, est commune aux deux sexes; mais les femmes portent en outre un jupon en paille, qui leur descend jusqu'aux genoux. Le petit nombre de ces hommes qui étoient vêtus d'habits européens, paroissoient fort embarrassés de ce nouveau costume.

On ne put obtenir d'abord aucun renseignement de ces sauvages; mais, dans l'après-midi, il en arriva un plus intelligent. C'étoit un domestique de la compagnie du Canada, et les voyageurs se rendirent avec lui au fort Georges, où le gouverneur, M. M'Lellan, eut pour eux beaucoup d'attentions. C'est de là que M. Douglas, en remontant la rivière, se rendit au fort Vancouver, nouvel établissement, à 80 milles de la mer. Il fut bientôt suivi par M. Scouler avec quelques individus du fort Georges, français, iroquois ou canadiens, tous au service de la compagnie, et montant cinq canots.

On campa, la première nuit, sur un terrain bas et marécageux, régulièrement inondé pendant une partie de l'année, et où l'on tua un beau serpent de l'espèce *hydrophis*. On trouva dans son estomac une très-grosse grenouille, ainsi que les élytra d'un *dytiscus*. Partout les bords de la rivière étoient habités par une peuplade qui ne cultive pas la terre, et ne vit que de la pêche.

Le second jour, les voyageurs traversèrent le cimetière fameux des Indiens, appelé par le capitaine Van-

couver *Mont-Cercueil*, et par les Canadiens *Rochers des Morts*. Ces rochers, qui donnent leur nom aux environs, paroissent être le cimetière même, si toutefois on peut appeler ainsi une contrée fort étendue. Le respect et la peur qu'inspirent aux Indiens leurs amis décédés, les portent à aller déposer les cadavres fort loin des villages. Ils les placent sur les rochers, dans des canots couverts avec des planches fixées par des cordes et assujetties avec de grosses pierres. On met dans le canot quelques-uns des objets qui ont appartenu au défunt, entre autres les ustensiles domestiques qu'on suppose leur devoir être d'une plus grande utilité.

Le fort Vancouver est situé au milieu d'une belle prairie où abondent des plantes curieuses. Pendant le mois de mai, époque à laquelle MM. Scouler et Douglas la parcoururent, de grands espaces de terrain étoient presque entièrement couverts par les fleurs bleues de la *phalangium esculentum* de Nuttall, que les habitans appellent *kamass*, dont ils font un de leurs mets favoris. La plante ressemble beaucoup à l'hyacinthe commune de nos pays. La racine rôtie a un goût doux et agréable. En herborisant dans ce site délicieux, les savans botanistes reconnurent avec plaisir la *Calypso borealis* et la *Linnæa borealis*, si communes dans les parties australes de notre continent. Après cette excursion, M. Douglas fit des préparatifs pour son voyage dans l'intérieur jusqu'aux chutes de la Colombie.

Dans le mois de juin, M. Scouler reprit la mer, poursuivit vers le nord, et visita l'île de la reine Charlotte et la passe de l'Observatoire. Les Indiens de cette partie parlent un idiome tout-à-fait différent de celui des habitans de la Colombie. Ils sont plus grands, plus forts que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors, et

leur intelligence est plus développée que celle des sauvages du Sud. Quelques-uns savoient un peu d'anglois, qu'ils avoient appris dans leurs relations avec les Américains. L'absurde coutume d'aplatir la tête des enfans leur étoit inconnue; mais ils en avoient une autre, non moins ridicule, quoique exclusive à un sexe. Les femmes avoient, à la lèvre inférieure, une grande incision où elles introduisoient un morceau de bois ovale, dont la grandeur varioit suivant la dilatation qu'avoit éprouvée la blessure. Avant de retourner à la Colombie, l'expédition visita les détroits de Nootka et de Fuca. Dans le premier, le caractère soupçonneux des habitans empêcha les naturalistes de faire un long séjour à terre. Il est fâcheux de penser que le chef sauvage de ces contrées, cité par Cook, et le seul peut-être qui vit encore, est l'individu le plus entreprenant et le plus hardi de la côte. En 1816, il réussit à enlever un bâtiment américain, dont il égorgea le capitaine et l'équipage, à l'exception de deux hommes qui, après plusieurs années de captivité, se sauvèrent sur un bâtiment en relâche à Nootka. Ce chef se souvient parfaitement de M. Mears et du capitaine Vancouver, dont il parle toujours avec affection. Maquina, autre individu bien connu, est un vieillard robuste et plein de santé, mais toujours mendiant et toujours importun, comme au temps des premiers voyageurs qui en ont parlé. Le caractère hostile de sa peuplade et la pauvreté du pays, où l'on ne trouve que très-peu de fourrures, empêchent les marchands de fréquenter ces parages.

Le détroit de Fuca et le golfe de Georgie sont encore plus rarement visités par les bâtimens. Les habitans ressemblent beaucoup à ceux de Nootka et de la Colombie. Leur idiome est le même, et ils aplatissent

la tête de leurs enfans. C'est une tribu paisible et hospitalière, qui peuple abondamment les deux parties de la côte, et dont la principale nourriture est le saumon de Vancouver et de Mackensie, et le halibut de Cook. Pendant l'été, elle habite près de la mer, et fait sécher le saumon pour sa provision d'hiver. Vers la fin du mois d'août, elle se rend dans l'intérieur, et revient sur la côte au mois d'avril.

En retournant à la Colombie, M. Scouler revit M. Douglas, qui avoit fait un heureux voyage, au saut de la rivière, à 250 milles de la côte. Pendant cette intéressante excursion, il avoit eu le bonheur de trouver un grand nombre de plantes nouvelles, ainsi que la plupart de celles décrites par Lewis et Clarke. Cet infatigable jeune homme remplit encore en ce moment, sous les auspices de la société d'horticulture de Londres, la mission que cette institution lui a confiée. Il retourne par terre à la côte orientale de l'Amérique. Pendant le séjour de M. Scouler à la côte nord-ouest, il ne s'est point seulement occupé de zoologie et de botanique. Il a mis à profit toutes les occasions qui se sont présentées d'observer les mœurs et les usages des Indiens. Il est entré dans tous les détails de leur vie domestique, de leurs arts grossiers, et il est parvenu à réunir et à rapporter tous les objets qui peuvent composer un véritable musée de cette côte sauvage, tels qu'habillemens, armes, outils et ustensiles de cuisine. On trouve dans sa collection plusieurs crânes, et même une momie fort bien conservée. L. R.

A historical and descriptive narrative, etc.; *Récit d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique méridionale;* par W.-B. Stevenson; 3 vol. in-8°. Londres, 1826.

Travels in Chili and la Plata, etc. *Voyage au Chili et dans les provinces de la Plata, contenant un grand nombre de renseignemens sur la géographie, le gouvernement, les finances, l'agriculture et le commerce de ces contrées*, etc.; par John Miers. Londres, 1826, 2 vol. in-8°.

Rough notes taken during some rapid Journeys across the Pampas and among the Andes. — Ébauches ou Notes informes prises pendant plusieurs courses rapides à travers les Pampas et parmi les Andes; par le cap. F.-B. Head. Londres, 1826.

C'est un malheur pour M. Stevenson d'avoir été précédé dans la plupart des contrées qu'il a parcourues par l'illustre M. de Humboldt, et de les décrire après lui? Est-il bien sûr de captiver l'attention, à l'aide de quelques aventures personnelles, de quelques tableaux de mœurs plus ou moins piquans, dont plusieurs cependant, il faut le dire, sont inspirés par l'aspect d'un ordre social né des derniers événemens? Toutefois, avec ses désavantages de position, M. Stevenson se fait lire comme tant d'autres voyageurs qui ne valent ni mieux ni moins que lui; et, comme tant d'autres, on l'a fort mal traduit en françois, ce qui n'est pas sa faute.

M. Stevenson avoit un moyen d'être neuf et fort utile

à la géographie; c'étoit d'explorer en observateur cette grande contrée connue sous le nom d'*Araucanie*, d'en visiter l'intérieur, de parcourir la partie des Andes qui la borde, de franchir ensuite ces hautes barrières, et d'aller examiner ce vaste triangle dessiné par les montagnes à l'ouest, les rivières del Diamante et Miatilu au nord et à l'est, et la Sieu-Leuvu, ou la rivière de Huichin, au sud. En reprenant ainsi, après un long intervalle, les travaux de son compatriote Falkner, en rectifiant les erreurs de ce dernier, en ajoutant des données plus complètes et plus scientifiques à celles de ce voyageur consciencieux, M. Stevenson étoit sûr de combler une grande lacune géographique et d'obtenir d'honorables succès. On doit d'autant plus regretter qu'il n'ait pas exécuté cette grande entreprise, que le très-petit nombre d'observations qu'il a recueillies sur l'Araucanie et ses habitans, dans sa course rapide, depuis l'embouchure de la Tirun jusqu'à la Conception ou la Mocha, constitue la partie la plus curieuse de ses voyages.

Nous allons réunir les plus inséressantes de ses remarques aux faits recueillis dans la *Relacion del último Viage al estrecho de Magallanes*, dans le *Viajero universal*, dans la *Description of Patagonia* de Th. Falkner, dans le *Voyage de D. Ulloa*, etc., etc.

On peut considérer les dernières lignes du Chili comme l'extrême frontière de la civilisation espagnole à l'ouest des Andes, et au-delà du Bio-bio les traces de cette civilisation disparoissent par degrés. Avec d'autres hommes se présente une civilisation indigène que protège l'indépendance nationale. Nous sommes sur les terres de l'Araucanie, habitée par les Moluches (guerriers), dont la masse principale, qui n'a point subi le joug européen, se divise, d'après Falkner, de la manière suivante : Les *Picunches*,

ou gens du nord, placés dans les montagnes du Coquimbo jusqu'au-dessous de Santiago, et s'étendant à l'est jusqu'au sud de Mendoza, au-delà des Andes, où ils prennent encore le nom de *Puelches* (orientaux), et les Huiliches, ou gens du midi, ainsi nommés par les *Picunches*, à raison de leur position méridionale à leur égard. Ceux d'entre eux qui demeurent entre les rivières Bio-bio et Valdivia, et qui s'étendent jusqu'à l'archipel de Chiloé et au-delà du lac Nahuelhuanpi, sont les *Auca*, Molluches propres ou Araucans, dont la valeur brillante inspira la muse chevaleresque d'Alfonso d'Ercilla, et qui sont encore les héros de quatre autres poèmes. Ces terribles ennemis de l'Espagne, pendant trois siècles, étoient paisibles depuis quarante années, grâce à la sage conduite du président D. Higgins de Vallenar. Fidèles à leurs sermens, un grand nombre d'entre eux a combattu sous le vieux drapeau de Castille, dans la guerre de l'indépendance. Le gouvernement actuel du Chili semble n'exercer aucune suprématie sur l'Araucanie propre, que l'on doit retrancher de la nouvelle république, alors limitée au sud vers le 37e degré de latitude.

A mesure que les Araucans (ou Araucaniens) se rapprochent des montagnes, leur taille s'élève et dépasse ordinairement celle des Européens; en descendant au sud, sous les noms généraux de Picunches ou Huiliches, Chonos, Poyyus, Keyes, Cunchi, cette race s'avance jusqu'aux extrémités du continent; mais, en s'avançant, elle décroît en civilisation et en intelligence, tout en gagnant en haute stature et en formes athlétiques. Il en est de même des autres Indiens de la partie orientale de la Patagonie; ils suivent la même progression. Nous retrouverons dans un moment leurs tribus septentrionales en traversant les

Pampas, où elles portent les noms de Divihet et de Taluhet, tribus évidemment en parenté avec les Picunches, les Puelches et les Molluches ou Araucans.

Ces derniers sont certainement les plus civilisés des familles chiliennes et patagones. Habitant une contrée fertile, ils sont à la fois chasseurs et agriculteurs; ils ont adopté la charrue des Créoles et des Espagnols, qui leur sert plutôt à remuer le sol qu'à le retourner. Un faisceau d'épines leur tient lieu de herse, et leurs chevaux, en galopant sur la gerbe, séparent le blé de la paille. Ils cultivent le maïs, les féves, plusieurs espèces de pommes de terre, le piment ou poivre de Cayenne, et tous les végétaux européens qui viennent à merveille. Ils se livrent à l'éducation des bêtes à cornes : leurs bœufs et leurs moutons, engraissés par des herbes aromatiques, ont une chair succulente et parfumée. Leurs lacs, plus nombreux et plus considérables que ceux du Chili, fournissent aux habitans les plus éloignés de la mer d'excellens poissons. La pêche, dans l'Océan-Pacifique, aide à nourrir les Araucaniens de la contrée maritime (*Lauguen mapu*); mais la chasse est l'occupation favorite de toute la nation. D'après les maximes établies chez les peuples barbares que le sexe foible est né pour le travail, et le fort pour la guerre et le commandement, les femmes sont tout à la fois les maîtresses et les servantes de leurs maris, qu'elles appellent *le Grand* : ils en prennent autant qu'ils en peuvent doter; mais la première est toujours respectée comme l'épouse légitime. Chacune d'elles a son foyer particulier; elle est obligée d'offrir chaque jour à son époux un plat apprêté de ses mains, et de lui donner, chaque année, outre un habillement complet, une de ces couvertures qu'on appelle *poncho*, qui forment une des branches du commerce des Araucans, commerce bien

foible, et qui se fait par voie d'échange. L'usage de la monnoie n'étant pas introduit, ces échanges sont réglés d'après un tarif conventionnel : on compte les valeurs comme faisoient les Grecs au temps d'Homère ; un cheval, avec une bride, forme une *paye*, un bœuf deux, et ainsi de suite.

Quoique, sous plusieurs rapports, les Araucans puissent être considérés comme sortis de l'état sauvage et aux premiers degrés de la civilisation, ils conservent cependant les préjugés propres à l'enfance du genre humain ; ils se croient seuls dignes du nom d'hommes, et donnent à ceux de leur race qui vivent au milieu des Chiliens espagnols l'épithète de malheureux : entre eux, ils se traitent de frères, et leurs sentimens de bienveillance mutuelle sont si prononcés et si étendus, qu'ils ont six ou sept mots dans leur langue, plus expressifs les uns que les autres, pour dire ami. De tous les idiomes de la région australe de l'Amérique, qui ne doivent cependant pas être considérés comme des dialectes d'une même langue, le *chiliduga*, chilien propre ou araucan, est certainement le plus perfectionné.

L'Araucanien met de l'amour-propre à le parler avec élégance, et repousse toute introduction de mots étrangers. Son aptitude à apprendre les autres langues étonne, et ses progrès dans la syntaxe des idiomes européens sont aussi rapides que surprenans. Sa poésie, comme celle des peuples rapprochés de la nature, n'est qu'un assemblage d'images fortes et vives de figures hardies, de métaphores et d'allégories. Il fait beaucoup de cas de la rhétorique, qui, chez lui, comme dans l'ancienne Rome, mène aux honneurs et au maniement des affaires ; et il réussit dans cet art difficile, autant qu'il est possible de le faire, sans livres et sans écriture. Ses poèmes et ses chansons roulent

presque entièrement sur les hauts faits de ses héros. Comme plusieurs autres nations du Nouveau-Monde, il conserve le souvenir d'un déluge ; il sait déterminer les solstices au moyen des nombres, et son année offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Comme les Chinois, les Japonois et les Taïtiens, il divise le jour naturel, qu'il compte, depuis minuit, en douze parties, six de jour et six de nuit ; il a sur l'astronomie des notions assez étendues ; il distingue les planètes des étoiles, et les croit des terres habitées comme la nôtre ; il pense, comme Aristote, que les comètes viennent des exhalaisons célestes qui s'enflamment dans la région supérieure de l'air, et qu'elles sont le présage de grandes calamités. Son système religieux est simple : *Pillian* est pour lui l'esprit par excellence, le créateur de toutes choses, le maître du tonnerre, l'éternel, l'infini. Il modèle le gouvernement de l'univers sur la police de l'Araucanie ; il a son dieu du mal, semblable à l'Arimane des Persans. Le tabac est le seul encens qu'il brûle en l'honneur des dieux ; il croit que l'odeur de sa fumée leur plaît infiniment ; il ne les invoque que dans des cas urgens, mais directement sans l'intermédiaire de prêtres, sans culte public. Vingt fois les missionnaires ont tenté de lui apporter les bienfaits de l'Évangile. Assez indifférent pour sa religion, il a montré la même indifférence pour la religion chrétienne, ou plutôt une répugnance invincible pour les pratiques du catholicisme, répugnance qui lui a fait plus d'une fois regarder comme ennemis et mettre à mort les jésuites et les franciscains qui essayoient de planter la croix au milieu de ses paisibles villages. Toutefois ces hommes, si fiers, qui semblent regarder la prière comme un acte de servilité, sont sous le joug des charlatans et des sorciers. Un rêve,

le vol d'un oiseau suffisent pour les plonger dans des terreurs infinies. Ils croient à l'immortalité de l'âme sans avoir une idée pure de sa spiritualité. On peut s'en convaincre par les cérémonies qu'ils observent dans les funérailles.

Aussitôt qu'un homme meurt, ses parens et ses amis, assis à terre autour du cadavre, pleurent pendant quelque temps; puis ils l'exposent, revêtu de ses plus beaux habits, sur un haut cercueil. C'est ainsi qu'ils le tiennent toute la nuit, qu'ils passent partie en pleurant, partie en mangeant et buvant avec les amis qui viennent les consoler : tous sont vêtus de noir, la couleur du deuil. Deux ou trois jours après, ils portent le cadavre en procession au cimetière de famille, placé ordinairement dans un bois ou sur une colline. Deux jeunes gens à cheval, courant à bride abattue, précèdent le convoi : les parens les plus proches portent la bière, entourée de plusieurs femmes qui pleurent. Une autre femme répand des cendres chaudes derrière le cercueil, pour que l'âme du mort ne puisse plus retourner à la maison. Arrivés au lieu de la sépulture, ils posent le cadavre à terre; ils l'entourent, selon son sexe, de ses armes ou de ses instrumens de travail, ainsi que d'une grande quantité de vivres, de vin, de cidre, ou d'une certaine boisson de maïs, qui doivent lui servir pour son voyage dans l'autre monde ; quelquefois on tue un cheval qu'on enterre dans la même tombe. Toutes les cérémonies achevées, on prend congé du mort en pleurant, on lui souhaite un bon voyage ; puis on le couvre de terre qu'on arrose d'une liqueur de maïs, et on élève sur la tombe une pyramide de pierres. Il est inutile de s'attacher à faire ressortir toutes les similitudes qui existent entre ces rites funèbres et ceux des peuples de l'ancien continent.

On sait que le gouvernement de cette nation, placée presque aux limites méridionales du Nouveau-Monde, a des rapports frappans avec l'état politique de l'Europe au moyen âge. Sous d'autres noms c'est l'aristocratie militaire des ducs, des comtes, des barons; c'est une image grossière du régime féodal, de ses obligations réciproques, de ses vices et de ses avantages; c'est enfin le tableau du système chevaleresque avec sa bravoure inquiète, son esprit aventureux, mais privé de son plus noble caractère, l'amour et le respect des femmes, l'esprit religieux et le fanatisme de l'honneur.

On auroit une idée fort inexacte des habitations de l'Araucanien, si l'on s'imaginoit qu'elles ressemblent aux huttes grossières des peuplades sauvages. La maison où je fus conduit, dit M. Stevenson, étoit située à cinq lieues de la côte (dans le voisinage de Tucapel-Viejo), près des montagnes, dans un joli vallon arrosé par une eau limpide, au milieu des bouquets de pommiers, de poiriers et de pêchers dont les branches ployoient sous le poids du fruit. Des portions de terres cultivées l'entouroient, et des pelouses de verdure, quelquefois interrompues par des rochers lavés par les pluies ou blanchis par les rayons du soleil, donnoient au site un caractère pittoresque et mélancolique. Mais c'étoit moins pour ses beautés naturelles que cette situation avoit été choisie, que pour sa position militaire. Il étoit facile d'en défendre l'entrée, et c'étoit là le véritable motif de la préférence. L'habitation se composoit d'un bâtiment couvert en chaume, de 60 pieds anglois de long sur 20 de large, avec des murs en terre de 7 pieds de haut, deux portes à la façade, opposées à deux autres placées sur le derrière de la maison, sans croisée. Dans l'intérieur, des séparations en cannes, couvertes d'une couche d'argile, dessinoient des

cases de 6 pieds, ainsi que la place d'un lit de 3 pieds de largeur, mais qui ne s'élevoit que de 2 pieds au-dessus du sol. Tel étoit le fonds de l'intérieur, qui ressembloit assez à une écurie angloise. Tout le devant du bâtiment étoit occupé par un long corridor, dont le sol étoit élevé de 10 pouces sur une largeur de 6 pieds; de petits tapis et cinq à six tables basses en composoient tout l'ameublement. On se rendoit dans les cuisines détachées du bâtiment par les portes de derrière. On y voyoit plusieurs foyers entourés de petits pots de terre, de poêles et de quelques paniers de cannes fondues, où les viandes et les poissons étoient renfermés comme dans un garde-manger. Tel étoit l'asile d'une famille de plus de 40 individus. Un d'eux, dans la force de l'âge, sembloit en être le chef. Huit femmes le servoient. Une d'elles avoit tous les priviléges de la sultane favorite. Les jeunes hommes prenoient leurs repas à des tables particulières. Les femmes et les enfans se partageoient, dans les cuisines, ce que les hommes avoient laissé. Les doigts tenoient lieu de fourchettes, et de grandes coquilles de moules remplaçoient les cuillers. On ne voyoit point de couteaux. « Nous déjeûnions, au lever du soleil, sous les grands arbres qui entouroient cette demeure champêtre, ajoute le voyageur anglois. De la farine de froment rôti, délayée dans de l'eau, composoit notre premier repas. A midi, un dîner plus substantiel : du mouton, d'un goût délicat; du bœuf succulent, du poisson frais, et des volailles d'une graisse fine et parfaite, cuits à l'étuvée, avec des pommes de terre, des citrouilles et un assaisonnement d'oignons, d'ail et de poivre de Cayenne nous étoient servis dans des calebasses coupées en deux; puis, nous soupions à huit heures, avec du lait et des pommes de terre, dont les Indiens font un plat excellent. »

Toutefois, si leur cuisine trouve grâce devant un étranger habitué aux mets recherchés de notre Europe, il n'en est pas de même de leur vie intérieure ; elle est triste et monotone. Leurs plaisirs même ne sont ni nombreux ni animés. Leur seul amusement de salon semble se borner à une espèce de marche mesurée, qui a quelque rapport avec cette figure de nos contre-danses qu'on appelle la promenade. Seize hommes et seize femmes, dit encore le même voyageur, parcouroient la chambre, entremêlés sans ordre et à la suite les uns des autres ; ils défiloient au son d'un petit tambour fait avec une peau d'agneau fraîche, étendue sur un pot de terre. C'étoit après souper que cette insipide danse avoit lieu. Les jeunes gens se livrent souvent en plein air au jeu du palican, espèce de jeu de boule entre deux troupes, armées de petits bâtons de quatre pieds de long. Le *bandy* des Anglois, le *calcio* des Florentins et l'*orpasto* des Grecs semblent avoir quelque rapport avec cette récréation sauvage, qui a servi plus d'une fois à décider des questions politiques importantes, dont le sort étoit confié à l'adresse des joueurs.

L'existence des mines d'or dans l'Araucanie est notoire. Il paroît même que les Indiens ont quelque idée de l'art de les exploiter. M. Stevenson assure avoir vu de beaux échantillons de minérai et quelques morceaux d'or qui venoient des naturels, et qui avoient été ramassés dans les ravins. Mais la véritable richesse de cette grande contrée se trouveroit dans son agriculture, si elle étoit moins dans l'enfance. Le sol est excellent, le climat sain, les céréales et les fruits de toutes les latitudes de notre Europe y prospèrent. On y trouve de grasses prairies, et le pays ne manque pas d'ombrage ; mais dans l'état actuel des choses, ces avantages sont nuls.

La guerre de l'indépendance, dans laquelle l'Araucanie

a pris parti, a puissamment contribué à sa civilisation. Elle a combattu en faveur des Espagnols; puis, après la lutte, elle a cru que leurs défaites tenoient à leur lâcheté, elle les a méprisés. Le nouveau gouvernement du Chili paroît s'être assez peu soucié de se concilier l'amitié des Indiens de cette contrée, et de s'assurer leur alliance. Il auroit pu l'acquérir par des présens; il ne l'a pas fait. L'Araucanie a échappé au joug de la reconnoissance; mais elle est restée sous celui de l'habitude des choses d'Europe; elle en est privée par la chute du système espagnol, elle doit les regretter. C'est une bonne fortune pour le commerce. L'Araucanie semble être mise en réserve pour les spéculations des générations à venir. C'est une des parties de l'Amérique les plus propres à une colonisation nouvelle, non d'un peuple conquérant, mais d'une nation amie. J'ai lu, je crois, dans les Voyages de M. Caldcleugh, qu'il existoit, dans le Chili indien, une tribu d'Européens blancs, que les uns croyoient les descendans de quelques naufragés, et que d'autres prétendoient issus de femmes espagnoles, enlevées jadis par les naturels. Cette tribu me paroît tout-à-fait imaginaire; mais l'existence d'hommes blancs dans l'Araucanie seroit vraie pour un autre âge, si dans celui-ci les grandes nations maritimes, au lieu de dépenser des sommes énormes à entretenir de misérables bourgades sur les côtes d'Afrique, ouvroient à leur industrie un champ nouveau sur cette terre vierge et fertile. Nous allons la quitter, pour entrer dans le Chili civilisé.

Traversons le *Bio-bio* et ses bords couverts de cèdres rouges et blancs, en admirant la forte végétation de ses rivages, et cette multitude de plantes brillantes qui fournissent à la teinture des couleurs rouges, jaunes et violettes; à la médecine, des vermifuges et des toniques; à

la chirurgie, un baume qui guérit les blessures, tel que celui qu'on obtient du culen; respirons en passant l'odeur délicieuse du floripondio, dont les fleurs, blanches comme celles du lis, se dessinent en forme de cloches de huit à dix pouces de longueur. Nous voici dans le Chili espagnol, que M. Stevenson n'a fait qu'entrevoir, et dans lequel nous allons suivre deux de ses compatriotes, MM. Miers et Head. Prenons d'abord une idée de ces nouveaux personnages. L. R.

(*La suite au prochain cahier.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Côte septentrionale de Sumatra.

Les détails géographiques suivans, que nous empruntons à deux journaux anglois, nous ont paru assez neufs et d'un assez grand intérêt pour être mis sous les yeux des lecteurs de nos Annales.

Depuis l'extrémité d'Achem jusqu'à l'ouverture orientale du détroit de Banca, la côte nord de Sumatra s'étend au moins sur une étendue de 900 milles. Cette longue ligne est divisée, par la nature, en trois parties. Celle qui se prolonge du détroit de Banca à la rivière de Racan est basse et unie, elle est privée de montagnes; elle possède de grandes rivières, et la mer qui la borde est couverte d'îles et de bancs de sable. C'est le pays qui fournit le sagou, les rotins, le sang de dragon et le benjoin. Elle a une longueur de 500 milles. La seconde partie, comprenant environ 240 milles, commence à la

rivière de Racan, et finit à la pointe du Diamant. La côte y est encore basse, mais moins marécageuse que dans la première partie. Elle n'a ni rivières considérables, ni grandes îles : elle fournit le poivre noir. La troisième partie, qui a 150 milles, court de la pointe du Diamant à celle d'Achem. Ici la côte exposée aux flots de la baie du Bengale est hérissée de rochers et montagneuse, c'est peut-être le pays du monde qui produit le plus de palmiers ; il fournit à toute l'Inde occidentale et à la Chine une énorme quantité de noix de bétel.

La côte septentrionale de Sumatra est censée appartenir à cinq souverains ; savoir, ceux de Palembang, de Jambie, d'Indragerie, de Siak et d'Achem ; mais il s'y trouve un grand nombre d'autres petits chefs qui sont réellement indépendans. De tous ces états, le plus fertile et le plus populeux est celui de Palembang. Il y a environ 400 ans qu'une colonie de Javanois en fit la conquête, s'y établit, et, se mêlant aux Malais, les initia aux arts et à l'industrie de Java. Le dialecte de cette île vint se mêler aussi à celui du pays, et aujourd'hui l'idiome de la cour est presque le pur javanois. La population de Palembang doit à cette fusion, avec une race plus éclairée, les connoissances agricoles et l'attachement au sol qui la distinguent des autres tribus de Sumatra. Sous l'autorité de ses propres souverains, ce pays exportoit beaucoup de riz, de tabac, de poivre, et surtout d'étain. Banca formoit alors une partie de son territoire, et faisoit, avec les Malais, avec Siam, la Chine, l'Arabie et les nations européennes, un commerce aussi étendu que le permettoit la jalousie de ces dernières entre elles. Cette prospérité fut entravée, mais non totalement arrêtée par le monopole sur le poivre et l'étain que les Hollandois établirent dans le dix-huitième

siècle. Pour punir une agression de ce peuple, les Anglois attaquèrent Palembang en 1812, et enlevèrent au sultan la souveraineté de Banca. On connoît l'insurrection récente des peuples de Palembang contre les autorités hollandoises. Ils ont affranchi le pays de toute domination européenne, et tout commerce extérieur a dû cesser.

Jambie n'est qu'une pauvre contrée de peu d'importance. Les principaux habitans sont Malais; mais il y a dans l'intérieur du pays une caste appelée Kubu, ou Keubo, dont l'active industrie s'attache à la récolte du benjoin, du sang de dragon, des rotins, etc. La rivière de Jambie a quatre embouchures, dont deux sont navigables pour les petits bâtimens, non toutefois sans obstacles et sans danger. La capitale actuelle, Tanahpileh (Terre choisie), est à une journée au-dessus du vieux Jambie, qui lui-même est éloigné de soixante milles de la mer. Sa population est de 4000 âmes; on trouve dans ce nombre cinquante familles arabes, mais il n'y a ni Chinois ni indigènes de la côte de Coromandel. Les productions du pays sont semblables à celles des autres parties de la côte : nous remarquerons seulement que ses rotins étoient connus en France et en Angleterre il y a un siècle, du temps d'Adisson, par exemple, sous le nom de cannes de Jambie. Il est à croire que ce pays dépendoit jadis de Palembang, car on reconnoît dans l'idiome des habitans quelques mots javanois qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le malais pur; on voit aussi les ruines d'un temple hindou javanois, dans l'intérieur des terres, à quatre journées de l'ancien établissement. Les compagnies des Indes angloise et hollandoise avoient, au commencement du dix-septième siècle, des factoreries à Jambie pour en exporter le poivre et l'or. Presque tous les

produits de ce pays sont actuellement portés à Singapore, où l'on prend en retour des étoffes grossières d'Europe et de Chine, ainsi que de l'opium et du sel de Siam, qu'on transporte ensuite dans l'intérieur de Sumatra.

Indragerie, province plus petite encore, et moins importante que Jambie, est, dit-on, fertile, et fournit d'abondantes récoltes de riz, dont on a fait, pendant les deux dernières années, de grandes exportations à Singapore. La rivière est large, mais d'une navigation difficile, à cause d'un courant dangereux. Les habitans, en général, appartiennent à la race malaise, mais on trouve sur les côtes quelques établissemens de pirates de Magindanao, et spécialement à Ritteh, où ils s'établirent il y a environ trente ans. Les sultans de Johor s'arrogent aussi la possession de quelques villages maritimes, tels que Gaong; ils sont maîtres des grandes îles situées entre la côte et la Péninsule. *Indragerie*, en sanskrit montagne d'Indra, est un des mots hindous, peu nombreux, qu'on retrouve sur la côte septentrionale de Sumatra. Le nombre plus ou moins grand des mots de cette langue peut être considéré, dans l'Archipel Indien, comme la juste mesure du degré de civilisation des habitans, et de leurs progrès dans les arts. On en trouve fréquemment à Java, qui est sans contredit le pays le mieux cultivé, comme dans les parties les plus riches de Sumatra, tandis qu'on n'en reconnoît que deux ou trois dans les langues de la Péninsule malaise.

L'état de Siak est la principauté la plus étendue des rivages dont nous nous occupons; mais ses diverses parties ne sont pas bien liées entre elles. Elle s'étend inclusivement de Campar à Dili, et est bornée au sud par le territoire d'Indragerie, à l'ouest par Menangcabao, et au nord

par Battaks et Achem. A partir du sud, le premier endroit de quelque importance est Campar, dont parlent les anciens écrivains portugais. La rivière de Campar est grande, mais dangereuse par une subite intumescence de la marée à son embouchure. La ville, appelée Pulo-Lawan, fournit à l'exportation du café, du sucre, de la cire, etc. C'est en ce moment un des établissemens malais les plus florissans du détroit de Malacca. Les Anglois prétendent qu'il doit cette prospérité à leur établissement à Singapore, puisque auparavant son nom était à peine connu; la quantité de café qu'on envoie de Campar à Singapore s'accroît chaque année, elle est maintenant très-considérable. On en récolte dans le pays; mais la plus grande partie vient des montagnes de Menangcabao, où on a commencé à le cultiver il y a environ douze ans. En retour, les habitans du Campar donnent à ceux de Menangcabao du sel de Siam, du coton du Bengale, et quelques produits des manufactures chinoises, qu'ils tirent de Singapore.

Après Campar, les îles Rankao, Papan, Saratas et Bancalis méritent d'être mentionnées : elles sont habitées en partie par des Malais, et en partie par une autre race qui n'est pas encore convertie à l'islamisme.

Rankao, île basse et marécageuse, est sans contredit le lieu qui produit le plus de cette espèce de sagou, dont on fait à Malacca et à Singapore le sagou perlé, devenu depuis quelques années un grand objet d'exportation pour l'Europe. Sa culture et sa préparation sont entre les mains, non des Malais, mais de la population qui ne professe pas l'islamisme.

La ville de Siak, sur la rive droite de la plus grande rivière de Sumatra, à soixante-cinq milles de la mer, est petite, n'a que trois cents maisons, et gémit sous un

gouvernement despotique, vicieux et oppressif. Dans des temps plus heureux, son commerce avec Java étoit étendu; alors les Bugis et les Chuliahs de la côte de Coromandel exportaient, entre autres articles, de l'or pour une valeur de 130 à 140,000 piastres espagnoles. L'histoire de la population de tous les états malais est un singulier mélange de misère et de prospérité; alternative qu'il faut attribuer à l'action d'un gouvernement absolu, où la seule volonté du prince régnant fait la loi. Tyran, il anéantit en quelques années le commerce et l'industrie, et plonge le pays dans l'anarchie. A-t-il des lumières et de la modération, il ramène, dans un espace de temps aussi court, l'abondance et la richesse; tant sont grandes les ressources de cette belle contrée (1).

Chasse du pagi ou lion du Chili.

A Villavicencio, dit M. Stevenson, je pris beaucoup de plaisir à la chasse d'un *pagi* ou lion du Chili. A notre arrivée, les habitans du pays avoient déjà fait leurs préparatifs pour détruire cet ennemi de leurs bestiaux; on avoit réuni plusieurs chiens des fermes environnantes; quelques jeunes gens des alentours espéroient le prendre avec leurs lasos et le faire voir ensuite dans le village, pour l'amusement des dames, tandis que d'autres étoient ravis de trouver l'occasion de montrer l'adresse et le courage de leurs chiens favoris : tous étoient déterminés à détruire l'animal vorace qui avoit fait de grands ravages parmi leurs chevaux. Cette chasse fut l'unique sujet de la conversation du dimanche, jour fixé pour l'entrepren-

(1) Dans tous les noms de lieux, nous avons suivi l'orthographe angloise.

dre. A quatre heures, nous quittâmes le village au nombre de plus de vingt; chacun de nous conduisant un chien, et portant sous son bras un laso de choix, prêt à être jeté au premier signal.

A environ un mille du village, nous nous séparâmes en cinq ou six partis, et prîmes différens sentiers. Les chasseurs mirent les chiens sur leurs chevaux, de crainte, disoient-ils, que leur odeur ne les fît découvrir par le *pagi;* on évita de faire le moindre bruit, même de fumer des cigares, de peur que l'odeur n'alarmât leur proie et ne leur fît perdre le fruit de leurs préparatifs. Le groupe auquel je me réunis consistoit en cinq personnes. Après avoir fait environ quatre milles, nous arrivâmes à un petit ruisseau où un jeune poulain, pris à dessein, fut attaché à un arbre. Nous nous retirâmes ensuite à trois cents verges de distance; alors le poulain commença à hennir, ce qui produisit l'effet désiré; car, avant le coucher du soleil, un de ceux qui faisoient partie de notre groupe, placé en avant, lâcha son chien et siffla. A ce signal, trois autres chiens furent lâchés et coururent vers le lieu où on avoit laissé le poulain; nous suivîmes immédiatement, et nous trouvâmes bientôt le pagi adossé contre un arbre, et se défendant.

En nous voyant, il parut disposé à prendre la fuite; les lasos furent sur-le-champ mis en mouvement. Alors quatre autres chiens accoururent et furent bientôt suivis de leurs maîtres qui, entendant le bruit, étoient arrivés de toute la vitesse de leurs chevaux, et autant que les arbres pouvoient leur permettre d'avancer. Le pauvre animal parut craindre ce renfort d'ennemis; cependant il se maintint dans son poste, et tua trois de nos chiens, ce qui rendit le maître de l'un de ces chiens si furieux, qu'il jeta son laso autour du cou du *pagi;* alors les chiens,

comme s'ils avoient jugé qu'ils pouvoient attaquer de nouveau avec sécurité, s'élancèrent sur lui, et il fut bientôt accablé par le nombre, mais tellement blessé et déchiré, qu'il devint nécessaire de l'achever. Sa longueur, depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit de cinq pieds quatre pouces; et sa hauteur de trente-un pouces, de l'extrémité de la pate jusqu'au haut de l'épaule. Il avoit la tête ronde, ressemblant beaucoup à celle d'un chat; la lèvre supérieure garnie d'une moustache; le museau plat, de grands yeux de couleur brune, avec une forte teinte de sang, les oreilles courtes et pointues; le cou et le dos gris-cendré, avec quelques taches jaunâtres; le ventre d'un blanc sale, et le poil de la croupe très-épais; chacune de ses mâchoires étoit armée de quatre dents incisives, de quatre canines et de seize mâchelières; il étoit sans crinière. Quatre lasos, attachés aux sangles des selles de deux chevaux, furent passés autour du corps du pagi, qui fut ainsi traîné jusqu'au village, où nous arrivâmes vers neuf heures, et où nous entrâmes aux acclamations de tous les habitans. Le reste de la nuit se passa en danses et autres réjouissances.

(*Stevenson's Travels.*)

Le Laso.

Les étrangers sont surpris de la dextérité avec laquelle les habitans du Chili espagnol et indien se servent du laso pour prendre les animaux qu'ils veulent tuer; ce laso, fait de cuir frais et tressé à environ un pouce et demi de circonférence, quelquefois moins; il est extrêmement flexible, plus fort qu'une corde trois fois plus épaisse, et d'une grande durée; sa longueur est de vingt à trente

pieds ; à une des extrémités, se trouve un nœud coulant, le huasó ; celui qui jette le laso, élargissant d'abord l'ouverture formée par la courroie qui traverse le nœud coulant, tient ce laso et commence par le tourner au-dessus de sa tête, en ayant soin que l'ouverture ne se ferme pas. Lorsqu'il a bien pris ses mesures, il le lance avec une telle précision qu'il ne manque jamais son but ; un bœuf est pris par les cornes, un cheval ou un mouton par le cou ; et comme souvent cela se fait au galop, le cavalier tourne autour de son corps l'extrémité du laso qu'il tient à la main, et arrête tout à coup son cheval ; l'animal embarrassé reçoit alors une telle secousse, que quelquefois il en est renversé ; on attache souvent une des extrémités du laso à la contre-sangle de la selle, surtout lorsqu'il s'agit de prendre un taureau ou un gros bœuf ; dans ce cas, le cheval, comme s'il connoissoit d'avance la résistance qu'il doit éprouver, tourne le flanc vers l'animal, et incline son corps dans la direction opposée. J'en ai vu souvent entraîner le cheval, dont les pieds sillonnoient long-temps la terre.

Les habitans de ces contrées sont très-habiles dans cet art, qu'ils aiment au point de regarder comme honteux de manquer leur but ; plusieurs individus des classes les plus élevées font de cet exercice un amusement, non seulement au Chili, mais encore dans presque toutes les parties de l'Amérique du Sud : lorsqu'ils résident à la campagne, ils portent le laso derrière leurs selles ; souvent même on voit les enfans jeter le laso, et prendre ainsi de la volaille, des chiens et des chats. Dans la dernière guerre, les miliciens, à l'aide de leurs lasos, étrangloient un grand nombre de soldats espagnols. Le cavalier couroit à toute bride en jetant le laso ; et le malheureux qui s'y trouvoit pris, ne pouvant s'en débar-

rasser, étoit traîné derrière les pieds du cheval jusqu'à ce qu'il fût mis en pièces et rendît le dernier soupir.

(*Stevenson's Travels.*)

Havre de Ko-si-Chang (1).

La position géographique du groupe d'îles qui forment le havre de Ko-si-Chang, rend ce petit Archipel intéressant pour les marins, et particulièrement pour les Européens, qui commercent avec Siam. Bien que ces îles présentent un havre vaste et commode, et qu'elles ne soient qu'à deux lieues au large de l'embouchure de la rivière de Siam, elles sont peu connues, et il n'y a même pas de cartes qui les indiquent avec exactitude : c'est ce qui nous engage à insérer ici les renseignemens suivans :

L'Archipel est situé par les 13° 12′ de latitude nord et 100° 55′ de longitude est (méridien de Greenwich), à environ 26 milles sud-est de l'embouchure de la rivière Bankok. La partie la plus voisine du continent est la côte élevée de Bampesoi, qui n'est qu'à quelques milles. Les îles, au nombre de sept ou huit, sont petites et de peu d'importance, à l'exception de deux, appelées par les Siamois *Ko-si-Chang* et *Ko-Cram*.

Ko-si-Chang, la plus grande de l'Archipel, a 7 milles de long et 3 de large; elle se compose de collines élevées et couvertes jusqu'aux bords de l'eau d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns, tels que les érables, fournissent un bois très-propre à d'élégans ouvrages; mais ils n'ont pas une hauteur suffisante pour la mâture des bâtimens. Cette île est inculte, à l'exception d'un coin de terrain sur lequel demeure un solitaire chinois. Ko-

(1) Nous suivons l'orthographe angloise.

Cram n'est que le quart de Ko-si-Chang. Il y a, à l'une de ses extrémités, un petit village habité par des pêcheurs siamois qui cultivent une partie de l'île, dont ils ont brûlé les bois : elle produit le maïs et les végétaux qui croissent sur le continent.

Ces îles sont renommées pour leurs belles variétés de pigeons : la plus remarquable est une espèce blanche, avec l'extrémité des ailes et de la queue noires. Elle est répandue sur toutes les îles du golfe, mais ne se trouve pas sur le continent. Il y en a une autre espèce à plumage brun et rouge extrêmement rare, et deux ou trois variétés du petit pigeon vert. On trouve, dans la moins grande de ces îles, une grosse racine qui paroît appartenir à une espèce nouvelle de végétaux; elle ressemble beaucoup à la *discorea bulbifera*, ou igname commune; mais elle n'a presque pas de saveur et atteint une grosseur énorme : on en a vu une qui avoit 10 pieds de circonférence et pesoit 474 livres. Les habitans s'en servent comme remède. On la coupe en tranches minces qu'on fait sécher au soleil, et on la réduit ensuite en poudre d'un brun-clair qu'on prend pour les fièvres, les maux de tête, etc. Les crabes de terre abondent dans quelques parties de l'île.

Les Cochinchinois, qui visitent Ko-si-Chang en se rendant à Siam, ont élevé un temple sur la grande île : c'est un petit édifice blanc placé sur une éminence à la pointe du sud-est. Les navigateurs de cette nation y touchent régulièrement pour faire de l'eau et prendre du bois à brûler. Ce dernier objet, ici très-abondant, est porté par eux à la Cochinchine, où il est fort rare. L'eau provient d'un joli ruisseau qui sort de la colline où l'on aperçoit le temple cochinchinois ; il court à la mer sur

un lit de sable : on y peut remplir cent barriques par jour.

Le rivage fournit de ces nids d'oiseaux si recherchés par les Chinois : ils sont de mauvaise qualité, probablement parce qu'on les laisse séjourner sur les rochers d'une saison à l'autre. Les bancs d'huîtres sont nombreux : la marée est considérable; le flot monte de dix pieds, et roule dans toute la baie qui, formée par les deux plus grandes îles, offre un bon mouillage abrité de tous les vents, excepté de celui du nord; mais, de ce côté, les lames ont peu de violence, à cause des bas-fonds qui sont à l'entrée du golfe.

Mines d'étain de Johore.

Quelques membres du club de Singapore firent, en juin dernier, une excursion à Johore. Ils découvrirent, en remontant la rivière, l'ancien tombeau d'un rajah malais construit avec de grandes pierres placées les unes sur les autres, et formant des piles dont les intervalles étoient remplis de terre. Deux pierres de trois pieds de hauteur étoient debout à côté du monument; elles étoient sculptées avec soin, bien conservées et de grès dur. Les voyageurs débarquèrent ensuite au village de Gongong pour visiter les mines d'étain jadis exploitées sous le sultan par les Chinois. La colline d'où l'on tiroit le minérai se trouve à 600 pieds de la rivière ; elle a environ 200 pieds de circonférence. Le minérai est à 12 pieds à peu près au-dessous de la surface. On le trouve dans un sable mêlé d'argile d'un pied d'épaisseur, et reposant sur un lit de quartz roulé et d'argile dure et blanche. Quelques morceaux de cette argile montrent dans

leur cassure des traces de fer, mais l'extérieur est toujours sans couleur. Au-dessus du minérai est une couche d'argile blanche d'environ 6 pieds d'épaisseur; vient ensuite, en remontant, une argile jaunâtre, puis le sol, formé de terreau végétal, sur lequel on aperçoit des fougères, de grosses herbes et quelques fraisiers. Il existe une autre mine qu'on dit être semblable à celle-ci, mais où le minérai étoit peu abondant. Les habitans prétendent qu'ils ne gagnoient que six fanams (1) par jour en lavant le sable pour en extraire le minérai; mais il est à croire qu'un travail mieux entendu pourroit conduire à découvrir un filon plus riche. Le minérai a la forme d'un très-beau sable, comme celui des plus riches mines de Bangka. L'argile paroît très-propre à faire de belle poterie.

Emploi des chapons au Chili.

Lorsque les poules ont fait éclore leurs petits, on les leur retire, et on prend un chapon, à qui l'on arrache quelques plumes de la poitrine et de la partie inférieure des cuisses; ensuite l'animal est battu avec des orties et placé sous une cage avec de jeunes poulets : cela se fait ordinairement le soir; et, le lendemain matin, après avoir couvé les poulets toute la nuit, le vieux chapon sort fièrement avec toute sa famille adoptive, glousse et cherche de la nourriture, avec autant d'activité que la vieille poule la plus affectionnée, pour ses petits poussins : on dit, dans le Chili, que les chapons élèvent beaucoup mieux les couvées que les poules qui, après en avoir été ainsi débarrassées, recommencent bientôt à pondre. (*Stevenson's Travels.*)

(1) Environ 1 fr. 50 cent.

Le Tallipot (latanier de Ceylan, ou coryphe du Malabar).

Une feuille de cet arbre extraordinaire, apportée dernièrement de l'île de Ceylan, où il est indigène, est actuellement en la possession de M. Richard Fletcher-d'Hampstead. Elle est très-bien conservée, et a 11 pieds de longueur, 16 dans sa plus grande largeur, et 38 à 40 de circonférence. En la déployant comme un parasol, elle met aisément à couvert des rayons du soleil une table de six personnes, et les habitans de Ceylan s'en servent pour cet usage comme d'une tente.

III.

NOUVELLES.

Voyage du major Laing à Tombouctou.

D'après un journal anglois, copié par la Gazette littéraire de Londres, nous avions annoncé, dans notre dernier numéro, que le major Laing avoit écrit de Tombouctou, et qu'il se proposoit de revenir directement à Tripoli : nous doutions de la vérité de cette nouvelle, et nous avions raison; elle est sans fondement. La communication suivante, faite par M. Jomard à l'assemblée générale de la société de géographie, le 23 de ce mois, renferme tout ce qu'on sait de positif jusqu'à présent sur la marche de l'intrépide voyageur. Notre savant collègue a bien voulu nous communiquer ces intéressans détails, que nous nous empressons d'offrir aux lecteurs des Annales.

« La société de géographie, qui a offert une récom-

« pense à celui qui le premier aura atteint la ville de
« Tombouctou, et recueilli des observations exactes sur
« toute la région dont cette ville est le centre, doit être
« empressée de connoître la marche hardie du voyageur
« anglois qui, au commencement de 1826, est parti avec
« la caravane de Tripoli, se rendant dans cette con-
« trée, jusqu'ici inaccessible aux Européens. Il est muni
« d'instrumens propres à faire des observations de lon-
« gitude et de latitude. On sait que le major Gordon
« Laing s'est fait connoître par un premier voyage en
« Afrique, exécuté, en 1822, dans les pays de Timanni,
« Kouranko et Soulimana. Voici des nouvelles récentes
« de cet officier, que nous tenons de bonne source : elles
« pourront satisfaire en partie la curiosité des amis de la
« science.

« Après avoir été retenu plus de deux mois à Ghada-
« mès, le major Laing est parvenu, en août 1826, à El-
« Salâh (ou *Ayn-el-Salâh*), oasis du grand désert; il en a
« assigné la longitude beaucoup plus à l'occident qu'on
« ne l'a supposé jusqu'à ce jour, et même, dit-on, sous
« le méridien de Fez (ce qui paroît difficile à expli-
« quer (1). El-Salâh, jusqu'à présent, a été placé sur la
« route de Fez à Aghadès, près du point où cette route est
« traversée par celle de Tripoli à Tombouctou. Ce même
« lieu seroit en même temps à la moitié du chemin de
« Tombouctou à Ghadamès, et la différence ne seroit

(1) L'itinéraire du cheykh Hagg-Cassem place Ayn-el-Salâh à trente-trois journées de Tripoli; or, la distance de Tripoli au méridien de Fez (7° 18' O. de Paris) ne pourroit être moindre de 1,200 milles géographiques en ligne droite, parce qu'on se dirige à l'O. S. O.; ce qui feroit plus de 40 milles par jour, plus du double du chemin ordinaire. Il s'agit donc d'un autre lieu du même nom, Ayn-el-Salâh.

« ue de trois journées. C'est au sortir de l'Ouâdy-Touât
« que le major a été attaqué, qu'il a perdu deux de ses
« gens, et qu'il a été blessé lui-même.

« Une lettre de Tripoli, du premier janvier dernier,
« apprend que le major est arrivé sain et sauf jusqu'à *la*
« *province de Tombouctou*. Son projet étoit de faire le tour
« du lac de Djinni (ou lac Dibbie), de visiter le pays de
« Melli (1), et de suivre le cours du Djoliba jusqu'à son
« embouchure, soit qu'il se jette dans le golfe de Benin,
« soit qu'il suive une autre direction. Dans le premier
« cas, il paroît avoir le dessein de revenir sur ses pas jus-
« qu'à Sakkatou, de se porter sur le lac Tchâd pour
« compléter la reconnoissance de sa rive orientale, et
« ensuite de faire ses efforts pour gagner le Nil s'il y a
« possibilité, et revenir en Europe par l'Egypte.

« Le major Laing veut s'arrêter partout assez long-
« temps pour faire des observations géographiques et as-
« tronomiques. Il pense avec raison que le premier soin
« du voyageur, comme le premier besoin de la science,
« est d'assigner avec exactitude la position des lieux vi-
« sités : au reste, il ne faut pas s'attendre à recevoir,
« avant son retour en Europe, aucun récit détaillé de ses
« excursions.

« Il a observé que le grand désert du Sahra est di-
« visé entre les tribus qui le parcourent, comme le seroit
« un territoire cultivé. Il assure que les limites sont fixées
« avec précision et observées avec scrupule, et que la
« moindre violation de ces limites seroit une cause d'al-
« tercation et de guerre. C'est une remarque que l'on a
« déjà faite sur les Arabes du désert qui avoisinent l'Eu-
« phrate et le Nil. Les cheykhs des tribus ont l'habitude

(1) Où doit se trouver le cap Clapperton.

« de comprendre dans leur juridiction, même les pro-
« vinces peuplées et cultivées qui bornent les deux rives
« de ces fleuves, comme s'ils en étoient les possesseurs
« et les maîtres. »

« *P. S.* Si l'on en croit une lettre encore plus récente,
« parvenue en Italie, mais non par une voie directe, on
« auroit appris l'arrivée du major Laing dans la ville
« même, qui est l'objet de tant de vœux et d'efforts. »

J.

Passage nord-ouest.

Nous trouvons dans la correspondance de M. Douglas, qui s'étoit embarqué avec M. Scouler pour explorer en naturaliste les côtes N. O. d'Amérique, et qui, après le départ de ce dernier, est resté dans le pays où il se propose de passer une année entière pour visiter l'intérieur, atteindre les *Rocky Mountains*, et traverser ensuite le continent; nous trouvons, dis-je, dans une de ses lettres datée des grandes chutes sur la Colombie, un fait qui jette quelque lumière sur la question du passage du nord-ouest.

Il y a ici, dit-il, un M. Macleod qui a passé les cinq dernières années au fort Bonne-Espérance, sur la Mackenzie; il m'apprend que, s'il faut s'en rapporter aux habitans qu'il connoît parfaitement, il doit exister un passage au nord-ouest. Ils parlent d'une grande rivière qui coule parallèlement à la Mackenzie, et se jette dans la mer près le cap de Glace, au nord duquel se trouve, dans une île, un établissement où les vaisseaux marchands viennent faire des échanges. Ils assurent que les gens de cet établissement sont fort méchans, et qu'il leur arrive souvent de pendre des Indiens aux manœu-

vres des vaisseaux : on ajoute qu'ils portent une longue barbe. Je pense qu'on peut ajouter quelque foi à tout cela, attendu que M. Macleod me montra des monnoies russes, des peignes et quelques objets de quincaillerie ne ressemblant en rien à ceux que fournit la compagnie angloise. M. Macleod fit rassembler les habitans, l'été dernier, pour qu'ils l'accompagnassent à son départ pour la baie d'Hudson. La mer est libre, dit-il, après le mois de juillet. La conduite de ce voyageur présente un exemple frappant de ce que peut la persévérance. Dans le court espace de onze mois, il a visité la mer Polaire et les océans Atlantique et Pacifique, au milieu de travaux et de dangers que personne sans doute n'avoit affrontés avant lui.

Nouveaux voyages de M. Choris.

M. Choris, connu par un *Voyage pittoresque autour du monde* sur le brick *le Rurik*, et par des *Vues et paysages des régions équinoxiales*, est sur le point d'entreprendre un autre voyage dans les deux Amériques. New-York, les rivières de l'Ohio et du Mississipi, le Mexique, Guatimala, Quito, le Pérou, le Chili, l'archipel de Chiloé, la Patagonie, et en général toutes les contrées les plus méridionales du Nouveau-Monde, sont les points où ce voyageur se propose de diriger ses recherches : il doit employer cinq à six années à l'exécution de ce vaste plan.

FIN DU TOME III DE LA 2e SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Janvier.

FIN DE LA TABLE DU TOME III DE LA 2e SÉRIE.

Planches qui accompagnent ce volume.

